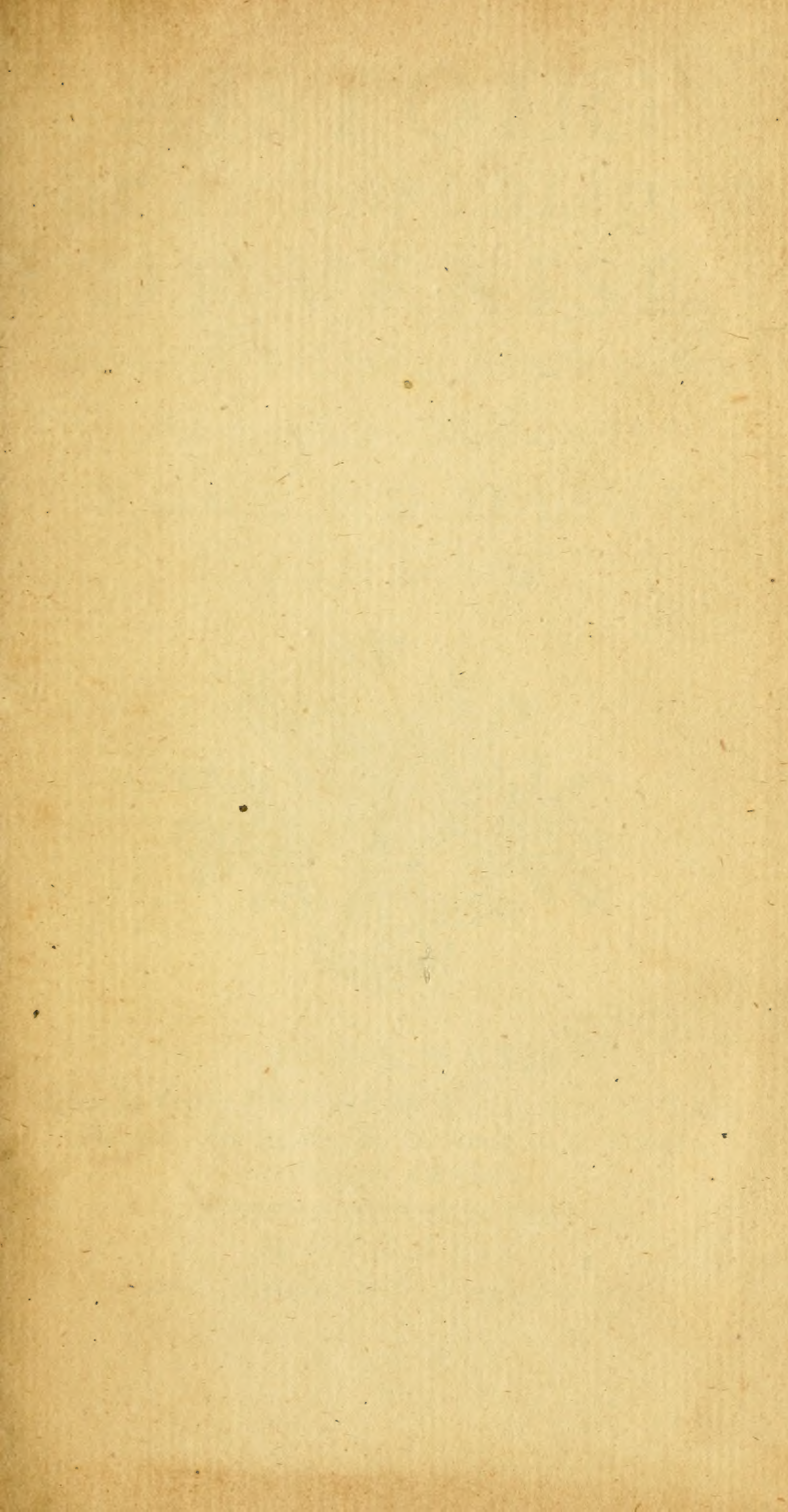
John Adams



HISTOIRE
DE LA RÉPUBLIQUE
DE VENISE,

Depuis ſa Fondation juſqu'à préſent.

*Par Monſieur l'Abbé L***.*

TOME HUITIEME.

Prix, 3 liv. relié.

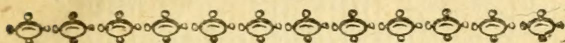


A PARIS,

Chez la Veuve DUCHESNE, Libraire, rue Saint-Jacques, au-deſſous de la Fontaine S. Benoît, au Temple du Goût.

M. DCC. LXVI.

Avec Approbation & Privilege du Roi.



SOMMAIRE

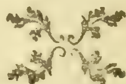
DU LIVRE VINGT-NEUVIEME.

Entrée de Charles VIII en Italie. Intrigues du Roi Alfonſe & du Pape avec les Turcs ; avec Ludovic. Ils veulent le brouiller avec la France. Opérations des François en Italie. Mort du jeune Duc de Milan. Ludovic lui ſuccede. Pierre de Médicis traite avec Charles VIII, & eſt banni de Florence. Charles VIII en Toſcane. Embarras du Pape. Il s'accommode avec le Roi. Charles VIII dans Rome. Il s'avance vers Naples. Alfonſe cede la Couronne à ſon fils. Le Camp des Napolitains eſt forcé. Charles VIII dans Naples. Mort d'Alfonſe d'Aragon. Politique des Vénitiens. Ils manifeſtent leurs mauvais deſſeins contre la France. Ligue négociée à Veniſe contre Charles VIII. Elle eſt ſignée à l'inſu de l'Ambaſſadeur de France. Trouble de cet Ambaſſadeur. Charles VIII ſe

disſpoſe à retourner en France. Les François ſe rendent odieux aux Napolitains. Imprudence de Charles VIII. Il arrive en Toſcane. Nouvelles fautes qu'il commet. Hoſtilités du Duc de Milan contre la France. Tentative inutile des François ſur Gênes. Charles VIII arrive à Fornoue, & eſt arrêté par les Alliés. Il négocie avec eux. Bataille de Fornoue gagnée par les François. Opinion des Hiſtoriens de Veniſe ſur cette bataille. Charles VIII traite avec les Alliés au ſujet de Novare. Révolution dans le Royaume de Naples. Ferdinand d'Aragon rentre dans Naples. Flotte de Veniſe ſur les côtes de la Pouille. Audace du Pape Alexandre VI. Son inimitié contre la France. Bref qu'il écrit au Doge de Veniſe. Les Vénitiens envoient du ſecours à Ferdinand. Inquiétudes de Ludovic à ce ſujet. On propoſe de le tuer. Le Sénat s'y oppoſe. Propoſitions des Vénitiens à l'Ambaſſadeur de France. Elles ſont rejettées. Sort des places de la Toſcane. Les Vénitiens en-

voient du ſecours aux Piſans. Préparatifs de la France contre l'Italie. Les Alliés attirent l'Empereur en Italie. Les François abandonnent le projet de rentrer en Italie. Ils ſont chaſſés du Royaume de Naples. Mort de Ferdinand d'Aragon ; ſon oncle Frédéric lui ſuccede. Il acheve de ſoumettre le Royaume. Guerre de Piſe. L'Empereur Maximilien entre en Italie. Conduite ferme d'un Ambaſſadeur Vénitien. Maximilien arrive à Piſe, & retourne en Allemagne. Entrepriſe des François ſur Savone manquée. Sageſſe des Vénitiens. Nouvelle preuve de leurs nobles ſentimens. Négociations pour la paix. On veut forcer les Vénitiens à abandonner les Piſans. Le Sénat tient ferme. Mort de Charles VIII. Louis XII lui ſuccede. Commencement de brouillerie entre les Vénitiens & le Duc de Milan. Victoire des Piſans. Suite de cette guerre. On traite à Veniſe de la paix. La négociation eſt ſans ſuccès. Le ſiege de Piſe eſt levé. Armement à Conſtantinople. Inquiétudes du

Sénat. Tromperie de Bajazet. Les Vénitiens recherchent l'alliance de Louis XII. Alexandre VI recherche la faveur de ce même Prince. Ambassadeurs Vénitiens en France. Le Sénat délibere sur les propositions de Louis XII. Elles sont acceptées. Traité des Vénitiens avec Louis XII. Le Duc de Ferrare arbitre entre Pise & Florence. Sa décision. Le Sénat publie son traité avec la France. Louis XII se prépare à entrer en Italie. Dispositions de Ludovic. Guerre dans le Duché de Milan. Ludovic est chassé de ses Etats. Louis XII entre dans Milan. Les Vénitiens prennent possession de Crémone. Négociations de Louis XII avec les Princes d'Italie. Guerre des Vénitiens avec les Turcs. Combat sur Mer. Conduite criminelle de Grimani. Lépante prise par les Turcs.





HISTOIRE
DE LA RÉPUBLIQUE
DE VENISE.

LIVRE VINGT-NEUVIEME.

An. 1494. AUGUSTIN BARBARIGO, LXXIV. Doge de Venise.

Entrée de Charles VIII en Italie.



HARLES VIII entra en Italie, sans avoir pris aucune des précautions qui pouvoient assurer le succès de son entreprise. La conquête d'un Royaume éloigné n'a rien d'impossible, quand on a pour soi tout le pays intermédiaire, & qu'on est sûr d'y trouver, non-seulement les passages ouverts, mais les obstacles applanis avec empressement, les secours préparés & fournis avec zele. On ne doit attendre cette bonne volonté que des Princes qui y sont personnellement intéressés, ou pour le

An. 1494.
Augustin Barbarigo, LXXIV. Doge de Venise.

maintien de leurs droits, ou pour l'augmentation de leur puissance. Si l'on compte sur des paroles qu'ils n'ont données que par complaisance, ou par crainte, on est dans le cas d'éprouver de leur part toutes les infidélités qu'ils pourront faire sans se commettre, & d'en être trahi ouvertement, dès que la trahison sera pour eux sans danger.

C'est ce qui arriva à Charles VIII. Comptant sur le zele de Ludovic Sforce, sur l'amitié des Florentins & sur la neutralité des Vénitiens, il crut n'avoir affaire qu'au Pape Alexandre & au Roi Alfonse, & ses forces lui parurent plus que suffisantes pour en triompher. Il ne prévit pas que ce même Ludovic, qui avoit montré tant d'empressement pour l'attirer en Italie, ne vouloit qu'y exciter un trouble qui le mît à couvert des justes ressentimens du Roi Alfonse, & se frayer une route au trône de Milan par mille perfidies; que les Florentins, attachés à la France pour le seul intérêt de leur commerce, ne voyoient ce mouvement

An. 1494.

AUGUSTIN BARBARIGO, LXXIV. Doge de Venise.

de troupes Françoises en Italie qu'avec inquiétude pour leur liberté. Il n'observa pas que les Vénitiens, qui promettoient d'être neutres, ne le seroient qu'autant que les vues de leur politique s'accorderoient avec ses desseins, & qu'en un mot toute l'Italie, naturellement ennemie du joug étranger, ne se prêteroit jamais, que malgré elle, à souffrir qu'un Roi de France dominât fiérement dans son sein.

Intrigues du Roi Alfonse & du Pape avec les Turcs.

Charles VIII arriva à Asti, le 9 Septembre 1494, & y tomba malade de la petite vérole. Le Roi Alfonse n'avoit dans toute l'Italie d'Allié véritable que le Pape Alexandre VI, hors d'état de le protéger efficacement contre la Puissance Françoise, & Pierre de Médicis, qui n'avoit, ni les talens, ni la considération nécessaire pour lui former, à Florence, un parti que l'on pût redouter. Alfonse eut recours à Bajazet & voulut l'intéresser à sa cause, en lui rapportant ce que les Ambassadeurs François avoient dit dans toutes les Cours de l'Italie, que le dessein de leur maître étoit de

An. 1494.
AUGUSTIN BARBARIGO, LXXIV. Doge de Venise.

porter la guerre contre les Turcs, aussi-tôt qu'il auroit conquis le Royaume de Naples. Alexandre VI lui-même ne rougit pas de demander du secours au Sultan, contre le fils aîné de l'Eglise. Il avoit en son pouvoir le Prince Zizime, lequel ayant vainement disputé l'Empire à Bajazet, après la mort de Mahomet II, leur pere, avoit cru, en se livrant aux Princes Chrétiens, trouver des consolations & une vengeance. Le Pape Alexandre porta l'oubli de son caractere & le mépris de ses devoirs, jusqu'à faire dire à Bajazet, par un de ses Envoyés, que le Roi de France vouloit tirer Zizime de ses mains & s'en servir pour faire la guerre aux Turcs.

Heureusement Bajazet, bien moins actif que son prédécesseur, craignit, en se liguant avec les ennemis de la France, de se replonger dans les embarras des anciennes croisades, où la valeur des Héros de cette nation avoit plus d'une fois ébranlé le trône des Musulmans. La connoissance qu'on eut bientôt de ces intrigues d'Alexandre, mit sa politique à découvert, &

on vit avec étonnement qu'elle n'étoit pas moins ſcandaleuſe que ſes mœurs.

An. 1494.
AUGUSTIN BARBARIGO, LXXIV. Doge de Veniſe.

Avec Ludovic.

Il reſtoit une eſpérance au Pape & au Roi Alfonſe; c'étoit d'engager Ludovic à ſe rendre médiateur entre eux & le Roi de France, en lui garantiſſant la poſſeſſion du Milanois. Ils ſe perſuadoient, qu'une fois que Ludovic auroit ſur cet article toutes les ſûretés capables de ſatisfaire ſon ambition, il ne ſeroit plus intéreſſé à conſerver des liaiſons avec la France; il auroit au contraire un intérêt réel à faire échouer l'entrepriſe de Charles VIII, & que du moins il ne ſeroit pas inſenſible à la gloire de ſe rendre l'arbitre de l'Italie, en négociant un accommodement entre les deux Rois. Ils ſe crurent d'autant plus fondés à concevoir cette eſpérance, que Ludovic paroiſſoit depuis quelque temps allarmé des ſuites que pouvoit avoir l'expédition des François, qu'il donnoit ſecrétement à leurs ennemis des conſeils d'union, & ſe plaiſoit à leur faire douter de la ſincérité de ſes intentions pour la France. Mais

An. 1494. AUGUSTIN BARBARIGO, LXXIV. Doge de Venise.

il n'agissoit de la sorte qu'en conséquence de son caractere défiant & soupçonneux, qui le portoit à préparer de loin des obstacles à tous ceux à qui la victoire pourroit donner une supériorité funeste à ses vues : en sorte qu'Alexandre & Alfonse, après l'avoir sondé indirectement, reconnurent que toute sa conduite n'étoit qu'artifice & dissimulation.

Ils veulent le brouiller avec la France.

Alors ils résolurent de le perdre dans l'esprit de Charles VIII. Pierre de Médicis fut chargé de tendre le piege. Il fit venir chez lui l'Agent de Ludovic, & avoit pris auparavant la précaution de faire cacher l'Envoyé de France, de maniere qu'il pût tout entendre sans être vu. Médicis affecta beaucoup de mécontentement de ce que Ludovic, qui sentoit la faute qu'il avoit commise en faisant entrer les François dans l'Italie, différoit d'employer, contre un si grand mal, le remede dont il avoit promis de faire usage. » Votre maître, ajouta-t-il, » me presse de me tenir uni au Roi » Alfonse, & de refuser aux François » les secours qu'ils me demandent.

An. 1494.

AUGUSTIN BARBARICO, LXXIV. Doge de Venise.

» Mais s'il continue de temporiser, » s'il ne remplit pas au plutôt l'engagement qu'il a pris de forcer Charles » VIII à repasser les Monts, je vous » déclare que je suis déterminé à m'ac- » commoder avec ce Prince. «

L'Envoyé de Milan le conjura de ne rien précipiter, en l'assurant qu'il devoit compter sur les bonnes intentions de son maître, qu'ils avoient l'un & l'autre le même intérêt à empêcher que le Royaume de Naples ne devînt la proie des François. Il le pria d'être constant à concourir avec tous les autres Princes d'Italie, pour leur défense commune, & lui promit que Ludovic ne tarderoit pas à le satisfaire.

L'Envoyé de France rendit compte à Charles VIII de cette conversation. Elle fut reprochée à Ludovic; mais ce fourbe, tournant la chose en plaisanterie, répondit que la franchise n'étoit pas un moyen de réussir avec des hommes faux, & il calma les soupçons de Charles VIII, en lui prêtant une somme d'argent.

La petite vérole avoit retenu le

An. 1494. AUGUSTIN BARBARIGO, LXXIV. Doge de Venise.

Opérations des François en Italie.

Roi à Asti, jusqu'au 6 Octobre. Sa flotte, réunie dans le Port de Gênes, sous les ordres du Duc d'Orléans, avoit repris, sur la Riviere du Levant, la Ville de Rapallo, dont Frédéric d'Aragon, frere d'Alfonse, s'étoit emparé, après avoir inutilement tenté de surprendre Gênes, à la tête de 35 Galeres & de 18 Vaisseaux. Une partie de l'Armée Françoise avoit passé dans la Romagne pour s'opposer à Ferdinand, Duc de Calabre, qui, ayant à ses ordres les troupes combinées de Naples & de l'Eglise, projettoit d'établir le théâtre de la guerre sur les rives du Pô.

Charles VIII partit enfin d'Asti pour se rendre à Pavie avec une armée forte de douze mille hommes d'Infanterie & de dix mille hommes de Gendarmerie. Il vit au Château de Pavie le jeune Duc de Milan, Jean Galéas, son cousin-germain *, que Ludovic y tenoit renfermé. Isabelle d'Aragon, femme du jeune Prince, se jetta aux pieds du Roi, pour le

* Ils étoient enfans des deux sœurs, filles de Louis II, Duc de Savoie.

conjurer d'entrer en accommodement avec le Roi Alfonse, son pere. Ses larmes émurent Charles VIII; mais il répondit, qu'après s'être engagé si avant, il ne pouvoit avec honneur céder le droit inconteſtable qu'il avoit au Royaume de Naples.

An. 1494.

Augustin Barbarigo, LXXIV. Doge de Venise.

Mort du jeune Duc de Milan. Ludovic lui ſuccede.

Jean Galéas étoit malade lorſque Charles VIII le vit à Pavie, & à peine le Roi fut-il arrivé à Plaiſance, où Ludovic l'avoit ſuivi, qu'on reçut la nouvelle de ſa mort. Ludovic fut généralement ſoupçonné de l'avoir fait empoiſonner. Le genre de la maladie & l'intérêt qu'il avoit lui ſeul à la mort de ſon neveu, donnoient à ce ſoupçon trop de vraiſemblance, pour qu'il pût le détruire par des regrets affectés. Il partit en poſte pour Milan. Le Conſeil du Duché s'aſſembla par ſes ordres; & comme il étoit tout compoſé de gens de ſon choix & de ſa cabale, la délibération roula ſur la néceſſité d'avoir, dans les circonſtances périlleuſes où l'on ſe trouvoit, un Duc en état de gouverner par lui-même. On obſerva que le Prince mort n'avoit laiſſé qu'un fils,

An. 1494.
AUGUSTIN BARBARIGO, LXXIV. Doge de Venise.

âgé de cinq ans, & que le seul Ludovic étant capable de tenir les rênes, il falloit le contraindre d'accepter la souveraine Puissance. Il résista un instant. On le pressa, il se rendit, & dès le lendemain on procéda à la cérémonie de son couronnement. Ludovic, ainsi affermi sur le trône ducal, n'avoit plus besoin de l'appui des François, & il ne conserva, à leur égard, que l'intention de les trahir.

Pierre de Médicis traite avec Charles VIII, & est banni de Florence.

Quoique la saison fût bien avancée, Charles VIII ne voulut pas séjourner plus long-temps dans les Etats d'un Prince dont il avoit tant de sujet de se défier, & à qui tous les crimes étoient bons, pourvu qu'ils servissent à sa fortune. Il partit de Plaisance, le 23 Octobre, pour se rendre à Rome, par la Toscane. Il traversa l'Apennin avec son armée, fit attaquer & prendre d'assaut Fivisano, dans l'Etat de Florence, & ordonna le siege de Sarzana & de Sarzanello. Pierre de Médicis, qui jusques-là avoit montré beaucoup d'opposition pour la France, se crut perdu dès qu'il vit le Roi entrer en ennemi sur les terres des Florentins.

Il voulut prévenir le danger en allant lui-même négocier ſon accommodement avec le Roi. Mais ce Prince ne lui rendit ſon amitié, qu'après avoir exigé de lui, non-ſeulement qu'il renonceroit à toute liaiſon avec le Pape & le Roi Alfonſe; mais encore qu'il lui livreroit Sarzana, Sarzanello, Pietraſanta, avec le Château de Piſe & le Port de Livourne, & qu'il lui feroit prêter 200 mille ducats par les Florentins. Médicis acquieſça lâchement à ces dures conditions. Mais lorſqu'il retourna à Florence, il trouva tous les eſprits ſoulevés contre lui. On lui fit un crime d'avoir oſé traiter ſans l'avis du Conſeil, & d'avoir porté l'indépendance juſqu'à livrer, en ſouverain, les clefs de la République aux François. Des murmures & des reproches on en vint aux menaces. Il craignit pour ſa vie, & il ſe ſauva à Veniſe. Le Conſeil de Florence ordonna la confiſcation de ſes biens & abandonna ſes maiſons au pillage.

An. 1494.
AUGUSTIN BARBARIGO, LXXIV. Doge de Veniſe.

Les Villes de Luques & de Piſe ouvrirent avec joie leurs portes aux François. Elles crurent, en ſe ſou-

Charles VIII en Toſcane.

An. 1494.
AUGUSTIN BARBARICO, LXXIV. Doge de Venise.

mettant au Roi, être délivrées pour jamais du joug des Florentins, qui leur étoit insupportable, & elles le reçurent en triomphe comme le restaurateur de leur liberté. Florence osa lui fermer ses portes. Il menaça d'employer la force, & on fut obligé de les ouvrir. Il y fit son entrée le 17 Novembre, & il y séjourna huit jours. Il voulut d'abord traiter cette Ville comme lui appartenant à titre de conquête. Mais la fermeté de Pierre Caponi, l'un de ses principaux citoyens, fit connoître au Roi, qu'il n'exerceroit pas sans danger le pouvoir absolu sur des hommes qui avoient moins à cœur leur vie que leur liberté. Il changea de dessein & conclut avec les Députés de la République un traité, par lequel il s'engagea à protéger les Florentins, & eux s'obligerent à lui demeurer fideles. On lui laissa Pise, Livourne & les autres places qu'il promit de rendre après la conquête de Naples. On lui fournit cinquante mille ducats; on révoqua même, à sa sollicitation, l'arrêt qui proscrivoit Pierre de Médicis & toute sa

maiſon, à condition qu'il ſe tiendroit éloigné des confins de la République, & qu'il ne pourroit approcher de la Capitale plus près que de cent milles.

An. 1494. AUGUSTIN BARBARIGO, LXXIV. Doge de Veniſe.

Embarras du Pape.

Le Duc de Calabre avoit quitté la Romagne & étoit venu camper près de Viterbe, où il comptoit prendre une poſition retranchée, capable d'empêcher le Roi de pénétrer plus avant; mais le Pape, dans l'effroi où le jettoient les approches de l'Armée Françoiſe, à laquelle rien n'avoit encore réſiſté, ayant envoyé ſes Nonces pour entrer en accommodement avec le Roi, le Duc de Calabre ſe vit dans la néceſſité de ſe rapprocher de Rome pour prévenir la défection du Pontife. L'Armée de France, après avoir continué ſa route par Sienne & Viterbe, étendoit ſes quartiers aux environs de Rome. Elle s'étoit emparée de Cornéto, de Civita-Vecchia & d'Oſtie. Elle occupoit la rive droite du Tibre & le Roi étoit à Bracciano.

Il s'accommode avec le Roi.

L'embarras du Pape étoit extrême. Il voyoit aux portes de ſa Capitale un Roi puiſſant qu'il avoit outragé & qui avoit en main la vengeance. Il voyoit

An. 1494.
AUGUSTIN BARBARIGO, LXXIV. Doge de Venise.

les Prélats de sa Cour, enchantés de ses malheurs, désirer qu'on y mît le comble pour délivrer l'Eglise d'un Chef qui la deshonoroit par ses scandales. Il voyoit le peuple prêt à se soulever pour mettre fin aux calamités qu'il éprouvoit déja & pour se soustraire aux horreurs qui le menaçoient encore. Agité d'inquiétudes & d'irrésolutions, trouvant peu de sûreté dans la résistance & encore moins dans la foi d'un traité qu'on pouvoit violer en s'autorisant de son exemple, il crut que le parti le moins dangereux étoit de faire sa paix particuliere avec le Roi. Il espéra qu'il l'engageroit à s'éloigner de Rome, en lui promettant de renoncer à toute intelligence avec son compétiteur Alfonse d'Aragon.

Les Ambassadeurs que le Roi lui envoya pour recevoir ses propositions, lui protesterent que Charles VIII n'avoit aucun mauvais dessein contre sa personne, qu'il en vouloit au seul Royaume de Naples ; mais qu'il ne pouvoit se dispenser d'entrer dans Rome, & que si on lui refusoit de lui en ouvrir les portes, il feroit

obligé d'employer la force. Alexandre ne put vaincre cette résolution, & obtint seulement un sauf-conduit pour que le Duc de Calabre pût se retirer en sûreté avec ses troupes. Ce Prince sortit de Rome le 31 Décembre; le Roi y entra avec son Armée le même jour, & alla loger au Palais de Saint-Marc. Il voulut voir le Pape en arrivant; mais il apprit qu'il s'étoit refugié dans le Château Saint-Ange, pour ne pas demeurer exposé aux violences que le trouble de sa mauvaise conscience lui faisoit appréhender.

An. 1494. AUGUSTIN BARBARIGO, LXXIV. Doge de Venise.

Si Charles VIII avoit voulu suivre les conseils de plusieurs Cardinaux, il auroit profité de la circonstance pour ôter la tiare à Alexandre. Il l'auroit traité sans ménagement, s'il avoit été question de le punir de ses crimes & de se faire justice à lui-même. Il se contenta de le faire sommer de lui rendre le Château Saint-Ange, & la sommation n'ayant eu aucun effet, il fit avancer de l'artillerie pour battre la forteresse. Alors Alexandre capitula. Il s'obligea à demeurer uni avec le Roi, pour la sûreté de l'Italie, à

An. 1495. Charles VIII dans Rome.

An. 1495.
AUGUSTIN BARBARIGO, LXXIV. Doge de Venise.

lui laisser Viterbe, Terracine, Civita-Vecchia & Spolette, & à lui livrer Zizime, frere du Sultan Bajazet. Le Roi lui donna toutes les sûretés qu'il pouvoit désirer pour sa personne & pour le libre approvisionnement de la Ville de Rome. Ils se virent au Vatican, le 16 Janvier, & se donnerent toutes les marques extérieures d'une réconciliation parfaite.

Le Roi, en demandant qu'on lui remît le Prince Zizime, manifesta de plus en plus le dessein qu'il avoit formé d'abord de porter la guerre dans l'Empire Ottoman, après qu'il auroit soumis le Royaume de Naples. Mais la prompte mort de Zizime fit évanouir ce projet. On soupçonna les Vénitiens de lui avoir fait donner du poison pour faire leur cour à Bajazet. Il est bien injuste de faire tomber sur eux ce soupçon, tandis que Zizime étoit entre les mains d'un Pape tel qu'Alexandre VI. Si sa mort n'eut pas d'autre cause, toutes les apparences sont, qu'Alexandre le livra empoisonné au Roi, afin qu'on n'en pût tirer aucun avantage.

Le 28 Janvier Charles VIII partit de Rome & arriva le lendemain à Vellétri. Alfonſe d'Aragon s'étoit rendu odieux à ſes Sujets, par ſa cruauté, par ſes débauches & par ſes vexations. Il vit tout-à-coup ſes Provinces ſe ſoulever en faveur de la France. La Ville d'Aquila donna l'exemple. Toutes les autres Villes ſembloient n'attendre que ce ſignal pour ſecouer le joug de leur tyran, & en peu de jours la révolution devint générale. Alfonſe ne vit plus qu'un moyen de ſauver ſa couronne; ce fut de la remettre à ſon fils Ferdinand, Duc de Calabre, qui avoit l'eſtime & l'amour des peuples. Il le fit proclamer Roi, & ſe retira en Sicile. On ne devoit pas attendre tant de ſageſſe de la part d'un Roi ſi méchant. Cette conduite, qui auroit été lâcheté de la part d'un Souverain digne de regner, étoit la ſeule ſatisfaction qu'Alfonſe pût donner à ſes Sujets mécontens, & le ſeul ſervice par lequel il pût mériter à ſa poſtérité la conſervation du trône.

An. 1495.

AUGUSTIN BARBARIGO, LXXIV. Doge de Veniſe.

Il s'avance vers Naples. Alfonſe cede la couronne à ſon fils.

Le nouveau Roi ſe porta avec beaucoup de réſolution vers les frontieres

Le camp des Napolitains eſt forcé.

An. 1495.
AUGUSTIN BARBARIGO, LXXIV. Doge de Venise.

de l'Etat, & choisit, près de Sangermano, sur la rive gauche du Gariglian, un camp entouré de marais & de montagnes, qui n'étoit accessible que par un défilé très-étroit. Mais une terreur soudaine qui s'empara de ses troupes, rendit cette disposition inutile. Au moment que l'avant-garde Françoise parut, ses soldats se débanderent avec précipitation, & déserterent la plupart. Entraîné lui-même par les fuyards, il distribua le peu de forces qui lui restoient à Capoue, à Naples, à Gaëte. Il voulut tenir ferme dans la premiere de ces places ; mais la consternation répandue dans la Capitale, l'obligea de s'y rendre. Le Commandant de Capoue traita aussi-tôt avec les Généraux François. Naples même envoya des Députés à Charles VIII pour se soumettre à son obéissance. Ferdinand d'Aragon essaya en vain de ramener les esprits. L'amour du changement, l'espérance d'un meilleur sort, entraînoient tous les cœurs au-devant du joug de la France. La révolution étoit faite, il fallut y céder. Ferdinand,

nand, après avoir fait brûler les Vaisseaux qu'il avoit dans le Port de Naples, se retira dans l'Isle d'Ischia, pour ne pas trop s'éloigner des occasions qui pouvoient procurer son rétablissement.

An. 1495.
AUGUSTIN BARBARIGO. LXXIV. Doge de Venise.

Charles VIII dans Naples.

Charles VIII, qui s'étoit attendu que sa conquête ne seroit pas sans opposition & sans combat, surpris du bonheur qui lui applanissoit tous les obstacles, fut reçu à Capoue, à Aversa, & entra dans Naples, non en vainqueur à qui la crainte rend un hommage involontaire, mais comme un pere au milieu de ses enfans; & pendant un mois qu'il séjourna dans sa nouvelle Capitale, ce ne furent que fêtes, où la galanterie & la magnificence se disputerent le droit de le charmer.

Mort d'Alfonse d'Aragon.

Alfonse d'Aragon, informé dans sa retraite de la révolution qui venoit d'enlever la couronne à son fils, sans aucune apparence de retour, ne put survivre à tant d'infortunes. Il mourut de chagrin & de désespoir, fort bien digne d'un Prince qui seroit tout-à-fait inconnu dans l'Histoire, sans les

An. 1495.

AUGUSTIN BARBARIGO, LXXIV. Doge de Venise

Politique des Vénitiens.

crimes qui le rendirent le perturbateur de l'Italie, & le tyran de ses peuples.

Les Vénitiens avoient paru d'abord spectateurs indifférens des exploits des François en Italie. Ils avoient soigneusement évité tout ce qui pouvoit les rendre suspects à Charles VIII. Ils avoient même refusé de donner conseil aux Florentins, dans le temps que ce Prince assiégeoit leurs Places, & se disposoit à entrer à main armée dans leur Capitale. Ils avoient pris la seule précaution de lui envoyer à Florence deux Ambassadeurs, Dominique Trévisani & Antoine Lorédan, sous prétexte de lui donner en cela un témoignage solemnel de leur considération & de leur respect; mais pour être en effet exactement instruits de ses démarches & de ses vues par ces deux émissaires, qui eurent ordre de le suivre à Naples.

Ils n'avoient pas prévu que le transport d'une Armée Françoise à l'extrémité de l'Italie, à travers des Etats ennemis où on l'engageoit sans magasins & sans argent, s'effectueroit en trois mois d'hiver. Ils ne pouvoient croire

que la conquête d'un Royaume rempli de Places fortes, défendu par une nation belliqueuſe, qui avoit pour la commander les Généraux les plus habiles & les plus expérimentés, n'exigeroit que les frais & les fatigues d'un voyage ordinaire. Ils avoient compté ſur une multitude d'accidens qui traverſent infailliblement & retardent au moins le ſuccès de ces ſortes d'entrepriſes, ſur les embarras d'une Armée ſans communication avec les lieux d'où elle pouvoit recevoir ſes renforts, & qui devoit ſe détruire en détail, même en triomphant toujours.

An. 1495. AUGUSTIN BARBARIGO, LXXIV. Doge de Veniſe.

Dès qu'ils virent Charles VIII maître des places de la Toſcane & du Port de Livourne, entrer dans l'Etat de l'Egliſe, en occuper les forteresses, & s'introduire avec ſon Armée dans Rome, leur politique s'allarma. Ils ſentirent combien il importoit au repos & à la liberté de l'Italie, d'arrêter un Conquérant devant lequel tout paroiſſoit fléchir. Le nouveau Duc de Milan étoit dans les mêmes ſentimens. Depuis qu'il avoit vu ſon uſurpation aſſurée par la mort de ſon

An. 1495. AUGUSTIN BARBARIGO, LXXIV. Doge de Venise.

neveu, consacrée même par le consentement des peuples, il ne regardoit plus Charles VIII que comme un instrument inutile à ses desseins, & les succès de ce Prince contre la maison d'Aragon comme les avant-coureurs de l'orage qui devoit fondre sur lui-même. Il communiqua ses inquiétudes aux Vénitiens, & les pressa de former une ligue pour contraindre le Roi de repasser les Alpes.

Ils manifestent leurs mauvais desseins contre France.

On connut les mauvaises dispositions du Sénat Vénitien, lorsque Philippe de Commines alla à Venise en qualité d'Ambassadeur de Charles VIII, qui étoit alors près des frontieres de Naples. Le Sénat lui proposa de se contenter que la maison d'Aragon tînt son Royaume de la couronne de France, & se rendît son tributaire; que l'on fit une ligue de tous les Princes d'Italie, de l'Empereur & du Roi d'Espagne, contre le Turc; la Seigneurie s'obligeant de faire agréer au Pape le premier article, & à avancer tout l'argent néceſſaire pour effectuer le second.

Ces propositions furent rejettées,

& les Vénitiens s'y attendoient bien. Ils prirent delà occasion de se plaindre des infidélités du Roi à ses premiers engagemens. Ils prétendirent que les places occupées par les troupes Françoises, dans la Toscane & dans l'Etat de l'Eglise, annonçoient des vues qui ne devoient pas se borner à la conquête du Royaume de Naples, & que le séjour du Duc d'Orléans à Asti paroissoit couvrir des intentions menaçantes contre le Duc de Milan. Il fut facile à Commines de réfuter ces objections. Il représenta que le Roi n'avoit pu se dispenser de mettre garnison dans les places qui devoient assurer sa rentrée en France; qu'il se seroit abandonné volontiers à la bonne foi du Pape & des Florentins, s'ils lui avoient moins manifesté leur mauvaise volonté; & qu'à son retour il feroit évacuer toutes les places dont le sort paroissoit donner de l'inquiétude.

An. 1495.

AUGUSTIN BARBARIGO, LXXIV. Doge de Venise.

Ces raisons parurent aux Vénitiens plus spécieuses que solides. La politique qui ne met rien au hazard, craint tous les dangers possibles; & les François,

Ligue négociée à Venise contre Charles VIII.

An. 1495.
AUGUSTIN BARBARIGO, LXXIV Doge de Venise.

parvenus en si peu de temps en Italie à cet excès de puissance, étoient un objet bien allarmant pour tous ceux qui avoient un pouvoir à conserver & des libertés à défendre. L'Empereur Maximilien, & le Roi d'Espagne, avoient leurs Ambassadeurs à Venise. Le premier, offensé personnellement contre le Roi, qui lui avoit enlevé l'héritiere de Bretagne ; le second, croyant la Sicile perdue, si Naples obéissoit aux François, négocioient de concert une ligue avec les Princes d'Italie contre la France. Bajazet lui-même, à l'instigation du Pape, avoit envoyé à Venise un de ses Officiers, pour menacer la République de lui faire la guerre, si elle ne se déclaroit contre le Roi.

Les seuls Ambassadeurs de Milan montroient des ménagemens pour celui de France. Quoique leur maître fût le moteur principal des ces intrigues, ils affectoient d'en ignorer l'objet & les détails. Commines n'étoit pas la dupe de leur manege. Il les pressa plus d'une fois de s'ouvrir à lui, & de considérer que leur maître se re-

pentiroit peut-être trop tard d'avoir pris des engagememens avec les ennemis de la France. Ils protesterent qu'on faisoit injustice à Ludovic, & que rien n'étoit plus opposé à ses vraies intentions. Commines étoit trop sûr de la fausseté de leurs sermens pour prendre le change. Il fit sentir qu'il voyoit leur tromperie, & ne put les engager à des procédés plus francs.

An. 1495.

AUGUSTIN BARBARIGO, LXXIV. Doge de Venise.

Elle est signée à l'insu de l'Ambassadeur de France.

La ligue que l'on négocioit à Venise, pour délivrer l'Italie du joug des François, étoit sur le point de se conclure. On étoit convenu des principales conditions. Elle devoit avoir lieu pour 25 ans, à compter du jour de la signature du Traité. Les Confédérés s'obligeoient à soutenir leurs intérêts communs avec une Armée de 34 mille chevaux & de 20 mille hommes d'Infanterie, qui devoit être appuyée par une flotte puissante. On fixa le contingent de chacun en hommes & en navires. Ce Traité fut conclu & signé, sans que Commines, qui alloit tous les jours au Palais pour tâcher de découvrir ce qu'on y déli-

An. 1495.
AUGUSTIN BARBARIGO, LXXIV. Doge de Venise.

béroit, en eût la moindre connoissance.

Dès qu'on sut que la Ville & le Château de Naples s'étoient rendus au Roi, on leva le masque & le Traité fut publié. Commines fut invité de se rendre au Sénat, où le Doge lui déclara que la République venoit de conclure une ligue avec le Pape, l'Empereur, le Roi d'Espagne & le Duc de Milan, dont l'objet étoit de protéger l'autorité du saint Siege & la liberté de l'Italie, & de défendre la Chrétienté contre le Turc. Il ajouta que la République avoit jugé à propos de rappeller Dominique Trévisani & Antoine Lorédan, ses Ambassadeurs auprès du Roi.

Une notification si peu attendue étonna Commines. Il sut se posséder malgré son chagrin, & eut assez de présence d'esprit pour répondre au Doge, qu'il ne lui apprenoit rien de nouveau, & que la veille au soir il avoit donné avis de cette ligue au Roi, au Duc d'Orléans, Gouverneur d'Asti, & au Duc de Bourbon, Lieutenant-Général du Royaume. Le

Doge, qui avoit compté ſur le ſecret, parut très-mortifié de ce qu'il n'avoit pas été gardé. Cependant il aſſura Commines, que la ligue, dont il venoit de lui faire part, ne devoit point lui cauſer d'allarmes; qu'on ne vouloit offenſer perſonne, & qu'on n'avoit d'autre but que de faire ceſſer la guerre en Italie, & d'y établir une paix ſolide & durable. » Eh » quoi! répondit vivement Commines, le Roi mon maître n'aura » donc pas la liberté de retourner en » France avec ſon Armée? Oui, ſans » doute, il le pourra, repliqua le » Doge avec douceur, ſi ſon procédé » eſt amical & pacifique, & nous lui » rendrons tous les ſervices qui ſeront » en notre pouvoir «. Commines dit, qu'il voyoit clairement que la République vouloit la guerre, & que ſon deſſein étoit d'en profiter pour s'aggrandir. En diſant ces mots, il ſe leva pour ſortir; mais on le pria de ſe raſſeoir, & le Doge lui demanda s'il n'avoit point de nouvelle propoſition à faire. Il répondit qu'il n'étoit plus temps: » Vous voulez la guerre,

An. 1495.

AUGUSTIN BARBARIGO, LXXIV. Doge de Veniſe.

An. 1495.

AUGUSTIN BARBARIGO, LXXIV. Doge de Venise.

Trouble de cet Ambassadeur.

ajouta-t-il ; on la fera, & il en coûtera à l'Italie bien du sang.

Commines sortit du Sénat avec l'esprit si troublé, que s'adressant à un Secrétaire de la Chancellerie qui l'accompagnoit : » mon ami, lui dit-» il, je vous prie de me répéter ce » que le Doge vient de me dire, car » j'en ai déja perdu le souvenir. » Il ne connoissoit qu'une partie des dangers, dont l'image l'avoit jetté dans cet excès d'agitation. Il ignoroit que, par les articles secrets de la ligue, le Roi d'Espagne devoit donner des troupes à Ferdinand d'Aragon, pour le rétablir sur le trône de Naples ; que les Vénitiens devoient attaquer les Places maritimes de ce Royaume, occupées par les François ; que le Duc de Milan s'étoit chargé de surprendre Asti & de s'opposer au passage des secours de France ; qu'on avoit promis de l'argent à l'Empereur pour faire une diversion sur les frontieres de ce Royaume, & qu'on devoit inviter tous les autres Princes & Etats d'Italie à se réunir & à faire cause commune.

Le ſecret de ces conventions ne tarda pas d'être éventé. Le compte qu'on en rendit à Charles VIII, hâta ſon retour en France, auquel il étoit déja déterminé. Ce Prince, au lieu d'employer ſon ſéjour à Naples, à y établir une ſage adminiſtration, & à y faire goûter à ſes nouveaux Sujets, les douceurs d'un Gouvernement modéré & équitable, s'étoit abandonné au délire des plaiſirs & à des ivreſſes de débauche, dont les Hiſtoriens d'Italie ont, ſans doute, chargé le tableau. Les Seigneurs de ſa Cour, les Généraux & les Soldats, imiterent ſon exemple, & cueillirent, dans le ſein de la volupté, ce fruit amer, qui depuis n'a ceſſé d'empoiſonner l'eſpece humaine, & qui eſt un des plus affreux réſultats de la communication du nouveau Monde avec le Monde ancien.

An. 1495.

Augustin Barbarigo, LXXIV. Doge de Veniſe.

Charles VIII ſe diſpoſe à retourner en France.

Un eſprit moqueur & mépriſant, une indiſcipline abſolue & beaucoup d'inſolence envers les femmes, avoient rendu odieux aux Napolitains le nom François, lorſque Charles VIII ſe diſpoſa à repaſſer les monts. Il avoit

Les François ſe rendent odieux aux Napolitains.

An. 1495.
AUGUSTIN BARBARIGO, LXXIV. Doge de Venise.

négligé de ſoumettre quatre ou cinq Places, qui tenoient encore, dans la Calabre, pour Ferdinand. Il fit une faute plus grande en confiant, dans ſon abſence, l'adminiſtration du Royaume au Comte de Montpenſier, Prince de ſon ſang, dont la bravoure étoit la ſeule qualité, & qui joignoit, d'ailleurs, à un défaut total d'expérience dans les affaires, un eſprit lent & une haine marquée pour le travail. Parmi les ſubalternes qu'il laiſſa à ſes ordres, le hazard en fit trouver quelques-uns dont le mérite donnoit des eſpérances. Les autres, placés par la faveur ou par l'intrigue, ne ſavoient qu'uſer durement du droit des armes; ſcience peu propre à accoutumer les peuples à un joug nouveau, puiſqu'elle rompt ſouvent les plus anciennes habitudes d'obéiſſance.

Imprudence de Charles VIII.

Charles VIII laiſſa au Comte de Montpenſier un corps de ſix à ſept mille hommes. Il comptoit ſur le zele des Princes de Salerne & de Biſignano qui lui demeurerent conſtamment dévoués, & ſur la reconnoiſ-

ſance des Colonnes qu'il avoit comblés de bienfaits ; mais qui ne s'étant donnés à lui qu'à la ſollicitation de Ludovic Sforce, ne firent aucun ſcrupule de le trahir, dès qu'ils virent le Duc de Milan au nombre de ſes ennemis. Il crut le ſort de ſa conquête aſſuré, par la haine des peuples contre la maiſon d'Aragon, & par la facilité qu'il auroit toujours d'y faire paſſer par Mer de nouveaux renforts. Plein de ces eſpérances, il partit de Naples le 20 Mai pour ſe rendre à Rome, où il vouloit avoir une ſeconde entrevue avec le Pape ; mais Alexandre VI étoit trop politique & trop défiant pour s'expoſer aux ſuites d'un éclairciſſement avec le Roi. Il ſe retira à Pérouſe à la faveur d'une eſcorte que les Vénitiens & le Duc de Milan lui envoyerent.

An. 1495. AUGUSTIN BARBARIGO, LXXIV. Doge de Veniſe.

Il arrive en Toſcane ; nouvelles fautes qu'il commet.

Cette évaſion du Pontife déplut beaucoup à Charles VIII. Son intention avoit été d'abord de traiter avec Alexandre, au ſujet de l'évacuation des Places de l'Etat de l'Egliſe. Il prit le parti de les retenir pour l'empêcher d'effectuer les mauvais deſſeins qu'il

An. 1495.
AUGUSTIN BARBARIGO, LXXIV. Doge de Venise.

manifeſtoit avec tant d'indécence. Il ne reſta que trois jours à Rome, & ſe rendit à Sienne, où Commines vint à ſa rencontre, pour l'avertir que les Vénitiens & le Duc de Milan, avoient une armée de quarante mille hommes à lui oppoſer, & qu'il étoit de la derniere néceſſité que, par une marche prompte ſur Aſti, il prévînt les dangers qui deviendroient extrêmes, s'il donnoit le temps à ſes ennemis de ſe raſſembler. Mais le Roi, ſéduit par les flatteries des Siennois & par les mauvais conſeils de quelques-uns de ſes Généraux, crut ſa gloire intéreſſée à exaucer les vœux de la Ville de Sienne, qui lui demandoit un Gouverneur & une garniſon pour protéger ſa liberté ; & à rejetter les propoſitions des Florentins, qui lui offroient de l'argent & des troupes, moyennant qu'il leur reſtituât leurs Places. Il perdit ſept jours entiers à terminer cette négociation. Quatre jours après il arriva à Piſe, où le même intérêt & la même fauſſe politique le retinrent encore ſept jours ; en ſorte qu'il ſe trouva

dans le plus grand embarras, lorsqu'il fallut traverser l'Apennin.

An. 1495.

AUGUSTIN BARBARIGO, LXXIV. Doge de Venise.

Hostilités du Duc de Milan contre la France.

Le Duc de Milan n'avoit point attendu jusques-là pour commencer les hostilités. Il avoit promis aux ligués d'enlever Asti au Duc d'Orléans. Heureusement le Duc de Bourbon, averti de ses desseins, avoit fait passer, avec beaucoup de diligence, des renforts consécutifs, qui, s'étant réunis à Asti, formoient un corps de sept à huit mille hommes. Ludovic envoya un Héraut au Duc d'Orléans, pour le sommer de lui remettre cette Place; mais on méprisa sa sommation & ses menaces. Au lieu de rendre Asti, le Duc d'Orléans surprit Novare, & s'en empara. Delà ses détachemens firent des courses dans le Milanois, & répandirent la terreur jusques dans le sein de la Capitale.

Ludovic se hâta de rassembler son Armée près de Vigévano sur le Tesin. Le Duc d'Orléans vint présenter la bataille au Comte de Cajazze, qui la commandoit, & celui-ci l'ayant refusée, il se replia sur Novare. Cajazze, devenu supérieur par les ren-

An. 1495. AUGUSTIN BARBARIGO, LXXIV. Doge de Venise.

forts qu'il reçut du Parméſan & par la jonction d'une partie de l'Armée Vénitienne, marcha à Novare pour combattre le Duc d'Orléans, qui refuſa à ſon tour de s'expoſer au ſort incertain d'une bataille.

Tentative inutile des François ſur Gênes.

Pendant ce temps-là, le Roi arrivé au pied des montagnes, tenta une entrepriſe ſur la Ville de Gênes, où on lui fit eſpérer que les Frégoſes, à la tête d'un parti François, feroient ſoulever le peuple en ſa faveur. On lui repréſenta, qu'ayant déja Livourne & Oſtie, s'il pouvoit ſoumettre Gênes, il ſeroit maître de la navigation, depuis Marſeille juſqu'à Naples. Il détacha cent vingt hommes d'armes & cinq cens Arbalêtriers, qui allerent ſe poſter à la vue de la Place. Ils arriverent au moment que la Flotte Françoiſe, ſortie du Port de Naples, venoit d'être battue près de Rapallo. Les Frégoſes, inſtruits de cet échec, n'oſerent remuer; & le foible détachement, deſtiné à ſurprendre Gênes, fut trop heureux que le parti contraire, retenu par leur préſence, lui donnât le temps de gagner Aſti.

An. 1495.

AUGUSTIN BARBARIGO, LXXIV. Doge de Venise.

Charles VIII arrive à Fornoue & est arrêté par les Alliés.

L'Armée du Roi étoit arrivée à Pontremolé. Il restoit à franchir l'Apennin, & à transporter l'artillerie & les bagages par des chemins tout-à-fait impraticables. L'avant-garde prit les devants & se posta au bas des montagnes, près de Fornoue, dans le Parmésan. Le gros de l'Armée ne put la joindre, qu'après trois jours de la marche la plus pénible.

Les Alliés, au nombre de trente mille hommes, s'étoient avancés à trois milles de Fornoue. François de Gonzague, Marquis de Mantoue, commandoit l'Armée Vénitienne & avoit avec lui, pour Provéditeurs, Luc Pisani, & Melchior Trévisani. L'Armée Milanoise étoit aux ordres du Comte de Cajazze. Le Roi arriva au camp de Fornoue, le 5 Juillet, ayant à peine sept mille hommes de troupes réglées, & ne pouvant passer plus avant sans combattre. Le danger parut extrême. Commines, qui connoissoit les Provéditeurs Vénitiens, & qui en étoit aimé, espéra de réussir auprès d'eux, par la voie de la négociation, & leur fit demander

An. 1495.
AUGUSTIN BARBARICO, LXXIV. Doge de Venise.

une entrevue. Ils répondirent, qu'ils n'y auroient trouvé aucune difficulté, ſi les hoſtilités n'avoient pas déja été commencées dans le Milanois; que cependant ils en délibéreroient avec leurs Alliés, & que, ſi ceux-ci vouloient y conſentir, un d'eux ſe rendroit entre les deux camps pour écouter ſes propoſitions.

Il négocie avec eux.

On délibéra en effet dans le camp des Alliés; mais les avis furent ſi partagés, qu'on ne fut point en état de donner une réponſe poſitive; en ſorte que, le lendemain 6 Juillet, le Roi marcha en ordre de bataille ſur le Taro, petite riviere qui ſéparoit les deux camps. L'Armée des Alliés, poſtéepar échel ons dans la prairie, & ſur deux collines peu éloignées, avoit ſon front retranché & garni de canons. On étoit en préſence. Un Trompette fut dépêché par Commines aux Provéditeurs, pour leur repréſenter, que le Roi n'ayant contr'eux aucun mauvais deſſein, & ne voulant que retourner en France, ſans commettre d'hoſtilité, il étoit de l'intérêt des deux nations de prévenir les ſuites

funeſtes d'une bataille par un ſage accommodement.

An. 1495. AUGUSTIN BARBARIGO, LXXIV. Doge de Veniſe.

Tandis que les Provéditeurs liſoient la lettre de Commines, on tira, de l'Armée de France, un coup de canon ſur un peloton d'Alliés qui s'avançoit pour eſcarmoucher. Les Provéditeurs renvoyerent le Trompette François avec un des leurs, & firent dire à Commines, qu'ils traiteroient volontiers avec le Roi, pourvu qu'on fît ceſſer le feu de l'Artillerie. Le Roi, ſatisfait de cette réponſe, défendit de tirer, & renvoya les deux Trompettes, avec eſpérance d'entrer inceſſamment en négociation. Mais dans un nouveau Conſeil de guerre, le Comte de Cajazze, qui avoit les ordres du Duc de Milan, & qui ſentoit l'avantage que ſon maître pouvoit retirer de la défaite preſque infaillible de l'Armée Françoiſe, rejetta avec force toute idée de conciliation, comme une lâcheté honteuſe dans les circonſtances. Le Marquis de Mantoue fut du même ſentiment, &, adreſſant la parole aux Provéditeurs, il leur dit avec chaleur :

An. 1495.
AUGUSTIN BARBARIGO, LXXIV. Doge de Venise.

» Eh quoi ! laisserons-nous échapper » une si belle occasion de triompher de » l'oppresseur de l'Italie, & de mon- » trer que la valeur n'est point éteinte » parmi nous ? Eh bien ! lui répondit » Trévisani, puisqu'il le faut, com- » battez & montrez que vous n'avez » pas dégénéré de la bravoure de vos » ancêtres.

Bataille de Fornoue gagnée par les François.

Une décharge de l'Artillerie des Alliés avertit les François qu'ils devoient se préparer au combat. Ils y répondirent par tout le feu de leurs canons. Le Marquis de Mantoue, chargé d'attaquer l'arriere-garde, passa le Taro avec 600 hommes d'armes, & un corps de Cavalerie légere, soutenu de cinq mille hommes d'Infanterie. Il fondit la lance en arrêt sur les Gendarmes François, qui, malgré leur fermeté à soutenir ce rude choc, alloient être accablés par le nombre, si le Roi n'étoit pas venu les soutenir avec la plus grande partie de son corps de bataille. Il s'engagea bien avant dans la mêlée, & courut risque d'être enveloppé. Il rompit deux escadrons de Lanciers, qui se

jettoient ſur lui avec furie. Malgré ſes efforts de valeur, il étoit perdu, ſi l'appas du butin n'avoit mis le déſordre dans la Cavalerie légere des Vénitiens, dont une partie s'étant déja emparée des bagages des François, l'autre ſe débanda pour partager la proie. Alors le Roi fit charger à propos la Gendarmerie Italienne, qui fut pouſſée & miſe en déroute. L'Infanterie qui devoit la ſoutenir, prit l'épouvante & plia. On la pourſuivit l'épée dans les reins. Cette pourſuite dura peu, parce que la néceſſité de veiller à la perſonne du Roi, obligea de rappeller autour de lui le ſoldat victorieux.

An. 1495.
Augustin Barbarigo, LXXIV. Doge de Veniſe.

Pendant que l'arriere-garde Françoiſe achevoit la défaite du Marquis de Mantoue, le Comte de Cajazze attaquoit l'avant-garde du Roi. Mais les Gendarmes aux ordres du Maréchal de Gié, qui la compoſoient, ne ſe furent pas plutôt avancés à ſa rencontre, que la fierté de leur contenance fit perdre cœur aux troupes Italiennes, & elles s'enfuirent ſans livrer de combat. Ainſi en moins d'une

An. 1495.
AUGUSTIN BARBARIGO, LXXIV. Doge de Venise.

heure tous ces corps nombreux d'ennemis furent dissipés avec perte de plus de trois mille hommes, & l'Armée du Roi passa la nuit & tout le lendemain sur le champ de bataille. Elle décampa ensuite, & arriva en deux jours près de Plaisance, d'où elle continua sa route par Tortone sur Asti, où elle joignit le Duc d'Orléans, sans avoir essuyé le plus léger échec.

Opinion des Historiens de Venise sur cette bataille.

Les Historiens de Venise conviennent du succès des François à la bataille de Fornoue, & ils l'attribuent principalement à la faute que fit Bernardin Contarini, qui commandoit leur Cavalerie légere, de laisser sa troupe s'acharner au pillage, dans le moment le plus critique de l'action. Ils accusent Jean-François de Saint-Severin, d'avoir favorisé, après la bataille, la retraite des François qu'ils représentent comme une vraie fuite. Ils prétendent, non sans quelque fondement, que si ce Général, qui avoit ordre de les harceler, avoit fait son devoir, la moitié de l'Armée Françoise auroit péri avant que d'avoir

gagné Asti ; mais que le Duc de Milan n'avoit pas voulu augmenter les désavantages de l'ennemi, pour ne pas trop enfler le cœur aux Vénitiens, & dans la crainte de leur inspirer une présomption difficile à concilier avec les vues de sa politique.

An. 1495.
AUGUSTIN BARBARIGO, LXXIV. Doge de Venise.

Quoiqu'on ne pût disputer à Charles VIII l'honneur du triomphe, & que les Alliés eussent échoué dans leur principal dessein, qui étoit de l'arrêter dans sa marche & de lui couper la retraite, le Sénat de Venise ordonna des réjouissances publiques pour le succès de cette mémorable journée, & fit rendre à Dieu de solemnelles actions de graces, de ce que, les François ayant été chassés de la Lombardie, on n'avoit plus à craindre pour la liberté de l'Italie. Quand on n'a que ce voile pour couvrir la honte d'une entreprise malheureuse, on ne doit pas espérer de faire illusion.

Charles VIII traite avec les Alliés au sujet de Novare.

Les François, au reste, n'étoient rien moins que chassés de la Lombardie. Le Duc d'Orléans occupoit Novare, & les Alliés qui l'y tenoient

An. 1495.
AUGUSTIN BARBARIGO, LXXIV. Doge de Venise.

bloqué, ne lui auroient pas facilement enlevé cette place, si le Roi, pressé de rentrer en France, n'eût pas préféré d'en faire la matiere d'une négociation. On tint à ce sujet des conférences entre les deux camps, auxquelles le Marquis de Mantoue, & Bernardin Contarini, furent présens au nom des Vénitiens. On convint que Novare seroit rendu au Duc de Milan; que les Châteaux de Gênes seroient mis en sequestre entre les mains du Duc de Ferrare, pour être rendus, après deux ans, au même Duc de Milan, à condition que ce dernier rempliroit envers la France tous les devoirs de feudataire pour l'Etat de Gênes; que le Duc de Milan ne donneroit aucune assistance pour soutenir les prétentions de la maison d'Aragon, au Royaume de Naples, & qu'il se détacheroit de la ligue du Pape, de l'Empereur, du Roi d'Espagne & des Vénitiens, si elle étoit contraire au Roi; qu'il donneroit passage dans ses Etats aux troupes de France, destinées pour Naples; & que, lorsque le Roi voudroit y aller en

en perſonne, le Duc l'accompagneroit & l'aideroit de ſes Gendarmes; que ſi les Vénitiens agiſſoient offenſivement contre le Roi en faveur de la maiſon d'Aragon, le Duc ſeroit obligé de ſe déclarer contre eux; qu'enfin, moyennant que le Duc de Milan exécutât fidélement ce traité, le Roi ne donneroit contre lui aucun ſecours au Duc d'Orléans.

An. 1495.
AUGUSTIN BARBARIGO, LXXIV. Doge de Veniſe.

Cette convention fut ſignée le 10 d'Octobre, par le Roi & par le Duc de Milan. Charles VIII ne montra tant de facilité, que pour écarter tous les obſtacles qui pouvoient retarder ſon retour en France, & Ludovic conſentit à tout pour ſe débarraſſer des François, bien réſolu de ne tenir que les engagemens qui ſeroient à ſon avantage. Les Vénitiens demanderent du temps pour prendre leur derniere réſolution, & Commines fut renvoyé à Veniſe pour y veiller aux intérêts du Roi.

Révolution dans le Royaume de Naples.

Il étoit déja ſurvenu de grands changemens dans le Royaume de Naples. Le Roi d'Eſpagne avoit fait paſſer en Sicile des troupes aux or-

An. 1495.

AUGUSTIN BARBARIGO, LXXIV. Doge de Venise.

dres de Gonsalve de Cordoue, l'un des plus grands Généraux de ce siecle. Ferdinand d'Aragon avoit quitté l'Isle d'Ischia pour aller se joindre à lui près de Messine. Dès qu'ils surent Charles VIII hors du Royaume, ils effectuerent une descente en Calabre, & s'emparerent de Reggio, de Séminara & de Sainte-Agathe. D'Aubigny, qui commandoit dans cette Province, attaqua l'Armée Aragonoise près de Séminara & la défit. Ferdinand repassa en Sicile, & Gonsalve se replia sur Reggio. Cette premiere tentative fut suivie d'une seconde qui eut le succès le plus brillant.

Ferdinand d'Aragon rentre dans Naples.

Ferdinand compose une mauvaise flotte de quelques Galeres qu'il avoit amenées d'Ischia, & de quelques Vaisseaux Espagnols, ramassés dans les Ports de Sicile. Il ose se présenter devant Naples. Le Comte de Montpensier sort de la Ville avec ses troupes, pour s'opposer à la descente de l'ennemi. Aussi-tôt on sonne le tocsin dans la Ville. Les Habitans se soulevent, s'emparent de toutes les portes & de toutes les avenues du côté des

An. 1495.
AUGUSTIN BARBARIGO, LXXIV. Doge de Venise.

Châteaux. Le Comte de Montpenſier ſe retire dans le Château neuf. Ferdinand entre dans Naples, & y eſt reçu au milieu des acclamations du peuple. Capoue, Averſa, & quantité d'autres Places, arborent les étendards d'Aragon. L'eſprit de rebellion ſe manifeſte dans toutes les parties du Royaume, & fait craindre une révolution auſſi prompte, pour aſſurer le trône à Ferdinand, qu'elle l'avoit été ſix mois auparavant pour l'en faire deſcendre.

Flotte de Veniſe ſur les côtes de la Pouille.

Pendant ce temps-là, trente voiles Vénitiennes, aux ordres d'Antoine Grimani, croiſoient ſur les côtes de la Pouille. Grimani attaqua Monopoli & en chaſſa les François, malgré leur vive réſiſtance. Il ſurprit Pulignano & Mola, & laiſſa garniſon dans ces trois Places. Le Comte de Montpenſier, bloqué dans les Châteaux de Naples, ſouffrit beaucoup de la diſette des vivres. Il fut bientôt réduit aux dernieres extrêmités. Après avoir attendu vainement les ſecours qu'on lui faiſoit eſpérer, il ſe retira à Salerne, & les deux Châ-

An. 1495.
AUGUSTIN BARBARIGO, LXXIV. Doge de Venise.

teaux, dans lesquels il avoit laissé une foible garnison, furent rendus à Ferdinand.

Audace du Pape Alexandre VI. Son inimitié contre la France.

Le Pape Alexandre VI, devenu l'ennemi des François le plus implacable, animoit contr'eux toutes les Puissances. Il avoit osé envoyer un de ses Officiers à Turin, pour commander au Roi, sous peine d'excommunication, de sortir de l'Italie, & de rappeller de Naples ses troupes; &, en cas de désobéissance, de venir à Rome rendre compte de sa conduite. Ce ton impérieux & menaçant parut à Charles VIII trop méprisable pour s'en offenser. Il répondit à l'Envoyé, qu'il s'étonnoit que le Pape, qui n'avoit pas voulu le voir à Rome à son dernier passage, lui ordonnât présentement de l'y aller trouver; qu'au surplus, pour lui obéir, il s'y rendroit une seconde fois, à condition que Sa Sainteté auroit la bonté de l'y attendre. L'Envoyé n'avoit pas cru en être quitte à si bon marché. Mais sa mission ne méritoit que cette plaisanterie qui fit rire toute la Cour.

Alexandre VI avoit joint ses Ga-

leres à la flotte Vénitienne pour agir hostilement contre les François. Il écrivit au Doge le bref suivant, pour l'engager à n'entendre à aucun accommodement avec la France.

An. 1495.
AUGUSTIN BARBARIGO, LXXIV. Doge de Venise.

Bref qu'il écrit au Doge de Venise.

» A notre cher fils Augustin Barbarigo, Doge de Venise. Quoique
» le Dieu tout-puissant ait donné,
» par le baptême, à l'Eglise, dont
» nous sommes le Chef, un grand
» nombre de Princes pour ses enfans,
» afin de la consoler & de la secourir
» dans ses afflictions; c'est à vous,
» & à votre généreux Sénat, qu'elle
» s'est adressée le plus souvent, pour
» vous entretenir de ses maux, avec
» une confiance maternelle; & c'est
» de vous, pour l'ordinaire, qu'elle
» a reçu plus de consolation. Nous-
» mêmes, aussi-tôt que nous avons
» été élevés au souverain Pontificat,
» nous avons mis en vous notre prin-
» cipale espérance, pour défendre le
» patrimoine du Prince des Apôtres,
» contre les attaques des hommes
» pervers; & nous n'avons point été
» trompés dans notre attente, puis-
» que votre piété s'est montré cons-

An. 1495.
AUGUSTIN BARBARIGO, LXXIV. Doge de Venise.

» tante à nous secourir, nous & le
» saint Siege, dans nos besoins pres-
» sans. Les François ont depuis trou-
» blé la paix de l'Italie; & le Roi
» de France lui-même ayant passé les
» monts avec une Armée formidable,
» ayant pénétré sur les terres de la
» sainte Eglise, au grand détriment
» de nos fideles Sujets, & ayant en-
» vahi notre Royaume de Sicile en
» deçà du Phar; nous attentifs à
» remplir les devoirs de notre mi-
» nistere pastoral, après que nous
» avons vu que ce Roi n'avoit au-
» cun égard à nos exhortations & à
» nos avertissemens paternels, nous
» avons réclamé l'assistance des autres
» Princes, nos chers fils, & la vôtre,
» afin de délivrer ledit Royaume, le
» patrimoine de l'Eglise, & toute
» l'Italie, de cette invasion de troupes
» étrangeres. Quant à vous, notre très-
» cher fils, vous n'avez point fermé
» l'oreille à nos plaintes & à nos cris;
» mais docile à nos persuasions, aussi-
» tôt que vous avez appris que la ter-
» reur des armes Françoises nous
» avoit contraint de nous éloigner de

An. 1495.
AUGUSTIN BARBARIGO, LXXIV. Doge de Venise.

» la Ville ſainte, faiſant en notre
» faveur un prompt uſage de votre
» puiſſance, vous avez déployé l'é-
» tendard de votre dévouement ac-
» coutumé, vous avez aſſemblé une
» forte Armée ſur terre, vous avez
» préparé une flotte nombreuſe,
» n'épargnant, ni travaux, ni pé-
» rils, ni dépenſes, & regardant
» comme une juſtice & une gloire de
» voler à notre défenſe, & à celle
» de cette mere Egliſe qui a engendré
» votre nobleſſe en Jeſus-Chriſt,
» pour le ſalut de l'Italie, notre pa-
» trie commune, & pour le maintien
» de tous nos Alliés. Ces hommes,
» qui vouloient envahir l'Egliſe, &
» opprimer l'Italie, ont été chaſſés,
» par la valeur incomparable de vos
» ſoldats qui ont triomphé, non ſans
» répandre beaucoup de ſang. Votre
» flotte a arraché la Pouille de leurs
» mains ennemies; & nous ſommes
» très-aſſurés que vos guerriers ſe
» ſignaleront de jour en jour par de
» plus grands exploits encore pour
» rétablir & affermir la liberté & la
» paix de la ſainte Egliſe Romaine,

An. 1495.
AUGUSTIN BARBARIGO, LXXIV. Doge de Venise.

» & de toute l'Italie. Ce ſont-là, » notre très-cher fils, des preuves » très-glorieuſes de votre zele ardent » envers nous & le ſaint Siege, & » elles ſont dignes que le ſouvenir » s'en conſerve à jamais. Quoique » nous en ayons parlé pluſieurs fois, » avec l'admiration qui convient, » à notre cher fils, le Chevalier Jé-» rôme Giorgi, votre Ambaſſadeur » près de nous; que nous lui ayons » enjoint de vous en rendre en notre » nom de dignes actions de graces, » & que nous ne doutions pas qu'il » n'y ait ſatisfait avec la même exac-» titude & la même ſageſſe qu'il fait » paroître dans le maniement de tou-» tes les affaires qui lui ſont confiées, » nous n'avons pu nous refuſer au » plaiſir de conſacrer vos belles ac-» tions à l'immortalité, en leur ren-» dant nous-mêmes un témoignage » authentique, & en vous aſſurant que » nous vous devons une reconnoiſ-» ſance infinie pour les ſervices que » vous nous avez rendus, & que » bien volontiers nous vous en ferons » ſentir les effets, ſi l'occaſion s'en

» présente. Mais comme, dans les » bonnes œuvres, la persévérance est » la seule vertu que Dieu couronne, » nous exhortons votre noblesse de » toute l'affection de notre cœur, » & nous vous conjurons en Jesus-» Christ, de donner tous vos soins, » & d'employer toutes vos forces » pour anéantir jusques aux moindres » restes du trouble dont l'Italie a été » agitée, afin que nous la voyions » bientôt rétablie dans son ancienne » dignité, & jouir d'une paix pro-» fonde. Quoique nous vous croyions » porté de vous-même à n'y rien né-» gliger, nous avons cru qu'il étoit » de notre devoir de vous y exhorter. » Votre constance vous couvrira » d'une gloire immortelle sur la » terre, & assurera votre triomphe » dans le Ciel. A Rome, sous l'An-» neau du Pêcheur, le 21 Août de » l'an 1495.

An. 1495.

AUGUSTIN BARBARIGO, LXXIV. Doge de Venise.

Les Vénitiens envoient du secours à Ferdinand.

On croit entendre un Chef des Israélites qui ordonne le massacre des Philistins. On a peine à comprendre qu'Alexandre VI se flattât de trouver des peuples assez stupides,

An. 1495.
AUGUSTIN BARBARIGO, LXXIV. Doge de Venise.

pour intéresser leur religion à ses animosités, par cet abus indécent du style Pastoral. La politique du Sénat Vénitien n'avoit pas besoin d'être excitée par les flatteries du Pontife. Les avantages attachés aux services qu'elle pouvoit rendre à Ferdinand d'Aragon, lui suffisoient. Ce Prince voyoit les François, maîtres d'une partie de son Royaume, s'y maintenir contre tous ses efforts. Il prévoyoit des embarras extrêmes, au cas que Charles VIII envoyât de nouvelles troupes en Italie. Il proposa aux Vénitiens de lui envoyer un secours de trois mille chevaux, aux ordres du Marquis de Mantoue, leur Capitaine-Général, & offrit de leur engager les Villes de Trani, d'Otrante & de Brindes, dans la Pouille, en cautionnement des dépenses que l'entretien de cette Armée auxiliaire leur occasionneroit. Le Sénat accepta sa proposition sans hésiter, & envoya des ordres en conséquence au Marquis de Mantoue, qui étoit encore dans le Milanois.

Ludovic n'apprit qu'avec beaucoup

de peine cette convention des Vénitiens avec Ferdinand. Il n'avoit excité & entretenu les troubles de l'Italie qu'afin d'empêcher qu'aucun Etat n'y devînt assez puissant pour nuire à son ambition. Il craignoit sur-tout l'agrandissement des Vénitiens ; & les avantages que Ferdinand leur offroit pour se les rendre favorables, l'animoient contr'eux, tout autrement, que l'obligation qu'il avoit contractée avec Charles VIII de leur faire la guerre, au cas qu ils se déterminassent à appuyer directement le parti Aragonois. Il prit d'abord des précautions pour que les Troupes Vénitiennes ne pussent sortir du Milanois malgré lui. Il fit garder les passages, & se proposa de les retenir le plus long-temps qu'il pourroit. Le Capitaine-Général, & les Provéditeurs, s'apperçurent de cette manœuvre perfide. Ils connoissoient Ludovic & craignoient ses pieges. Dans un Conseil de guerre, qu'ils tinrent à ce sujet, Bernardin Contarini, Commandant de la Cavalerie Albanoise, dit que, si on le vouloit, il

An. 1495.

Augustin Barbarico, LXXIV. Doge de Venise.

Inquiétudes de Ludovic à ce sujet. On propose de le tuer.

An. 1495. AUGUSTIN BARBARICO, LXXIV. Doge de Venise.

trouveroit bien le moyen de ramener l'Armée faine & fauve. On lui demanda de quel expédient il prétendoit faire ufage : » Nous devons aujourd'hui, dit-il, délibérer de plufieurs chofes avec Ludovic : il n'aura » qu'une fuite peu nombreufe ; lorfque vous ferez tous affis, je m'approcherai de lui & je lui fendrai la » tête avec ce fabre que vous voyez » à ma ceinture. Aucun des fiens ne » fongera à venger fa mort, parce » qu'ils le déteftent tous, & qu'ils » ne lui ont pas pardonné la mort » de fon neveu : dès qu'il ne fera » plus, vous pourrez vous emparer de » fes Etats, & tirer une vengeance » des infultes qu'il vous a faites ».

Le Sénat s'y oppofe.

Contarini étoit un homme fort & déterminé, qui avoit l'audace & la férocité néceffaires pour une action de cette nature. Les Provéditeurs louerent fon intention ; mais pour ne rien faire au hazard, ils écrivirent en chiffre au Confeil des Dix, pour lui demander un ordre pofitif. Il leur fut répondu, que l'ufage de la République n'avoit jamais été d'aller

An. 1495.

Augustin Barbarigo, LXXIV. Doge de Venise.

à ſes fins, par la trahiſon & l'aſſaſſinat; que le crime que l'on propoſoit de commettre étoit contraire à ſa dignité; & que le Sénat ordonnoit très-expreſſément à Contarini de s'en abſtenir. On ſe contenta d'agir auprès du Duc de Milan, pour qu'il ceſſât de s'oppoſer au retour de l'Armée. Intimidé par la maniere ferme dont on lui parla, & n'oſant en venir à une rupture ouverte, il ouvrit les paſſages. L'Armée rentra ſur les terres de Veniſe, le Marquis de Mantoue partit pour Naples avec les trois mille chevaux qui avoient été promis, & les trois Villes de la Pouille reçurent garniſon Vénitienne.

Propoſitions des Vénitiens à l'Ambaſſadeur de France.

Commines négocioit alors auprès du Sénat pour l'engager à abandonner le parti de Ferdinand. Il n'étoit pas à préſumer qu'il lui perſuadât de ſe détacher d'une alliance qui venoit d'augmenter conſidérablement ſes poſſeſſions maritimes. Le Sénat, après l'avoir aſſuré que ſon intention n'étoit point de faire la guerre au Roi, & que s'il avoit fait marcher contre lui ſes troupes, ce n'avoit été que pour

An. 1495. AUGUSTIN BARBARIGO, LXXIV. Doge de Venise.

délivrer le Duc de Milan de l'oppreſſion dont il étoit menacé, propoſa, par forme d'accommodement, que Ferdinand fît hommage au Roi de ſon Royaume, avec le conſentement du Pape; qu'il lui payât un tribut de cinquante mille ducats, avec une ſomme d'argent pour le dédommager des frais de la guerre; ſomme qui ſeroit prêtée par les Vénitiens, à condition qu'ils retiendroient en engagement les Places de la Pouille; que Ferdinand laiſſât Tarente aux François, moyennant que le Roi fît la guerre aux Turcs, conjointement avec le Roi des Romains, & que le Sénat fourniroit pour cette guerre cent Galeres & cinq mille chevaux.

Elles ſont rejettées.

Les Vénitiens étoient bien ſûrs que la France ne s'accommoderoit pas à des conditions ſi déſavantageuſes. Mais dans la poſition où étoient les choſes, ils voyoient peu de riſque à s'expoſer à ſes reſſentimens, & les vues de leur politique étant remplies par leur alliance avec Ferdinand d'Aragon, ils embraſſerent avec ardeur

toutes les occaſions qui ſe préſenterent de l'appuyer au préjudice des François. Commines, n'ayant pu ébranler leur réſolution, partit de Veniſe pour ſe rendre en France.

An. 1496. AUGUSTIN BARBARIGO, LXXIV. Doge de Veniſe.

Sort des Places de la Toſcane.

Charles VIII avoit promis aux Florentins de leur rendre les Places que ſes troupes occupoient dans la Toſcane. Par un dernier traité, conclu avec leurs Ambaſſadeurs à Turin, cette reſtitution devoit être effectuée ſans délai, & les Florentins s'étoient obligés à remplir envers le Roi tous les devoirs d'Alliés fideles. Livourne leur avoit déja été rendu. Mais les Commandans de Piſe & des autres Places, au mépris des ordres de Charles VIII les plus exprès, les vendirent au plus offrant. Les Génois & les Luquois en acheterent une partie. Les Piſans obtinrent, pour vingt mille écus d'or, le droit de raſer la Citadelle de Piſe, & n'ayant plus les François pour protéger leur liberté, ils implorerent l'aſſiſtance des Vénitiens & du Duc de Milan, contre les Florentins qui vouloient de nouveau les aſſervir à leur joug.

An. 1496.
AUGUSTIN BARBARIGO, LXXIV. Doge de Venise.

On crut à Venise qu'il étoit de l'intérêt de la République d'abattre l'orgueil des Florentins, seul peuple de l'Italie qui fut sincérement dévoué aux François. Pour déterminer le Sénat à de plus grands efforts en sa faveur, la Ville de Pise offrit de se donner aux Vénitiens. La question pour accepter cette offre ou la rejetter fut vivement agitée. Marc Bellani, l'un des principaux Sénateurs, parla sur ce sujet avec beaucoup d'éloquence. Il fit sentir qu'on ne pouvoit, sans de grands inconvéniens, accepter l'offre des Pisans; que ce seroit manifester une ambition qui rendroit les Vénitiens suspects à toute l'Italie & qui justifieroit le reproche qu'on leur avoit fait tant de fois, d'aspirer à la Monarchie universelle; que tout ce que la saine politique exigeoit dans les circonstances, étoit d'employer la force pour que la Ville de Pise pût se maintenir libre, d'affoiblir ainsi la République de Florence, & de la mettre hors d'état d'effectuer ses mauvais desseins, que ses liaisons avec la France

ne permettoient pas de révoquer en doute.

An. 1496.

AUGUSTIN BARBARIGO, LXXIV. Doge de Venise.

Les Vénitiens envoient du secours aux Pisans.

Cet avis étoit le plus ſage, il fut ſuivi. On envoya aux Piſans ſix cens Hommes d'Armes, cent Arbalêtriers, & un corps nombreux de Cavalerie Albanoiſe. Le Duc de Milan envoya un égal nombre de Troupes auxiliaires. Avec ces ſecours, la Ville de Piſe, inveſtie par les Florentins, & qui avoit déja eſſuyé plus d'une attaque, ſe vit en état d'exécuter contre eux des ſorties vigoureuſes, qui eurent d'abord le plus grand ſuccès. Mais il n'étoit pas dans le caractere du Duc de Milan de ſe montrer conſtant dans aucun parti. La confiance établie entre les Piſans & les Vénitiens, devint pour lui objet de jalouſie & matiere à ſoupçons, & il envoya ordre à ſes troupes de ne rien hazarder, de s'oppoſer même à toute entrepriſe qui ſeroit au préjudice des Florentins. Il en réſulta de vives altercations entre les Milanois & les Vénitiens qui étoient à Piſe. Mais le Sénat prit le parti de diſſimuler cette nouvelle infidélité de Ludovic, ſur le

An. 1496.

AUGUSTIN BARBARIGO, LXXIV. Doge de Venise.

bruit qui s'étoit répandu que Charles VIII se disposoit à repasser en Italie.

Préparatifs de la France contre l'Italie.

En effet, ce Prince animé par les sollicitations du Comte de Montpensier, qui travailloit de tout son pouvoir à relever le parti François, prêt à succomber dans le Royaume de Naples, encouragé par les offres du Duc de Ferrare, & de Jean Bentivoglio, Seigneur de Boulogne, qui avoient des intérêts particuliers à ménager; par celles des Florentins, qui vouloient ravoir Pise & leurs autres Places; & à l'instigation des Ursins, ennemis jurés des Colonnes, dévoués à la maison d'Aragon, Charles VIII s'étoit enfin déterminé à armer à Marseille une flotte de soixante voiles, & à se faire précéder en Italie par une Armée nombreuse.

Les Alliés attirent l'Empereur en Italie.

Le Duc de Milan, allarmé de ces préparatifs, fit dire aux Vénitiens, qu'il ne pouvoit par lui-même résister à un ennemi si puissant; & que leurs forces mêmes réunies seroient insuffisantes, s'ils n'engageoient pas l'Empereur Maximilien à venir en personne protéger les Etats d'Italie,

à la veille d'être opprimés. Le Sénat promit de faire marcher un corps de troupes ſous Alexandrie ; mais il fit difficulté au ſujet de Maximilien, dont la préſence en Lombardie pouvoit occaſionner du déſagrément à la République, à cauſe de quelques Places, dont l'Empire & la Maiſon d'Autriche lui conteſtoient la légitime poſſeſſion. Le Duc de Milan inſiſta avec tant de force, que, dans la crainte de lui donner un prétexte de trahir ouvertement, le Sénat conſentit à tout ce qu'il voulut.

An. 1496.
AUGUSTIN BARBARICO, LXXIV. Doge de Veniſe.

Ludovic alla lui-même ſur les frontieres d'Allemagne, où il devoit avoir une entrevue avec Maximilien. Les Vénitiens y envoyerent François Foſcari, avec la qualité d'Ambaſſadeur. Il y vint auſſi un Nonce d'Alexandre VI. Tous les trois, de concert, conjurerent l'Empereur de venir avec toutes ſes Troupes s'oppoſer au paſſage des François. Ils lui offrirent un ſubſide de douze cens mille livres, dont l'Etat de Veniſe, & celui de Milan, devoient payer chacun les deux cinquiemes, & le reſte devoit

An. 1496.
AUGUSTIN BARBARIGO, LXXIV. Doge de Venise.

être fourni par le Pape. Maximilien, à qui on faisoit tout faire pour de l'argent, s'engagea à passer incessamment en Lombardie, & reçut, en avancement de subside, une somme que le Sénat lui envoya pour hâter les préparatifs de son départ.

Les François abandonnent le projet de rentrer en Italie.

Le danger devenoit de jour en jour plus pressant. Jean-Jacques Trivulce étoit arrivé à Asti avec huit cens hommes d'armes & six mille hommes de pied. Le Duc d'Orléans devoit y conduire dans peu le reste de l'Armée Françoise. On s'attendoit que ce Prince saisiroit avec ardeur une si belle occasion de faire valoir ses droits sur le Duché de Milan; mais il étoit devenu l'héritier présomptif de la Couronne de France, par la mort du Dauphin. La santé du Roi étoit mauvaise, & il ne lui convenoit pas, dans de pareilles circonstances, de s'engager dans une guerre hors du Royaume. Il témoigna quelque répugnance à prendre le commandement des troupes. Ses amis, dans le Conseil, représenterent l'impossibilité de trouver des fonds pour

les frais de l'armement ſur Terre & ſur Mer. Charles VIII parut rebuté de tant d'obſtacles. Il congédia ſon Infanterie, & l'expédition fut abandonnée.

An. 1496.

AUGUSTIN BARBARIGO, LXXIV. Doge de Veniſe.

Ils ſont chaſſés du Royaume de Naples.

Le Comte de Montpenſier étoit alors aſſiégé dans Atelle, petite Ville de la Baſilicate. Ferdinand étoit en perſonne à ce ſiege avec ſes principales forces & les troupes auxiliaires de Veniſe. Les vivres manquoient aux Aſſiégés, & toutes les voies de s'en procurer étoient interceptées. Il en déſerta un grand nombre qui paſſerent dans le camp de Ferdinand. Le Comte de Montpenſier, preſſé par la faim & par les murmures du peu de troupes qui lui reſtoient, après avoir vainement attendu du ſecours pendant un mois, n'obtint la permiſſion de ſe retirer en Provence, qu'après avoir abandonné toute ſon Artillerie, & après s'être engagé à faire évacuer toutes les Places que les François occupoient encore dans la Calabre & dans l'Abruzze. Comme il ſe diſpoſoit à s'embarquer, il tomba malade à Pouzzoles, & y mourut.

An. 1496.
AUGUSTIN BARBARIGO, LXXIV. Doge de Venise.

Mort de Ferdinand d'Aragon ; son oncle Ludovic lui succede. Il acheve de soumettre le Royaume.

Ferdinand d'Aragon étoit mort lui-même quelques jours auparavant. Comme il ne laiſſoit point d'enfans, la Couronne paſſa à ſon oncle Frédéric. Ce nouveau Roi acheva en peu de temps de ſoumettre toutes les Places qui tenoient pour la France, & n'eut plus rien à craindre de Charles VIII. Tandis qu'il aſſiégeoit Tarente, le peuple de cette Ville délibéra de ſe donner aux Vénitiens, & en fit faire la propoſition à Louis Lorédan, Commandant de Monopoli. Celui-ci en écrivit au Sénat, & les Députés des Tarentins arriverent preſque auſſi-tôt à Veniſe, pour conjurer la Seigneurie de prendre leur Ville ſous ſa protection. L'affaire parut délicate. Après en avoir délibéré dans pluſieurs ſéances, le Sénat réſolut d'envoyer à Tarente le Patricien André Zanchani, pour décider du ſort de cette Ville, ſuivant qu'il jugeroit par l'état des choſes de la poſſibilité d'en aſſurer la poſſeſſion à la République. Zanchani alloit s'embarquer, lorſque les Envoyés du Pape, du Roi d'Eſpagne & du Duc de Milan, ſe réunirent pour

prier le Sénat de ne point ſe mêler des affaires des Tarentins. Il étoit important pour les Vénitiens de prévenir la jalouſie que cette entrepriſe, de leur part, pouvoit exciter. Les ordres donnés à Zanchani, furent revoqués, & le Sénat ſe contenta d'employer ſes bons offices, pour obtenir aux Tarentins, qui ſe ſoumirent à Frédéric, une capitulation qui les maintint dans leurs anciens privileges.

An. 1496. Augustin Barbarigo, LXXIV. Doge de Veniſe.

Guerre de Piſe.

La guerre continuoit entre Piſe & Florence. Les Vénitiens ne bornerent point leur zele au ſecours des troupes qu'ils avoient envoyées aux Piſans. Ils leur firent paſſer un grand convoi de vivres qu'ils avoient achetés à Gênes. Ils mirent en Mer ſix Galeres, pour chaſſer les Navires Florentins qui croiſoient ſur la côte de Toſcane, & rendirent ainſi le Port de Piſe entiérement libre. Ils donnerent de l'argent au Seigneur de Boulogne pour l'engager à ſe porter dans le Siennois, avec promeſſe de lui aſſurer les conquêtes qu'il pourroit faire. Mais ce Seigneur, livré au parti François,

An. 1496.

AUGUSTIN BARBARIGO, LXXIV. Doge de Venise.

reçut leur argent & ne donna point ses troupes.

L'Empereur Maximilien entre en Italie. Conduite ferme d'un Ambassadeur Vénitien.

Sur ces entrefaites, l'Empereur Maximilien arriva à Côme en Lombardie, où le Duc de Milan le reçut avec de grands honneurs. La République envoya deux Ambassadeurs à sa rencontre, Antoine Grimani & Marc-Antoine Morosini, qui le trouverent à Tortone. Ces deux Ambassadeurs, ayant apperçu les Envoyés de Florence, les saluerent honnêtement, & voulurent leur parler; mais ceux-ci les regardant d'un air colere, refuserent de leur répondre. Le lendemain les Ministres des deux Républiques s'étant rencontrés au milieu de la rue, ceux de Florence voulurent prendre le pas. Alors Morosini en prit un par le bras, le poussa rudement & le fit tomber dans la boue, en lui disant : apprenez à respecter vos supérieurs & à leur céder. Cette querelle fut promptement assoupie, & il fallut que les Ministres Florentins dissimulassent cet affront.

Maximilien arrive à Pise, & retourne en Allemagne.

L'Empereur se rendit à Vigévano, dans le dessein d'aller à Pise mettre

fin

fin à la guerre: à quoi il étoit particuliérement excité par Ludovic, dans la crainte que cette Ville ne vînt au pouvoir des Vénitiens; ce qu'il vouloit abſolument empêcher. De Vigévano, Maximilien paſſa à Gênes, où il s'embarqua vers le milieu d'Octobre ſur une flotte compoſée de huit Galeres Vénitiennes & de deux Génoiſes. Il eſſuya en Mer une violente tempête. Il arriva enfin à Piſe, où il aſſembla les Citoyens, & leur offrit ſon ſecours pour les délivrer du joug de leurs ennemis. Les Florentins avoient, à l'embouchure de l'Arno, le Château de Livourne, qui étoit très-embarraſſant pour le tranſport des convois. Maximilien propoſa de s'en emparer. Il ordonna aux Généraux Vénitiens de ſe porter en divers lieux avec leur Cavalerie, pour donner de l'inquiétude à l'ennemi. Il fit débarquer 300 Suiſſes qu'il avoit amenés, & les poſta ſur une hauteur qui dominoit le Fort. Pendant qu'il étoit occupé de ces diſpoſitions, la garniſon fit une ſortie, & fut re-

An. 1496.

AUGUSTIN BARBARIGO, LXXIV. Doge de Veniſe.

An. 1496.
AUGUSTIN BARBARIGO, LXXIV. Doge de Venise.

poussée par les soldats & les équipages de la flotte. On apperçut quelques voiles en Mer. Dominique Malipier, Général des Galeres Vénitiennes, alla à la découverte, & reconnut six gros Bâtimens François. Il en attaqua un & le prit. Le siege du Fort étoit commencé, le feu du canon avoit déja ébranlé un de ses bastions. Les pluies qui survinrent en abondance, retarderent les opérations. Maximilien, fatigué des longueurs de ce siege, invectiva contre la perfidie des Princes Italiens, qui ne l'avoient attiré chez eux, disoit-il, que pour le perdre d'honneur & de réputation. Il abandonna le siege, & reprit la route d'Allemagne. Les Vénitiens le virent partir avec d'autant plus de joie, que pendant son séjour à Pise, il avoit reçu l'hommage de cette Ville, comme d'un Fief de l'Empire ; & qu'il étoit à craindre que ce Prince, toujours avide & toujours dépourvu d'argent, ne la vendît aux Florentins. Il étoit venu en Italie, souhaité & appellé comme son libérateur ; il en sortit méprisé de tout le monde.

Le Cardinal de la Rovere, qui s'étoit dévoué à la France pour se venger du Pape, à qui il avoit juré une haine implacable, entreprit, de concert avec les Frégoses, de surprendre Savone, sa patrie. Il partit d'Asti au milieu de Décembre, à la tête de six mille hommes, ne doutant pas que son approche ne fît soulever ses compatriotes en sa faveur. Il y fut trompé. Il arriva près de la Place, il roda autour des murs, il n'apperçut aucun mouvement qui n'annonçât de la résistance, & il fut obligé d'abandonner son projet. Trivulce s'étoit jetté en même-temps dans le Milanois, & avoit pris de force quelques Châteaux. Le Sénat, averti de ce mouvement, se hâta d'envoyer des troupes à Ludovic qui attaquerent & défirent Trivulce, reprirent les Châteaux qu'il avoit envahis, & le forcerent de se replier sur Asti.

An. 1496.

Augustin Barbarigo, LXXIV. Doge de Venise.

Entreprise des François sur Savone manquée.

La tranquillité ne fut rétablie à Gênes & à Milan, que vers le milieu de Février de l'année suivante. Si les Vénitiens avoient eu égard aux mauvais procédés de Ludovic, qui,

An. 1497.

Sagesse des Vénitiens.

An. 1497.
AUGUSTIN BARBARIGO, LXXIV. Doge de Venise.

dans toutes les occaſions, ſe faiſoit un jeu de les tromper, & de leur être infidele, ils l'auroient laiſſé à la merci de ſes ennemis. Mais la liberté commune demandoit que ſon Etat fût maintenu pour ſervir de barriere contre les François, & ils eurent la ſageſſe de ſacrifier tous leurs mécontentemens à cet intérêt.

Nouvelles preuves de leurs nobles ſentimens.

Ils avoient rappellé de Naples leurs troupes, qui n'y étoient plus néceſſaires, & ils en avoient ôté le commandement au Marquis de Mantoue, lequel, ſéduit par le Duc de Ferrare, penchoit à ſe déclarer pour la France. Ils choiſirent pour leur Capitaine-Général, Nicolas des Urſins, Comte de Petigliano. On n'étoit pas encore parfaitement raſſuré contre la crainte de voir paſſer en Italie une nouvelle Armée de François ; & le Sénat, toujours attentif à ſe précautionner contre cet événement, ordonnna que toutes ſes troupes fuſſent raſſemblées ſur le Pô, au commencement de Mars. Comme il marquoit à cet égard les plus vives inquiétudes, Triſtan, Comte de Savorgnano, l'un des Sei-

gneurs du Frioul, qui étoit le plus affectionné à la République, alla trouver Bernard Bembo, Chef du Conseil des Dix, & lui déclara que, si on l'agréoit, il se faisoit fort de faire empoisonner le Roi Charles VIII, & de délivrer ainsi l'Italie des troubles qui l'agitoient. Bembo en délibéra avec ses collegues, & il eut ordre de répondre, que les Vénitiens n'avoient jamais employé contre leurs ennemis ces indignes armes; qu'ils avoient appris de leurs ancêtres à vaincre, non par la trahison, mais par la force; & qu'ayant toujours mis la justice au-dessus de toutes les choses humaines, ils ne vouloient pas souiller leur réputation par un crime. C'est pour la seconde fois que nous voyons les Vénitiens se refuser noblement à ces insinuations barbares. Rien ne leur fait tant d'honneur que d'avoir imité la générosité Romaine, dans un siecle & dans un pays où l'on n'étoit que trop familiarisé avec la trahison & toutes les noirceurs qu'elle entraîne.

An. 1497.
AUGUSTIN BARBARIGO, LXXIV. Doge de Venise.

Charles VIII venoit de conclure

An. 1497.
AUGUSTIN BARBARICO, LXXIV. Doge de Venise.

Négociations pour la paix.

une treve de huit mois avec le Roi d'Espagne, dans laquelle les Princes ligués d'Italie voulurent être compris: le Duc de Savoie offrit même sa médiation pour terminer les différends de l'Italie avec la France; & la République lui envoya Marc Zorzi, muni de ses pleins pouvoirs au cas que l'on entrât en négociation de paix. Elle fit partir pour la Cour d'Espagne Antoine Boldu & Dominique Trévisani, avec la même qualité d'Ambassadeurs plénipotentiaires. Boldu mourut en passant à Gênes, & Trévisani s'embarqua seul pour l'Espagne. Les envois mutuels de Ministres & de Négociateurs, occuperent inutilement une partie de l'été. Charles VIII, plus obstiné que jamais, dans le dessein de tenter de nouveau la conquête du Royaume de Naples, rejetta avec hauteur toutes les propositions d'accommodement. Il fit armer, dans les Ports de Provence, une flotte qui devoit transporter à Salerne trois cens hommes d'armes, & trois mille hommes de pied. Il se disposoit à faire passer le

Sire de Ligny à Asti, & d'Aubigny à Florence, avec des renforts.

An. 1497.

AUGUSTIN BARBARIGO, LXXIV. Doge de Venise.

On veut forcer les Vénitiens à abandonner les Pisans.

Comme on vit qu'il n'y avoit plus de paix à espérer avec la France, on voulut éteindre le dernier feu de division que la guerre de Pise entretenoit en Italie, afin de réunir tous les Etats contre l'ennemi commun. Ludovic envoya un Ambassadeur à Venise, pour exhorter le Sénat à retirer sa protection aux Pisans, ou du moins à ne la leur conserver que dans la vue de procurer leur prompt accommodement avec les Florentins. Ludovic agissoit moins en cela par un véritable esprit de paix, que parce qu'il soupçonnoit les Vénitiens de ne protéger la Ville de Pise, qu'avec intention de se l'assujettir. Ses Ambassadeurs, conjointement avec ceux d'Espagne & de Naples, sollicitoient la même chose à Rome; & Marc Lippoman, Ambassadeur de la République, dans plus d'une audience qu'il eut du Pape, fut pressé vivement de déterminer ses maîtres à faire cesser la discorde entre Pise & Florence, afin qu'on pût se liguer

An. 1497.
AUGUSTIN BARBARIGO, LXXIV. Doge de Venise.

tous ensemble, & mettre l'Italie à l'abri du joug étranger.

Le Sénat tient ferme.

Le Sénat, qui n'ignoroit pas que tout le Conseil de Florence étoit dévoué aux François, regardoit, avec raison, comme une très-fausse politique, d'abandonner l'Etat de Pise à des hommes qui pouvoient en tirer avantage pour servir plus efficacement l'ennemi commun. Il répondit à toutes les instances qui lui furent faites, qu'il ne pouvoit retirer sa protection aux Pisans, sans trahir la foi qu'il leur avoit donnée; qu'il étoit souverainement injuste de retrancher les secours à une Ville dont on étoit convenu unanimement de maintenir la liberté; que si les autres confédérés avoient changé de sentiment, les Vénitiens vouloient, en tout état de choses, se montrer inébranlables à servir leurs amis; qu'il étoit de la dignité de la République, de ne pas se désister d'une entreprise qu'elle avoit formée & soutenue pour le bien général; qu'il lui étoit très-douloureux d'apprendre qu'on la soupçonnoit de n'avoir pris

la défenſe des Piſans que pour les ſoumettre à ſon empire ; que l'injuſtice de ce ſoupçon étoit prouvée par le refus qu'elle avoit fait plus d'une fois du don que les Piſans avoient voulu lui faire de leur Ville ; que la République n'avoit prodigué ſes tréſors & le ſang de ſes ſoldats, que pour le ſalut & la conſervation de l'Italie ; que ſi elle n'avoit pas ſuccombé, on en étoit rédevable à la ſeule valeur des Vénitiens ; que la victoire de Fornoue, & le recouvrement du Royaume de Naples, avoient été l'ouvrage de leur zele ; qu'ils avoient procuré la retraite ou plutôt la fuite de Charles VIII ; que tous ces exploits n'avoient eu de leur part d'autre but que de délivrer l'Italie de l'oppreſſion ; que ſi de tels ſervices pouvoient être mis en oubli, la République n'en ſeroit pas moins ferme dans ſes premiers engagemens, étant perſuadée que le ſort de l'Italie dépendoit du ſuccès de la guerre de Piſe.

An. 1497. Augustin Barbarigo, LXXIV. Doge de Veniſe.

Ludovic ne ceſſa d'intriguer dans toutes les Cours pour qu'on regardât

An. 1498. Mort de Charles VIII.

An. 1498.

AUGUSTIN BARBARIGO, LXXIV. Doge de Venise.

Louis XII lui succede.

cette fermeté des Vénitiens comme une obstination suspecte qu'il falloit réprimer. On étoit occupé de cet objet, lorsqu'on apprit que Charles VIII étoit mort subitement à Amboise, & que le Duc d'Orléans lui avoit succédé sous le nom de Louis XII. Ludovic prévit dès-lors combien il lui seroit difficile d'éviter la guerre avec ce Prince, son compétiteur au Trône de Milan, & n'en fut que plus ardent à traverser les Vénitiens qu'il crut disposés à embrasser la premiere occasion qui se présenteroit de se venger de ses perfidies. Ils voulurent envoyer à Pise un renfort de Cavalerie Albanoise, aux ordres de Thomas Zéno. Il leur refusa le passage. Le Sénat lui écrivit que la République n'avoit pas lieu de s'attendre à ce procédé, après tous les efforts qu'elle avoit faits en sa faveur, dans les circonstances les plus embarrassantes. Il répondit qu'il n'avoit refusé le passage aux Albanois que pour éviter à ses peuples les désordres que ces troupes étoient dans l'habitude de commettre.

Cette excuse ne le justifia point dans l'esprit des Vénitiens. Ils firent passer le renfort par le Ferrarois, & ils ne laisserent ignorer à Ludovic, ni leur mécontentement, ni leur défiance. Il continua à jouer, sous le vain masque d'un Allié, le rôle d'un ennemi perfide. Il envoya des Ambassadeurs aux Florentins, avec l'intention apparente de traiter de leur accommodement avec les Pisans. Mais le véritable objet de leur mission étoit de les engager à tenir ferme, & de convenir avec eux des secours que Ludovic devoit leur envoyer. En effet, peu de jours après, Ludovic licencia toutes les troupes qui étoient aux ordres de Fracas de Saint-Severin, l'un de ses Capitaines, & ces troupes passerent publiquement avec leur Chef à la solde des Florentins. La collusion étoit trop évidente, pour n'être pas apperçue par les Vénitiens. Ils s'en plaignirent à Ludovic, & le presserent vivement, ou de se déclarer leur ennemi, ou de mieux remplir qu'il ne faisoit le devoir de l'alliance. Il biaisa avec eux

An. 1498.

AUGUSTIN BARBARICO, LXXIV. Doge de Venise.

Commencement de brouillerie entre les Vénitiens & le Duc de Milan.

An. 1498.
AUGUSTIN BARBARIGO, LXXIV. Doge de Venise.

comme à son ordinaire, il protesta que Saint-Severin avoit agi contre sa volonté. Il lui envoya ordre de revenir sur ses pas ; mais Saint-Severin refusa d'obéir, & cette désobéissance étoit vraisemblablement convenue entr'eux.

Victoire des Pisans.

Les Pisans, soutenus des Troupes Vénitiennes, livrerent combat aux Florentins, & remporterent sur eux une victoire complete. Ils leur prirent quatre cens chevaux & cent cinquante hommes d'armes, qu'ils menerent en triomphe dans leur Ville. Cet événement augmenta les craintes de Ludovic. Il écrivit fiérement au Sénat qu'il étoit temps de faire rentrer la Ville de Pise dans le devoir ; & que, dût-il y perdre la fortune & la vie, il ne souffriroit pas que qui que ce fût l'appuyât dans sa rebellion. Le Sénat lui répondit encore plus fiérement, que la République vouloit garder la foi qu'elle avoit donnée aux Pisans ; qu'elle maintiendroit leur liberté contre tous & contre lui-même ; & que, s'il osoit rompre avec elle, il ne tarde-

roit pas à s'en repentir. Ludovic prit alors un ton plus doux, & proposa des voies d'accommodement qui furent rejettées. Il engagea l'Empereur Maximilien à écrire lui-même aux Vénitiens, pour leur témoigner sa surprise, de ce qu'ils osoient, sans sa participation, se mêler des affaires de la Ville de Pise, qui étoit feudataire de l'Empire. Ils lui répondirent, comme ils avoient déja fait à plusieurs autres, que leur foi étoit engagée aux Pisans, & qu'il étoit de leur honneur de ne pas la violer.

An. 1498.
AUGUSTIN BARBARIGO, LXXIV. Doge de Venise.

L'animosité entre les Vénitiens & le Duc de Milan étoit parvenue au point de faire craindre une rupture ouverte. Ils affectoient de se braver par des préparatifs de guerre & par des mouvemens de troupes extraordinaires. Mais le moment de s'abandonner à leur aigreur mutuelle n'étoit pas encore venu, & ils ne la manifesterent que par leur partialité dans la guerre de Pise. Les Florentins avoient pris à leur solde, Paul Vitelli, fameux Capitaine Romain. Les Vénitiens appellerent sous leurs étendards

Suite de cette guerre.

An. 1498.
AUGUSTIN BARBARIGO, LXXIV. Doge de Venise.

le Duc d'Urbin & les Baglioné de Pérouse. Il y eut, près de Pise, divers combats, dont les deux partis remporterent tour à tour l'avantage. Ludovic envoyoit continuellement des secours aux Florentins. Les Vénitiens firent venir de Rome Pierre de Médicis, avec dessein de relever son parti dans Florence. Paul Vitelli étoit dans le Pisan avec une Armée supérieure; & le Duc d'Urbin étoit arrêté par les Siennois, à qui le Duc de Milan avoit persuadé de lui refuser le passage, & qui voulurent faire de cet objet la matiere d'une longue négociation. Pise étoit en grand danger par ce retardement que les Siennois firent durer long-temps. On espéroit toujours qu'ils céderoient aux instances des Vénitiens; mais après les avoir amusés pendant plus d'un mois, ils firent leur accord avec les Florentins, & refuserent le passage au Duc d'Urbin, dont l'Armée, renforcée par les troupes de Pierre de Médicis & des Baglioné, fut forcée de rétrograder dans la Romagne, pour aller à Pise par une autre route.

An. 1498.

Augustin Barbarigo, LXXIV. Doge de Venise.

On traite à Venise de la paix.

Le Duc de Ferrare, qui étoit demeuré neutre, engagea les Florentins à envoyer leurs Plénipotentiaires à Venise, en leur faisant espérer que la paix pourroit se faire. Ils y envoyerent, en effet, Gui-Antoine Vespuce, & Bernard Ruccellay, deux des principaux de leur Conseil. Ils furent admis à l'Audience du Doge, & demanderent le rappel des troupes envoyées pour la défense de Pise, en disant que les Florentins n'avoient point mérité que la République les traitât en ennemis; & que la justice, qui veut qu'on rende à chacun ce qui lui appartient, exigeoit de la sagesse & de l'équité du Sénat Vénitien, qu'il cessât de protéger la révolte des Pisans. Le Doge leur répondit, que la République n'avoit point à se plaindre des Florentins; que ce qu'elle faisoit en faveur des Pisans, n'étoit point par un esprit de vengeance; mais pour maintenir la liberté de ce peuple, qui étoit essentielle au repos de l'Italie; que les seuls Florentins s'étant déclarés pour les François pendant les derniers troubles, les Princes

An. 1498.

AUGUSTIN BARBARIGO, LXXIV. Doge de Venise.

confédérés avoient jugé unanimement qu'il falloit empêcher que la Ville de Pise ne subît leur joug ; que si la plupart des autres Etats avoient oublié cet engagement, il étoit de la gloire des Vénitiens de ne pas suivre ce mauvais exemple ; qu'au surplus, si les Florentins avoient des propositions à faire, qui ne dussent pas nuire à la liberté des Pisans, le Sénat feroit connoître à tout l'Univers, que sa constance dans cette affaire ne lui avoit été inspirée par aucun motif d'ambition ou d'utilité particuliere.

La négociation est sans succès.

On tint plusieurs conférences où les propositions furent reçues & communiquées par l'Ambassadeur d'Espagne. On crut, pendant quelque temps, que l'accommodement auroit lieu ; mais les Vénitiens exigeant, pour premiere condition, que Pise seroit conservée dans l'Etat d'une République indépendante, & les Plénipotentiaires de Florence n'étant autorisés à traiter que sur le plus ou moins d'étendue qu'on laisseroit aux priviléges de cette Ville, au cas qu'elle leur fût cédée, il ne fut jamais possible de

concilier cette contradiction, & on se sépara avec résolution de continuer la guerre.

An. 1498.

AUGUSTIN BARBARIGO, LXXIV. Doge de Venise.

Le siege de Pise est levé.

Paul Vitelli avoit commencé le siege de Pise & serroit la Place de fort près. Son canon avoit fait breche au rempart. Il ordonna l'assaut, & fut repoussé. Deux jours après, l'approche des Troupes Vénitiennes qui avoient forcé tous les passages, le contraignit de lever le siege. Tous les Princes d'Italie désapprouvoient l'obstination des Vénitiens à soutenir les Pisans, & ne comprenant pas qu'ils dussent montrer tant d'ardeur pour une cause si peu intéressante dans le fond, ils leur supposoient les mauvaises intentions dont Ludovic les accusoit ouvertement. Ils ne voulurent pas agir directement contr'eux, dans la crainte d'allumer en Italie un plus grand incendie de guerre; mais ils chercherent à éloigner de Pise leur attention, en engageant Bajazet II à faire une irruption dans leurs Etats.

Armement à Constantinople.

Les premieres nouvelles de Constantinople qu'on reçut à Venise, furent que le Sultan armoit, & que

An. 1498.
AUGUSTIN BARBARIGO, LXXIV. Doge de Venise.

tout étoit en mouvement à l'Arsenal pour l'équipement d'un grande flotte. Il ne transpiroit rien des desseins de Bajazet. Le Sénat crut qu'il vouloit tirer vengeance d'un combat que les Galeres de la République avoient livré à un Vaisseau Turc. L'escadre qu'on envoyoit ordinairement tous les ans pour visiter les Colonies de l'Archipel, avoit rencontré derniérement, à la hauteur de Mételin, un Navire marchand, qui appartenoit à un Bacha. Le Général Vénitien avoit donné le signal pour que ce Navire amenât ses voiles & baissât pavillon. Non-seulement le Capitaine Turc refusa de satisfaire à ce devoir; mais il lâcha toute sa bordée contre la Galere Commandante. Alors le Général Vénitien fit entourer ce Vaisseau, le cribla de coups de canon, & le coula à fond.

Inquiétudes du Sénat.

Quoique dans cette affaire tout le tort fût du côté du Capitaine Turc, qui ne devoit pas refuser le salut à une flotte militaire, & qui avoit subi le sort que sa témérité méritoit, on craignit que la fierté Musulmane n'eût

pris la chose au criminel. Dans ce doute, le Sénat envoya à Constantinople, André Zanchani, avec la qualité d'Ambassadeur extraordinaire. Zanchani fut admis à l'Audience de Bajazet, qui lui protesta qu'il n'avoit aucun mauvais dessein contre les Vénitiens; qu'il les regardoit comme ses meilleurs amis, & qu'il vouloit vivre en paix avec eux. Cette protestation ne rassura point le Sénat, qui, pour se garantir de toute surprise, fit armer une flotte puissante & en donna le Commandement à Antoine Grimani.

An. 1498.
AUGUSTIN BARBARIGO, LXXIV. Doge de Venise.

Bajazet consentit au renouvellement des anciens Traités, & il consigna ses intentions pacifiques dans un acte, dont il fit remettre à Zanchani un exemplaire écrit en latin. On prétendoit alors que les Turcs étoient dispensés par leurs loix, de remplir les engagemens de tout acte qui n'étoit point écrit en leur langue. Zanchani en fut averti par un Vénitien nommé André Gritti, qui faisoit le commerce à Constantinople depuis plusieurs années, & qui étoit parfaitement inf-

Tromperie de Bajazet.

An. 1498.
AUGUSTIN BARBARIGO, LXXIV. Doge de Venise.

truit des usages de cette Cour. L'Ambassadeur Vénitien fit tous ses efforts auprès des Ministres de la Porte, pour obtenir un exemplaire en Turc de l'acte dont il devoit être le porteur. Il fut constamment refusé, & retourna à Venise avec la preuve, presque certaine, que Bajazet l'avoit trompé. C'étoient le Duc de Milan & les Florentins, qui, du consentement du Pape, de l'Empereur Maximilien & du Roi de Naples, avoient noué cette intrigue, dans l'espérance que les Vénitiens, livrés à une fausse sécurité, se trouveroient sans défense, lorsque les Turcs commenceroient contr'eux les hostilités.

An. 1499.
Les Vénitiens recherchent l'alliance de Louis XII.

Le Sénat déconcerta leurs vues par la promptitude de ses armemens, & en recherchant l'alliance du Roi de France. Depuis que Louis XII étoit monté sur le Trône, un intérêt seul avoit paru l'occuper. C'étoit la dissolution de son mariage avec Jeanne de France, fille de Louis XI, qu'il vouloit répudier pour épouser Anne de Bretagne, veuve de son Prédécesseur. La principale difficulté de ce

projet n'étoit pas de vaincre ſur ce ſujet les ſcrupules d'Alexandre VI; mais de gagner la faveur de ce Pontife qui avoit été juſques-là très-opposé à la France. L'ambition d'Alexandre applanit cet obſtacle. Son fils, le Cardinal Céſar Borgia, s'ennuyoit de l'Etat Eccléſiaſtique, & cherchoit un grand établiſſement par une autre voie. Alexandre demanda pour lui en mariage, la fille du Roi de Naples, avec la Principauté de Tarente. Quelque intérêt qu'eût Frédéric à ménager un Pape à qui il étoit, en quelque ſorte, redevable de ſon Trône, & dont le reſſentiment pouvoit lui ſuſciter de grands embarras, il aima mieux s'expoſer à ſon inimitié, que de fournir, par ce mariage, à Céſar Borgia, un titre & des moyens dont il pouvoit abuſer pour lui ravir ſa Couronne.

An. 1499.
AUGUSTIN BARBARIGO, LXXIV. Doge de Veniſe.

Il étoit queſtion alors de diſſoudre le mariage de Louis XII avec Jeanne de France. La conjoncture parut favorable à Alexandre, & il en profita pour obtenir de Louis ce qu'il n'avoit pu arracher à Frédéric. Le Roi

Alexandre VI recherche la faveur de ce même Prince.

An. 1499.
AUGUSTIN BARBARIGO, LXXIV. Doge de Venise.

promit à César Borgia le Duché de Valentinois, vingt mille livres de pension, & une compagnie de cent Lances. A ces conditions, la bulle du divorce fut accordée, & Alexandre s'engagea à appuyer de tout son pouvoir les droits incontestables de Louis XII sur le Duché de Milan.

Ambassadeurs Vénitiens en France.

Tandis que cette négociation se traitoit, les Vénitiens envoyerent à Louis XII une solemnelle Ambassade de trois de leurs Sénateurs, Antoine Lorédan, Nicolas Michiéli & Jérôme Georgi, pour le complimenter sur son avénement à la Couronne, & lui firent présenter soixante Faucons de l'Isle de Candie, tous dressés pour la chasse du vol. Dans une Audience secrete que le Roi leur donna, il leur communiqua le dessein qu'il avoit de passer en Italie avec une Armée, & de s'emparer du Duché de Milan, qui lui appartenoit du chef de Valentine Viscomti, son aïeule; en leur ajoutant qu'il désiroit beaucoup que les Vénitiens voulussent se joindre à lui pour faire réussir cette expédition. Les Ambassadeurs rendirent compte

de cet entretien au Sénat, & lui obſerverent que Ludovic avoit des amis à la Cour de France qui ſollicitoient vivement en ſa faveur ; que le Roi paroiſſoit très-réſolu de n'entrer dans aucun accommodement avec ce Prince ; & que ſi on le rendoit maître du Milanois, il offroit de céder à la République le Crémonois avec tout le pays entre l'Oglio, l'Adda & Le Pô.

An. 1499.
AUGUSTIN BARBARICO, LXXIV. Doge de Veniſe.

Le Sénat délibere ſur les propoſitions de Louis XII.

Des propoſitions ſi avantageuſes devinrent pour le Sénat la matiere d'une très-longue délibération. Les opinions furent d'abord partagées. Melchior Tréviſani expoſa avec beaucoup de force, combien il ſeroit dangereux pour la République d'avoir pour voiſin un auſſi puiſſant Prince que le Roi de France, qui, une fois maître du Milanois, voudroit faire revivre ſur les anciennes dépendances de ce Duché les droits de ceux à qui il ſe prétendoit ſubſtitué. Il repréſenta que la Seigneurie, en joignant ſes forces à celles du Roi de France, irriteroit contr'elle l'Empereur, lequel, juſtement offenſé du démembrement du Milanois, qui étoit fief

An. 1499.
AUGUSTIN BARBARIGO, LXXIV. Doge de Venise.

de l'Empire, saisiroit toutes les occasions de faire repentir les Vénitiens de leur témérité; qu'un jour, peut-être, l'Empereur s'accommoderoit avec le Roi, & qu'alors la République en proie à l'ambition de ces deux Puissances alliées, les verroit se partager, malgré elle, ses Etats; qu'en un mot, si les trahisons du Duc de Milan exigeoient une vengeance, il en falloit choisir une qui n'entraînât pas les suites qu'il appréhendoit.

Antoine Grimani opina diversement. Il soutint qu'une expérience de plusieurs années avoit appris que rien ne pouvoit être plus pernicieux pour la République que le Duché de Milan entre les mains de Ludovic Sforce; que si on rejettoit l'alliance du Roi, on devoit craindre que Ludovic ne fît retomber l'orage sur les Vénitiens, en s'unissant avec la France aux conditions qu'elle voudroit; que, sans cet intérêt, il seroit d'avis qu'on s'opposât à une expédition qui devoit donner à la République un Roi de France pour voisin; mais qu'il n'y avoit que ce moyen de se venger des insultes

insultes réitérées de Ludovic, & de mettre fin aux odieux projets de son ambition; qu'au reste, les suites qu'on prévoyoit n'étoient point si dangereuses qu'on paroissoit le craindre; que la conquête du Milanois, par le Roi de France, produiroit nécessairement une ligue de tous les Etats d'Italie, pour s'opposer à ses progrès, ainsi qu'il étoit arrivé à Charles VIII; que l'Empereur avoit tant d'affaires à démêler avec la France, qu'il n'y avoit aucune apparence qu'ils pussent jamais se réunir contre les Vénitiens; qu'au contraire leurs divisions impossibles à concilier, mettroient toujours la République dans le cas de tenir entr'eux la balance; qu'au surplus, le Crémonois étoit une acquisition trop intéressante pour la négliger; qu'il ne se présenteroit de long-temps une si belle occasion d'augmenter & d'étendre le domaine de la République; & que c'étoit là un avantage certain qu'on ne devoit pas sacrifier à l'appréhension d'un péril imaginaire.

An. 1499. AUGUSTIN BARBARIGO, LXXIV. Doge de Venise.

Dans toute autre circonstance l'opi-

Elles sont acceptées.

An. 1499.
AUGUSTIN BARBARIGO, LXXIV. Doge de Venise.

nion de Grimani n'auroit pas prévalu; car le voiſinage d'un Prince perfide, mais trop foible pour être craint, étoit certainement préférable à celui d'un Monarque, qui, appuyé des forces d'un grand Royaume, pouvoit, en ſe livrant à ſon ardeur, vaincre toute réſiſtance; & tout devoit céder à cette conſidération. Mais les eſprits extraordinairement aigris contre Ludovic, ne conſulterent que le plaiſir de lui occaſionner des humiliations & des diſgraces. La crainte des préparatifs de Bajazet fit enviſager, dans une prompte union avec la France, un moyen d'en impoſer au Sultan. Ainſi la pluralité des voix ſe réunit pour négocier une alliance offenſive & défenſive avec Louis XII.

Ludovic ignoroit ce qui ſe paſſoit à Veniſe; & un de ſes courtiſans lui ayant dit un jour, qu'il croyoit qu'on devoit être en garde contre les Vénitiens, & qu'il étoit à craindre qu'ils ne s'uniſſent avec la France, il lui répondit: » Non, non, les Vé- » nitiens ſont trop bons politiques » pour commettre la faute dont vous

» les ſoupçonnez ; & quoiqu'ils me » haïſſent à l'excès, ils m'aiment en- » core mieux à leur voiſinage qu'un » Roi de France «. Ludovic raiſonnoit d'après les regles de la prudence ordinaire, &, en raiſonnant de la ſorte, on ſe trompe quelquefois.

An. 1499. AUGUSTIN BARBARIGO, LXXIV. Doge de Veniſe.

Traité des Vénitiens avec Louis XII.

Un léger incident faillit à ſuſpendre la négociation du traité des Vénitiens avec la France. Louis XII, avant que de paſſer en Italie, vouloit que l'affaire de Piſe fût au moins aſſoupie. Il propoſa que cette Ville fût miſe en ſequeſtre entre ſes mains, juſqu'après la conquête du Milanois, & qu'alors, ſi les deux partis vouloient s'en rapporter à lui, il ſe chargeroit de terminer leur différend. Les Florentins déſiroient beaucoup que le Roi fût chargé du ſequeſtre. Les Vénitiens au contraire vouloient qu'on s'en rapportât au Duc de Ferrare, qu'ils avoient choiſi pour arbitre. On repréſenta à Louis XII qu'il ne devoit pas inſiſter ſur un point de ſi peu de conſéquence, qui pouvoit embarraſſer la voie pour l'exécution de ſon grand projet, & que, dès que les

An. 1499.
AUGUSTIN BARBARIGO, LXXIV. Doge de Venise.

deux partis étoient portés à s'accommoder, il lui importoit peu de quelle maniere ils le fissent. Cette vérité le frappa, & son traité avec les Vénitiens fut signé à Blois le 15 d'Avril.

Le Duc de Ferrare arbitre entre Pise & Florence.

Le Sénat, menacé par les Turcs, & engagé avec les François, ne songea plus qu'à sauver les bienséances, dans l'abandon qu'il étoit résolu de faire des intérêts des Pisans. Il avoit choisi le Duc de Ferrare pour arbitrer leur différend avec les Florentins, sachant bien que ce Prince, peu affectionné à la République, prendroit conseil du Duc de Milan; & que celui-ci ne lui inspireroit rien qui ne fût à l'avantage des Florentins. Mais il étoit question de finir cette guerre embarrassante, & d'éviter tout au plus que la Ville de Pise eût ouvertement à se plaindre de l'infidélité des Vénitiens. Le Sénat, & le Conseil de Florence, envoyerent au Duc de Ferrare un plein pouvoir pour transiger en leur nom. Il se rendit à Venise avec deux Conseillers de Florence, & on commit trois Sénateurs

Vénitiens pour lui donner tous les éclairciſſemens dont il auroit beſoin.

An. 1499.

Augustin Barbarigo, LXXIV. Doge de Veniſe.

On ne prit pas d'autres précautions vis-à-vis d'un arbitre dont l'impartialité n'étoit rien moins qu'aſſurée. Georges Cornaro, un des Conſeillers de la Seigneurie, repréſenta qu'il convenoit que le Duc de Ferrare, avant que de prononcer, donnât communication de ſon projet de ſentence, afin que ſi on y trouvoit quelque choſe à changer, on pût le faire. Mais le Sénat rejetta cette propoſition, & défendit à Cornaro d'y inſiſter, pour que rien ne parût altérer la pleine & entiere confiance qu'on étoit réſolu d'avoir aux lumieres & à l'équité du Duc de Ferrare. Rien ne prouve mieux le peu d'intérêt que l'on prenoit à cette affaire, que le conſentement du Sénat à une forme ſi inſolite, & le parti pris de ſe montrer aveuglément confiant vis-à-vis d'un arbitre qui fourniſſoit plus d'un motif de défiance.

Sa déciſion.

Après avoir écouté les raiſons de part & d'autre, le Duc de Ferrare prononça, que la Ville de Piſe, &

An. 1499. AUGUSTIN BARBARIGO, LXXIV. Doge de Venise.

toutes ses dépendances, seroient rendues aux Florentins; que les Vénitiens évacueroient incessamment cette Place, & tous les lieux occupés par leurs troupes dans la Toscane; que la Ville de Florence donneroit, en dédommagement à la République, une somme de cent quatre-vingt mille écus, payable en douze ans; que les anciennes franchises & immunités de la Ville de Pise lui seroient conservées, & que tout le passé seroit oublié. Deux jours après il se présenta au Sénat. On se plaignit à lui avec beaucoup d'affectation de la sentence injuste qu'il avoit rendue. On lui reprocha, avec amertume, qu'il avoit abusé de la confiance de la République pour sacrifier les malheureux Pisans. A la sortie du Palais il fut insulté & hué par le peuple. Mais la sentence n'en fut pas moins exécutée, & elle ne l'auroit jamais été, si le mécontentement des Vénitiens avoit été aussi réel qu'ils affectoient de le rendre apparent. C'est ainsi que les forts se jouent toujours des foibles. L'intérêt seul accorde & retire les pro-

tections ; & les protégés ne sont que des insttrumens dont on se sert, & qu'on abandonne suivant la nature du besoin.

An. 1499.

AUGUSTIN BARBARICO, LXXIV. Doge de Venise.

Le Sénat publie son traité avec la France.

Dès que l'affaire de Pise fut terminée, le traité des Vénitiens avec la France, qui avoit été tenu secret jusques-là, fut rendu public. On chanta dans l'Eglise de Saint-Marc une Messe solemnelle du S. Esprit, à l'issue de laquelle on lut le traité sur la Place, en présence de tout le peuple assemblé. Pendant qu'on le lisoit, il s'éleva un grand vent qui déchira l'étendard de la République, arboré devant le portail de l'Eglise, & cet accident fut regardé par la multitude comme d'un très-mauvais augure. On rappella les Ambassadeurs qui étoient à la Cour de France, & on leur substitua Marc Giorgi & Benoît Trévisani.

Louis XII se prépare à rentrer en Italie.

Louis XII avoit adroitement écarté tout ce qui pouvoit faire obstacle au succès de ses vues sur le Milanois. Il s'étoit assuré, par divers traités, de l'amitié de l'Angleterre, de la paix avec l'Espagne & avec l'Empe-

An. 1499.
AUGUSTIN BARBARIGO, LXXIV. Doge de Venise.

reur, du passage par l'Etat de Savoie, & de la fidélité des Cantons Suisses. Il avoit une Armée & des fonds tout prêts. Il partit pour Lyon, où étoit le rendez-vous de ses troupes. Le Duc de Milan ne douta plus alors du malheur qui le menaçoit. Il chercha en vain de toutes parts de l'appui & des protections. L'Empereur Maximilien, à qui il eut recours, se trouvoit lié par un traité de treve avec la France. Les Suisses, qu'il sollicita, avoient engagé leur foi à Louis XII. Le Pape, qu'il voulut intéresser à sa cause, étoit devenu tout François, depuis les faveurs qu'il avoit obtenues du Roi pour son fils. Les Florentins, qui lui avoient les plus grandes obligations, le plaignirent, & bornerent leur reconnoissance à ne pas se déclarer contre lui. Il trouva la même insensibilité dans le Duc de Ferrare. Il envoya un Ambassadeur aux Vénitiens, qui refuserent de le recevoir. Le seul Frédéric d'Aragon, Roi de Naples, étoit porté d'inclination à le secourir, prévoyant que la chute de Ludovic entraîneroit la sienne;

mais il manquoit d'argent, & avoit trop de mécontens dans ſon Royaume, pour oſer rien entreprendre. Ludovic ne trouva de reſſource qu'à la Cour de Bajazet, qu'il détermina conjointement avec le Roi de Naples à faire la guerre aux Vénitiens.

An. 1499.

AUGUSTIN BARBARIGO, LXXIV. Doge de Veniſe.

Diſpoſitions de Ludovic.

Seul contre toutes les forces de Veniſe & de la France, prêtes à ſe réunir, il ſépara ſes troupes en deux corps. Il oppoſa le plus foible aux Vénitiens, qui s'aſſembloient dans le Breſſan. Il réſerva le plus fort contre les François qui commençoient à filer vers Aſti. Il garnit ſes Places abondamment. Il prit le parti de ne rien hazarder, & il compta ſur les événemens qui arrivent quelquefois contre toute eſpérance dans une guerre tirée en longueur.

Guerre dans le Duché de Milan.

L'Armée de Veniſe, aux ordres de Barthelemi Alviano, Capitaine-Général, & des Provéditeurs, Melchior Tréviſani & Marc-Antoine Moroſini, ſe porta, au commencement de Juillet, ſur les bords de l'Oglio, & ſoumit diverſes petites Places le long de ce fleuve. L'Armée

An. 1499.
AUGUSTIN BARBARIGO, LXXIV. Doge de Venise.

Françoise, dont les Généraux étoient Louis de Luxembourg, Comte de Ligny, Robert Stuard, Seigneur d'Aubigny, & Jean-Jacques Trivulce, arriva bientôt après sous Asti. Les deux Armées entrerent en action séparément. Les François soumirent Valence & Tortone, avec toutes les petites Places intermédiaires, & formerent le siege d'Alexandrie. La mésintelligence des Généraux de Ludovic hâta la prise de cette Place, la plus forte de toutes après Milan. Le Comte de Cajazze, mécontent de ce qu'on lui avoit préféré Galéas de Saint-Severin, son cadet, pour le principal commandement, s'en vengea, en donnant le temps aux François d'investir Alexandrie, qu'il étoit chargé de couvrir. Galéas, qui étoit dans la Ville avec sept à huit mille hommes de garnison, soit lâcheté, soit dépit, en sortit avec une partie de ses troupes, présentant des lettres de Ludovic qui l'appelloit à Milan, où sa présence étoit nécessaire. A peine se fut-il retiré, que toute résistance cessa. Les François entrerent dans la Ville & la pillerent.

Pendant ce temps-là l'Armée de Venise, qui avoit passé l'Oglio, prit Soncino, Caravaggio, Castiglione, Pizzighitone, conquit tout le pays jusqu'à l'Adda, par la soumission volontaire des habitans, & marcha sur Crémone.

An. 1499.
AUGUSTIN BARBARIGO, LXXIV. Doge de Venise.

Tout plioit devant ces deux Armées. Les soldats de Ludovic, attaqués de toutes parts, reculoient en désordre, & prenoient la fuite avec épouvante. On n'avoit pas besoin d'assiéger ses Villes; elles se soulevoient pour se rendre au vainqueur. La terreur étoit dans Milan, & on parloit déja d'en ouvrir les portes aux François. Ludovic se voyant sans espérance, mit une forte garnison dans le Château de Milan, en confia la garde à un de ses meilleurs Officiers, & se sauva à Inspruck avec son trésor & sa famille.

Ludovic est chassé de ses Etats.

Les Généraux François, informés de son évasion, s'avancerent vers Milan, qui leur envoya des Députés avec offre de se rendre à eux, à condition d'être affranchie du pillage. Le Château se rendit, sans avoir essuyé

An. 1499.
AUGUSTIN BARBARIGO, LXXIV. Doge de Venise.

un seul coup de canon. Les François eux-mêmes ne purent s'empêcher de blâmer la lâcheté du Gouverneur, qui en mourut de honte quelque temps après.

Crémone avoit ouvert ses portes aux Vénitiens. Le Gouverneur de la Citadelle, aussi lâche que celui du Château de Milan, n'avoit pas même attendu, pour se rendre, qu'on fît mine de l'assiéger; perfidie dont le Sénat le récompensa, en faisant inscrire son nom dans le livre d'or, en lui donnant une belle maison à Venise, sur le grand Canal, & une terre considérable dans le Véronois. Il se nommoit Pierre-Antoine Batoléa.

Louis XII entre dans Milan.

Louis XII fit son entrée à Milan, le 6 Octobre. En recevant l'hommage de ses nouveaux Sujets, il signala son inclination bienfaisante; il diminua les Impôts, & il distribua des récompenses. Le contraste de sa franchise & de son humanité, avec le caractere faux & cruel de Ludovic, lui gagna les cœurs des Milanois; & l'Italie révéra en lui ce caractere précieux, qui lui mérita dans la suite, de la

An. 1499.
AUGUSTIN BARBARIGO, LXXIV. Doge de Venise.

part des François, le plus glorieux de tous les noms, celui de pere du peuple. Les Vénitiens furent des premiers à lui témoigner la part ſincere qu'ils prenoient à ſon bonheur. Benoît Tréviſani, Marc Giorgi, Nicolas Michiéli & Benoît Juſtiniani, Ambaſſadeurs nommés à cet effet, ſe rendirent à Milan pour le complimenter au nom de la République.

Les Vénitiens prennent poſſeſſion de Crémone.

Deux autres Sénateurs, Dominique Tréviſani & Nicolas Foſcarini, furent envoyés à Crémone pour prendre poſſeſſion de cette nouvelle conquête. Les Magiſtrats, & une partie du peuple, vinrent au devant d'eux; &, comme ils entroient dans la Ville, quelques voix inconnues proclamerent le nom de Ludovic. On fut indigné de cette témérité inſenſée, & on en craignit les ſuites. Dominique Tréviſani s'arrêta avec une noble aſſurance; &, adreſſant la parole au peuple, qui étoit en foule autour de lui, il dit d'un air riant: » Nous ne nous étonnons pas qu'il y ait encore dans » cette Ville des perſonnes attachées » à Ludovic Sforce; mais nous eſpé-

An. 1499.
AUGUSTIN BARBARIGO, LXXIV. Doge de Venise.

» rons qu'elles concevront pour la » République le même attachement » & le même zele, lorsqu'elles au- » ront éprouvé la douceur de son » Gouvernement. Au reste, nous dé- » fendons, que qui que ce soit à l'a- » venir, ose renouveller de pareilles » proclamations «. On l'avoit écouté dans le plus grand silence ; on donna les plus grands éloges à sa modération ; & tout Crémone, par son empressement à rendre hommage à la République, & à honorer ses Commissaires, affecta de leur faire oublier ce mécontentement. Excuser, dans un peuple conquis, un reste d'attachement pour ses anciens maîtres ; ne combattre un sentiment si naturel qu'en modérant le joug, ce devroit être la sagesse de tous les conquérans ; mais elle n'est pas ordinaire, & il est beau aux Vénitiens d'en avoir donné l'exemple.

Négociations de Louis XII avec les Princes d'Italie.

Pendant le séjour que Louis XII fit à Milan, il traita avec la plûpart des Princes d'Italie, relativement à la conquête de Naples qu'il méditoit. Les malheureux succès de l'expédi-

An. 1499.

AUGUSTIN BARBARIGO, LXXIV. Doge de Venise.

tion de Charles VIII ne lui paroiſſoient pas une raiſon d'abandonner les droits de la maiſon de France à une Couronne ſi belle. Il avoit lieu d'eſpérer, qu'en prenant des meſures plus ſages, & en continuant de faire adorer la royauté dans ſa perſonne, par un gouvernement équitable & bienfaiſant, il éviteroit tous les écueils contre leſquels ſon prédéceſſeur avoit échoué. Il étoit aſſuré des Vénitiens. Il voulut gagner les Florentins, & s'engagea, par un traité, à les prendre ſous ſa protection, à leur fournir ſix cens hommes d'armes & quatre mille hommes de pied, pour les aider à ſoumettre les Piſans, qui, malgré la ſentence arbitrale du Duc de Ferrare, refuſoient encore de les avoir pour maîtres; à condition qu'eux-mêmes fourniroient au Roi 500 hommes d'armes & la ſolde de 5000 Suiſſes, lorſqu'il entreprendroit de conquérir le Royaume de Naples.

Le Pape Alexandre VI étoit entiérement dans ſes intérêts, autant par reconnoiſſance des bienfaits accordés au Duc de Valentinois, ſon

An. 1499.
AUGUSTIN BARBARIGO, LXXIV. Doge de Venise.

fils, que parce qu'il eſpéroit, avec le ſecours de la France, de réunir au ſaint Siege les Villes de Faenza, de Forli, d'Imola & de Rimini, qui en étoient démembrées depuis long-temps. Ce n'eſt pas que ſon intention fût d'augmenter par cette réunion le domaine de ſes ſucceſſeurs. Il vouloit, de toutes ces Villes, faire un Etat ſouverain, & le donner à ſon fils, avec la qualité de Vicaire de l'Egliſe. Louis XII, qui avoit beſoin du Pape pour l'exécution de ſes projets, donna au Duc de Valentinois, trente lances & quatre mille Suiſſes, qui le rendirent maître d'Imola & de Forli. Après s'être ainſi aſſuré des principaux Etats d'Italie, Louis XII partit de Milan pour ſe rendre en France.

Guerre des Vénitiens avec les Turcs.

Tandis qu'il retournoit victorieux dans ſes Etats, les Vénitiens étoient plongés dans les embarras d'une guerre onéreuſe avec les Turcs. Bajazet II, excité par Ludovic & par le Roi de Naples, contre ſa foi donnée à la République, avoit mis en mer une flotte de trois cens voiles, &

marchoit lui-même à la tête de ses Armées pour chasser les Vénitiens de tout le continent de la Grece & de la Dalmatie. Le Sénat avoit envoyé une flotte nombreuse & bien équipée aux ordres d'Antoine Grimani, pour couvrir la Morée & interdire aux vaisseaux Turcs l'entrée du Golfe. Un détachement ennemi de huit mille chevaux répandoit la terreur dans la Dalmatie Vénitienne. Un autre avoit pénétré dans le Frioul, & avoit tout ravagé jusqu'à la Livenza. On avoit renforcé à la hâte les garnisons des Places les plus exposées aux incursions des Infideles.

An. 1499.
AUGUSTIN BARBARIGO, LXXIV. Doge de Venise.

Combat sur Mer.

La Flotte de Bajazet parut à la hauteur de Modon. Grimani, avec une flotte inférieure de plus de cent voiles, se disposa courageusement au combat. Il fut joint par André Lorédan, qui lui amena de Corfou un renfort de quinze Navires bien armés. L'arrivée de Lorédan, que les Vénitiens regardoient comme leur plus habile homme de Mer, déplut à Grimani. Il craignit que la grande opinion qu'on avoit de cet Officier

An. 1499.
AUGUSTIN BARBARIGO, LXXIV. Doge de Venise.

ne lui enlevât à lui-même toute la gloire du succès, & cette rivalité eut les plus fâcheuses suites. Les deux flottes se rencontrerent près de l'Isle de Sapienza, & furent quelque temps à s'observer. Alban Arménio, l'un des Capitaines de l'avant-garde de Grimani, apperçut une grosse Galéace Turque qui n'étoit pas en ligne. Entraîné par l'ardeur de combattre, il se détacha pour l'aborder. Lorédan, qui le vit aux prises avec l'ennemi, courut, avec la même ardeur, pour le soutenir. Ils aborderent la Galéace de concert, jetterent leurs grappins, se précipiterent, le sabre à la main, au milieu des Turcs, & en firent un carnage horrible. L'ennemi forcé, sur le point d'être pris, exécute une résolution désespérée. Il met le feu aux deux Navires Vénitiens auxquels il étoit accroché. Les flammes se communiquent aux agrêts, gagnent les poudres; Arménio & Lorédan périssent avec tous leurs équipages au milieu des débris de leurs Vaisseaux brulés & fracassés. Le feu prend à la Galéace Turque; Soldats, Matelots, Offi-

ciers, tous ſe jettent à la mer, & quelques-uns ſe ſauvent à la faveur des eſquifs qu'on leur envoie.

An. 1499.

AUGUSTIN BARBARIGO, LXXIV. Doge de Veniſe.

Conduite criminelle de Grimani.

Grimani auroit pu ſoutenir les deux Capitaines; mais il ne fut pas fâché de laiſſer périr Lorédan, dont le mérite lui faiſoit ombrage. Triſte effet de la rivalité de talent, qui ne devroit produire que de l'émulation, & qui a tant de fois occaſionné des noirceurs, où le bien public a été ſacrifié au plaiſir d'abattre un concurrent qu'on ne pouvoit égaler. Grimani revint à Corfou, &, après quelques jours de repos, il remit à la voile. Il fut joint près de Zonchio par vingt-deux Vaiſſeaux François & trois Navires de Rhodes. On tint conſeil de guerre, & il fut réſolu unanimement d'aller à la rencontre de la flotte Turque, & de la combattre. On ne tarda pas à la découvrir. Mais Grimani ſe contenta de lui lâcher quelques bordées; & comme il perdoit le temps à des manœuvres qui ſembloient préparer une action déciſive & qui tendoient à l'éviter toujours, les François, dégoutés de

An. 1499.
AUGUSTIN BARBARIGO, LXXIV. Doge de Venise.

ses lenteurs, le quitterent pour retourner dans leurs Ports.

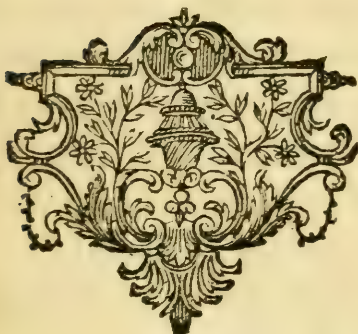
Lépante prise par les Turcs.

La flotte Turque, après avoir observé quelque temps celle de Venise, entra dans le Golfe de Lépante pour appuyer l'Armée de terre que Bajazet avoit conduite lui-même devant cette Place. Grimani crut que l'ennemi n'y étoit entré que dans le dessein de l'attirer dans quelque piege, & au lieu de secourir Lépante, dont le siege étoit déja commencé, il ramena toute sa flotte dans le Port de Zante. Sa retraite ôta toute espérance aux assiégés, qui se rendirent, peu de jours après, par capitulation, à Bajazet. Cette conquête termina la campagne. Grimani, dont la mauvaise conduite avoit trompé les espérances du Sénat, fut rappellé à Venise. On lui fit son procès, & il fut condamné à un bannissement perpétuel, dans une Isle de la Dalmatie, d'où il trouva le moyen de se sauver à Rome auprès de son fils le Cardinal Grimani. Content d'avoir recouvré sa liberté, il se consola de la perte de ses dignités & de la confiscation de ses biens,

dans les douceurs de la vie privée. Il y auroit trouvé le vrai bonheur, s'il y en avoit un à eſpérer pour un homme juſtement dégradé par ſa patrie, & dès lors deshonoré aux yeux de l'Univers.

An. 1499.
AUGUSTIN BARBARIGO, LXXIV. Doge de Veniſe.

Fin du Livre vingt-neuvieme.





SOMMAIRE

DU LIVRE TRENTIEME.

Exploits des Vénitiens en Morée. Modon assiégé par les Turcs & saccagé. Suites de la prise de Modon. Avantages remportés par les Vénitiens. Ils enlevent une flotte Turque. Ils échouent dans une autre entreprise. Etat de la guerre en Lombardie. Ludovic rentre dans le Milanois. Il est assiégé dans Novare. Il est arrêté & envoyé prisonnier en France. Malheurs des Sforces. Le Milanois reste à la France. Louis XII veut conquérir le Royaume de Naples. Il traite avec le Roi d'Espagne. Le Pape & les Vénitiens approuvent le Traité. La Pologne offre son secours aux Vénitiens contre les Turcs. Les Vénitiens perdent

le commerce de l'Inde. Mort du Doge Augustin Barbarigo. Etablissement des Inquisiteurs d'Etat. Léonard Lorédan est élu Doge. Punition de deux Magistrats. L'Isle de Sainte-Maure soumise aux Vénitiens. Ils font la paix avec Bajazet II. Ils prennent ombrage des progrès de la France en Italie. Ils sont forcés de dissimuler leurs allarmes. Les François & les Espagnols se brouillent. Louis XII passe en Italie. Progrès des François contre les Espagnols. Ceux-ci sont secourus par les Vénitiens. Embarras des François. Conduite des Vénitiens. Paix entre la France & l'Espagne. Elle étonne toute l'Europe. Perfidies des Espagnols. Mort d'Alexandre VI. Le Duc de Valentinois perd ses Etats. Louis XII veut faire élire Pape le Cardinal d'Amboise. Les Cardinaux entrent au Conclave.

L'intrigue du Cardinal de la Rovere l'emporte, & Pie III est élu. Il meurt, & la Rovere se fait élire. Les François sont battus par les Espagnols. Ils perdent le Royaume de Naples. Politique du nouveau Pape & son caractere. Sort du Duc de Valentinois. Malheurs arrivés à Venise. Le Sénat envoie une ambassade à Jules II. Jules exige la restitution des Villes de la Romagne. Il traite avec l'Empereur & la France contre les Vénitiens. Triple alliance signée à Blois. L'Empereur exhorte les Vénitiens à satisfaire le Pape. Louis XII agit de même. Le Roi d'Espagne avertit en vain les Vénitiens de l'objet du Traité. Ils cherchent à regagner le Pape, & y parviennent. Traité entre l'Espagne & la France. Mécontentement de l'Empereur.

Mort

Mort de l'Archiduc Philippe. Le Roi Ferdinand va à Naples. Révolution à Gênes. Louis XII s'y rend, & ſoumet les rebelles. Il reçoit à Milan les Ambaſſadeurs de Veniſe. Politique de Louis XII vis-à-vis des Vénitiens. Motifs de cette conduite. Diſpoſitions des Princes d'Allemagne. L'Empereur traite avec les Vénitiens. Embarras des Vénitiens. Ils s'uniſſent à la France. Mécontentement de l'Empereur. Il porte la guerre en Italie. Il demande le paſſage aux Vénitiens, qui le refuſent. Il commence les hoſtilités. Exploits d'Alviano, Général des Vénitiens. Ils font une treve avec l'Empereur, ſans l'aveu du Roi. Louis XII en eſt irrité. Ligue de Cambrai. Conditions du Traité. Partage entre les Confédérés. Craintes du Sénat. Le Pape lui dévoile le

ſecret de la ligue. Sentimens divers des Sénateurs. Manifeſte de l'Empereur. Grand étonnement du Sénat, & ſes préparatifs de défenſe. On concerte les opérations. L'avis des Généraux eſt rejetté. Renvoi mutuel des Ambaſſadeurs. Déclaration de guerre de la part de la France. Hoſtilités des François. Le Pape excommunie les Vénitiens. Ils appellent au futur Concile. Guerre dans la Romagne.





HISTOIRE
DE LA RÉPUBLIQUE
DE VENISE.

LIVRE TRENTIEME.



E dessein de Bajazet étoit de conquérir toute la Morée Vénitienne, & la force de ses armemens faisoit craindre des revers encore plus affligeans que ceux de la campagne précédente. On choisit un nouveau Généralissime de mer. Ce fut ce même Melchior Trévisani que nous avons vu se conduire à Crémone avec une prudence si digne d'admiration. Il partit en diligence pour Corfou, où la flotte de la Seigneurie avoit hiverné. Brûlant d'envie de réparer le tort que la lâcheté de son prédécesseur

An. 1500.
AUGUSTIN BARBARIGO, LXXIV. Doge de Venise.

Exploits des Vénitiens en Morée.

An. 1500.
AUGUSTIN BARBARIGO, LXXIV. Doge de Venise.

avoit fait à la Marine Vénitienne, il fit voile pour Céphalonie, débarqua des troupes dans cette Isle, investit la Capitale, & poussa les attaques avec la plus grande vivacité. Il s'étoit flatté de l'emporter par escalade, il y trouva une résistance qu'il ne put surmonter ; &, après y avoir inutilement sacrifié bien du monde, il fut contraint d'abandonner cette entreprise, pour aller au secours de Modon.

Moden assiégé par les Turcs & saccagé.

Achmet Bacha, sorti du Golfe de Lépante avec sa flotte renforcée de plusieurs Galeres, étoit arrivé devant cette Place, & en bloquoit le Port. Bajazet, à la tête de cent quarante mille hommes, l'assiégeoit par terre. L'investissement étoit déja formé, les batteries toutes prêtes. Les Infideles canonnerent & bombarderent Modon pendant plusieurs jours. Ils donnerent ensuite un assaut terrible. Les troupes de Bajazet s'y porterent avec tant de furie & si peu d'ordre, que leurs premiers bataillons furent culbutés & écrasés dans les fossés, par ceux qui les suivoient. Ceux-

An. 1500.
Augustin Barbarico, LXXIV. Doge de Venise.

ci monterent à la breche ſur ce tas de morts & de bleſſés. La garniſon ſoutint avec intrépidité cette fougue impétueuſe, & l'ennemi fut repouſſé avec grande perte de part & d'autre.

Tréviſani arriva dans le temps que les Turcs préparoient un nouvel aſſaut. Il avoit quatre Galeres deſtinées à porter du ſecours aux aſſiégés. La difficulté étoit de les faire pénétrer à travers deux lignes de Bâtimens Turcs, qui formoient une chaîne devant le Port. Modon étoit perdu s'il différoit. Il tenta hardiment l'aventure. Les quatre Galeres ayant trouvé le vent favorable, paſſerent à pleines voiles au milieu de la flotte ennemie, & ſe préſenterent à l'entrée du Port, qu'elles trouverent barré par une forte eſtacade. Les ſoldats de la garniſon coururent en foule avec les habitans pour rompre cet obſtacle qui arrêtoit, & laiſſerent imprudemment pluſieurs poſtes dégarnis. L'ennemi s'en apperçut. Il eſcalada le rempart, qui étoit reſté ſans défenſe; il pénétra dans la Ville, renverſant à coups de ſabre tout

An. 1500.
AUGUSTIN BARBARIGO, LXXIV. Doge de Venise.

ce qui se présentoit. La garnison dispersée voulut se former en bataille, il n'étoit plus temps. Sa foible résistance ne servit qu'à animer la rage des vainqueurs, & à faire répandre plus de sang. Le carnage dura plusieurs heures sans distinction d'âge, ni de sexe. Le Gouverneur, l'Evêque, les Officiers, les Soldats, & plus d'un tiers des Habitans, périrent dans ce massacre horrible.

Suites de la prise de Modon.

Le sac de Modon entraîna la perte de Coron & de Zonchio. Ces deux dernieres Places se rendirent par capitulation, pour éviter le sort de la premiere. Les Turcs ne furent arrêtés que devant Naples de Romanie. Ils échouerent au siege de cette Place, par la bravoure de Paul Contarini, qui s'y étoit jetté pour la défendre. Le Généralissime Trévisani ne put survivre à ces pertes que son amour pour la patrie lui rendoit infiniment douloureuses, & que son activité infatigable n'avoit pu empêcher. Il en tomba malade de chagrin, & en mourut.

Sa place fut donnée à Benoît de

Pésaro. Ce nouveau Généralissime, plus heureux que ses prédécesseurs, prit le commandement de la flotte, au moment que Bajazet retournoit avec son Armée à Constantinople, & qu'Achmet Bacha avoit mis à la voile pour repasser le détroit des Dardanelles. Il poursuivit ce dernier, lui enleva vingt Galeres dans sa retraite, & ne cessa de le harceler que lorsqu'il le vit au-delà du détroit. Il ravagea les Isles de Métélin & de Ténédos, soumit celle de Samos, revint à Zonchio, qu'il reprit sur les Turcs. Il passa à Zante, où il trouva une flotte Espagnole que Ferdinand avoit envoyée au secours de la République avec le fameux Gonsalve de Cordoue. Les deux flottes réunies se porterent à Céphalonie, assiégerent cette Place, & s'en emparerent ainsi que de toute l'Isle de ce nom, après avoir massacré ou fait prisonniers tous les Turcs qui y étoient pour la défendre. La flotte d'Espagne se retira après cet exploit.

An. 1500.
AUGUSTIN BARBARIGO, LXXIV. Doge de Venise.

Avantages remportés par les Vénitiens.

Pésaro ramena la sienne à Corfou. Là il apprit que douze Galeres Turques étoient à l'ancre dans le Golfe

Ils enlevent une flotte Turque.

An. 1500.
AUGUSTIN BARBARIGO, LXXIV. Doge de Venise.

de Patras. Il partit ſur le champ avec huit des ſiennes, & parut inopinément en préſence de l'eſcadre ennemie. Il mit le feu à la premiere des Galeres qu'il rencontra, il accrocha les onze autres qui n'avoient pas la moitié de leurs équipages, s'en rendit maître, & les emmena à Corfou, à travers une foule de traits & de coups d'arquebuſe qu'on lui tiroit du rivage voiſin. Pendant qu'il revenoit avec ces marques glorieuſes de ſon triomphe, un Pirate Turc ſurprit la Ville de Zonchio, qui lui fut rendue lâchement avec trois Galeres qui étoient dans le Port. Péſaro vengea l'affront fait à la République dans cette occaſion, ſur Charles Contarini qu'il avoit laiſſé Commandant dans la Place. Il le fit venir à Corfou, & le condamna à avoir la tête tranchée.

Ils échouent dans une autre entrepriſe.

Peu de temps après il tenta une entrepriſe encore plus hardie. Informé qu'une partie de la flotte Turque étoit en ſtation dans un des fleuves de la Macédoine, il crut qu'il ne lui ſeroit pas impoſſible de la brûler,

An. 1500.
AUGUSTIN BARBARIGO, LXXIV. Doge de Venise.

en y envoyant, dans des barques couvertes, deux cens matelots d'élite avec un Officier déterminé. Ce coup de main auroit réussi, si le secret avoit été gardé. Mais parmi les gens de guerre il y a toujours des indiscrets qui parlent, & des traîtres qui vendent leurs connoissances à l'ennemi. Lorsque les barques arriverent près de la station de la flotte Turque, ceux qui les commandoient reconnurent d'abord que leur projet avoit été découvert. Ils furent reçus & poursuivis à coups de canon, & ne purent éviter leur perte que par l'extrême légéreté de leurs Bâtimens. A peine avoient-ils évité ce danger, qu'il en survint un autre. A la sortie du fleuve ils furent assaillis d'une tempête, contre laquelle ils firent long-temps de vains efforts. Le vent jetta leurs barques sur le rivage, & les brisa. Ils ne se sauverent de ce naufrage que pour tomber entre les mains des ennemis, & ils furent tous tués ou faits prisonniers.

Etat de la guerre en Lombardie.

Les affaires des François n'avoient pas d'abord été en meilleur état dans

An. 1500.
AUGUSTIN BARBARIGO, LXXIV. Doge de Venise.

le Milanois, que celles des Vénitiens en Morée. Jean-Jacques Trivulce, à qui Louis XII avoit confié le Gouvernement de Milan, s'y étoit fait beaucoup d'ennemis, par son caractere dur & violent; &, quoiqu'on dût espérer que les gens du Pays s'accommoderoient mieux d'un Gouverneur national que de tout autre, il s'étoit livré, avec tant d'emportement à sa partialité, contre les familles de la faction contraire à la sienne, qu'il étoit parvenu à rendre la domination Françoise odieuse, & à faire regretter Ludovic.

Il remarqua des dispositions à un soulévement, & pour en prévenir les suites, il rappella de la Romagne les troupes que le Roi avoit données au Duc de Valentinois, & pria les Généraux Vénitiens de faire avancer les leurs sur les bords de l'Adda. Ludovic étoit alors près du Lac de Côme, avec une Armée de douze mille hommes qu'il avoit rassemblée en très-peu de temps. Le Comte de Ligny s'étoit enfermé dans Côme, & étoit en état de la défendre contre Ludovic; mais

Trivulce, qui avoit manqué de périr à Milan dans une émeute populaire, & qui s'étoit refugié dans le Château, obligea le Comte de Ligny de venir le joindre. Ils laisserent le Château de Milan bien garni de troupes, & se retirerent du côté de Novare.

An. 1500.
AUGUSTIN-BARBARIGO, LXXIV. Doge de Venise.

Ludovic rentre dans le Milanois.

Ludovic, après s'être saisi de Côme, alla droit à Milan, où il fut reçu avec les plus grandes marques de joie. Pavie & Parme se déclarerent pour lui, ainsi que Tortone. Toutes les autres Villes auroient suivi cet exemple, si elles n'avoient été contenues par la présence des troupes alliées. Celles de Venise entrerent dans Lodi & dans Plaisance, & conserverent ces deux Villes au Roi. Les François couvroient Novare & Alexandrie. Ils reprirent même Tortone, & la saccagerent pour la punir de sa défection. Ludovic essaya de gagner les Vénitiens, en leur offrant de les laisser maîtres des conditions, s'ils vouloient se joindre à lui contre la France; mais le Sénat, qui vouloit garder Crémone, & qui ne pouvoit s'y maintenir qu'avec le secours du Roi, rejetta toutes

An. 1500.
AUGUSTIN BARBARIGO, LXXIV. Doge de Venise.

ses propositions. Il sollicita les Génois & les Florentins, qui n'oserent se déclarer pour lui, tandis que les François occupoient encore les principales Places du Milanois. Il tira quelques secours du Marquis de Mantoue, des Seigneurs de la Mirandole, de Carpi & de Correge. Il reçut quelque argent des Siennois. Il chargea son frere, le Cardinal Ascanio, d'assiéger le Château de Milan, & marcha à Novare qu'il obtint par capitulation.

Il est assiégé dans Novare.

La nouvelle de cette révolution étoit parvenue en France, & Louis XII s'étoit hâté de faire passer en Italie quinze cens hommes d'armes, six mille hommes d'Infanterie Françoise & dix mille Suisses, aux ordres de Louis de la Trémoille. Cette Armée se porta directement sur Novare, où Ludovic étoit renfermé avec huit mille Suisses, qui faisoient sa principale force. Ceux-ci, gagnés par le Bailli de Dijon, qui commandoit, dans l'Armée Françoise, les troupes de leur nation, le trahissoient & prenoient des mesures pour le livrer aux Généraux du Roi. Il leur proposa de

ſortir de Novare pour livrer bataille aux François. Ils s'en excuſerent, en diſant qu'ils ne vouloient pas s'expoſer à tremper leurs mains dans le ſang de leurs compatriotes, & lui déclarerent que leur deſſein étoit de retourner inceſſamment dans leur pays. Il obtint d'eux, après bien des larmes, qu'ils favoriſaſſent ſon évaſion, en lui faiſant prendre l'habillement & les armes d'un de leurs ſoldats.

An. 1500.
AUGUSTIN BARBARIGO, LXXIV. Doge de Veniſe.

Mais ces traîtres avertirent les Généraux François de ce déguiſement. A meſure qu'ils défiloient hors de la Place, Ludovic fut reconnu & arrêté avec Galéas de Saint-Severin, & deux de ſes freres. On conduiſit ce malheureux Prince à Lyon, où on le tint priſonnier à Pierre-Anciſe. On le transfera delà en Berry, & enfin au Château de Loches, où il mourut dix ans après. Le Cardinal Aſcanio, informé de ſa détention, leva le ſiege du Château de Milan, & fut arrêté dans ſa fuite par les Vénitiens, qui le retinrent priſonnier à Veniſe. Mais Louis XII le leur ayant

Il eſt arrêté & envoyé priſonnier en France.

An. 1500.
AUGUSTIN BARBARIGO, LXXIV. Doge de Venise.

redemandé, il fut mené en France, & enfermé dans la grosse tour de Bourges, d'où il sortit quelque temps après par le crédit du Cardinal d'Amboise. Les deux fils de Ludovic se refugierent à la Cour de l'Empereur Maximilien.

Malheurs des Sforces.

Ainsi finit à Milan la domination des Sforces. Le Chef de cette maison fit oublier la bassesse de son origine par ses qualités personnelles. Ses enfans, qui n'avoient eu que son trône sans hériter de ses vertus, firent bientôt repentir la Fortune de les avoir placés si haut. Jean Galéas, son successeur immédiat, avoit expié, par une mort violente, les forfaits d'une vie dissolue & d'un gouvernement tyrannique. Ludovic, son frere, après avoir jetté le trouble dans la Cour de Milan par ses cabales, usurpé l'autorité par des violences & des perfidies, assuré son usurpation par l'empoisonnement de son neveu; après avoir fatigué ses Sujets, trompé tous ses voisins, trahi amis & ennemis, bouleversé l'Italie, encouru l'indignation de la France, perdit le trône,

termina ſes jours dans une captivité honteuſe, & laiſſa dans ſes diſgraces une nouvelle preuve de cette grande vérité; que la tyrannie qui opprime les peuples, nuit encore davantage à la ſûreté des Souverains.

An. 1500.

AUGUSTIN BARBARIGO, LXXIV. Doge de Veniſe.

Le Milanois reſte à la France.

Les François rentrerent dans Milan. Toutes les Villes qui avoient témérairement ſecoué le joug de la France, ne ſongerent qu'à éviter, par une prompte ſoumiſſion, le châtiment dû à leur révolte. La clémence des vainqueurs diſſipa les craintes & rétablit la tranquillité. Charles d'Amboiſe, frere du Cardinal de ce nom, eut le Gouvernement du Milanois, & la guerre fut finie.

Louis XII veut conquérir le Royaume de Naples. Il traite avec le Roi d'Eſpagne.

Louis XII ne ſe bornoit pas à la conquête du Duché de Milan; il vouloit y joindre celle du Royaume de Naples. Il n'y voyoit plus que deux obſtacles, l'oppoſition de l'Empereur Maximilien, qui ſollicitoit une ligue de tous les Princes de l'Empire pour ſauver l'Italie du joug des François, & celle de Ferdinand, Roi d'Eſpagne, qui devoit naturellement embraſſer avec ardeur les intérêts d'un Prince

An. 1500.
AUGUSTIN BARBARICO, LXXIV. Doge de Venise.

de sa Maison. Il gagna le premier en lui donnant de l'argent, & en arrêtant le mariage de Claude de France, sa fille, avec Charles de Luxembourg, petit-fils de Maximilien, & qui lui succéda à l'Empire. Il se concilia le second par un traité de partage. Ferdinand étoit le seul Prince légitime de la maison d'Aragon, & par-là il avoit des prétentions contre Frédéric, Roi de Naples, qui ne descendoit de cette maison que par un batard. Louis XII lui proposa de tirer parti de son droit; & l'ayant ainsi intéressé à abandonner la cause de Frédéric, ils convinrent ensemble que Ferdinand auroit la Pouille & la Calabre, qui étoient plus à sa bienséance, à cause du voisinage de la Sicile, & que Louis auroit le reste du Royaume, avec le titre de Roi de Naples & de Jérusalem. Ils signerent ce traité, le 11 de Novembre, & résolurent de le tenir secret jusqu'à l'exécution.

Le Pape & les Vénitiens approuvent le Traité.

Ils en donnerent connoissance au Pape, qui promit d'investir chacun des deux Rois, des Provinces qui leur

étoient échues en partage, moyennant l'engagement qu'ils prirent l'un & l'autre, d'augmenter la fortune & la puissance du Duc de Valentinois. Ils communiquerent ce traité aux Vénitiens, en leur donnant leur parole de les maintenir dans la possession du Crémonois, & de leur fournir de grands secours contre les Turcs. Le Sénat l'agréa à ces conditions, & envoya en France, Dominique Trévisani, Jérôme Donato, & François Capelli, pour en témoigner leur satisfaction au Roi.

An. 1500. AUGUSTIN BARBARIGO, LXXIV. Doge de Venise.

Ce fut en conséquence de ce traité que la flotte Espagnole, commandée par Gonsalve de Cordoue, vint de Sicile à Zante, & aida le Généralissime de la République à conquérir l'Isle de Céphalonie. Pour reconnoître un service si important, le Sénat admit, par un décret, Gonsalve de Cordoue au rang des Nobles Vénitiens, & Gabriel Mauro fut chargé de lui en porter la patente en Sicile. Vers le même temps les Ambassadeurs de Jean Albert, Roi de Pologne, arriverent à Venise, & of-

La Pologne offre son secours aux Vénitiens contre les Turcs.

frirent, de la part de leur maître, tout ce qu'il avoit de forces pour la défense des Vénitiens contre les Turcs. Cette offre fut acceptée, comme elle devoit l'être, avec de grands éloges pour la nation Polonoise, & avec les marques de la plus vive reconnoissance pour leur Roi. Le Sénat envoya Sébastien Justiniani, & Victor Soranzo, au Roi de Hongrie, & Pierre Pasqualigo au Roi de Portugal, pour inviter ces deux Princes à suivre le bon exemple de Jean Albert.

An. 1500. AUGUSTIN BARBARIGO, LXXIV. Doge de Venise.

An. 1501. Les Vénitiens perdent le commerce de l'Inde.

Ladislas, Roi de Hongrie, promit ses secours aux Vénitiens. Ils ne purent rien obtenir du Roi de Portugal, qui étoit occupé alors à former des établissemens dans l'Inde, où ses Navigateurs s'étoient ouvert un passage, par le Sud de l'Afrique, & travailloient à s'approprier le riche commerce des épiceries, qui s'étoit fait jusques-là par la Mer rouge, & dont les Vénitiens avoient toujours joui exclusivement. La découverte des Portugais, qui fit prendre un autre cours aux richesses de l'Inde, pour

circuler dans l'Europe, fut une époque fatale pour la République. Elle vit dès lors sa puissance décheoir avec son commerce, & se réduire, d'année en année, au dégré de médiocrité où on la voit aujourd'hui.

An. 1501. AUGUSTIN BARBARIGO, LXXIV. Doge de Venise.

Bajazet avoit laissé respirer les Vénitiens pendant l'hiver. Au printemps ses troupes, rassemblées dans l'Albanie, surprirent Durazzo par escalade. Le Sénat fut foiblement dédommagé de cette perte, par le zele de Georges Castriot, citoyen de la Ville d'Alexio, sur la Drine, qui détermina ses compatriotes à secouer le joug des Turcs, & à arborer l'étendard de Saint-Marc.

Mort du Doge Augustin Barbarigo.

Pendant qu'on se disposoit de part & d'autre à pousser la guerre vivement, le Doge Augustin Barbarigo tomba dangereusement malade. Son grand âge, & sa mort qu'il voyoit prochaine, le déterminerent à donner sa démission, afin que les affaires de la République ne souffrissent pas de ce qu'il ne pouvoit plus y vaquer. Mais le Sénat, satisfait de la sagesse de son Gouvernement, ne voulut

An. 1501.
AUGUSTIN BARBARIGO, LXXIV. Doge de Venise.

point qu'il se dépouillât d'une dignité, dont il avoit porté le fardeau avec le plus grand zele pour la patrie, & dont on prévoyoit qu'il ne jouiroit pas long-temps. Il mourut, & on honora sa mémoire de l'épigraphe suivante, mise au bas de son portrait.

Rheticum bellum confeci, Cyprum recepi, Ferdinandumque juniorem in regnum restitui, hinc maritimis Apuliæ urbibus, Cremonâ indè Abduanâque glareâ imperio adjectis, publicæ tranquillitatis conservator, quùm nullos in liberâ civitate titulos præter civium meorum benevolentiam, quod est veri Principis officium, respexerim.

C'est sans doute le devoir d'un Chef de République de préférer l'amour des Citoyens aux titres les plus éclatans. C'est le devoir même de tous les Souverains de préférer, à toute autre gloire, le bonheur d'être aimé de leurs Sujets. Un Doge, à qui Venise rend l'honorable témoignage d'avoir satisfait à ce devoir, mérite d'être placé dans l'histoire, à côté des

hommes qui ont fait le plus d'honneur à l'Humanité.

An. 1501.

AUGUSTIN BARBARIGO, LXXIV. Doge de Venise.

Etablissement des Inquisiteurs d'Etat.

Le Grand-Conseil, assemblé après sa mort, établit une nouvelle Magistrature, propre à étouffer dans leur naissance les cabales formées contre le Gouvernement. Il créa le Tribunal des Inquisiteurs d'Etat. La découverte de différentes petites trahisons commises par quelques Magistrats, qui avoient le secret des affaires, donna l'idée de ce Tribunal redoutable. On voulut que trois hommes, chargés de l'unique soin de faire agir les espions & d'écouter les délateurs, revêtus en même-temps d'un pouvoir absolu, pour immoler toutes les victimes dont ils jugeroient le sacrifice utile ou nécessaire à la sûreté publique, tinssent tous les Citoyens infideles à leur patrie, dans l'appréhension continuelle d'être dénoncés à des Juges inexorables & dispensés de rendre compte de leurs jugemens. Cette maniere de prévenir les troubles, a paru cruelle à bien des gens. Ils ont cru que, donner à trois Juges une autorité sans bornes, sur la vie

An. 1501.
AUGUSTIN BARBARIGO, LXXIV. Doge de Venise.

des Citoyens, c'étoit établir la tyrannie dans le ſein de la liberté. Mais ſi l'on conſidere tous les maux qu'entraîne après elle la liberté d'invectiver & d'agir contre le Gouvernement, on conviendra qu'un excès de ſévérité, employé à la réprimer, eſt une grande ſageſſe.

Il n'eſt pas à craindre que les Inquiſiteurs d'Etat abuſent de leur pouvoir. On les choiſit parmi les Sénateurs qui ont la plus grande réputation d'intégrité; ils doivent être tous les trois de familles différentes; ils ne ſont en place que pour un temps, & leurs arrêts ne ſont ſouverains que lorſqu'ils ſont tous trois du même avis. Il n'eſt gueres poſſible que trois Magiſtrats, choiſis & placés avec tant de précaution, s'accordent enſemble pour commettre une iniquité. Quand l'amour de la juſtice & le ſentiment d'honneur n'auroient pas ſur eux aſſez d'empire, ne ſont-ils pas ſuffiſamment retenus par la crainte d'être recherchés eux-mêmes lorſqu'ils paſſent à d'autres fonctions? Les Vénitiens ſoutiennent tous, qu'il eſt ſans exem-

ple que leurs Inquiſiteurs d'Etat aient jamais prévariqué, & que ſi l'eſprit de faction & de diſcorde, qui trouve par-tout ailleurs tant de moyens de s'inſinuer, n'a point d'accès parmi eux, ils le doivent à la ſévérité de ce Tribunal, qui, tenant le Chef & les Membres de la République ſous ſa dépendance, procede, de la maniere la plus expéditive, & ne laiſſe rien d'impuni.

An. 1501. AUGUSTIN BARBARIGO, LXXIV. Doge de Veniſe.

On croiroit que l'inſpection de ce Tribunal doit tenir les Vénitiens dans de continuelles allarmes. Ils n'y perdent que le vain plaiſir de cenſurer le Gouvernement; & comme c'eſt la ſeule licence qui manque à leur liberté, ils n'en ſont que plus tranquilles & plus heureux. Les premiers Inquiſiteurs d'Etat furent Antoine Lorédan, Léonard Grimani & Antoine Trono. Après qu'on eut inſtitué & réglé leurs fonctions, on élut pour Doge Léonard Lorédan.

Léonard Lorédan eſt élu Doge.

A peine eut-il pris poſſeſſion du Dogat, que les Avogadors dénoncerent au Sénat une entrepriſe de dangereuſe conſéquence, faite par deux

Punition de deux Magiſtrats.

An. 1501.
LEONARD LOREDAN, LXXV. Doge de Venise.

Sénateurs. Gabriel Bono & François Falier, chefs l'un & l'autre de la Quarantie criminelle, avoient voulu obliger ceux qui avoient l'administration des finances, à faire tous les ans une gratification de cent écus, équivalens alors à une livre d'or, à tous les pauvres Nobles. Non-seulement on jugea que ces deux chefs avoient passé leurs pouvoirs, mais que la nouveauté qu'ils avoient voulu établir étoit contraire au bon ordre; les fonds publics ne devant point être employés à relever arbitrairement la fortune des Citoyens, mais uniquement à récompenser leur travail & leurs services. En punition de cette atteinte donnée aux loix, & qui, tendant à établir des graces au gré de la faveur, introduisoit la corruption dans l'Etat, Bono & Falier furent relégués à perpétuité dans l'Isle de Chypre, avec ordre d'y rester sous peine de la vie.

L'Isle de Sainte-Maure soumise aux Vénitiens.

Le Généralissime Pésaro avoit remis à la voile, & s'étoit porté vers l'Isle de Sainte-Maure. Cette Isle n'est séparée du continent que par un bras de

de mer très-étroit. Pésaro débarqua des troupes des deux côtés du détroit, & forma un camp retranché sur le continent opposé, afin que la Place ne pût recevoir par terre aucun secours. Sa flotte, distribuée autour de l'Isle, empêchoit tous ceux qui pouvoient venir par mer. Les attaques succéderent à ces dispositions. Tandis que son canon battoit la Place, il fut attaqué lui-même dans ses lignes, par trois mille Turcs. La force de ses retranchemens, la bravoure de ses soldats & son activité, rendirent l'effort de l'ennemi impuissant. De ces trois mille hommes, il en tua ou fit prisonniers plus de quinze cens. Le reste prit la fuite en désordre. Ce succès hâta la prise de Sainte-Maure, qui se rendit le lendemain par capitulation. Pésaro parcourut l'Archipel avec sa flotte, & enleva aux Turcs un nombre prodigieux de Bâtimens.

An. 1501.

LEONARD LOREDAN, LXXV. Doge de Venise.

Ladislas, Roi de Hongrie, avoit formé une grande Armée de ses troupes & de celles du Roi de Pologne, & menaçoit les Etats du Grand-Seigneur. Bajazet avoit l'autre extrémité

Ils font la paix avec Bajazet II.

An. 1501.

LEONARD LOREDAN, LXXV. Doge de Venise.

de ses frontieres à défendre contre le Sophi de Perse. Ses flottes fuyoient la rencontre de Pésaro, déterminé à les combattre. Ces circonstances le porterent à écouter les propositions de paix que le Sénat lui fit faire par Zacharie Frisco. Il fut convenu que les Vénitiens garderoient l'Isle de Céphalonie; qu'ils rendroient celle de Sainte-Maure; que toutes les autres conquêtes seroient restituées mutuellement; que toutes les hostilités cesseroient de part & d'autre, & que les Navires Vénitiens pourroient, comme ci-devant, exercer avec sûreté leur commerce dans la mer noire & dans les autres mers du Levant. Le traité fut signé à ces conditions.

Ils prennent ombrage des progrès de la France en Italie.

Le Sénat, heureusement délivré de la guerre contre les Turcs, ne conservoit plus qu'une inquiétude; c'étoit de voir les François, déja maîtres du Milanois, joindre à cette brillante conquête celle du Royaume de Naples, & s'établir ainsi en Italie avec une supériorité de puissance, dont les suites pouvoient être funestes à tous les autres Etats.

Le traité, fait l'année précédente, entre Louis XII & Ferdinand, venoit d'être mis à exécution. Le Pape avoit accordé aux deux Rois l'investiture dont on étoit convenu. Le ſieur d'Aubigny, à la tête de vingt mille François, avoit ſoumis Capoue, Gaëte & Naples. L'infortuné Frédéric d'Aragon, réduit d'abord à la ſeule Iſle d'Iſchia, eſpérant enſuite un meilleur ſort en France, s'y étoit rendu, & avoit cédé tous ſes droits au Roi, moyennant le Duché d'Anjou, dont Louis XII lui laiſſa la jouiſſance juſqu'à ſa mort. Gonſalve de Cordoue s'étoit emparé de la Calabre & de la Pouille, au nom de ſon maître; & l'Eſpagne & la France ſembloient ne travailler qu'à rendre ſtable & permanent le partage fait entr'elles des Etats de Frédéric.

An. 1501. LEONARD LOREDAN, LXXV. Doge de Veniſe.

On agita pluſieurs fois dans le Sénat s'il convenoit à la ſûreté de la République d'abandonner l'Italie aux efforts de ces deux grandes Puiſſances. La difficulté étoit de leur oppoſer des forces capables de les arrêter. On n'avoit rien à eſpérer du Pape, qui ſacrifioit

Ils ſont forcés de diſſimuler leurs allarmes.

An. 1501.
LEONARD LOREDAN, LXXV. Doge de Venise.

tout à l'ambition de ſoumettre les Vicariats de la Romagne au Duc de Valentinois, ſon fils. On ne pouvoit pas compter ſur les Florentins, qui, toujours en guerre avec les Villes de Piſe, de Sienne & de Luques, voyoient Pierre de Médicis ſecondé par les Urſins, les Baglione, les Pétrucci & par le Duc de Valentinois lui-même les menacer de ſon joug, & ne pouvoient éviter leur perte totale qu'en ménageant la faveur & les bonnes graces de Louis XII. L'Empereur Maximilien étoit le ſeul allié puiſſant, à qui les Vénitiens puſſent donner leur confiance. La proſpérité des François en Italie lui déplaiſoit beaucoup; & s'il avoit été plus actif pour ſes intérêts, ou moins facile à ſéduire, il auroit pu donner bien de l'embarras à la France. Mais le Cardinal d'Amboiſe, Miniſtre de Louis XII, étoit venu à bout de le lier par un nouveau traité, dont les articles les plus eſſentiels étoient, 1°, le mariage déja propoſé de Madame Claude de France avec Charles de Luxembourg, & celui d'une des filles de l'Archiduc Philippe

avec le Dauphin, qui étoit encore à naître; 2°, l'investiture du Duché de Milan, que Maximilien devoit donner au Roi dans la prochaine diete de Francfort. Il fut même question d'une ligue offensive contre les Vénitiens pour leur enlever les Places qui avoient autrefois appartenu au Duc de Milan & à la Maison d'Autriche.

An. 1501.

LEONARD LOREDAN, LXXV. Doge de Venise.

Dans de pareilles circonstances, le Sénat ne pouvoit que suspendre les mouvemens de sa jalousie, user de précaution & de vigilance vis-à-vis des François, tenir ses Places & ses troupes en bon état, attendre les événemens favorables; & ce fut le parti qu'il prit.

Au commencement de l'année suivante, les Vénitiens virent naître un premier rayon d'espérance dans les contestations des François & des Espagnols, au sujet de leurs limites dans le Royaume de Naples. Les Généraux des deux partis, après avoir proposé divers moyens de conciliation, où les uns mettoient de la hauteur & les autres de l'artifice, en vinrent aux voies de fait. On se reprocha réci-

An. 1502.

Les François & les Espagnols se brouillent.

An. 1502.

LEONARD LOREDAN, LXXV. Doge de Venise.

proquement le blâme de l'aggreſſion, & cette querelle dégénéra en une guerre ouverte, dont les François eurent d'abord tout l'avantage.

Louis XII paſſe en Italie.

Louis XII paſſa en Italie pour être plus à portée de diriger & de ſecourir Louis d'Armagnac, Duc de Nemours, ſon Vice-Roi à Naples. Il trouva, en arrivant, le Duc de Valentinois en guerre avec les Florentins, & les deux partis en négociation avec l'Empereur Maximilien, qui cherchoit à rompre ſon engagement, au ſujet de l'inveſtiture de Milan, en brouillant les affaires en Italie. Louis XII voulut d'abord mettre les Florentins dans ſon alliance; mais voyant enſuite qu'il ne pouvoit les ſatisfaire ſans employer la force contre le Duc de Valentinois, & que le Pape, qui ne tenoit à lui que par intérêt pour ſon fils, ne manqueroit pas de ſe liguer avec tous les ennemis de la France, dès qu'il n'auroit plus le même intérêt à le ménager, il laiſſa libre carriere à l'ambition du Duc de Valentinois, & ſe lia plus étroitement que jamais avec le Pape.

An. 1502.

LEONARD LOREDAN, LXXV. Doge de Venise.

Progrès des François contre les Espagnols. Ceux-ci sont secourus par les Vénitiens.

Le Duc de Nemours poussoit la guerre avec beaucoup de vivacité dans la Pouille & dans la Calabre. Les Espagnols n'avoient plus dans ces deux Provinces que Manfrédonia, le Mont Saint-Ange, & les Places maritimes. Gonsalve de Cordoue étoit bloqué dans Barlette, & ne pouvoit s'y maintenir long-temps, faute de vivres & de munitions. Les Vénitiens, qui n'ignoroient pas que le dessein de Louis XII étoit de réunir un jour, au Duché de Milan, tout ce qui en avoit été démembré, c'est-à-dire, la plus grande partie de leur Etat de Terre-Ferme, avoient les plus fortes raisons de souhaiter que la guerre de Naples tournât au désavantage des François, ou du moins qu'elle les laissât dans l'embarras en se prolongeant. Ils envoyerent à Barlette un grand convoi, qui sauva la Place. Louis XII s'en plaignit à eux; mais le Sénat lui répondit, que la chose s'étoit faite à son insu, & sans son ordre; que c'étoient des particuliers qui avoient porté leurs denrées aux Espagnols, pour les vendre plus avan-

An. 1502.

LEONARD LOREDAN, LXXV. Doge de Venise.

tageusement ; & que le commerce étant libre entre les deux nations, leur conduite étoit à l'abri des reproches. Le Roi ne fut point satisfait de cette vaine excuse ; mais il dissimula son ressentiment, & retourna en France, très-affermi dans la résolution de punir un jour les Vénitiens de cette infidélité.

Embarras des François.

Gonsalve de Cordoue continuoit à se défendre vaillamment dans Barlette ; il profita de la négligence des Généraux François, pour leur enlever quelques postes qui lui ouvrirent une communication avec les Places d'où il attendoit du secours. Les troupes de Sicile avoient ordre de passer dans la Calabre, & celles d'Espagne s'embarquoient successivement pour aller former dans cette Province une Armée supérieure à celle des François. Malgré ces préparatifs redoutables, le Duc de Nemours auroit été en état d'aspirer aux plus grands avantages, si le Gouverneur de Milan avoit pu lui envoyer les renforts dont il avoit besoin ; mais ce Gouverneur fut obligé de garder tout ce qu'il avoit de

troupes pour les oppoſer aux Suiſſes qui élevoient des prétentions ſur quelques Places du Milanois, & qui vinrent avec une Armée de quinze mille hommes pour s'en emparer.

An. 1502.

LEONARD LOREDAN, LXXV. Doge de Veniſe.

Conduite des Vénitiens

On éprouva encore dans cette occaſion le peu de faveur que la politique Vénitienne accordoit aux vues ambitieuſes de la France. Charles d'Amboiſe ſomma le Sénat d'accomplir l'article du traité par lequel il s'étoit obligé de joindre ſes troupes pour la défenſe du Milanois. Le Sénat ne déſavoua point ſon engagement, & promit d'y ſatisfaire ; mais il imagina différens prétextes pour uſer de délai, & ce ne fut qu'après que Charles d'Amboiſe eut fait ſon accord avec les Suiſſes, que les Généraux de la République ſe trouverent prêts à marcher pour le ſecourir. Les Vénitiens, après tout, ne pouvoient rien faire de mieux pour leur ſûreté, que de ne pas aider au triomphe d'une Puiſſance, qui ſe propoſoit de leur donner des chaînes. C'eſt beaucoup que, dans de pareilles circonſtances, ils n'aient pas adhéré à l'Eſpagne,

An. 1502.
LEONARD LOREDAN, LXXV. Doge de Venise.

qui les sollicitoit de se liguer avec elle, & qui, pour obtenir leur alliance, leur offroit, ou de leur céder l'Abruzze, ou de leur abandonner le Duché de Milan, après qu'on l'auroit enlevé aux François.

An. 1503.
Paix entre la France & l'Espagne.

La paix entre la France & l'Espagne se fit, l'année suivante, à des conditions fort extraordinaires. Louis XII consentit à se désister en faveur de Madame Claude, sa fille, de ce qui lui appartenoit dans le Royaume de Naples. Ferdinand, de son côté, céda la Pouille & la Calabre à Charles de Luxembourg, fils de l'Archiduc Philippe, son gendre. On convint en même-temps que les choses seroient rétablies au même état où elles étoient avant les hostilités commencées; que le Roi de France nommeroit un Gouverneur pour la partie du Royaume échue en partage à sa fille; que l'Archiduc en useroit de même pour les Provinces que l'Espagne cédoit à son fils; que si le mariage arrêté entre Madame Claude & Charles de Luxembourg, n'avoit pas lieu, par la mort de l'un ou de l'autre, le différend, au sujet des li-

mites, seroit décidé par des arbitres, dont les deux Rois conviendroient; qu'enfin, immédiatement après la signature du traité, on ordonneroit au Duc de Nemours, & à Gonsalve de Cordoue, de faire cesser toutes les hostilités. Ce traité fut signé à Lyon, le 5 Avril de l'an 1503.

An. 1503. LEONARD LOREDAN, LXXV. Doge de Venise.

Toute l'Europe l'apprit avec étonnement. On ne s'attendoit pas qu'un Roi de France, dont jusques-là tous les exploits avoient été couronnés par la Victoire, se dessaisît si facilement d'une couronne, pour la faire passer, par un mariage, dans une maison rivale, & sur la tête d'un Prince héritier par son pere, de tous les Etats de la Maison d'Autriche, & par sa mere, de la monarchie d'Espagne. C'étoit ajouter très-imprudemment un surcroît de force à ce vaste pouvoir; & il étoit bien étonnant que la France élevât à ses dépens ce colosse de grandeur. Louis XII crut que les grands avantages que la maison d'Espagne retiroit de ce traité, assureroient du moins la paix dans le Royaume de Naples, & il y

Elle étonne toute l'Europe. Perfidie des Espagnols.

An. 1503.
LEONARD LOREDAN, LXXV. Doge de Venise.

fut trompé. Il négligea d'envoyer des renforts au Duc de Nemours, tandis que Gonsalve en recevoit chaque jour d'Espagne & de Sicile. Le premier eut ordre de cesser les hostilités, le second fut autorisé à les continuer par des ordres secrets. Les François, aux ordres de d'Aubigny, furent entiérement défaits par les Espagnols, près de Séminara, dans la Calabre. Le Duc de Nemours eut le même sort près de Cérignole, dans la Pouille. Naples, Capoue & Averse, ouvrirent leurs portes à Gonsalve de Cordoue. Il força le Château-Neuf & le Château de l'Œuf. Il ne restoit plus aux François que la Ville de Gaëte, où ils se maintinrent jusqu'au commencement de l'année suivante.

On invectiva beaucoup en France contre la perfidie du Roi d'Espagne, qui violoit, sans pudeur, les engagemens d'un traité solemnel, que l'Archiduc Philippe, son gendre, avoit négocié par ses ordres, & signé en son nom. L'Archiduc lui-même s'en plaignit amérement à son pere. Il étoit difficile en effet de colorer un trait de

mauvaise foi si frappant. Mais on auroit beaucoup mieux fait de juger des choses par le caractere de Ferdinand, & de ne pas donner une aveugle confiance aux paroles d'un Prince trompeur & reconnu pour tel.

An. 1503. LEONARD LOREDAN, LXXV. Doge de Venise.

Mort d'Alexandre VI.

Le Pape Alexandre VI mourut sur ces entrefaites, du poison que le Duc de Valentinois avoit préparé pour un Cardinal dont il vouloit envahir les biens. Ce fut à la Vigne même de ce Cardinal que le pere & le fils s'empoisonnerent eux-mêmes, en buvant du vin qui avoit été préparé par un des gens du Duc de Valentinois, & qu'on leur servit avant le souper, par une méprise involontaire. Attaqués tout-à-coup, l'un & l'autre, des plus violentes douleurs, on les emporta au Vatican. Le Pape mourut le lendemain; les remedes sauverent la vie au Duc de Valentinois, après une longue & grieve maladie. Alexandre VI, qui, depuis onze ans, déshonoroit la tiare par tous les crimes qu'un excès d'ambition, d'avarice, de perfidie, de débauche & d'irreligion peut enfanter,

An. 1503.

LEONARD LOREDAN, LXXV. Doge de Venise.

ne laissa d'autres regrets que celui de n'avoir pas vu le bras de Dieu s'appesantir plutôt & plus durement sur un Pontife si scandaleux, & sur un homme si méchant.

Le Duc de Valentinois perd ses Etats.

A peine eut-il les yeux fermés, que l'exécration qu'il avoit généralement inspirée, éclata de toutes parts contre le Duc de Valentinois, son fils. Les Villes de Césene, de Rimini, de Faënza & de Forli, qu'il avoit enlevées à leurs anciens maîtres, firent ouvertement des cabales pour s'affranchir de son joug. Pandolfe Malatesta surprit Rimini, & le donna aux Vénitiens. Ils y envoyerent Dominique Malipier avec des troupes, & donnerent, en dédommagement à Malatesta, un fief en toute souveraineté, dans le Padouan. Faënza, Valdilamone, Forli & Césene, arborerent l'étendard de Saint-Marc, & la République profita de la circonstance pour étendre sa domination dans la Romagne, dont le Duc de Valentinois avoit presque envahi tout le territoire. Il lui restoit le Duché d'Urbin avec plusieurs autres petites Places.

Sa plus grande inquiétude étoit la crainte de voir les Colonnes & les Urſins, qu'il avoit injuſtement dépouillés de leurs poſſeſſions, ſe réunir pour lui faire eſſuyer les plus cruelles vengeances. Tout mourant qu'il étoit, il eut encore l'adreſſe de ſéduire les Colonne, en leur reſtituant tout ce qu'il leur avoit enlevé, & en s'uniſſant à eux pour l'Eſpagne contre la France. Aſſuré de leur amitié, & de celle des Cardinaux Eſpagnols, qui formoient un parti nombreux dans le ſacré College, il crut qu'il lui ſeroit aiſé d'avoir un Pape favorable à ſes vues.

An. 1503.

Leonard Loredan, LXXV. Doge de Veniſe.

Mais Louis XII, qui ne déſeſpéroit pas de rétablir ſes affaires dans le Royaume de Naples, qui avoit actuellement une flotte dans le Port de Gaëte, & qui faiſoit marcher une Armée vers Rome, aux ordres du Marquis de Mantoue, méditoit un autre projet. Il vouloit placer ſur le Saint Siege, le Cardinal d'Amboiſe, ſon Miniſtre; ce qui auroit été un coup déciſif pour l'entier recouvrement de ſes droits. Le Cardinal d'Am-

Louis XII veut faire élire Pape le Cardinal d'Amboiſe.

An. 1503. LEONARD LOREDAN, LXXV. Doge de Venise.

boise lui avoit suggéré lui même cette intention, & croyoit être sûr de parvenir à son but. Mais comme il avoit moins d'habileté que d'ambition, ses espérances furent vaines.

L'approche de la flotte Françoise, qui vint s'emparer de l'embouchure du Tibre, & celle du Marquis de Mantoue, qui établit son camp sur les bords de ce fleuve, jetterent l'épouvante dans Rome. Le Duc de Valentinois, qui avoit déja traité avec les Espagnols, se hâta d'entamer une nouvelle négociation avec l'Ambassadeur de France, & éloigna les périls qui le menaçoient, en promettant tout son zele à Louis XII, & tous ses amis au Cardinal d'Amboise.

Les Cardinaux entrent au Conclave.

Le Conclave n'étoit point encore assemblé, & les Cardinaux ne voulurent y entrer qu'après qu'ils en eurent assuré la liberté, en tirant parole des François, que leurs troupes resteroient à une certaine distance de Rome, & que celles du Duc de Valentinois en sortiroient. Cet arrangement fut ménagé par le Cardinal de la Rovere, qui s'étoit dévoué à

la France dès le commencement du pontificat d'Alexandre VI, dont il ne cessa jamais d'être l'ennemi déclaré. Il avoit toute la confiance du Cardinal d'Amboise, & affectoit le plus grand desir de lui procurer la tiare. Mais cette ardeur qu'il lui montroit n'étoit qu'un jeu, dont il couvroit les ressorts qu'il avoit dessein de remuer pour se faire élire lui-même.

An. 1503. LEONARD LOREDAN, LXXV. Doge de Venise.

L'intrigue du Cardinal de la Rovere l'emporte, & Pie III est élu.

Il fit sentir aux Cardinaux Italiens combien il étoit de leur intérêt d'avoir un Pape de leur nation. Il persuada sans peine aux Espagnols que, s'ils élisoient un François, le Royaume de Naples étoit perdu pour l'Espagne; &, en continuant de faire accroire au Cardinal d'Amboise qu'il agissoit pour lui uniquement, il mania si adroitement les esprits, que le choix tomba sur François Piccolomini, neveu du Pape Pie second, que ses vertus rendoient digne du Pontificat; mais qui étoit trop âgé & trop infirme pour en porter le fardeau, convenablement & long-temps. Il prit le nom de Pie III.

Le Cardinal de la Rovere n'avoit

An. 1503.
LEONARD LOREDAN, LXXV. Doge de Venise.

pas osé se proposer lui-même. Son unique vue avoit été d'empêcher le succès de la faction Françoise ; d'éloigner de Rome les troupes du Roi, qui, en effet, aussi-tôt après l'élection, se porterent sur Gaëte ; & de faire élire un Pape, dont le grand âge ne lui laissât que le temps de s'assurer promptement les voix pour un autre Conclave.

Il meurt, & la Rovere se fait élire.

Le dernier traité du Duc de Valentinois avec la France avoit réuni contre lui les Colonnes & les Ursins, & les Vénitiens, d'intelligence avec les Espagnols, appuyoient sourdement ces deux puissantes factions. Prêt de succomber à leurs efforts, le Duc de Valentinois obtint, du nouveau Pape, un asyle dans le Château Saint-Ange ; & à peine s'y étoit-il réfugié, que Pie III mourut, après 26 jours de Pontificat. Le Cardinal de la Rovere profita habilement de l'embarras où se trouvoit le Duc de Valentinois. Il lui promit, s'il étoit Pape, de lui conserver ses Places de la Romagne, & de lui faire épouser sa niece. Il obtint ainsi les suffrages

de sa faction. Il gagna les Cardinaux Italiens en promettant à chacun d'eux les avantages qui étoient à leur bienséance. Le Conclave s'assembla. Il fut élu dès le premier scrutin, & prit le nom de Jules II. Alors le Cardinal d'Amboise, à qui le précédent Conclave n'avoit qu'imparfaitement ouvert les yeux sur la conduite de son faux ami, reconnut, trop tard, qu'il avoit été joué, & fut obligé d'aller aux pieds de Jules consommer, par ses hommages, la honte d'avoir compromis sa réputation & l'autorité de son maître.

An. 1503.
Leonard Loredan, LXXV. Doge de Venise.

Gonsalve de Cordoue étoit venu au-devant de l'Armée Françoise, sur les bords du Gariglian. Il fit des efforts incroyables pour lui disputer le passage de cette riviere. Il ne put empêcher le Marquis de Mantoue de construire un pont, sur lequel il fit passer un corps de cinq mille hommes qui attaqua le camp Espagnol, le força, & s'en seroit rendu maître, s'il avoit été soutenu par le reste de l'Armée; mais le Marquis de Mantoue fit perdre les fruits de ce com-

Les François sont battus par les Espagnols.

An. 1503.
LEONARD LOREDAN, LXXV. Doge de Venise.

mencement de victoire, par son irré-solution. Gonsalve repoussa les Fran çois qui l'attaquoient, & les contrai-gnit de repasser le pont, après leu avoir tué quinze cens hommes. Cett défaite excita de violens murmure contre le Marquis de Mantoue. Le François l'accuserent d'intelligenc avec l'ennemi, & lui reproche rent sa trahison. Il en fut si piqu qu'il abandonna le commandemen de l'Armée, & se retira avec se troupes. Il fut remplacé par le Mar quis de Saluces, qui avoit succéd au Duc de Nemours, mort quelque mois auparavant. Les deux Armée resterent en présence, jusques bier avant dans l'hiver. Celle des Françoi souffroit beaucoup par les maladie & par le défaut des vivres. Gonsalve qui recevoit continuellement des ren forts, tenta de surprendre le camp du Marquis de Saluces. La nuit du 22 Décembre, il fit jetter un pont sui le Gariglian, à quatre milles au-dessus du pont des François, & passa le fleuve avec le gros de son Armée.

Le Marquis de Saluces, qui ne

'attendoit pas à ce mouvement de 'ennemi, rassemble ses troupes, abandonne ses malades, son artillerie & es bagages, pour se replier sur Gaëte. Gonsalve le poursuit, le joint au passage du pont devant Mola, le pousse l'épée dans les reins. Une partie de l'Infanterie Françoise se débande. Gonsalve profite de ce désordre. Tout fuit, tout est en déroute, sans espoir de ralliement. Le vainqueur paroît devant Gaëte, & cette Place se rend à lui sans coup férir.

An. 1503.

Leonard Loredan, LXXV. Doge de Venise.

Ils perdent le Royaume de Naples.

Les François en sortirent le premier jour de l'an 1504, & le Royaume de Naples fut entiérement perdu pour Louis XII. Les grands succès de Gonsalve de Cordoue, firent craindre au reste de l'Italie, qu'il ne voulût pas se borner à la conquête de Naples. Les Florentins en particulier appréhenderent qu'il n'abusât de sa supériorité pour les punir de la partialité qu'ils avoient montrée pour les François, & qu'il n'en trouvât naturellement l'occasion dans leurs querelles persévérantes avec les Villes de Pise, de Sienne & de Luques. Heureusement

An. 1504.

An. 1504.
LEONARD LOREDAN, LXXV. Doge de Venise.

le défaut d'argent ; & les intrigues de ses ennemis à la Cour d'Espagne, lui ôterent les moyens d'agir, & les inquiétudes cesserent.

Politique du nouveau Pape, & son caractere.

On ne savoit point encore si les affections du nouveau Pape seroient pour les François ou pour les Espagnols. Lorsqu'il n'étoit que simple Cardinal, il avoit paru très-attaché aux intérêts de la France. Il avoit conseillé, favorisé de tout son pouvoir, la conquête du Royaume de Naples, entreprise successivement par Charles VIII & Louis XII. Mais le motif qui le faisoit agir alors étoit moins un sincere amour pour cette Couronne, qu'une passion violente contre Alexandre VI, à qui il vouloit susciter des embarras. Il devoit beaucoup aux Espagnols, dont la faction n'avoit pas peu contribué à l'élever au souverain Pontificat. Mais comme il n'en avoit obtenu des services que par son habileté à profiter des circonstances, & à bien choisir le moment, il n'étoit pas à craindre qu'il se crût obligé envers eux à de grands traits de reconnoissance. Jules second,

moins indécent que ſon prédéceſſeur, joignoit, à quelques dehors de vertu, une ame auſſi fiere & auſſi ambitieuſe. Préférant comme lui l'uſage du glaive temporel, à l'exercice des fonctions ſpirituelles, il ſe propoſoit, pour unique objet, de jouer le premier rôle dans les affaires politiques de l'Europe, de rétablir, d'augmenter la puiſſance de ſon Siege; & l'audace & l'inquiétude de ſon caractere attachoient excluſivement ſon amitié à la faveur qu'on accorderoit à ſes turbulens deſſeins.

An. 1504.

LEONARD LOREDAN, LXXV. Doge de Veniſe.

Sort du Duc de Valentinois.

Il avoit en ſon pouvoir le Duc de Valentinois. Il le retint dans le Château Saint-Ange, & ne lui rendit la liberté qu'après que ce Seigneur lui eût cédé toutes les Places qu'il avoit conſervées. La premiere idée de Céſar Borgia, en ſortant du Château Saint-Ange, fut de ſe retirer en France, où Louis XII vouloit l'attirer en lui faiſant les conditions les plus avantageuſes. Mais il ſe laiſſa ſéduire par le Cardinal de Carvajal, qui le détermina à accepter les offres trompeuſes de Gonſalve de Cordoue. A

An. 1504.
LEONARD LOREDAN, LXXV. Doge de Venise.

peine fut-il arrivé à Naples, que, sous prétexte d'une intrigue contre le Roi Ferdinand, dont on le soupçonna, Gonsalve le fit transporter en Espagne, où on l'enferma dans le Château de Médina del Campo. Il se sauva quelques années après de sa prison, & mourut les armes à la main pour le Roi de Navarre, qui lui avoit donné asyle dans ses Etats; mort trop douce & trop glorieuse pour un homme dont la vie n'avoit été qu'un tissu d'horribles méchancetés & de crimes détestables.

Malheurs arrivés à Venise.

Jules second, délivré de cet esprit dangereux, songeoit à recouvrer les autres Places démembrées, du domaine de l'Eglise, au profit de différens Seigneurs, & principalement celles dont les Vénitiens s'étoient emparés pendant les derniers troubles. Le Sénat ne lui avoit pas encore envoyé l'ambassade d'obédience qui étoit d'usage. Cette ambassade avoit été retardée par divers accidens, dont la Ville de Venise avoit été affligée. Le magasin à poudre de l'Arsenal avoit pris feu, & toutes les parties de ce vaste

An. 1504. LEONARD LOREDAN, LXXV. Doge de Venise.

vaste édifice, qui contenoit dequoi construire & armer plus de deux cens Galeres, avoient été dévorées par les flammes. A ce terrible incendie avoit succédé un affreux tremblement de terre, qui tint, pendant plusieurs heures, toute cette grande Ville dans les plus cruelles allarmes. L'ébranlement fut si grand, que quelques-uns des principaux édifices furent renversés; la tour de Saint-Marc chancela, disent les Historiens du temps, comme un roseau que le vent agite. Le Sénat étoit assemblé au moment que la secousse se fit sentir : elle fut si violente, que tous les Sénateurs s'enfuirent avec effroi, & se mêlerent avec la multitude, qui se précipitoit vers les Lagunes, pour éviter d'être écrasée par la chute des bâtimens. Lorsqu'on put rentrer dans Venise avec sureté, le Patriarche Antoine Contarini ordonna des prieres publiques & une procession générale, pour appaiser la colere du Ciel, manifestée par cette double calamité.

Le Sénat envoie une Ambassade à Jules II.

Aussi tôt que le calme fut rendu, le Sénat nomma huit Ambassadeurs

An. 1504.
LEONARD LOREDAN, LXXV. Doge de Venise.

pour aller complimenter le nouveau Pape au nom de la République, & lui prêter le serment d'obédience. Ces Ambassadeurs furent, Dominique Trévisani, Bernard Bembo, Paul Pisani, André Gritti, Jérôme Donato, Léonard Mocénigo, Nicolas Foscarini & André Vénier. Jules II reçut cette Ambassade extraordinaire avec les distinctions accoutumées, & ne s'ouvrit point alors sur ses prétentions au sujet des Villes de la Romagne, possédées par les Vénitiens. Mais lorsqu'on lui envoya ensuite Antoine Justiniani pour résider à sa Cour en qualité d'Ambassadeur ordinaire, le Pape entra en éclaircissement avec lui, & lui dit, que les Vénitiens avoient agi injustement, lorsqu'ils avoient envahi, par les armes, plusieurs Villes de la Romagne qui appartenoient au saint Siege, & nommément Rimini & Faenza, & qu'il étoit de leur équité de signaler leur respect & leur attachement pour l'Eglise Romaine, en les lui restituant. Justiniani le conjura de ne point élever cette prétention contre une République qui avoit bien

mérité de la Religion, & qui n'avoit arboré ses étendards dans les Villes de Rimini & de Faenza, qu'après y avoir été invitée par le vœu unanime des Habitans, & pour les soustraire à la tyrannie des Borgia.

An. 1504.

LEONARD LOREDAN, LXXV. Doge de Venise

Jules exige la restitution des Villes de la Romagne.

Cette représentation n'eut aucun effet; le Pape envoya à Venise l'Evêque de Tivoli, pour exhorter le Sénat à restituer ces deux Villes. L'affaire fut mise en délibération; & après qu'elle eut été longuement discutée, il fut arrêté qu'on répondroit au Pape, que le Sénat voyoit avec douleur Sa Sainteté disposée à lui retirer sa bienveillance, pour un motif peu légitime; qu'il étoit connu de tout le monde, que la République avoit justement acquis le Domaine de Rimini & de Faenza; qu'elle ne refusoit pas de payer à la Chambre Apostolique le tribut accoutumé, en conservant le Vicariat de ces deux Villes; & qu'au surplus elle ne négligeroit jamais les occasions de contribuer à la défense & à l'accroissement du domaine temporel de l'Eglise, lorsqu'elle pourroit le faire, sans blesser sa dignité.

An. 1504.
LEONARD LOREDAN, LXXV. Doge de Venise.
Il traite avec l'Empereur & la France contre les Vénitiens.

Le Pape fut très-offensé de cette réponse, & il déclara à l'Ambassadeur Justiniani, que comme les forces de l'Eglise n'étoient pas suffisantes contre son orgueilleuse République, il appelleroit à son secours les Puissances étrangeres, pour faire subir aux Vénitiens la vengeance qu'ils provoquoient si témérairement. Des menaces il en vint aux effets : il envoya ses Nonces au Roi de France & à l'Empereur, dans l'intention de se liguer avec ces deux Princes contre la République. Louis XII, qui avoit en vain négocié un accommodement avec le Roi d'Espagne pour le Royaume de Naples, étoit alors en traité avec Maximilien, pour la confirmation du mariage de sa fille Claude, avec Charles de Luxembourg, dont il renouvella l'engagement à des conditions encore plus désavantageuses pour la France. Les enfans à naître de ce mariage devoient, supposé que Louis XII mourût sans enfans mâles, avoir le Royaume de Naples, les Duchés de Bretagne, de Bourgogne, de Milan, & toutes leurs dépendances ; ce

Prince sacrifiant ainsi les plus beaux droits de sa Couronne, à l'aveugle amour qu'il avoit pour sa fille.

An. 1504.
LEONARD LOREDAN, LXXV Doge de Venise.

Triple alliance signée à Blois.

Le Pape profita de la circonstance, pour engager Louis XII & Maximilien, à faire la guerre aux Vénitiens. Le Roi étoit très-mécontent de la conduite équivoque qu'ils avoient tenue à son égard dans la derniere guerre de Naples, & n'avoit pas perdu de vue le dessein de reprendre sur eux les Provinces du Milanois qu'ils avoient démembrées. L'Empereur ne pouvoit leur pardonner, de s'être ligués avec les François, pour envahir, avec eux, le Duché de Milan, qui étoit Fief de l'Empire, & vouloit également leur enlever les Etats qu'ils avoient conquis sur les Princes de sa Maison, ainsi que toutes celles de leurs possessions, qui avoient autrefois relevé de l'Allemagne. Ces trois Puissances, réunies par un ressentiment & un intérêt commun, signerent à Blois, le 22 Septembre, une triple alliance. Par le partage qu'elles firent entre elles, le Pape devoit avoir Ravenne, Cervia, Faenza,

An. 1504.
LEONARD LOREDAN, LXXV. Doge de Venise.

Imola, Rimini, Césene & leurs territoires; l'Empereur, le Véronois, le Vicentin, le Padouan, le Trévisan & le Frioul; le Roi, le Bressan, le Crémonois, le Crémasque, le Bergamasque & la Ghiéra d'Adda : on invita le Roi de Hongrie, le Duc de Ferrare, le Marquis de Mantoue & la République de Florence, à accéder au traité, pour obtenir la part qu'ils pouvoient prétendre à la dépouille des Vénitiens; c'en étoit fait de leur République. Ces ennemis, ligués pour la détruire, avoient mis autant de promptitude à effectuer leur projet, que de passion à le former.

L'Empereur exhorte les Vénitiens à satisfaire le Pape.

On ignoroit à Venise ce qui s'étoit passé à Blois; & pour donner le change au Sénat, Maximilien lui envoya deux Ambassadeurs, qui lui représenterent, avec modération, qu'il convenoit de satisfaire le Pape, au sujet de Rimini & de Faenza; qu'il étoit du devoir de leur Maître, en sa qualité d'Empereur, de protéger l'Eglise Romaine & son Chef; que si la République trouvoit de la difficulté à céder ces deux Villes, on pouvoit

remettre la chose à la décision d'un arbitre, convenu de part & d'autre; & que si on vouloit s'en rapporter au jugement de l'Empereur, il tâcheroit de le prononcer avec équité. Le Doge, en répondant aux Ambassadeurs de Maximilien, leur détailla fort au long les motifs sur lesquels la République fondoit ses justes droits sur les Villes contestées, & leur déclara, sans équivoque, que les ayant conquises sur César Borgia, à qui le feu Pape en avoit donné la souveraineté sans restriction, on ne devoit pas attendre qu'elle s'en dessaisît, & qu'on n'avoit pas besoin de recourir à des arbitres, pour décider une affaire si peu douteuse.

An. 1504. LEONARD LOREDAN, LXXV. Doge de Venise.

Louis XII envoya, peu de temps après, à Venise Jean Lascaris, qui témoigna au Sénat combien le Roi désiroit que le différend de la République avec le Pape, fût terminé par un prompt accommodement, afin qu'on pût se réunir tous ensemble pour faire la guerre aux Turcs : il ajouta que son Maître venoit de conclure une heureuse paix avec Maximilien, & qu'ils

Louis XII agit de même.

An 1504.
Leonard Loredan, LXXV Doge de Venise.

s'étoient alliés, non pour offenser aucune autre Puissance, mais pour la garantie & la défense de leurs Etats mutuels. Le Doge fit à Lascaris, au sujet de Rimini & de Faenza, la même réponse qu'il avoit faite aux Ambassadeurs de Maximilien : il dit que le Sénat voyoit avec joie la paix rétablie entre l'Empire & la France ; qu'il s'étonnoit seulement que Louis XII eût négocié cette paix sans son aveu, d'autant que par le traité de Ligue qu'ils avoient fait ci-devant ensemble, ils s'étoient obligés à ne faire, ni paix, ni alliance avec quelque Etat que ce fût, sans le consentement l'un de l'autre. Lascaris observa au Doge que Louis XII avoit réservé un délai de quatre mois, pendant lesquels il feroit libre aux Vénitiens de se faire comprendre dans le nouveau traité ; qu'ils devoient savoir gré au Roi de cette attention, & qu'il ne tenoit qu'à eux d'en faire usage.

Le Roi d'Espagne avertit en vain les Vénitiens, de l'objet du traité.

Cette observation calma les soupçons que le traité de Blois avoit fait naître, & inspira au Sénat une sécurité que les Alliés vouloient entrete-

nir, jusqu'à ce que tout fût disposé de leur part, pour fondre de concert sur les Etats de la République. On ne tarda pas d'apprendre le véritable objet de la triple alliance : ce fut le Roi d'Espagne qui en donna avis au Sénat, & qui, craignant pour son Royaume de Naples, offrit de joindre ses forces à celles de Venise, pour repousser un péril qui leur étoit commun ; mais on refusa de le croire, & cet excès de sécurité a dequoi surprendre de la part d'un Sénat accoutumé à tout prévoir & à tout craindre.

An. 1504. LEONARD LOREDAN, LXXV. Doge de Venise.

On étoit convenu d'entrer en action dès l'année suivante. Maximilien, naturellement lent & irrésolu, toujours dépourvu d'argent, eut des embarras en Allemagne, qui l'empêcherent de s'occuper des affaires de l'Italie. Une maladie imprévue mit Louis XII aux portes de la mort ; l'expédition souffrit des retardemens, & le secret fut éventé. Les Vénitiens, convaincus alors de ce qu'ils n'avoient pu croire, n'espérerent leur salut que de leur empressement à rompre la Ligue faite contr'eux ; ils crurent qu'il

An. 1505. Ils cherchent à regagner le Pape, & y parviennent.

An. 1505.
LEONARD LOREDAN, LXXV. Doge de Venise.

leur seroit aisé d'en détacher le Pape, en offrant de lui rendre Rimini, & quelques-unes des Places qu'il redemandoit; mais Jules rejetta leurs offres avec beaucoup de hauteur, & en protestant qu'il ne souffriroit point qu'ils restassent maîtres d'un seul Château de l'ancien Domaine de l'Eglise: ils lui firent de nouvelles propositions, & ils mirent tant d'art à lui insinuer combien il devoit peu compter sur Maximilien, vu la légéreté de son caractere, & la multiplicité de ses embarras, & combien il lui étoit avantageux d'obtenir une partie de ses prétentions sans frais, que Jules entra en négociation, & s'accommoda avec les Vénitiens, moyennant la cession qu'ils lui firent de huit, ou dix Places dans la Romagne.

Traité entre l'Espagne & la France.

La triple alliance étant ainsi heureusement rompue, Louis XII fut obligé de tourner ses vues d'un autre côté. Le Roi d'Espagne avoit autant d'envie de le détacher de son alliance avec Maximilien, que les Vénitiens avoient montré d'ardeur pour désunir

le Pape d'avec ces deux Princes. Il venoit de perdre ſon épouſe Iſabelle ; & par cette mort, la ſouveraineté de la Caſtille devoit paſſer à la Princeſſe Jeanne, ſa fille, femme de Philippe, fils aîné de Maximilien : il craignit que l'ambition de ſon gendre ne lui enlevât le peu d'autorité qui lui reſtoit, & chercha à la conſerver, en s'attachant à Louis XII par un ſecond mariage avec Germaine de Foix, niece de ce Prince. Ce mariage fut arrêté entr'eux, & ils aſſurerent, par un traité, les Couronnes de Naples & d'Aragon, aux enfans qui en naîtroient.

An. 1505. Leonard Loredan, LXXV. Doge de Veniſe.

Ferdinand épouſa Germaine de Foix au mois de Mars de l'année ſuivante. Louis XII, peu de temps après, accorda, aux preſſantes ſollicitations des trois Ordres de ſon Royaume, aſſemblés à Tours, de rompre l'engagement qu'il avoit pris avec Maximilien, pour le mariage de Madame Claude, ſa fille, & fit épouſer cette Princeſſe à François, Comte d'Angoulême, ſon héritier préſomptif ; ce qui prévint le démembrement de

An. 1506. Mécontentement de l'Empereur.

An. 1506.
LEONARD LOREDAN, LXXV. Doge de Venise.

plusieurs beaux Etats que Madame Claude devoit porter en dot à Charles, Duc de Luxembourg. Maximilien étoit alors occupé du soin de vaincre les obstacles que les Princes d'Italie opposoient au désir qu'il avoit de se rendre à Rome, pour y recevoir la Couronne Impériale : il songeoit également à se faire élire Roi de Hongrie, après la mort de Ladislas, qui étoit dangereusement malade : ces deux sollicitudes le mirent hors d'état de marquer à la France son ressentiment des atteintes données au traité de Blois, par le double mariage de Germaine de Foix avec Ferdinand d'Aragon, & de Madame Claude, avec le Comte d'Angoulême.

Mort de l'Archiduc Philippe. Le Roi Ferdinand va à Naples.

L'Archiduc Philippe s'étoit rendu en Espagne pour prendre possession du Royaume de Castille, dont il étoit l'héritier du chef de sa femme. Mais à peine commençoit-il à y établir son autorité, qu'il fut attaqué d'une fievre maligne, qui l'emporta en peu de jours. Ferdinand, son beau-pere, que cette mort délivroit de beaucoup d'inquiétudes, entreprit alors de faire un

voyage à Naples, pour s'assurer de ce Royaume contre les intrigues de Gonsalve de Cordoue, que l'on accusoit de s'entendre avec ses ennemis, pour le lui faire perdre : il y arriva, & eut besoin de toute son adresse pour se concilier l'amitié des Napolitains, divisés en factions.

An. 1506. LEONARD LOREDAN, LXXV. Doge de Venise.

Pendant ce temps-là Louis XII, qui ménageoit extrêmement Jules II, pour se servir de lui contre les Vénitiens, avoit ordonné au Gouverneur de Milan d'employer les troupes qui étoient à ses ordres, à réduire à l'obéissance du saint Siege, la Ville de Boulogne, que Jean Bentivoglio gouvernoit en Souverain, & celle de Pérouse, qui avoit Paul Baglioné pour Seigneur : ces deux usurpateurs ne firent aucune résistance, & le Pape reçut Boulogne & Pérouse des mains des François.

Révolution à Gênes.

Les Bourgeois de Gênes, de tout temps portés à la sédition, étoient alors en contestation avec la Noblesse, au sujet des Charges de la République, qu'ils vouloient partager avec elle. Ils exciterent, à cette occasion,

An. 1506.
LEONARD LOREDAN, LXXV. Doge de Venise.

un tumulte, dans lequel un Doria fut tué, & plusieurs autres Gentils-hommes blessés. Les mutins créerent, de leur propre autorité, huit Tribuns du Peuple, auxquels ils prétendirent que toute l'administration fût confiée. Philippe de Cleves, Seigneur de Ravenstein, & Gouverneur de Gênes pour le Roi, étoit en France; il en partit avec des troupes, pour étouffer cette rebellion. Il trouva, en arrivant, tout le Peuple soulevé; il voulut gagner les esprits par la douceur; on abusa de sa modération; on se révolta contre le Roi même. Les rebelles, au nombre de vingt mille hommes, se saisirent de plusieurs Places au bord de la Mer, & envoyerent des Députés à Louis XII, pour justifier l'insolence de leur procédé. Ce Prince crut appaiser les mutins, en leur ordonnant de mettre bas les armes, avec promesse d'oublier le passé, & d'approuver l'administration de leurs Tribuns, quelque irréguliere que fût cette innovation. Les rebelles ne s'attendoient pas à tant de ménagement; ils n'en devinrent que plus audacieux:

en ſorte que Philippe de Cleves retourna en France, & fit ſentir au Roi la néceſſité de faire marcher contre eux une Armée ſupérieure, pour les contraindre à rentrer dans le devoir.

An. 1506. LEONARD LOREDAN, LXXV. Doge de Veniſe.

An. 1507. Louis XII s'y rend, & ſoumet les rebelles.

Louis XII ſe détermina à aller en perſonne à Gênes, & ſe fit précéder par un corps de trois mille hommes : alors les Bourgeois ſéditieux de cette Ville abattirent les étendards de France, ſubſtituerent ceux de l'Empire, & élurent pour Doge un Teinturier, nommé Paul Nuovi. Le Roi arriva à Aſti avec vingt-deux mille hommes de pied, & quinze cens hommes d'armes : il fit écrire aux Génois de prévenir ſa vengeance par une prompte ſoumiſſion ; mais ceux-ci ſe croyant invincibles par leur nombre, braverent ſes menaces avec beaucoup de fierté. Le Roi s'avança à deux milles de Gênes, & ordonna l'attaque d'un Fort que les rebelles avoient élevé ſur une des montagnes ; le Fort fut emporté, après la réſiſtance la plus opiniâtre. La Ville, hors d'état de ſe défendre contre des forces ſi ſupérieures, fut obligée de ſe rendre à diſcré-

An. 1507.
LEONARD LOREDAN, LXXV. Doge de Venise.

tion. Les Députés vinrent ſe jetter aux pieds du Roi, & les arroſerent de leurs larmes, en lui demandant miſéricorde. Louis XII les fit retirer ſans leur répondre : il entra dans Gênes au milieu des pleurs & des gémiſſemens de tout le Peuple ; il fit mettre pluſieurs Bourgeois en priſon ; il annulla les privileges de la Ville, & déclara que tous les Habitans étant atteints & convaincus du crime de leze-majeſté, leurs corps & leurs biens étoient confiſqués : enſuite après avoir laiſſé quelque temps toute cette populace dans une conſternation extrême, il lui pardonna, & il n'y eut qu'un petit nombre de victimes qui furent ſacrifiées à l'expiation d'un crime qui ne devoit pas être impuni. Paul Nuovi, qui avoit été fait Doge, fut de ce nombre : on découvrit que Jules II étoit d'intelligence avec les rebelles Génois ; perfidie inconcevable de la part d'un Pape, à qui les François venoient de rendre le plus ſignalé des ſervices ; mais il étoit Génois lui-même, & d'une famille du peuple ennemie des Nobles : cet intérêt l'emporta ſur tant

d'autres considérations qui l'obligeoient à faire, pour Louis XII dans Gênes, ce que Louis XII avoit fait pour lui à Pérouse & à Boulogne.

An. 1507. LEONARD LOREDAN, LXXV. Doge de Venise.

Il reçoit à Milan les Ambassadeurs de Venise.

Dès que le Roi eut mis ordre aux affaires de Gênes, il se rendit à Milan, où il reçut le compliment que la République de Venise lui fit faire par deux de ses Ambassadeurs, Dominique Trévisani & Paul Pisani. Les Vénitiens avoient appris, avec inquiétude, le dernier traité de Louis XII avec Ferdinand, Roi d'Aragon; & comme ce Prince ne leur en avoit donné aucune connoissance, ils inféroient de ce défaut d'attention, que ses dispositions continuoient de leur être peu favorables. Ferdinand avoit eu plus d'égard pour eux; il leur avoit fait dire par son Ambassadeur, que son alliance avec la France ne diminueroit rien de son ancien attachement pour leur République, & qu'ils devoient être assurés, que loin d'y mettre des bornes, il étoit résolu de leur en donner plus de preuves que jamais. Ferdinand avoit été plus honnête, parce qu'il étoit plus faux;

An. 1507.
LEONARD LOREDAN, LXXV. Doge de Venise.
Politique de Louis XII vis-à-vis des Vénitiens.

Louis XII le fut moins, parce qu'il avoit moins de dissimulation.

Malgré les raisons qu'avoit le Sénat de se défier de la France, & quoiqu'il n'eût pas désiré de la voir triompher des rebelles de Gênes, il chargea ses Ambassadeurs de témoigner à Louis XII beaucoup de joie de ce succès. Ce Prince, sans trop compter sur la sincérité de ce compliment, le reçut avec une reconnoissance apparente. Les Ambassadeurs avoient ordre de le sonder, au sujet des menaces que l'Empereur Maximilien faisoit à la République, parce qu'elle avoit refusé de lui donner passage sur ses terres pour se rendre à Rome; cet objet parut intéressant à Louis XII: il n'étoit pas fâché de mettre obstacle aux projets d'un Empereur qui avoit toujours traversé les siens; il n'avoit plus de ménagement à garder avec lui, depuis la rupture du mariage de Madame Claude, avec Charles de Luxembourg; il exhorta les Vénitiens à tenir ferme, & leur promit de les secourir, si Maximilien leur déclaroit la guerre. Quand il leur fit cette

promeſſe, il étoit actuellement en négociation avec le Pape & le Roi Ferdinand, pour ſe liguer avec eux contre l'Etat de Veniſe : il attira même le Roi d'Eſpagne à une conférence qu'ils eurent enſemble à Savone, afin de concerter les meſures à prendre. Ferdinand venoit de contrevenir formellement au traité qu'il avoit fait avec Louis XII, en faiſant ordonner par les Etats du Royaume de Naples, que la ſucceſſion à cette Couronne appartiendroit aux enfans de ſa premiere femme. Malgré cette infidélité, Louis XII lui rendit de grands honneurs à Savone. La Ligue contre les Vénitiens fut réſolue entr'eux ; mais la concluſion du traité fut différée à un autre temps. Ferdinand ſe rembarqua pour l'Eſpagne, & Louis XII partit pour ſe rendre en France.

An. 1507. LEONARD LOREDAN, LXXV. Doge de Veniſe.

Motifs de cette conduite.

Le motif qui avoit déterminé le Roi à promettre ſon aſſiſtance aux Vénitiens, malgré les fâcheuſes diſpoſitions où il étoit à leur égard, c'eſt que Maximilien, réſolu de ſe venger de l'infraction faite au traité de Blois, avoit convoqué la Diete de l'Empire

An. 1507
LEONARD LOREDAN, LXXV. Doge de Venise.

à Conftance, pour réunir tous les Princes d'Allemagne dans le deffein de chaffer les François du Milanois. Ce Prince y étoit excité par Jules II, qui, extrêmement ingrat envers la France, voyoit avec chagrin fa Patrie privée par elle de la liberté qu'il avoit efpéré qu'elle recouvreroit. Ses Brefs à Maximilien & aux Electeurs de l'Empire, repréfentoient Louis XII comme un Roi peu fcrupuleux fur les moyens de s'aggrandir, qui n'étoit rentré en Italie avec une Armée, que pour tenir le faint Siege dans fa dépendance, & le forcer de faire pour lui, ce que fes Prédéceffeurs firent autrefois pour Charlemagne. Les Ambaffadeurs de Venife, qui étoient à la Cour de Maximilien, appuyoient ces repréfentations du Pape, en expofant les juftes fujets qu'ils avoient de fe défier des deffeins du Roi contre leur République.

Difpofitions des Princes d'Allemagne.

Les Etats de l'Empire parurent d'abord entrer avec chaleur dans les vues de leur Chef; mais le parti que prit Louis XII, après avoir foumis les Génois, de licencier fes troupes & de

retourner en France, & ſon argent diſtribué à propos en Allemagne, firent revenir les principaux de la Diete, de la prévention qu'on leur avoit inſpirée; & l'union des Etats de l'Empire contre la France, n'eut pas lieu. Maximilien obtint ſeulement des troupes & de l'argent pour aller ſe faire couronner à Rome.

An. 1507. LEONARD LOREDAN, LXXV Doge de Veniſe.

Cette négociation ne lui ayant pas réuſſi, il en entama une directement avec les Vénitiens: il leur fit propoſer, par ſes Ambaſſadeurs, une Ligue offenſive contre la France, en les menaçant, en cas de refus, de ſe joindre à la France contre eux. Cette propoſition fut vivement combattue par les Ambaſſadeurs de Louis XII, qui repréſenterent au Sénat avec force, que s'il ne s'oppoſoit pas aux entrepriſes de Maximilien, leur Maître ſeroit dans la néceſſité de paſſer les monts avec toutes les forces de ſon Royaume, & que l'Italie deviendroit le théâtre d'une guerre plus funeſte que toutes celles qui avoient précédé.

L'Empereur traite avec les Vénitiens.

Jamais le Sénat n'avoit eu à délibérer ſur une affaire de plus grande

Embarras des Vénitiens.

An. 1507.
LEONARD LOREDAN, LXXV. Doge de Venise.

conséquence ; tous les partis qu'il pouvoit prendre, étoient également critiques & dangereux : s'il se liguoit avec Maximilien contre la France, il exposoit la République à devenir la victime de la cupidité, de l'inconstance & des variations de ce Prince : s'il se liguoit avec la France contre lui, il se mettoit dans la nécessité d'attirer de nouveau les troupes Françoises en Italie ; & après ce qui s'étoit passé à Blois, il ne pouvoit être trop réservé à leur procurer des avantages : s'il se déterminoit à la neutralité, il devoit craindre que Maximilien n'effectuât la menace qu'il avoit faite de se liguer avec la France contre la République, & que Louis XII ne saisît avec empressement cette occasion de satisfaire ses ressentimens, & de poursuivre ses prétentions.

Nicolas Foscarini, Dominique Morosini & André Vénier, discuterent la chose avec beaucoup de sagacité : ils rejetterent la neutralité comme impossible dans les circonstances ; ils opinerent, que dans la nécessité de rompre avec Maximilien, ou avec

Louis XII, il y avoit plus de sûreté à s'unir au premier, qu'à se liguer avec le second, parce que l'union avec Maximilien prévenoit celui de tous les dangers que la République avoit le plus à craindre, c'est-à-dire, le renouvellement de la fatale Ligue de Blois. André Gritti fut d'un avis contraire : il soutint que le soin le plus important, devoit être de ne pas donner au Roi de France de nouveaux sujets de mécontentement ; que ce Prince avoit toute une autre activité & tout un autre pouvoir que l'Empereur ; qu'il ne demandoit pas mieux que d'avoir des prétextes de faire la guerre aux Vénitiens, & que si l'on rompoit avec lui, on auroit un appui bien foible dans l'alliance de Maximilien, toujours lent à se résoudre, & rarement en état d'agir. Cet avis l'emporta : il fut résolu qu'on temporiseroit autant qu'il seroit possible, & que si l'on étoit forcé à se décider, on se joindroit à la France contre l'Empereur.

An. 1507.
LEONARD LOREDAN, LXXV. Doge de Venise.

Ils s'unissent à la France.

On répondit donc aux Ambassadeurs de Maximilien, que si leur

An. 1507. LEONARD LOREDAN, LXXV. Doge de Venise.

Maître vouloit entrer en Italie sans Armée, non-seulement la République lui accorderoit le libre passage sur ses terres, mais qu'elle lui rendroit, avec empressement, tous les honneurs dûs à sa dignité; que si au contraire son dessein étoit de s'y faire accompagner par ses troupes, les engagemens de la République avec la France, ne lui permettoient pas de les introduire dans ses Etats; que le Sénat étoit fâché de ne pouvoir, dans ces circonstances, lui donner d'autres preuves de son dévouement; qu'il étoit lié à la France par des traités; qu'il s'étoit obligé à conserver le Duché de Milan à cette Couronne, & que, s'il entreprenoit d'y porter la guerre, les Vénitiens ne pourroient se dispenser de fournir aux François les secours dont ils étoient convenus.

Mécontentement de l'Empereur.

Maximilien, qui croyoit être sûr de l'avantage & du plaisir que la République trouveroit à se liguer avec lui contre la France, ne put dissimuler son indignation, en recevant cette réponse du Sénat : il se plaignit, avec colere, de l'aveugle préférence qu'on donnoit

donnoit à ſon ennemi ; il aſſura qu'il s'en vengeroit, & ordonna à l'Ambaſſadeur de Veniſe, Vincent Quirini, de ſortir inceſſamment de ſes Etats. Il lui reſtoit une eſpérance ; c'eſt que deux Princes d'Italie & le Pape lui-même, lui avoient promis leur ſecours : mais dès qu'ils virent que les Vénitiens n'étoient pas pour lui, ils retirerent leur parole ſous différens prétextes. Maximilien tenta en vain de ſéduire le Pape, en l'aſſurant que ſon unique but étoit de faire rendre le Duché de Milan à un des fils de Ludovic ; que ſes troupes ne paſſeroient pas le Pô, & qu'il iroit ſe faire couronner à Rome avec ſa ſuite ordinaire. Jules II refuſa conſtamment de s'engager avec ce Prince, & attendit, en bon politique, que l'effet de tant de mouvemens lui fît connoître le parti qu'il devoit favoriſer.

An. 1507. LEONARD LOREDAN, LXXV. Doge de Veniſe.

Maximilien, dont le caractere avoit toujours été de tout entreprendre & de ne rien exécuter, ne ſe laiſſa point abattre, dans cette occaſion, par les difficultés, & montra une fermeté

Il porte la guerre en Italie.

An. 1507.
LEONARD LOREDAN, LXXV. Doge de Venise.

qui ne lui étoit pas ordinaire. Il fit filer des troupes dans le Trentin & sur les frontieres du Frioul. Le Sénat, averti de la marche de ces troupes, leur opposa, dans le Frioul, Barthelemi Alviano, avec huit cens hommes d'armes, & vers le Trentin, le Comte de Pétiliano, avec quatre cens hommes d'armes & un gros corps d'infanterie. Jean-Jacques Trivulce marcha à Vérone, à la tête de cinq cens hommes d'armes François, & de cinq mille hommes d'infanterie, pour être à portée de soutenir les Vénitiens en cas d'attaque. Ceux-ci distribuerent tout ce qu'ils avoient de troupes réglées & de Milices, pour garder les passages par où les Allemands pouvoient déboucher, & leurs Provéditeurs eurent ordre de n'employer les hostilités que défensivement.

Malgré toutes ces précautions, prises pour la garde des frontieres, un corps de mille Allemands vint à bout de pénétrer par un passage qu'on n'avoit pas gardé, parce qu'on le croyoit impraticable. Il traversa le Véronois

& le Crémonois ; il étoit destiné à une entreprise sur Gênes, où quelques Nobles, qui en avoient été bannis par Louis XII, entretenoient des intelligences en faveur de Maximilien ; mais d'Amboise, Gouverneur de Milan, qui fut averti de la marche de ces Allemands, & qui soupçonna leur dessein, détacha des troupes, qui les forcerent de rétrograder ; & les Vénitiens favoriserent leur retraite au travers de leurs Etats, pour que Maximilien ne pût pas les accuser d'avoir été les aggresseurs.

An. 1507.

LEONARD LOREDAN, LXXV. Doge de Venise.

Au commencement de l'année suivante, ce Prince fit demander à Vérone, par un Héraut, le logement pour quatre mille chevaux, avec lesquels il s'étoit mis en marche pour aller se faire couronner à Rome. Le Gouverneur, après avoir pris les ordres du Sénat, répondit au Héraut, que la maniere dont son Maître se présentoit sur les frontieres de l'Etat Vénitien, avec des troupes & une grosse artillerie, décéloit des desseins bien différens de celui qui venoit d'être annoncé ; que cet appareil de

An. 1508.

Il demande le passage aux Vénitiens, qui le refusent.

An. 1508.
LEONARD LOREDAN, LXXV. Doge de Venise.

guerre donnoit à la République de justes défiances, & que s'il étoit résolu de passer de la sorte, il devoit s'attendre à trouver des oppositions.

Il commence les hostilités.

Cette réponse le décida à commencer les hostilités : il fit marcher par la gauche cinq mille hommes de pied & quatre cens chevaux, avec ordre de pénétrer dans le Frioul ; il détacha sur Rovéredo cinq cens chevaux & deux mille hommes d'infanterie, & il s'avança, avec le reste de son Armée, vers le Vicentin ; ces divers mouvemens déterminerent ceux des Vénitiens & des François. Jean-Jacques Trivulce se porta du côté de Rovéredo avec cinq cens hommes d'armes & cinq mille fantassins. Alviano, Capitaine-Général des Vénitiens, rassembla des forces supérieures dans le Frioul, où l'ennemi avoit déja surpris la petite Place de Cadore. L'Empereur s'y jetta lui-même avec le gros de son Armée, ravagea toute la frontiere, se rendit maître d'une vallée qui lui ouvroit une entrée dans le Trévisan, & se retira bientôt après à Inspruck, abandonnant son Armée à ses Généraux.

An. 1508.

LEONARD LOREDAN, LXXV. Doge de Venise.

Exploits d'Alviano, Général des Vénitiens.

On étoit à la fin de Février. Alviano surmonta tous les obstacles d'un hiver très-rude & d'un Pays coupé de montagnes : il arriva en deux jours, avec sa cavalerie, près de Cadore ; il prit une bonne position à l'entrée de la vallée ; & en attendant que son infanterie l'eût joint, il fit occuper, par les paysans du lieu, la tête de tous les défilés par où les Allemands pouvoient effectuer leur retraite ; en sorte qu'ils se trouverent tout à coup investis, & qu'ils ne virent plus d'autre ressource que de forcer le camp retranché d'Alviano : ils l'attaquerent ; mais ils furent vivement repoussés, poursuivis, mis en déroute : cette action leur couta plus de mille hommes tués, & près de trois mille prisonniers. Alviano, habile à profiter de sa victoire, reprit Cadore, chassa tous les Allemands du Cadorin, entra sur les terres de la Maison d'Autriche, s'empara de plusieurs Châteaux, mit le siege devant Gorice, & l'emporta ; s'avança sur Trieste, & étant secondé par une flotte aux ordres de Jérôme Contarini, il soumit

An. 1508.

LEONARD LOREDAN, LXXV Doge de Venise.

Ils font une treve avec l'Empereur, sans l'aveu du Roi.

cette Place en peu de jours, & reprit ensuite tout ce que les Autrichiens possédoient en Istrie.

La rapidité de ses conquêtes & le peu de succès que les troupes Impériales avoient eu du côté de Rovéredo, où Trivulce les avoit tenus en échec pendant toute la campagne, humilierent Maximilien : il proposa une treve aux Vénitiens, qui ne voulurent l'accorder, qu'avec le consentement du Roi de France. Trivulce, à qui Louis XII avoit donné ses instructions & ses pouvoirs, refusa la treve, à moins qu'on n'y comprît tous les Alliés que la France avoit au-delà des monts. Zacharie Contarini lui représenta, de la part du Sénat, que la guerre n'ayant que la défense de l'Italie pour objet, la treve ne devoit avoir lieu que pour la seule Italie ; & comme Maximilien offroit de laisser à la République toutes les Places qu'elle venoit de conquérir, avec la liberté de les fortifier, le Sénat, malgré l'opposition de Trivulce, & sans égard pour ses protestations, donna ordre à Contarini de conclure la treve pour trois ans avec

Paul de Lichtenftein, Plénipotentiaire de l'Empereur. Le traité fut figné le 20 Avril, & on laiffa trois mois au Roi de France pour s'y faire comprendre.

An. 1508. Leonard Loredan, LXXV. Doge de Venife.

Louis XII en eft irrité.

Louis XII fut très-irrité de ce procédé des Vénitiens, & il en parla vivement à Antoine Condolmier, leur Ambaffadeur à fa Cour. Mais la République avoit-elle eu fi grand tort de conclure, malgré la France, une treve qui lui affureroit de fi grands avantages, fur-tout n'ayant pris les armes que pour empêcher l'Empereur de porter la guerre en Italie, & cet objet étant rempli? Louis XII auroit voulu occuper plus long-temps les troupes Impériales loin des Pays-Bas, où il défiroit reprendre la qualité de Curateur durant la minorité du jeune Charles d'Autriche, qui lui avoit été attribuée par le teftament de l'Archiduc Philippe, & dont les Flamands avoient tranfporté les droits à Maximilien. Etoit-il jufte que les Vénitiens facrifiaffent leurs plus beaux intérêts, à une vue qui leur étoit fi étrangere? Et toute autre Puiffance,

An. 1508.
LEONARD LOREDAN, LXXV. Doge de Venise.

dans les mêmes conjonctures, n'auroit-elle pas agi comme eux ? Cependant ce fut cette infidélité apparente qui hâta la conclusion de la fameuse Ligue de Cambrai.

Ligue de Cambrai.

L'Empereur, forcé de signer, avec les Vénitiens, une treve déshonorante, méditoit contre eux des projets de vengeance : il s'appliqua à ranimer dans le cœur de Louis XII, les anciens ressentimens qu'il lui avoit inspirés, & ne désespéra pas de renouveller avec lui l'engagement qu'ils avoient pris à Blois quelques années auparavant. Il se servit, pour cela, de l'occasion d'un traité qu'ils eurent à négocier ensemble, pour assoupir certains différends entre le Duc de Gueldre & Charles d'Autriche : il employa, pour cela, les talens de Marguerite d'Autriche, sa fille, Gouvernante des Pays-Bas. On convint de tenir un Congrès à Cambrai, où le Cardinal d'Amboise, au nom du Roi, & Marguerite d'Autriche, au nom de l'Empereur, signerent publiquement une convention, qui suspendoit les inimitiés des deux Cours, & qui termi-

noit les conteſtations entre le Duc de Gueldre & la Maiſon d'Autriche : cette négociation n'avoit été ſolemnellement entamée, que pour donner le change, & pour jetter un voile ſur la Ligue qu'on avoit deſſein de former contre les Vénitiens. L'Empereur & le Roi étoient fermement réſolus de les pouſſer à bout : ils s'étoient aſſurés du Pape & du Roi d'Eſpagne, qui avoient, l'un & l'autre, à retirer des mains des Vénitiens, une partie de leurs Domaines.

An. 1508.
Leonard Loredan, LXXV. Doge de Veniſe.

Il fut arrêté que ces quatre Puiſſances réuniroient leurs forces pour recouvrer tout ce qui avoit été démenbré de leurs Etats, au profit de la République ; qu'on entreroit en campagne au premier d'Avril de l'année ſuivante ; que pour ſauver à l'Empereur le reproche d'avoir violé la treve, le Pape le ſommeroit, en ſa qualité de Protecteur du ſaint Siege, de lui fournir des troupes auxiliaires ; que le Pape joindroit les armes ſpirituelles aux temporelles, en lançant l'excommunication & l'interdit contre la République ; qu'aucun des confédérés

[...]ditions du traité.

An. 1508.
LEONARD LOREDAN, LXXV. Doge de Venise.

ne pourroit faire, ni paix, ni treve, que du consentement de tous; qu'on engageroit les Ducs de Savoie & de Ferrare, & le Marquis de Mantoue, à entrer dans l'alliance; & qu'enfin si les Vénitiens sollicitoient l'appui des Turcs, on presseroit de toute part les hostilités, pour rendre cette ressource inutile. Le Cardinal d'Amboise & Marguerite d'Autriche signerent le traité le 10 Décembre; & il fut bientôt après ratifié par Louis XII & Maximilien.

An. 1509.
Partage entre les confédérés.

Le Duc de Savoie accéda à cette alliance, ainsi que le Duc de Ferrare & le Marquis de Mantoue. Le Roi de Hongrie fut invité à la même accession; mais quoiqu'il y eût autant d'intérêt que les autres pour le recouvrement de la Dalmatie, ancienne dépendance de son Royaume, il ne voulut point se mêler de cette querelle : chacun des confédérés prétendoit à une partie des Etats de la République; le Pape vouloit Ravenne, Rimini, Faenza, Imola, Cervia & Césene; l'Empereur se réservoit le Véronois, le Padouan, le Vicentin, le Trévisan, le Frioul

& l'Iſtrie ; le Roi de France ſe propoſoit de recouvrer les Provinces de Breſſe, de Bergame, de Crême, le Crémonois & la Ghiera d'Adda. Le Duc de Savoie vouloit le Royaume de Chypre ; le Duc de Ferrare redemandoit le Poléſin ; le Marquis de Mantoue en vouloit à quelques Châteaux conquis ſur lui par les Vénitiens ; & le Roi d'Eſpagne vouloit les chaſſer de Trani, de Brindes, d'Otrante, de Gallipoli & de toutes les Places qu'ils occupoient ſur les côtes du Royaume de Naples ; en ſorte que ſi cette fameuſe Ligue avoit eu le ſuccès qu'on devoit naturellement en attendre, la République de Veniſe auroit vu ſa puiſſance preſque reſtreinte à ſes premieres bornes.

An. 1509. LEONARD LOREDAN, LXXV. Doge de Veniſe.

Craintes du Sénat.

Le Sénat avoit les yeux ouverts ſur les conférences de Cambrai ; leur durée & le myſtere dont on les couvroit, lui fit naître des ſoupçons & des craintes. Ses Ambaſſadeurs, dans les Cours étrangeres, ſe donnoient de grands mouvemens pour découvrir ce qui avoit été négocié à Cambrai. Georges Piſani s'entretenant un

An. 1509.
LEONARD LOREDAN, LXXV. Doge de Venise.

jour familiérement avec le Pape, la conversation roula sur les Villes de Rimini & de Faenza. Jules II lui dit d'un air de confiance : » Pourquoi » votre Sénat ne me propose-t-il pas » quelques-uns de ses Nobles, à qui » je conférerois les Vicariats de Rimini & de Faenza, & qui paieroient » tribut à la Chambre Apostolique ? » De cette façon, la République acquerroit, dans la personne de ses » citoyens, la possession légitime de » ces deux Domaines. » Pisani lui répondit, que l'usage n'étoit point à Venise de donner des souverainetés à de simples citoyens; & il jugea cette proposition si opposée à la constitution de la République, qu'après l'avoir rejettée d'une maniere assez seche, il ne crut pas qu'il fût nécessaire d'en rendre compte au Sénat : en quoi, dit l'Historien Justiniani, cet Ambassadeur fit une très-grande faute; car si le Sénat avoit été informé de la proposition du Pape, il auroit pu faire un arrangement, capable de prévenir les maux qui arriverent depuis.

An. 1509.

LEONARD LOREDAN, LXXV. Doge de Venise.

Jules II n'avoit point encore ratifié la Ligue de Cambrai, lorsqu'il proposa à Pisani cet accommodement : il craignoit que cette Ligue n'augmentât dangereusement la puissance de Maximilien & de Louis XII en Italie, & il auroit bien voulu trouver un autre moyen de réunir au saint Siege ses anciens Domaines. Voyant donc que l'Ambassadeur de Venise n'avoit eu aucun égard à sa premiere proposition, il lui révéla ce qui avoit été négocié mystérieusement à Cambrai ; il lui fit sentir vivement tout ce que la République avoit à craindre du concours des principales Puissances de l'Europe, qui avoient résolu sa destruction : il offrit de ne pas ratifier la Ligue, & même d'employer son autorité pour la faire échouer, si on consentoit à lui restituer Rimini & Faenza.

Le Pape lui dévoile le secret de la Ligue.

Pisani se hâta d'informer le Sénat de ce que le Pape venoit de lui confier. Dans un état de crise si violent, il étoit difficile de prendre une détermination qui fût sans danger. Les premieres délibérations roulerent sur

Sentimens divers des Sénateurs.

An. 1509.
LEONARD LOREDAN, LXXV. Doge de Venise.

les moyens de désunir & de dissoudre cette Ligue formidable : on discuta l'offre du Pape, & plusieurs Sénateurs furent d'avis de l'accepter ; mais Dominique Trévisani représenta qu'il n'y avoit aucune sureté à traiter avec Jules II ; qu'il donneroit des paroles, sans intention de les tenir ; que si on lui montroit de la crainte en lui cédant Rimini & Faenza, il en abuseroit pour redemander encore Cervia & Ravenne ; & que quand même les Vénitiens porteroient vis-à-vis de lui la complaisance à l'extrême, on ne devoit pas s'attendre qu'il eût jamais un vrai zele pour leurs intérêts : cette représentation étoit si conforme à l'idée que Jules II avoit donnée de son caractere, qu'on rejetta sa proposition d'une voix presque unanime. Le Sénat auroit sans doute mieux fait de montrer au Pape plus de confiance ; il auroit pu l'intéresser à sa cause, en le ménageant un peu davantage, & en lui faisant sentir ce qu'il avoit à craindre pour lui-même d'une Ligue qui livroit l'Italie au joug des Puissances étrangeres : mais quand la

An. 1509.

LEONARD LOREDAN, LXXV. Doge de Venise.

bonne-foi est bannie des négociations, quand on voit qu'en sacrifiant beaucoup de choses, on ne peut s'assurer de rien, & qu'il y a un égal danger à fléchir & à ne pas fléchir, la vraie politique semble prescrire la fermeté, comme le sentiment le plus honorable. Quoi qu'il en soit, sur le refus des Vénitiens, le Pape ratifia la Ligue; & lorsqu'ils voulurent lui faire de nouvelles propositions, il les rejetta très-fiérement.

Ils ne tenterent rien auprès de la France & de l'Espagne : ils étoient trop sûrs des dispositions de Louis XII, pour espérer de le faire changer d'avis ; ils se défioient trop des artifices de Ferdinand, pour ne pas prévoir qu'il en useroit à leur égard, comme Jules II lui-même ; qu'il profiteroit de leur embarras pour leur arracher les Villes qu'ils occupoient dans la Pouille; & qu'après avoir obtenu d'eux cette satisfaction, il s'emploieroit foiblement pour eux auprès des autres Alliés. Ils se contenterent d'agir auprès de l'Empereur, qu'ils crurent plus facile à séduire, à cause de son

An. 1509.
LEONARD LOREDAN, LXXV. Doge de Venise.

caractere irrésolu & du dérangement habituel de ses Finances, qui mettoit communément des obstacles invincibles aux entreprises qu'il avoit le plus à cœur : mais il refusa d'admettre à son audience l'Ambassadeur qu'ils lui envoyerent ; & ce refus leur fit comprendre que la partie étoit tellement liée, qu'il ne seroit plus en leur pouvoir de la rompre : ils eurent, en même-temps, une copie du manifeste publié par l'Empereur, en conséquence du traité qui avoit été signé à Cambrai. Le voici tel que Pierre Justiniani l'a inséré dans son Histoire.

Manifeste de l'Empereur.

Maximilien, par la miséricorde de Dieu, Empereur des Romains, toujours Auguste, Roi d'Allemagne & de Hongrie, Archiduc d'Autriche, de Bourgogne, de Lorraine, de Styrie & de Carinthie, Marquis du saint Empire Romain, &c. Nous reconnoissons & nous voulons qu'il soit connu à tous par ces présentes, que notre très-saint Pere & Seigneur en Jesus-Christ Jules, par la divine providence, souverain Pontife de la sainte Eglise Romaine & Universelle,

An. 1509.
LEONARD LOREDAN, LXXV Doge de Venise.

nous auroit plusieurs fois averti, ainsi que le sérénissime & excellentissime Prince le Seigneur Louis, Roi de France, notre très-cher frere, & les autres Princes Chrétiens, que comme vrais & fideles enfans de l'Eglise, nous devions donner nos soins à la conservation de la République chrétienne, qui souffre de jour en jour de grandes pertes de la part des Turcs barbares & des autres Infideles, & assister le Siege Apostolique & Sa Sainteté, pour le recouvrement des biens que les Vénitiens, contre toute foi, toute honnêteté, tout sentiment de religion & de justice, ont envahis tyranniquement, usurpés & occupés depuis plusieurs années sur le patrimoine de saint Pierre & de la sainte Eglise Romaine, qu'ils occupent encore présentement, & retiennent induement, & sans aucun titre légitime: nous Empereur susdit, voulant obéir à cet avertissement du Saint-Pere, par le respect sincere que nous portons au Siege Apostolique, nous avons toujours été disposés, à l'exemple de nos Prédécesseurs, à embrasser avec zele la

An. 1509. LEONARD LOREDAN, LXXV. Doge de Venise.

défense de la République chrétienne & du saint Siege Apostolique, dont nous sommes l'avoué & le protecteur: considérant en outre les injures & les dommages très-graves que les susdits Vénitiens ont fait éprouver violemment, non-seulement au saint Siege Apostolique, mais au Saint Empire Romain, à la Maison d'Autriche, aux Ducs de Milan, aux Rois de Naples & à plusieurs autres Princes, en occupant & usurpant tyranniquement leurs biens, possessions, Villes & Châteaux, comme s'ils avoient projetté leur ruine commune; nous estimons qu'il est, non-seulement utile, salutaire & honorable, mais encore nécessaire, que tous étant excités à une juste vengeance, accourent enfin pour réprimer la cupidité & l'ambition insatiable des Vénitiens, comme pour éteindre un incendie qui les intéresse tous, & qu'unissant leurs forces, ils recouvrent les biens envahis & occupés par lesdits Vénitiens.

C'est pour ce sujet que nous avons envoyé derniérement dans notre Ville Impériale de Cambrai, notre très-

chere fille Marguerite, Archiducheſſe d'Autriche, qui, en vertu de notre plein pouvoir, & ayant procuration ſpéciale de notre part, après avoir conclu une paix générale entre nous & le ſuſdit ſéréniſſime Roi de France, notre cher frere, avec le révérendiſſime Pere en Jeſus-Chriſt Georges d'Amboiſe, Archevêque de Rouen, Cardinal-Prêtre de l'Egliſe Romaine, du titre de ſaint Sixte, & Légat *à latere* dans toute l'étendue du Royaume de France, muni des pleins pouvoirs de notre très-ſaint Pere, & de notre frere le ſéréniſſime Roi de France, & avec le Chevalier d'Albion, Ambaſſadeur plénipotentiaire du ſéréniſſime Roi d'Aragon, a traité, fait, conclu, ſigné & juré une alliance, confédération, union & ligue contre les ſuſdits Infideles, & pareillement contre les Vénitiens, conformément aux articles convenus, dont la teneur eſt mot à mot comme il ſuit : Ayant aujourd'hui, avec le Seigneur Cardinal de Rouen, & au nom de l'Empereur & du Roi très-Chrétien, conclu une paix générale & une confédération, dans

An. 1509. LEONARD LOREDAN, LXXV. Doge de Veniſe.

An. 1509.
LEONARD LOREDAN, LXXV. Doge de Venise.

laquelle, entr'autres, nous avons compris notre très-ſaint Pere Jules II & le ſéréniſſime Roi d'Aragon, réſervant aux parties contractantes un délai de quatre mois, pour nommer leurs autres Alliés, & les faire comprendre dans la préſente confédération; & comme les Vénitiens ont depuis long-temps occupé avec violence & tyrannie, au grand détriment du ſaint Siege, de l'Empire, de la Maiſon d'Autriche, du Roi très-Chrétien & du Roi d'Aragon; qu'ils occupent encore préſentement, & retiennent pluſieurs Provinces, Villes & Domaines qui appartiennent de plein droit à ces Princes, nous avons arrêté & nous ſommes convenus que, ni l'Empereur, ni le Roi très-Chrétien, ne pourront nommer, au nombre de leurs Alliés, ni le Doge, ni la ſeigneurie de Veniſe, ni aucun des autres ennemis communs, contre leſquels la guerre a été réſolue, ni les comprendre, en aucune maniere, dans la Ligue faite de ce jour; qu'au contraire, les ſuſdits Doge & ſeigneurie de Veniſe, & tous ceux qui leur

obéiſſent, ſeront formellement exclus de la préſente confédération. Il a été auſſi arrêté & convenu, qu'il y auroit Ligue ſpirituelle, union, amitié & confédération entre notre Saint-Pere le Pape & les ſuſdits Empereur des Romains, Rois de France & d'Aragon, contre le Doge & la ſeigneurie de Veniſe & tous leurs Sujets, pour le recouvrement de tout ce qui a été perdu. De plus, pour hâter le ſuccès de l'expédition, il a été arrêté & convenu, que les Rois de France & d'Aragon ſe mettroient en campagne le premier jour du mois d'Avril prochain, avec les troupes & l'artillerie néceſſaires; qu'ils commenceroient tout de ſuite les hoſtilités contre les Vénitiens, & qu'ils ne mettroient point bas les armes, que le ſaint Siege n'ait entiérement recouvré Ravenne, Cervia, Faenza & Rimini, avec leurs territoires, & les Châteaux du Pays d'Imola & de Céſene, avec leurs dépendances, ainſi que tout ce que les Vénitiens occupent & retiennent de l'Etat & des droits de l'Egliſe Romaine; que le ſuſdit Empereur des

An. 1509.
LEONARD LOREDAN, LXXV. Doge de Venise.

Romains n'ait recouvré Rovéredo, Vérone, Padoue, Vicense, Trévise, le Frioul, avec leurs territoires & dépendances, le Patriarchat d'Aquilée, avec tout ce qui en dépend, ainsi que tous les autres Domaines envahis par les Vénitiens dans la derniere guerre, & tout ce qu'ils occupent des Terres & Etats de la Maison d'Autriche; que pareillement le Roi très-Chrétien n'ait entiérement recouvré Bresse, Bergame, Crême, Crémone, la Ghiera d'Adda, avec leurs districts, territoires & dépendances, & généralement tout ce qui a appartenu anciennement au Duché de Milan & aux prédécesseurs du Roi très-Chrétien dans ce Duché; & qu'enfin le sérénissime Roi d'Aragon n'ait recouvré de même tout ce que les Vénitiens ont envahi, de quelque maniere que ce soit, dans le Royaume de Naples, & ce qu'ils y occupent présentement, par usurpation, ou autrement, c'est-à-dire, Trani, Brindes, Otrante, Gallipoli & autres lieux en dépendans. *Item*, l'illustre Duc de Savoie pour le Royaume de Chypre; le Duc de Ferrare &

le Marquis de Mantoue pour le recouvrement de ce que les Vénitiens leur retiennent, pourront se joindre à cette Ligue, & être admis dans la présente confédération : on réserve de même au séréniſſime Roi d'Angleterre, le pouvoir de s'y faire comprendre, soit pour l'offensive, soit pour la défensive, soit pour l'une & l'autre, ainsi que bon lui semblera.

An. 1509. LEONARD LOREDAN, LXXV. Doge de Venise.

Grand étonnement du Sénat, & ses préparatifs de défense.

Ce soulévement de toute l'Europe contre la République de Venise, étonna le Sénat. Il ne pouvoit comprendre que tant de Princes fiſſent leur intérêt capital d'abattre la puiſſance des Vénitiens, à qui on ne pouvoit reprocher que d'avoir profité plus habilement que les autres, des occasions de s'aggrandir : il ne s'abandonna point à un aveugle désespoir ; il ne s'occupa que de la néceſſité de se hâter de multiplier ses défenses. La grandeur du péril enflamma l'ardeur & le zele de tous les citoyens : ils dévouerent courageusement leur fortune & leur vie pour le salut de la patrie ; & le Sénat, encouragé lui-même par leur fidélité généreuse & intrépide, envisagea,

An. 1509
LEONARD LOREDAN, LXXV. Doge de Venise.

avec moins de crainte, la tempête qui devoit bientôt l'agiter : il assembla une Armée de trente mille hommes de pied, & de dix mille hommes de cavalerie ; il choisit pour son Capitaine-Général, Nicolas des Ursins, Comte de Pétiliano, lui donna Barthelemi Alviano pour Lieutenant-Général, & lui joignit Georges Cornaro & André Gritti, en qualité de Provéditeurs. Cette Armée étoit presque toute composée de vieilles-troupes, commandées par de bons Officiers : les magasins furent formés à propos, & les canons, tirés des Arsenaux, fournirent une artillerie nombreuse.

On concerte les opérations.

Les attentions du Sénat se porterent à tout ce qui pouvoit être objet de défense & moyen de sûreté : il fit armer une flotte sur le Lac de Garde, aux ordres de Zacharie Lorédan ; il envoya une autre flotte plus nombreuse sur les côtes de la Pouille, aux ordres de Jean Mauro ; & Sébastien Mauro fut chargé de conduire dans le Pô & dans l'Adige, une troisieme flotte de barques armées. Lorsque toutes ces dispositions furent faites, les

les Généraux furent appellés au Sénat, pour arranger le plan des opérations. Ce qu'on avoit principalement à prévenir, c'étoit le premier effort des François : car on ne doutoit pas qu'ils ne fussent plus prompts que les autres à commencer la guerre. Le Roi d'Espagne étoit retenu chez lui par des embarras, au sujet de l'administration de la Castille, & ne se pressoit point d'envoyer des troupes en Italie. L'Empereur demandoit de l'argent aux Flamands, & ne paroissoit pas devoir l'obtenir si-tôt. Il étoit sûr que le Pape n'agiroit qu'autant qu'il y seroit excité par le succès des autres confédérés. Dans ces circonstances, l'objet essentiel qu'on avoit à remplir, étoit de résister aux François.

An. 1509.
LEONARD LOREDAN, LXXV. Doge de Venise.

Alviano proposa de marcher en force dans le Milanois, tandis que l'Armée de France étoit encore au-delà des monts, & d'y établir le théâtre de la guerre. Il est certain que les frontieres d'un Etat ne sont jamais mieux défendues, que par une Armée qui a pénétré de bonne heure dans le pays ennemi, & qui en impose

L'avis des Généraux est rejetté.

An. 1509. LEONARD LOREDAN, LXXV. Doge de Venise.

par la hardiesse de ses mouvemens; mais le Comte de Pétigliano ne fut point de cet avis : il prétendit que si on s'engageoit dans le Milanois, on se trouveroit dans la nécessité de mettre les choses au hasard d'une bataille; que les François ne manqueroient pas de la présenter avec leur impétuosité ordinaire; qu'il seroit difficile de l'éviter, & que si on étoit défait, les frontieres de la République n'auroient plus de défense; qu'il étoit beaucoup plus prudent de choisir une position sur les bords de l'Oglio, où l'Armée se retrancheroit; que de là on seroit à portée d'envoyer du secours aux Places contre lesquelles les François devoient jetter leur premier feu, & de les incommoder eux-mêmes beaucoup, en attaquant leurs fourrageurs, & en interceptant leurs convois; qu'en occupant le camp d'Orcinuovi, il seroit facile de fortifier ce poste, de maniere à ne pouvoir être attaqué sans un grand désavantage, & que tant qu'on pourroit s'y maintenir, il seroit impossible aux François de rien entreprendre de considérable. Les

Sénateurs discuterent ces deux sentimens, & ne gouterent, ni l'un, ni l'autre : le premier leur parut d'une exécution trop hasardeuse ; ils trouverent trop de timidité dans le second, & ils jugerent que l'Armée, campée plus avant sur les bords de l'Adda, couvriroit mieux la frontiere : ils ordonnerent aux Généraux de s'y porter, & leur défendirent d'en venir aux mains, à moins qu'il n'y eût nécessité urgente, & espérance presque certaine de vaincre. Restreindre ainsi les pouvoirs de ceux à qui on confie le commandement des Armées, c'est annoncer, ou qu'on n'est pas sûr de leur zele, ou qu'on a peu d'idée de leurs talens. Si le pouvoir, ou la volonté de bien faire leur manque, il seroit beaucoup plus sage de ne pas les employer.

An. 1509. LEONARD LOREDAN, LXXV. Doge de Venise.

Jean Lascaris, Ambassadeur de France à Venise, eut ordre du Sénat de se retirer. Louis XII fit signifier le même ordre à Antoine Condolmier, Ambassadeur de la République à sa Cour : cependant en le renvoyant, il voulut lui faire le présent ordinaire

Renvoi mutuel des Ambassadeurs. Déclaration de guerre de la part de la France.

An. 1509.
LEONARD LOREDAN, LXXV. Doge de Venise.

d'une chaîne d'or ; mais Condolmier le refusa, en disant qu'il n'avoit garde de recevoir les bienfaits d'un Prince ennemi de la République, & qui se disposoit à lui faire la guerre. Louis XII entra avec son Armée en Italie au commencement d'Avril : il envoya son Roi d'armes aux Vénitiens, pour leur déclarer la guerre avec les formalités ordinaires. Le Roi d'armes se rendit directement à Crémone, où le Commandant lui donna un trompette qui le conduisit à Venise. Il fut introduit au College, & dit ces paroles au Doge, d'un ton fier & menaçant : » Je » vous déclare la guerre au nom de » Louis mon Roi, à vous Prince & à » vous Vénitiens, comme étant les » usurpateurs & les ravisseurs perfides » du Domaine étranger : il vient lui- » même reprendre à main armée, ce » que vous avez envahi par force sur » de légitimes maîtres, & que vous » retenez avec injustice depuis si long- » temps. » Le Doge lui répondit d'un air grave : » François, cette Républi- » que ne possede rien injustement, ni » en Italie, ni ailleurs ; elle n'a jamais

» manqué de foi à perſonne ; elle a » toujours obſervé religieuſement tous » les traités. Allez donc, & dites de » notre part à votre Roi, qu'avec l'ai- » de de Dieu, nous ſoutiendrons la » guerre que vous nous déclarez avec » tant d'arrogance, & que nous eſpé- » rons que le ciel punira les François » du crime qu'ils commettent, en vio- » lant la foi qu'ils nous avoient don- » née. »

An. 1509.
LEONARD LOREDAN, LXXV. Doge de Veniſe.

Hoſtilités des François.

Le Comte de Pétigliano étoit campé à Pontévico ſur l'Oglio, lorſque Charles d'Amboiſe, Gouverneur de Milan, & Jean-Jacques Trivulce, entreprirent de s'aſſurer d'un bon poſte ſur la rive gauche de l'Adda, afin d'avoir la liberté de pénétrer par-là dans les Etats de la République, & d'y étendre les hoſtilités & les contributions. Ils prirent avec eux trois mille chevaux, ſix mille fantaſſins & de l'artillerie, paſſerent l'Adda, inveſtirent le Fort de Trévi, le forcerent de ſe rendre, firent la garniſon priſonniere, avec le Gouverneur Paul Memmo. Ce coup de main fut effectué avec toute la vivacité que les Fran-

An. 1509.
LEONARD LOREDAN, LXXV. Doge de Venise.

çois ont coutume de mettre dans leurs opérations militaires, & que les Italiens nomment *la furia francese*; delà d'Amboise & Trivulce se porterent sur Caravaggio, se flattant de l'emporter d'emblée comme Trévi : ils essayerent l'escalade; mais ils trouverent la garnison en défense, & furent repoussés avec perte. En même-temps le Marquis de Mantoue, avec un corps de François, joint à ses propres troupes, s'empara de Casal-Major, & alloit prendre Azola, lorsqu'Alviano marcha à lui avec des forces supérieures, le contraignit d'abandonner le siége d'Azola, & reprit Casal-Major.

Le Pape excommunie les Vénitiens.

Jules II, très-animé contre les Vénitiens, n'eut pas plutôt appris que Louis XII étoit arrivé à Milan avec une Armée brillante, & que les hostilités étoient commencées en Lombardie, qu'il se hâta de remplir un des engagemens qu'il avoit pris en signant la Ligue de Cambrai. Il publia une Bulle, dans laquelle il rappelloit en détail toutes les prétendues usurpations faites par les Vénitiens sur l'Etat de l'Eglise, & les entreprises conti-

nuelles de leur Sénat, contre l'autorité du ſaint Siége ; il les ſommoit de rendre tous les Dòmaines qu'ils avoient envahis du patrimoine de ſaint Pierre ; il leur aſſignoit vingt-quatre jours pour tout délai ; & en cas de déſobéiſſance de leur part, il ſoumettoit à l'excommunication & à l'interdit, la Ville & les Etats de Veniſe, ainſi que tous les lieux qui donneroient aſyle à un ſeul Vénitien : il dénonçoit la République comme coupable du crime de leze-majeſté, divine & humaine ; il lui déclaroit la guerre comme à l'ennemie du nom Chrétien, permettant à quiconque de courir ſus aux Vénitiens, & exhortant à ſe ſaiſir de leurs biens & de leurs perſonnes.

An. 1509. LEONARD LOREDAN, LXXV. Doge de Veniſe.

Ils appellent au futur Concile.

Les Vénitiens, accoutumés depuis long-temps à braver ces vains foudres que les Papes, par un étrange abus de leur autorité ſpirituelle, étoient alors en habitude de lancer contre ceux qui entreprenoient ſur leur pouvoir temporel, ſe conduiſirent, à l'égard de Jules, comme ils avoient fait, quelques années auparavant, à l'égard de Sixte IV. Le Sénat fit dreſſer un acte

d'appel au futur Concile, qui fut affiché aux portes des Basiliques de Rome, & accompagné d'un manifeste, où la conduite du Pape & des François envers les Vénitiens, étoit exposée de la maniere la plus odieuse.

An. 1509. LEONARD LOREDAN, LXXV. Doge de Venise.

Guerre dans la Romagne.

Les troupes de l'Eglise étoient déja entrées sur le territoire de Faenza, & assiégoient Brégésella, Place forte par sa situation, & où il y avoit huit cens hommes de garnison. Un corps de troupes Vénitiennes aux ordres de Paul Manfroné, occupoit une hauteur voisine, & étoit à portée de secourir la Place. Les ennemis, après avoir tenté divers moyens de la soumettre, partagerent leur petite Armée en deux corps : ils embusquerent la premiere division dans un bois qu'ils avoient à leur gauche, & vinrent à la seconde présenter fiérement le combat à Manfroné : celui-ci engagea l'action sans hésiter; & étant secondé par une sortie que fit la garnison, il poussoit vivement les ennemis, lorsque tout à coup leur premiere division sortit du bois, & le prit en flanc. Ce mouvement arrêta l'impétuosité

An. 1509. LEONARD LOREDAN, LXXV. Doge de Venise.

de Manfroné ; il fut poussé à son tour, rompu & forcé de se replier en désordre sur Brégésella. Les ennemis le poursuivirent sans lui donner le temps de se rallier ; ils entrerent dans la Ville pêle mêle avec ses soldats, & en firent un grand massacre. Manfroné s'enferma dans le Château, & s'y défendit encore quelques jours ; mais enfin, prêt à être emporté d'assaut, il se rendit prisonnier avec tous ses soldats.

Le Duc d'Urbin, neveu du Pape, commandoit les troupes de l'Eglise. Après qu'il eut soumis Brégésella, il se porta, avec son Armée victorieuse, sur Rullio, dans l'Etat de Ravenne. A peine en avoit-il commencé le siege, que le Gouverneur de Ravenne envoya contre lui un fort détachement, aux ordres de Jean Gréco. Le Duc d'Urbin attaqua ce détachement, & le défit. Rullio capitula le lendemain, & se rendit à discrétion ; Faenza eut quelques jours après le même sort.

Fin du Livre trentieme.



SOMMAIRE

DU LIVRE TRENTE ET UNIEME.

Entrepriſe du Général Vénitien. Sentiment oppoſé d'Alviano. Premier ſuccès des troupes Vénitiennes. Mouvemens des François. Sageſſe du Général Vénitien. Il marche à l'ennemi. Les François engagent le combat. Bataille d'Agnadel. Suites funeſtes pour les Vénitiens. Action généreuſe de Paul Barbo. Progrès des troupes Françoiſes. Harangues de Gritti au peuple de Breſſe. Elle eſt ſans effet. Conquêtes des François. Les Vénitiens ſont battus de tout côté. Le Sénat cherche à diſſoudre la Ligue. Le Pape paroît s'adoucir à l'égard des Vénitiens. Grande bonne-foi de Louis XII.

L'Empereur arrive dans le Trentin. Louis XII se dispose à retourner en France. Trévise est conservée aux Vénitiens. Ils projettent une entreprise sur Padoue. Avis timide du Doge. Avis plus courageux de Mollino. Il est suivi. Padoue est surpris par les Vénitiens. Louis XII retourne en France. Ambassade des Vénitiens à Rome. L'Empereur refuse leurs Ambassadeurs. Guerre dans le Frioul. Et en Istrie. L'Empereur assiége Padoue. Le Marquis de Mantoue prisonnier à Venise. Effroi des gens de la campagne. Générosité du Doge. Grand effet qu'elle produit. Etat des forces des ennemis. Endroit de l'attaque. Attaques des ennemis infructueuses. Projet de Ligue des Vénitiens avec les Turcs. Le siége de Padoue est levé. Avantages des Vénitiens. Guerre contre le Duc de

Ferrare. Succès de cette guerre. Flotte des Vénitiens détruite. Mort du Comte de Pétigliano. La division se met parmi les Alliés. Animosité de l'Empereur contre les Vénitiens. Intrigues du Pape contre la France. Il absout les Vénitiens. Il les favorise ouvertement. Il veut forcer le Duc de Ferrare à se détacher de la France. Sa conduite vis-à-vis l'Empereur & la France. Opérations des Vénitiens. Le Pape veut enlever Gênes à la France. Conduite vigilante du Maréchal de Chaumont. Vains efforts des Vénitiens contre Vérone. Nouvelle entreprise contre Gênes. Intrigues du Pape. Il veut pousser à bout le Duc de Ferrare. Progrès des Vénitiens. Opérations dans la Romagne. Concile en France contre le Pape. Activité du Maréchal de Chau-

mont. Il projette de ſurprendre le Pape dans Boulogne. Le Pape ſe tire d'embarras. Il continue la guerre au milieu de l'hiver. Il aſſiege la Mirandole, & la prend. Accord qu'il fait au ſujet de Modene. Il ordonne le ſiege de Ferrare. Il veut détacher l'Empereur de ſon alliance avec la France. Congrès pour la paix. La fermeté du Miniſtre de l'Empereur le rend inutile. L'Empereur & le Roi font citer le Pape au Concile de Piſe. Fauſſe politique de Louis XII. L'Eſpagne ſe joint au Pape & aux Vénitiens. Guerre en Italie. Et en Lombardie. Ouverture du Concile de Piſe. Cenſures du Pape contre ce Concile. Traité entre le Pape, l'Eſpagne & les Vénitiens. Le Concile de Piſe eſt transféré à Milan. Les Suiſſes déclarent la guerre à la Fran-

ce. Opérations de guerre. Les Vénitiens ſurprennent la Ville de Breſſe. Elle eſt repriſe & ſaccagée par les François. Aventure du Chevalier Bayard chez une Dame de Breſſe.





HISTOIRE DE LA RÉPUBLIQUE DE VENISE.

LIVRE TRENTE ET UNIEME.



Es Généraux Vénitiens se reprochoient de s'être laissé prévenir par les François, & voyoient, avec beaucoup d'inquiétude entre leurs mains, le Fort de Trévi, qui leur donnoit une entrée sur les terres de la République. Le Comte de Pétigliano s'étoit avancé sur l'Adda, & recevoit continuellement des lettres du Sénat, qui l'exhortoit à ne rien mettre au hasard, & à n'engager d'action décisive, qu'à la derniere nécessité. Mais comme l'Armée Françoise campoit près de Milan,

An. 1509. LEONARD LOREDAN, LXXV. Doge de Venise.

Entreprise du Général Vénitien.

An. 1509.
LEONARD LOREDAN, LXXV. Doge de Venise.

& n'y étoit pas même encore tout-à-fait rassemblée, ce Général, encouragé par la supériorité de ses forces, crut devoir profiter de la circonstance, pour tâcher de reprendre Trévi; & il se prépara à donner bataille, au cas que les François fissent quelque mouvement pour traverser cette opération. Il assembla ses principaux Officiers, & leur parla en ces termes :

» Vous avez pris les armes pour la » plus juste des causes; il s'agit de » sauver Venise & l'Italie du joug de » ces Rois qui se sont ligués, pour op» primer l'une & l'autre : la seule am» bition de nous asservir leur a mis, » le glaive à la main, contre toute » justice; la guerre est allumée par » celui qui n'auroit dû concevoir que » des idées de paix : c'est le Pape Jules » qui, par envie & animosité, a exci» té, contre les Vénitiens, toutes les » Puissances de l'Univers; c'est lui » qui a négocié cette fatale Ligue de » Cambrai, qui nous donne pour en» nemis, le Pape, l'Empereur, les » Rois de France & d'Espagne, les » Ducs de Savoie & de Ferrare, & le

» Marquis de Mantoue. Les François » ont devancé tous les autres ; & fiers » de leurs premiers avantages, ils se » croient déja assurés de tout envahir ; » mais Dieu ne laissera point triom- » pher ces hommes qui, contre la foi » des traités, font une guerre injuste » aux Vénitiens : nous combattrons » avec ardeur, & nous verserons avec » joie notre sang, pour une Républi- » que ennemie de la tyrannie. Souve- » nez-vous de la victoire que vous » remportates à Fornoue contre ces » mêmes François : je vois parmi » vous nombre de Capitaines qui ont » eu part à cette fameuse action, & » qui en sont même revenus chargés » des dépouilles des vaincus ; nous » avons aujourd'hui les mêmes enne- » mis à combattre, & nous les com- » battrons avec le même succès ; car » nos Italiens ne le cedent, en bra- » voure, à personne. Mon dessein est » d'attaquer Trévi, & d'user, d'ail- » leurs, de toute la circonspection » que me prescrivent les ordres du » Sénat : je ne livrerai bataille qu'à la » derniere extrêmité ; nous viendrons

An. 1509.
LEONARD LOREDAN, LXXV. Doge de Venise.

An. 1509.
LEONARD LOREDAN, LXXV. Doge de Venise.

» à bout de l'ennemi plus aiſément en
» temporiſant ; nous ſommes ſur nos
» frontieres ; nous n'avons qu'à garder
» les défilés des montagnes & les paſ-
» ſages des rivieres, couper à l'enne-
» mi ſes communications, intercepter
» ſes convois, & bientôt la ſeule dif-
» ficulté de ſubſiſter, l'obligera à ſe
» retirer : la Place de Trévi nous eſt
» néceſſaire ; je compte que nous en
» ſerons maîtres dans peu. Si ſur ces
» entrefaites il ſe préſente quelque fa-
» vorable occaſion de combattre, je
» ne doute pas que vous ne donniez
» des preuves de cette valeur qui a
» toujours diſtingué les Italiens au-
» deſſus des autres Nations ».

Sentiment oppoſé d'Alviano.

Tous les Capitaines applaudirent au plan que propoſoit le Comte de Pétigliano : le ſeul Alviano y trouva à redire ; c'étoit un homme d'un caractere audacieux & entreprenant ; il vouloit qu'on ne s'amuſât point au ſiége d'une petite Place ; qu'on paſſât l'Adda ; qu'on tombât précipitamment ſur le camp des François ; qu'on répandît la terreur parmi eux, par des actions vives & bien ſoutenues, pré-

tendant qu'il n'y avoit que cette conduite hardie, qui fût honorable & efficace ; mais les ordres du Sénat étoient contraires, & on s'y conforma. L'Armée marcha en ordre de bataille sur Trévi ; la Place fut investie, & en peu de jours le feu du canon ouvrit une large breche : on donna l'assaut ; il fut interrompu par la nécessité de s'opposer à un corps de François, qui passa l'Adda, pour venir au secours de la Place. Pétigliano fit charger cette troupe auxiliaire, & l'obligea à repasser le Fleuve. Alors le Commandant de Trévi le voyant sur le point d'être emporté, demanda à capituler : il ne put obtenir que la libre sortie de la garnison, sans armes, ni bagages, & il se rendit à cette condition. Le Sénat ordonna que cette Place fût démolie, en punition de ce que les Bourgeois avoient montré peu d'ardeur contre les François, lorsque ceux-ci les assiégeoient. Il voulut, par cet exemple, apprendre à tous les Sujets de la République, qu'on abandonneroit à la fureur de l'ennemi, tous ceux qui manqueroient de zele pour la patrie.

An. 1509. Leonard Loredan, LXXV. Doge de Venise.

Premier succès des troupes Vénitiennes.

An. 1509.
LEONARD LOREDAN, LXXV. Doge de Venise.

Mouvemens des François.

Louis XII fut très-mécontent de l'affront que ses troupes venoient d'essuyer à Trévi : il voulut le réparer, marcha droit à Cassano sur l'Adda, fit jetter trois ponts sur la riviere, & la passa avec toute son Armée, sans opposition de la part des Vénitiens ; il s'approcha de leur camp jusqu'à la portée du canon. Le Comte de Pétigliano étoit posté & retranché sur une hauteur, où il étoit difficile qu'on entreprît de le forcer. Les François occupoient la plaine, & firent en vain, pendant quatre jours, toutes sortes de mouvemens pour l'attirer au combat ; il garda sagement sa position, & se contenta de les canonner & de faire escarmoucher sa cavalerie légere avec leurs postes les plus avancés : on conseilloit à Louis XII de ne pas s'engager plus avant, d'attendre que l'arrivée des troupes Impériales dans le Trentin, ou dans le Frioul, obligeât les Vénitiens à diviser leurs forces ; on lui représentoit qu'il avoit affaire à des hommes, dont l'extrême sagesse exigeoit de sa part les plus grandes précautions. Il répondit : *Je leur don-*

nerai tant de ſous à gouverner, qu'avec toute leur ſageſſe, ils n'en pourront pas venir à bout.

An. 1509. LEONARD LOREDAN, LXXV. Doge de Veniſe.

Sageſſe du Général Vénitien.

L'Armée Françoiſe ſe porta ſur Rivoltella, & emporta la Place d'aſſaut. Le Comte de Pétigliano fit une marche en avant, & occupa, à cinq cens pas de l'ennemi, un camp auſſi avantageux que le premier. Louis XII eſpéra que ce mouvement pourroit être ſuivi d'une bataille : il reſta deux jours en préſence des Vénitiens ; mais voyant qu'ils étoient conſtans à ſe tenir derriere leurs retranchemens inacceſſibles, il marcha le long de l'Adda, pour aller ſe ſaiſir de Pandino, dans le deſſein d'ôter aux Vénitiens la communication de Crême & de Crémone, d'où ils tiroient leurs vivres. Les Généraux de la République furent, ſur ce ſujet, diviſés de ſentiment. Alviano vouloit abſolument qu'on attaquât l'Armée Françoiſe dans ſa marche. Le Comte de Pétigliano s'y oppoſoit, ſoutenant, avec raiſon, que le plan qu'on s'étoit fait d'abord d'éviter tout engagement avec l'ennemi, de le ſuivre, de le

An. 1509.
LEONARD LOREDAN, LXXV. Doge de Venise.

côtoyer, de le fatiguer, de le harceler, en choisissant toujours, vis-à-vis de lui, des positions sures, étoit non-seulement le plus conforme aux ordres du Sénat, mais le plus avantageux en lui-même; qu'on viendroit bien plus surement à bout des François par beaucoup de prudence à temporiser, que par trop d'ardeur pour combattre, & qu'il valoit bien mieux les vaincre sans tirer l'épée, que de s'exposer, par témérité, à tomber dans leurs piéges. Alviano s'emporta, & dit avec chaleur, que c'étoit trahir la République, que de laisser ainsi décamper les François sans les charger; qu'elle avoit remis tous ses intérêts entre leurs mains; qu'elle auroit à se repentir de leur avoir donné tant d'argent & de si belles troupes, si ses Places étoient envahies, & ses Provinces dévastées, sans que qui que ce soit se présentât pour les défendre; & qu'il croiroit manquer aux loix de l'honneur, de ne pas s'élever contre une lâcheté si ignominieuse.

Le Comte de Pétigliano n'eut pas assez de fermeté pour mépriser ce vain

An. 1509.

LEONARD LOREDAN, LXXV. Doge de Venise.

discours. Il s'apperçut qu'il avoit ébranlé la plupart des Officiers qui étoient présens, & les Provéditeurs eux mêmes; il craignit qu'on ne l'accusât de manquer de résolution & de courage, & il donna ordre de marcher à l'ennemi. Il voulut par-là donner à ses Officiers & à ses soldats, une satisfaction apparente; mais la route qu'il prit, & l'ordre qu'il mit dans sa marche, prouverent bientôt qu'il persistoit dans son premier dessein d'éviter le combat, qu'il croyoit peu nécessaire & très-hasardeux.

Il marche à l'ennemi.

Il sépara son Armée en quatre corps; il prit le commandement de l'avant-garde, & donna la conduite de l'arriere-garde à Alviano; il marcha à la droite de l'Armée Françoise, étant séparé d'elle par un grand fossé plein d'eau bourbeuse; il vouloit gagner les devans, arriver à Pandino avant l'ennemi, & assurer le sort de cette Place, en se retranchant auprès. Les deux Armées marchoient à si peu de distance l'une de l'autre, qu'elles se canonnerent mutuellement dans la marche même. Les Vénitiens avoient de

Les François engagent le combat.

An. 1509.
LEONARD LOREDAN, LXXV. Doge de Venise.

l'avance ſur les François, & l'avant-garde de ceux-ci, étoit à la hauteur de l'arriere-garde de ceux-là. Les Généraux ennemis profiterent de ce moment pour engager la bataille, malgré les embarras & les difficultés du terrein; ils détacherent un corps de Gendarmes pour charger l'arriere-garde des Vénitiens.

Bataille d'Agnadel.

Alviano qui la commandoit, leur préſenta un grand front d'infanterie pour les arrêter au paſſage du foſſé, & fit avertir en même-temps le Comte de Pétigliano qu'il étoit attaqué, en le priant de le ſoutenir. Le Comte lui ordonna de continuer ſa marche dans le meilleur ordre qu'il pourroit; mais Alviano, qui ne vouloit pas perdre une ſi belle occaſion de ſe ſignaler, au lieu d'exécuter cet ordre de ſon Général, fit avancer de nouveaux bataillons contre les Gendarmes François, pointa contre eux ſix pieces d'artillerie, en tua un aſſez grand nombre, & en culbuta beaucoup d'autres dans le foſſé. Louis XII, averti de la déroute de ſon avant-garde, marcha au lieu du combat, avec une partie de

An. 1509.

Leonard Loredan, LXXV. Doge de Venise.

de son corps de bataille ; sa présence fit disparoître toutes les difficultés. Les troupes de Louis XII franchirent le fossé, se jetterent avec fureur au milieu des bataillons Vénitiens. Pierre Montano, l'un des Généraux de la République, périt avec huit cens hommes dans ce choc terrible.

Les deux corps intermédiaires de l'Armée de Venise s'étoient joints à l'arriere-garde, pour soutenir l'effort des François. Le Comte de Pétigliano lui-même y étoit accouru, pour tâcher de réparer la faute d'Alviano ; mais l'impétuosité des Gendarmes François, triompha de tous les obstacles. Alviano fut blessé & fait prisonnier, après s'être défendu vaillamment : l'infanterie Vénitienne, mal soutenue par la cavalerie, plia, fut enfoncée, mise en déroute. Pétigliano ne songea plus qu'à rejoindre les foibles débris de son corps de bataille & son avant-garde, & se retira, abandonnant ses bagages, son artillerie, & huit mille morts sur le champ de bataille : cette action se passa le 14 de Mai, près du Village d'Agnadel,

An. 1509.
LEONARD LOREDAN, LXXV. Doge de Venise.

& ne dura que trois heures : elle est connue parmi les Italiens, sous le nom de journée de Vaïla, ou de Ghiéra d'Adda, & parmi les François, sous le nom de bataille d'Agnadel.

Suites funestes pour les Vénitiens.

Les suites en furent très-funestes pour les Vénitiens. Le découragement & la terreur occasionnerent, dans leurs troupes, une désertion qui acheva de ruiner leur Armée ; leur Capitaine-Général s'étoit replié sur Caravaggio. Louis XII y marcha, & cette Ville fut forcée de lui ouvrir ses portes ; toute la Ghiéra d'Adda subit le joug des François.

Action généreuse de Paul Barbo.

La nouvelle du désastre arrivé près d'Agnadel, remplit Venise de douleur & d'épouvante : les boutiques furent fermées, le cours de la Justice interrompu : le Sénat, dans le trouble & l'agitation, ne savoit à quoi se résoudre. Un des anciens Sénateurs, nommé Paul Barbo, qui étoit retenu chez lui par maladie, apprenant cette consternation générale des citoyens, se fit porter au Sénat, & représenta, avec autant d'éloquence que de dignité, qu'il n'étoit pas question de déplo-

An. 1509.
Leonard Loredan, LXXV. Doge de Venise.

rer, avec accablement, les malheurs de la patrie; qu'il falloit des efforts pour la relever de ses pertes; que tout n'étoit pas désespéré; qu'il falloit rappeller les troupes fugitives, en soudoyer de nouvelles, rétablir l'Armée, montrer aux François qu'un seul combat ne pouvoit détruire la puissance Vénitienne, & que la République auroit des soldats à leur opposer, tant qu'il lui resteroit des citoyens: ce discours ranima le courage des Sénateurs. Christophe Mauro & Pierre Duodo furent chargés d'aller rappeller les déserteurs, & faire des recrues à force d'argent. La flotte qu'on avoit en mer fut augmentée de cinquante Galeres, dont on donna le commandement à Ange Trévisani. On se détermina à écrire au Pape, pour le supplier de traiter plus humainement le peuple Vénitien, qui avoit toujours montré le plus grand zele pour le saint Siege: on lui représenta que la guerre déclarée à la République par tant de Rois, ne pouvoit aboutir qu'à leur asservir l'Italie entiere; que c'étoit-là évidemment le but auquel ils

An. 1509.
LEONARD LOREDAN, LXXV. Doge de Venise.

aſpiroient tous : on le prioit en conſéquence de ſe rendre médiateur de la paix ; de ceſſer de déployer, contre les Vénitiens, le glaive ſpirituel & temporel, en lui promettant que ce trait d'humanité, digne du caractere ſacré dont il étoit revêtu, lui aſſureroit, pour toujours, leur fidélité & leur amour.

Progrès des troupes Françoiſes.

Les François avoient ſoumis Crême & Bergame ; on craignit pour Breſſe, & on y envoya André Gritti, avec un fort détachement. Gritti apprit, en arrivant dans la Place, que les Habitans étoient déja ébranlés, & que Jean-François Gambara, l'un des principaux, conſeilloit à tous les autres de prévenir la fureur des François, en ſe rendant à eux ſans réſiſtance. Il aſſembla le peuple, & le harangua en ces termes :

Harangue de Gritti au peuple de Breſſe.

» Citoyens, c'eſt en vous que nous » avons mis notre eſpérance pour ré» tablir l'empire d'une République qui » vous eſt chere, & que toutes les » Puiſſances de l'Europe ont conjuré » d'anéantir : ſongez qu'il y va de » la perte de votre liberté, & que

» l'empire Vénitien ne peut être abat-
» tu, ſans que toute l'Italie ſoit aſſer-
» vie. Nos ennemis, ce ſont les Fran-
» çois, Nation fiere & orgueilleuſe,
» qui veut tout aſſujettir à ſes mœurs
» & à ſes uſages, & qui uſe de l'auto-
» rité très-durement. Y a-t-il parmi
» vous quelqu'un d'aſſez lâche pour
» ne pas avoir en horreur la domina-
» tion de ces Etrangers? Souvenez-
» vous que ce ſont les Vénitiens qui
» vous ont ſouſtraits au joug inſuppor-
» table des anciens Ducs de Milan, &
» qui vous ont protégés contr'eux au
» péril de leur vie : ſouvenez-vous
» des bienfaits dont la République a
» couronné la conſtance de vos ci-
» toyens : ſouvenez-vous des Marti-
» nengue & des Advogari, dont les
» noms ſont écrits au Livre d'or : imi-
» tez leur zele, & méritez les hon-
» neurs dont ils jouiſſent. Quelle gloi-
» re pour vous de ſauver la Républi-
» que par votre ſeule fidélité! Ne vous
» laiſſez point ébranler par les menaces
» de l'ennemi : voilà, dans ce moment,
» tout ce que nous vous deman-
» dons. Si vous le faites, les Fran-

An. 1509.
LEONARD LOREDAN, LXXV. Doge de Veniſe.

An. 1509.
LEONARD LOREDAN, LXXV. Doge de Venise.

» çois tireront peu de fruit de leur vic-
» toire ; & si Bresse nous reste, nous
» ne croirons point avoir été vaincus.»

Elle est sans effet.

Ce discours ne fit aucun effet. Les Bourgeois de Bresse, voyant que la fortune abandonnoit les Vénitiens, traiterent avec les François. Gritti se replia, avec son détachement, sur Peschiera, où le Comte de Pétigliano étoit campé. Bresse ouvrit ses portes à Louis XII, qui y fit son entrée à cheval. Les deux Recteurs de la Ville, Marc Dandolo & Sébastien Justiniani, furent arrêtés par ses ordres : il fit conduire le premier en France, & il rendit la liberté au second, à la priere des Habitans : tout le Bressan se soumit au vainqueur dès qu'il fut maître de la Capitale, & il n'y eut pas une seule Place qui ne se rendît à lui dès la premiere sommation. Le Comte de Pétigliano ne crut pas sa position assez sure sous Peschiera ; il laissa une forte garnison dans la Place, & se replia sur Vérone ; mais cette Ville ayant refusé de lui donner asyle, dans la crainte d'éprouver la vengeance des François, il fut obligé

de se retirer avec son Armée près de Mestré, sur le bord des Lagunes.

An. 1509. LEONARD LOREDAN, LXXV. Doge de Venise.

Conquêtes des François.

Dès que Louis XII fut informé de sa retraite, il marcha, avec toutes ses forces, sur Peschiera, pour en faire le siege ; il y trouva de la résistance ; ses soldats accoutumés à vaincre, n'en montrerent que plus d'ardeur : il fit donner l'assaut ; la Place fut emportée & saccagée ; il fit pendre le Gouverneur André Ripa, & quatre cens cinquante hommes de la garnison furent passés au fil de l'épée. La Ville & le Château de Crémone se rendirent vers le même temps, & en moins de trois semaines Louis XII se trouva maître de toutes les Places & de toutes les Provinces qui avoient autrefois fait partie du Duché de Milan.

Les Vénitiens sont battus de tout côté.

Les Vénitiens étoient également malheureux de tous les côtés. L'Armée du Pape, commandée par le Duc de Ferrare, leur avoit enlevé toutes les Villes qu'ils possédoient dans la Romagne, à la réserve du Château de Ravenne & de quelques autres. Le Duc de Ferrare s'étoit emparé sur eux du Poléfin de Rovigo ; le Marquis de

An. 1509.
LEONARD LOREDAN, LXXV. Doge de Venise.

Mantoue avoit repris Azola & Lunato, que son bisaïeul, Jean-François de Gonsague, avoit été obligé de leur céder. Un corps de troupes Impériales venoit de soumettre Trieste, & toute la partie du Frioul, que la République avoit conquise sur l'Empereur l'année précédente. L'Evêque de Trente avoit chassé les garnisons Vénitiennes de tous les Châteaux qu'elles occupoient dans le Trentin.

Le Sénat cherche à dissoudre la Ligue.

Tout annonçoit la prochaine destruction de la République. Le Sénat, pour trouver quelque adoucissement à cette calamité extrême, eut recours à la négociation, & se résolut à faire les plus grands sacrifices, pour rompre une Ligue qui devoit l'accabler. Il envoya à l'Empereur Antoine Justiniani, pour lui offrir Vérone, Padoue & Vicense, avec leurs territoires, le Frioul même & le Trévisan, pourvu qu'il se détachât de l'alliance des François. Il fit rendre au Roi d'Espagne toutes les Places de la Pouille. Un de ses Secrétaires alla à Rome offrir à Jules II le Château de Ravenne, & tous ceux de la Romagne qui avoient

encore garnison Vénitienne, à condition qu'il leveroit les censures qu'il avoit lancées contre la République, & qu'il cesseroit de lui faire la guerre.

An. 1509. LEONARD LOREDAN, LXXV. Doge de Venise.

Le Pape paroît s'adoucir à l'égard des Vénitiens.

L'Empereur refusa de traiter avec les Vénitiens, sans l'aveu du Roi de France. Le Pape ne fit que des réponses dures & menaçantes, & parut d'autant plus fier, que peu de jours après ses troupes obtinrent, par capitulation, tous les Châteaux qu'on offroit de lui restituer. Cependant l'Envoyé de la République démêla aisément, que, malgré la dureté que Jules II affectoit à l'égard des Vénitiens, il auroit bien voulu mettre un frein à la trop grande puissance de l'Empereur & du Roi en Italie. Le Sénat, informé de cette disposition, chargea son Envoyé de lui présenter une lettre du Doge, par laquelle il le supplioit de pardonner à la République, & de permettre que six de ses Sénateurs vinssent lui demander l'absolution des censures. Le Pape reçut cette lettre, & l'ayant fait lire en plein Consistoire, il déclara qu'il étoit résolu de recevoir l'Ambassade

An. 1509

LEONARD LOREDAN, LXXV. Doge de Venise.

des Vénitiens, parce que la Coutume de l'Eglise étoit de ne pas refuser sa miséricorde à ses enfans les plus coupables, lorsqu'ils venoient à résipiscence. Les Cardinaux, qui sentirent aussi-bien que lui l'inconvénient de laisser l'Italie sous le joug des François & de la Maison d'Autriche, le confirmerent dans sa résolution, & l'en louerent, comme d'un trait de modération, digne du pere commun des Fideles. Les Ambassadeurs de France & de l'Empereur opposérent en vain au Pape, l'engagement qu'il avoit pris dans le traité de Cambrai : il leur répondit qu'il ne pouvoit refuser l'Ambassade de Venise; mais qu'il ne donneroit l'absolution aux Vénitiens, que lorsque l'Empereur seroit en possession des terres qui lui appartenoient, comme l'Espagne & la France l'étoient déja de toutes celles qu'elles pouvoient prétendre.

Grande bonne-foi de Louis XII.

Cette lueur d'espérance, que la politique du Pape donna aux Vénitiens, fut encore augmentée par la grande bonne-foi de Louis XII. Les Villes de Vérone, de Padoue & de Vicense,

lui avoient envoyé leurs clefs : il auroit pu, en les acceptant, réduire les Vénitiens à leur ſeule Capitale, les y aſſiéger avec ſon Armée, & une flotte qu'il avoit toute prête dans le Port de Gênes ; & dans la confuſion où étoient les choſes, il eſt vraiſemblable que Veniſe elle-même auroit ſuccombé. Mais comme, par le traité de Cambrai, Vérone, Padoue & Vicenſe devoient appartenir à l'Empereur, il en renvoya les Députés aux Ambaſſadeurs de ce Prince, qui étoient à ſa ſuite, & qui en prirent poſſeſſion au nom de leur Maître. Ainſi, par généroſité pour l'Empereur, il donna aux Vénitiens le temps de reſpirer ; & bientôt une ſuite de circonſtances moins malheureuſes, les mit dans le cas de rétablir leurs affaires.

An. 1509. LEONARD LOREDAN, LXXV. Doge de Veniſe.

Maximilien arriva à Trente vers le milieu du mois de Juin : il avoit déja diſſipé la plus grande partie de l'argent que les peuples lui avoient fourni pour l'expédition d'Italie ; ſes troupes étoient peu nombreuſes & mal équipées. Le Cardinal d'Amboiſe alla le trouver à Trente, & reçut de lui,

L'Empereur arrive dans le Trentin.

An. 1509.
LEONARD LOREDAN, LXXV. Doge de Venise.

pour son Maître, l'investiture du Duché de Milan : on convint d'une entrevue, entre ces deux Princes, près de la Ville de Garde. Mais à peine le Roi se fut-il mis en route pour arriver au rendez-vous, que l'Empereur, honteux de paroître devant lui avec une Cour trop inférieure à la sienne, lui fit dire, que des affaires qui lui étoient survenues, l'obligeoient à aller dans le Frioul, & à remettre l'entrevue à un autre temps.

Louis XII se dispose à retourner en France.

Cette bizarrerie déplut au Roi, & le refroidit : il voyoit le Pape sur le point de se détacher de la Ligue ; l'Empereur toujours également irrésolu, & hors d'état d'agir ; le Roi d'Espagne satisfait par la restitution des Places de la Pouille, & peu disposé à faire de grands efforts en faveur de la confédération : il se contenta d'assurer ses conquêtes, congédia une partie de son Armée, & se prépara à retourner en France. L'Empereur eut beau le faire solliciter de rester en Italie, l'assurer que toutes ses troupes y seroient bientôt réunies, & qu'alors ils pourroient assiéger Venise conjoin-

tement ; l'irrégularité de sa conduite avoit rebuté Louis XII : il jugea qu'il n'y avoit aucun fond à faire sur un Allié qui varioit à chaque instant, & il demeura inébranlable dans sa résolution.

An. 1509. Leonard Loredan, LXXV. Doge de Venise.

Trévise est conservée aux Vénitiens.

La Ville de Trévise étoit une de celles que l'Empereur prétendoit recouvrer. Les Habitans de cette Ville étoient divisés de sentimens : les uns vouloient qu'on imitât l'exemple de Vérone, de Padoue & de Vicense, qui s'étoient rendues sans coup férir ; les autres, animés par les exhortations du Podesta Jérôme Marini, vouloient demeurer fideles à la République. L'Empereur y envoya un Gentilhomme Vicentin, nommé Léonard Trissino, dont il s'étoit servi pour prendre possession en son nom des trois autres Villes. Trissino crut que cette nouvelle commission n'auroit pas plus de difficulté que les précédentes, & alla à Trévise peu accompagné. Dès qu'il y fut entré, un homme du peuple, nommé Marc Pétizario, se rendit sur la place publique, tenant en main l'étendard de Venise, criant,

An. 1509. LEONARD LOREDAN, LXXV. Doge de Venise.

vive saint Marc, & exhortant tous les citoyens à se joindre à lui, pour chasser les oppresseurs de leur liberté : cette hardiesse fit attrouper autour de lui la multitude, qui lui répondit par de vives acclamations. Trissino fut chassé de la Ville ; & le Sénat, informé de cette heureuse révolution, envoya ordre au Comte de Pétigliano de s'approcher de Trévise avec toute son Armée, qui avoit déja reçu bien des renforts. Pétigliano choisit une position avantageuse près de la Place, y jetta une bonne garnison, y fit entrer des munitions & des vivres, & Trévise se trouva bientôt hors d'insulte.

Ils projettent une entreprise sur Padoue.

Il ne faut souvent dans le malheur qu'un premier retour de fortune pour produire une activité & un courage capables de tout rétablir. Les Vénitiens étant venus à bout de sauver Trévise, sortirent de l'accablement où les avoient jetté les suites funestes de la bataille d'Agnadel. Les Allemands étoient maîtres de Padoue, & empêchoient les Habitans du pays de porter leurs provisions à Venise : la garnison de la Place étoit foible, & l'Empereur

An. 1509.
LEONARD LOREDAN, LXXV. Doge de Venise.

en avoit donné le commandement à Léonard Triſſino. Il y avoit à Veniſe un citadin nommé François Capelli, ancien ami de Triſſino, que le Sénat réſolut d'employer pour corrompre ce Gouverneur : on le trouva propre à bien conduire une intrigue ; on lui donna le caractere d'Envoyé de la République à la Cour de Maximilien, avec la commiſſion ſecrete d'aller directement à Padoue, de parler en particulier à ſon ami Triſſino, & de lui dire, que s'il vouloit livrer ſa Place aux Vénitiens, non-ſeulement le Sénat révoqueroit l'Arrêt de proſcription qui avoit été porté contre lui, mais qu'il le feroit inſcrire, lui & ſa poſtérité, dans le Livre d'or, & qu'il lui feroit don d'un des plus beaux Fiefs du Padouan. Capelli partit pour exécuter ſa commiſſion ; mais en entrant à Padoue, il fut arrêté avec toute ſa ſuite, & conduit en préſence des Magiſtrats : il ſoutint que ſa qualité d'Envoyé de la République, rendoit ſa perſonne inviolable. Les Magiſtrats étoient au nombre de ſeize ; ſept d'entr'eux furent d'avis que Capelli,

An. 1509. LEONARD LOREDAN, LXXV. Doge de Venise.

ayant voulu entrer furtivement à Padoue, sans s'être fait annoncer, & sans avoir demandé de passe-port, étoit dans le cas d'être puni comme un espion, & opinerent à le faire pendre. Les neuf autres qui virent ses Lettres de créance, soutinrent que le Droit des gens ne permettoit pas de le faire mourir, & qu'on pouvoit, tout au plus, le contraindre de retourner sur ses pas, à cause qu'il étoit venu sans passe-port; ainsi Capelli fut renvoyé sans avoir pu parler au Gouverneur.

Avis timide du Doge.

Cet expédient n'ayant pas réussi, on agita dans le Sénat, si on ne devoit pas profiter du temps où les troupes de l'Empereur n'étoient pas encore rassemblées, pour reprendre Padoue de vive force. Le Doge, Léonard Lorédan, jugea que les circonstances n'étoient pas favorables, & exposa son opinion en ces termes:

» Nous avons éprouvé jusqu'à présent tout ce que la mauvaise fortune » a de plus amer : gardons-nous de » nous attirer ses plus grandes ri» gueurs, par des entreprises téméraires, dans un temps où nous sommes

An. 1509.

LEONARD LOREDAN, LXXV. Doge de Venise.

» pressés de tout côté par les armes » victorieuses d'une multitude d'enne- » mis trop puissans : ils ont déja mis » en pieces notre Etat qui étoit si flo- » rissant; ne hâtons point, hélas! le mo- » ment où nous devons tout perdre. » Comment & avec quelles forces as- » siégerons-nous Padoue? Plût à Dieu » qu'il nous fût possible d'enlever cette » Ville à nos cruels ennemis! mais » des pertes réitérées ont abattu nos » forces, & à peine nous en reste-t-il » assez pour éviter le dernier des mal- » heurs. Quand même nous pourrions » reprendre Padoue, qu'arrivera-t-il? » Nos ennemis, dont nous avons » presque désarmé la colere, en leur » abandonnant volontairement nos » Villes & nos Provinces, se réuni- » ront de nouveau : ils nous assiége- » ront dans Padoue avec des forces » supérieures; ils ne se borneront » point à nous enlever cette Place; » leur animosité ne sera point satisfai- » te, qu'ils n'aient envahi Trévise, » le Frioul & tout notre Etat de terre » ferme : évitons un engagement qui » auroit pour nous les plus affreuses

An. 1509.
LEONARD LOREDAN, LXXV. Doge de Venise.

» conséquences. Puisque telle est la » volonté du ciel, contentons-nous » des bornes étroites dans lesquelles sa » providence nous a renfermés ; abandonnons pour jamais à nos vainqueurs les Villes que nous avons été » forcés de leur céder ; que toute notre » ambition soit, à l'exemple de nos » peres, de conserver l'empire de la » mer. Cette Ville, bâtie au milieu » des eaux, semble n'être faite que » pour dominer sur cet élément : nous » y exercerons notre puissance avec » bien plus d'avantage, que dans toutes ces Provinces de terre ferme, » dont la conservation nous occasionne de si grands maux. »

Avis plus courageux de Mollino.

Les Sénateurs avoient écouté le Doge dans le plus grand silence ; ils parurent incertains & irrésolus. Le souvenir des maux passés, la crainte des maux à venir, faisoient sur eux une impression si forte, que cet avis timide alloit prévaloir, lorsque Louis Mollino prit la parole, & dit :

» Lorsque je considere l'état actuel » des choses, je suis encore moins » frappé des rigueurs dont la fortune

An. 1509.
Leonard Loredan, LXXV. Doge de Venise.

» nous accable, que de notre molleſſe
» & de notre inaction : la principale
» cauſe de nos maux eſt dans nous-
» mêmes, qui, en nous abandonnant
» à une lâche crainte, détruiſons la
» République de nos propres mains.
» Y a-t-il rien de plus précipité & de
» plus honteux, que ce que nous ve-
» nons de faire ? Combien de fortes
» Places dans la Romagne, dans la
» Lombardie, dans la Pouille, la
» crainte qui nous aveugle, n'a-t-elle
» pas ouvertes à nos ennemis ? Ils n'au-
» roient jamais eu, ni la force de les
» ſoumettre, ni la hardieſſe de les at-
» taquer toutes : ainſi c'eſt moins leur
» pouvoir que notre inertie, qui a
» amené les choſes au point de déſeſ-
» poir où nous les voyons. Les Ro-
» mains, après les déroutes de Cannes
» & du lac de Traſimene, & dans beau-
» coup d'autres circonſtances auſſi mal-
» heureuſes, n'ont point déſeſpéré.
» Faut-il que, pour avoir été battus
» une ſeule fois ſur les bords de l'Adda,
» nous allions, pieds & poings liés,
» nous mettre à la diſcrétion de nos
» ennemis ? Si l'exemple des Romains

An. 1509.
LEONARD LOREDAN, LXXV. Doge de Venise.

» vous touche peu, imitez du moins » ceux que nos peres vous ont donnés : » ils ont vu les Génois, éternels en- » nemis de cet Empire, maîtres de » l'Istrie, de la Dalmatie & du Golfe, » assiéger Chioza à nos portes, s'en » emparer, & cette Capitale presque » forcée par la famine de se rendre à » eux; ils ont vu cette Ville plongée » dans la douleur & les allarmes; ils » n'ont point désespéré; l'extrêmité » du péril les a engagés à des efforts » extrêmes; ils ont armé des flottes; » ils ont poursuivi, vaincu, chassé » l'ennemi, prêt à leur donner le coup » de mort; & nous, nous n'osons re- » prendre Padoue, la moins difficile » des conquêtes! Tous ceux qui l'ha- » bitent sont las du joug allemand, & » désirent avec ardeur de vivre sous » nos Loix : la Place est mal gardée, » & un coup de main peut nous en » rendre maîtres. Négligerons - nous » une si belle occasion de rétablir nos » affaires? Car si nous avons Padoue, » ce succès sera suivi de beaucoup d'au- » tres. Rougissons d'avoir dégénéré de » la valeur & de la constance de nos

An. 1509.

Leonard Loredan, LXXV. Doge de Venise.

» peres; rougiſſons d'avoir laiſſé per-
» dre, par notre lâcheté, ce bel Etat
» de terre ferme qu'ils nous avoient
» acquis au prix de leur ſang: allons
» à Padoue, chaſſons-en l'ennemi à
» force ouverte. Les citoyens de cette
» Ville infortunée, accablés ſous un
» joug qu'ils ont en horreur, nous
» tendent les bras, & nous conjurent
» de les rendre à leur mere. Le ſéré-
» niſſime Doge craint, ſi nous pre-
» nons Padoue, que l'ennemi ne
» raſſemble toutes ſes forces pour nous
» l'enlever de nouveau, & pour nous
» arracher le peu qui nous reſte: il
» nous exhorte à nous contenter de
» l'empire de la mer, comme de l'ap-
» pui le meilleur & le plus ferme de
» notre puiſſance; mais enfin faut-il
» abandonner lâchement tout ce que
» nous avons à recouvrer en terre fer-
» me? Quels qu'aient été nos mal-
» heurs juſqu'à préſent, ſont-ils tout-
» à-fait ſans remede? Et quand nous
» n'aurions plus rien à eſpérer, n'eſt-
» il pas eſſentiel de montrer, par des
» entrepriſes hardies, que la bravoure
» vénitienne n'eſt point éteinte? Per-

An. 1509. LEONARD LOREDAN, LXXV. Doge de Venise.

» dons tout hors l'honneur & la consi-
» dération. Non, non, ne croyez pas
» que si Padoue est une fois à nous,
» il nous soit impossible de la conser-
» ver & de la défendre : nous en réta-
» blirons les fortifications ; nous y
» mettrons nos meilleurs Généraux &
» nos plus braves soldats. Vienne
» l'Empereur, viennent les Rois &
» l'Europe entiere, nous briserons
» leurs traits, nous rendrons leurs ef-
» forts inutiles, & ce succès rétablira
» la réputation de nos armes, qui est
» malheureusement perdue. Au sur-
» plus je prie le Seigneur, qui a tou-
» jours protégé cette République, de
» vous éclairer de ses lumieres, afin
» que, dans l'état critique où nous
» nous trouvons, vous preniez le
» parti le plus avantageux & le plus
» salutaire. »

Il est suivi.

Mollino avoit raison d'insister sur l'aveuglement & sur les dangers de l'espece d'abandon que les Vénitiens avoient fait d'eux-mêmes après la bataille d'Agnadel, & qui avoit causé tous leurs malheurs. Les Sénateurs sentirent la nécessité d'oser quelque

An. 1509.
LEONARD LOREDAN, LXXV. Doge de Venise.

chose; & après avoir délibéré quelque temps, l'entreprise sur Padoue fut résolue unanimement. André Gritti, l'un des Provéditeurs de l'Armée, reçut les ordres du Sénat; il les notifia aux Généraux, en leur faisant jurer le secret : ensuite il prit avec lui un détachement, qu'il porta à trois milles de Padoue : il fit prendre les devans à un de ses meilleurs Officiers, pour examiner l'état de la Place, & apprit par lui qu'on n'y étoit point sur ses gardes, & que le service s'y faisoit avec autant de négligence qu'en pleine paix : on avoit pris la précaution à Venise de faire garder soigneusement tous les passages, afin que personne ne pût passer à Padoue, & y donner avis de ce qui se tramoit.

Padoue est surpris par les Vénitiens.

Le 28 de Juillet au soir, Gritti s'avança avec son détachement derriere des haies, qui n'étoient qu'à une portée de mousquet de la Place. Le Comte de Pétigliano établit son camp à Noalé. Christophe Mauro, le second Provéditeur, se posta à Cittadella, avec mille hommes de pied & cinq cens Gendarmes. Philippe Paruta &

An. 1509. LEONARD LOREDAN, LXXV. Doge de Venise.

Louis Dardano, étoient au Village de Strata, avec un gros corps d'infanterie & de milice. Le lendemain à la pointe du jour, Gritti observa que la porte de Codalunga qu'on venoit d'ouvrir pour laisser entrer quelques charrettes de paille, n'avoit pas été refermée : il y fait marcher à la hâte un bataillon, qui s'en saisit; sa cavalerie Albanoise entre dans la Ville, elle est suivie de tout le détachement : ces troupes se forment sur la place; Léonard Trissino rassemble sa garnison & les combat. Le Comte de Pétigliano & les autres Chefs Vénitiens, avertis par les signaux dont on étoit convenu, arrivent. La garnison est accablée par le nombre, & se rend prisonniere de guerre; la Citadelle capitula le lendemain.

Louis XII retourne en France.

Il seroit difficile d'exprimer quelle fut la joie du Sénat, en apprenant le prompt & heureux succès de cette entreprise, qu'il n'avoit tentée qu'en tremblant. Il nomma sur le champ Pierre Balbi, Podesta; & Zacharie Delphino, Capitaine d'armes de la nouvelle conquête : il donna avec chaleur

tous

An. 1509.
LEONARD LOREDAN, LXXV. Doge de Venise.

tous les ordres néceſſaires pour réparer les fortifications de Padoue, & la bien pourvoir de troupes, de vivres & de munitions : il ne craignoit qu'une ſeule choſe ; c'eſt que cet événement n'empêchât Louis XII, qui étoit encore à Milan, de retourner en France. Ce Prince, en effet, eut d'abord quelque envie de différer ſon départ ; mais conſidérant enſuite qu'il avoit affaire à des Alliés peu ſurs ; que le Pape, déja ébranlé, n'attendoit qu'un prétexte pour rompre ſes engagemens ; que l'Empereur lui-même, peu ferme dans ſes réſolutions, & jaloux du pouvoir de la France, pouvoit à tout inſtant lui échapper, il changea d'idée : il fit dire à l'Empereur que ſa ſanté, altérée par les chaleurs du climat, l'obligeoit à repaſſer les monts ; mais pour qu'il ne regardât pas ſon départ comme un abandon de la cauſe commune, il lui laiſſa un ſecours de quatre mille chevaux, aux ordres du Sieur de la Palice, avec leſquels Maximilien pouvoit entretenir la guerre contre les Vénitiens, ſans prendre ſur eux un aſcendant dont il auroit pu

abuser contre les François eux-mêmes.

An. 1509.
LEONARD LOREDAN, LXXV. Doge de Venise.

Dans un traité particulier avec le Pape, il convint qu'ils se garantiroient mutuellement leurs Etats, & qu'ils auroient la liberté de traiter avec les autres Princes, pourvu que ce ne fût point au préjudice de l'un des deux : cette liberté qu'ils se rendoient, ne pouvoit regarder que les Vénitiens, vis-à-vis desquels ils vouloient se réserver la ressource de la négociation, suivant que les circonstances rendroient la chose nécessaire à leurs intérêts; & dès-lors la Ligue étoit plus d'à moitié rompue. Dès que Louis XII eut fait ses arrangemens, il partit pour la France, & y arriva au commencement d'Août.

Ambassade des Vénitiens à Rome.

Les Vénitiens, délivrés de la crainte que leur donnoit la présence du Roi en Italie, tournerent leur principale attention du côté du Pape, qu'ils savoient n'être pas éloigné de s'accommoder avec eux. Ils lui envoyerent six Sénateurs, à qui, par un reste de ménagement pour l'Empereur & pour la France, il ne permit d'entrer dans Rome que de nuit : il leur

refusa audience, & les renvoya à une commission de Cardinaux qu'il avoit nommés pour les entendre : ils demandoient l'absolution des censures ; on fit naître divers incidens pour traîner l'affaire en longueur : mais le Sénat fut dès-lors assuré de sa réconciliation avec le saint Siege, & comprit que le vrai moyen de l'accélérer étoit, ou de s'accommoder avec l'Empereur, ou de lui faire la guerre avec succès.

An. 1509. LEONARD LOREDAN, LXXV. Doge de Venise.

Il lui envoya successivement divers Ambassadeurs pour lui faire des propositions de paix, en laissant toutes choses dans l'état où elles se trouvoient. Maximilien les renvoya tous sans vouloir les écouter ; & ce fut un grand bonheur pour la République : car si ce Prince avoit reçu les offres auxquelles les Vénitiens s'étoient déterminés, par le mauvais état de leurs affaires, ils n'auroient conservé, de leur ancien Domaine, que Padoue, Trévise & leurs territoires ; au lieu que sa dureté les mit dans le cas de faire des efforts extraordinaires, qui les conduisirent par dégrés à recou-

L'Empereur refuse leurs Ambassadeurs.

vrer tout ce qu'ils avoient perdu.

An. 1509.

LEONARD LOREDAN, LXXV. Doge de Venise.

Guerre dans le Frioul.

Le Duc de Brunſwick pénétra avec une Armée dans le haut Tréviſan, & ſoumit preſque ſans réſiſtance les Villes de Feltri & de Belluno : il attaqua le Fort de la Chiuſa, & fut repouſſé avec perte. Le Prince d'Anhalt, avec un corps de dix mille hommes, emporta Monfalconé & Cadore : cette derniere Place fut repriſe quelques jours après par les Vénitiens, qui défirent un corps d'Allemands près de Vallaſolla. Le Duc de Brunſwick entra dans le Frioul, fut repouſſé devant Udiné, & aſſiégea Auſtria ſur le Natiſo. Le brave Frédéric Contarini commandoit dans la Place, & la défendit ſi vaillamment, que l'ennemi fut obligé de lever le ſiege. Nicolas Bollani, Gouverneur de Bariſtagno, Place ſituée ſur une montagne inacceſſible, ſe rendit lâchement à la premiere ſommation.

Et en Iſtrie.

Le Comte Chriſtophe de Frangipani étoit en Iſtrie avec un gros corps de Gendarmes. François Paſqualigo, chargé de la défenſe de cette Province, n'avoit à lui oppoſer que de la

cavalerie légere, & lui disputoit foiblement le terrein. Le Sénat y envoya Jérôme Contarini, avec quatre Galeres & plusieurs Vaisseaux remplis d'infanterie. Contarini attaqua Trieste, & fut repoussé : pendant ce temps-là, Angélo Trévisani, Généralissime du Golfe, attaquoit la petite Ville de Fiumé ; il la prit d'assaut, & la saccagea : ensuite il rejoignit Contarini, avec son Escadre, devant Trieste, & fit donner un second assaut à la Place, qui n'eut pas plus de succès que le premier. Le Comte de Frangipani ravageoit la campagne : il osa se présenter devant Capo-d'Istria, & envoya un Héraut au Gouverneur Louis Justiniani, pour le sommer de se rendre. Mais celui-ci, pour se venger de cette insulte, fit dresser une embuscade, dans laquelle le Héraut donna à son retour, & il y fut tué : on envoya en Istrie un renfort de mille lances, aux ordres de Damien Torsio, qui contint le Comte de Frangipani pendant tout le reste de la campagne.

An. 1509.
LEONARD LOREDAN, LXXV. Doge de Venise.

Maximilien rassembloit ses principales forces pour assiéger Padoue. Le

L'Empereur assiege Padoue. Le Mar-

An. 1509.
LEONARD LOREDAN, LXXV. Doge de Venise.

Comte de Pétigliano pressoit avec ardeur les travaux, pour mettre cette Place dans le meilleur état de défense; le Sénat y envoyoit des vivres, des munitions & des armes de toute espece. Pendant qu'on étoit occupé de ces dispositions, Malvezzi & Pérugin, deux Officiers de l'Armée Vénitienne, apprirent que le Marquis de Mantoue étoit avec six cens hommes dans une Isle de l'Adige, près de Legnago, & formerent le hardi dessein de l'enlever : ils y allerent de nuit avec huit cens hommes de pied, deux cens chevaux & mille paysans; ils pénétrerent dans l'Isle, tandis que tout le monde étoit endormi; ils massacrerent tout ce qui se présenta. Le Marquis de Mantoue, réveillé par ce tumulte, se sauva seul, & courut se cacher dans une grange : il y fut découvert le lendemain par quatre paysans, qui se saisirent de lui, sans que, ni ses prieres, ni son argent, pussent les engager à lui rendre sa liberté. Ils le menerent garroté à Padoue, d'où on le transporta à Venise, où le Sénat le fit mettre en prison.

Marquis de Mantoue fait prisonnier à Venise.

Les troupes Impériales avançoient vers Padoue, & commettoient d'affreux désordres dans leur passage. Le Duc de Ferrare, d'un autre côté, dévastoit toute la partie du Padouan, limitrophe de ses Etats. Les gens de la campagne abandonnerent leurs maisons, emmenerent leurs troupeaux, & se refugierent à Venise. Le Sénat envoya des barques pour les recevoir, & leur fit distribuer des vivres & des logemens : on étoit dans l'attente du siege de Padoue, que l'Empereur venoit faire en personne, avec une Armée des plus nombreuses. Le Sénat continuoit jour & nuit ses séances, pour donner ses ordres à point nommé. Le Doge Léonard Lorédan voulut, à cette occasion, donner un exemple de générosité à la Noblesse Vénitienne; il assembla le Grand-Conseil, & lui fit la Harangue suivante.

An. 1509.

LEONARD LOREDAN, LXXV. Doge de Venise.

Effroi des gens de la campagne.

» Patriciens, vous savez le sujet » qui vous rassemble; il s'agit du plus » grand des intérêts d'un Etat, dont » vous êtes les Souverains : je ne re» nouvellerai point votre douleur, en

Générosité du Doge.

An. 1509.
LEONARD LOREDAN, LXXV. Doge de Venise.

» vous rappellant les maux qui ont » précédé; c'eſt votre ardeur & vo» tre zele que je veux exciter : l'enne» mi eſt à nos portes; il vient aſſiéger » Padoue, que nous devons regarder » comme le dernier boulevard de no» tre République. C'eſt à la défenſe » de cette Place importante, que nous » devons appliquer tous nos efforts: » ſi l'ennemi nous l'enleve, c'en eſt » fait de notre République, notre » liberté eſt perdue, notre vie même » eſt en danger; c'eſt peu de conſa» crer nos biens, il faut prodiguer » notre ſang pour que Padoue nous » reſte. Qui de vous ſera inſenſible à » la voix de la Patrie qui le réclame ? » Faiſons ce qu'ont fait nos peres dans » des circonſtances auſſi malheureuſes. » Sortons de notre langueur, il en eſt » temps; ce que j'ai à vous propoſer » n'eſt, ni inuſité, ni téméraire. Le » caractere le plus conſtant des Véni» tiens a été de ne jamais déſeſpérer » de la choſe publique : on a eu beau » les vaincre, on ne les a jamais ſub» jugués. Paſſons ce qui s'eſt fait du » temps des guerres contre Pepin,

An. 1509. LEONARD LOREDAN, LXXV. Doge de Venise.

» contre les Turcs, contre les Génois ;
» combien n'avons-nous pas perdu de
» Flottes, d'Armées, de Généraux,
» dans des guerres plus récentes con-
» tre Philippe, Duc de Milan ? La
» guerre actuelle a eu sans doute des
» suites beaucoup plus affreuses ; nous
» avons vu toutes nos Villes de Lom-
» bardie, de la Romagne, de la
» Pouille, subir le joug de l'ennemi ;
» nous avons vu toutes nos troupes
» dissipées, & le bruit des armes,
» porté jusques sur le bord des Lagu-
» nes, s'est fait entendre à nous de
» très-près : cependant votre courage
» n'a point été abattu ; vous avez
» tenté une entreprise sur Padoue,
» elle vous a réussi, & dès ce moment
» nos affaires ont été en voie de se
» rétablir : elles se rétabliront parfai-
» tement, si vous prenez les armes
» vous-mêmes, & si vous engagez,
» par votre exemple, tous ceux qui
» vous sont soumis, à se sacrifier pour
» le salut de l'Etat. Plus votre dignité
» vous éleve au-dessus des autres ci-
» toyens, plus vous devez être prompts
« à tout faire & à tout souffrir, afin

An. 1509.
LEONARD LOREDAN, LXXV. Doge de Venise.

» que la République ne périſſe pas. » Armez-vous donc, volez à Padoue, » faites un mur de vos corps, & » ſoyez aſſurés de la victoire. La Pla- » ce eſt bien fortifiée & bien munie; » vous y trouverez le Comte de Péti- » gliano, de bons Généraux, & » vingt mille ſoldats; ſoyez les Auxi- » liaires de ces braves gens. Que ne » puis-je me mettre à votre tête! » Si mon âge & mes infirmités me le » permettoient, j'irois de grand cœur » employer le peu qui me reſte de » vie à ſervir avec vous la Patrie dans » ſes beſoins extrêmes : mais puiſque » mes forces ſe refuſent à un emploi » ſi glorieux, Louis & Bernard, mes » deux fils, tiendront ma place. Votre » Chef, courbé ſous le poids des » années, reſtera ici, & dirigera les » opérations de ſon mieux. Dans la » criſe où nous nous trouvons, n'ou- » blions pas que c'eſt en Dieu que » nous devons mettre toutes nos eſpé- » rances; croyez qu'il vengera notre » cauſe, parce qu'il aime la juſtice, » & qu'il a en horreur l'iniquité. »

Grand effet qu'elle produit.

On ne vit point ſans étonnement

cette ardeur du Doge pour la défenſe de Padoue, après l'avoir vu opiner ſi timidement au ſujet de cette Place, que l'on projettoit de ſurprendre : ſoit que le ſuccès de l'entrepriſe eût changé ſes idées, ſoit qu'il eût ſacrifié ſon opinion particuliere au vœu général, on admira les ſentimens patriotiques de ce vieillard reſpectable. Plus de trois cens Nobles s'offrirent à accompagner ſes enfans, & à aller s'enfermer avec eux dans Padoue : ils s'embarquerent, emmenant chacun un bon nombre de citadins & de populaires ; ils entrerent dans la Place, & ſe chargerent de la garde des portes & des tours. Ils furent témoins, en arrivant, des excellentes diſpoſitions du Comte de Pétigliano ; il avoit fait abattre, tout autour de la Ville, à un mille de diſtance, les maiſons & les arbres, afin que l'ennemi ne pût en approcher qu'à découvert : il avoit diſtribué ſes Gendarmes le long du rempart, & ſon infanterie ſur les places, d'où elle étoit à portée de ſoutenir les poſtes qui ſeroient attaqués : il fit dreſſer un autel devant la

An. 1509.
LEONARD LOREDAN, LXXV. Doge de Veniſe.

An. 1509.
LEONARD LOREDAN, LXXV. Doge de Venise.

porte du Palais ; on y chanta une Meſſe ſolemnelle, à l'iſſue de laquelle il fit approcher tous ſes Capitaines, & leur fit jurer, ſur les ſaints Evangiles, qu'ils périroient tous, plutôt que de ſe rendre. André Gritti les harangua, & leur dit, que le ſerment qu'ils venoient de prêter, les obligeoit à n'épargner aucun effort pour faire avorter les deſſeins de leurs ennemis barbares ; que les plus grands malheurs ne porteroient jamais les Vénitiens à rien de contraire à leur honneur & à la dignité de leur République ; qu'on pouvoit envahir leurs biens & ruiner leur Empire, mais que pour la liberté, on ne la leur arracheroit jamais qu'avec la vie ; que les Fondateurs de leur Etat n'avoient abandonné les délices du continent, & ne s'étoient enfoncés dans le ſein des Lagunes, que pour y jouir de la liberté, le plus précieux de leurs biens ; que le même eſprit animoit leurs deſcendans, & que tous leurs exploits ſur terre & ſur mer, n'avoient jamais eu pour objet que d'éloigner d'eux le joug des tyrans. » Braves ſoldats

» ajouta-t-il, comportez-vous en » gens d'honneur ; soyez les généreux » défenseurs de notre liberté : la Ré- » publique ne fut jamais ingrate ; » comptez sur sa faveur & sur ses ré- » compenses ». An. 1509. LEONARD LOREDAN, LXXV Doge de Venise.

Etat des forces des ennemis.

L'Armée Impériale marcha sur Padoue le quinze de Septembre : elle étoit composée de dix-huit mille Allemands, auxquels s'étoient joints six mille Espagnols, commandés par Fracasso de Saint-Severin, deux cens Gendarmes du Pape, aux ordres de Louis Pico, deux cens du Duc de Ferrare, commandés par le Cardinal d'Est, sept cens Gendarmes François, aux ordres du Sieur de la Palice, & huit à dix mille soldats de différentes nations. L'Empereur y étoit en personne ; il connut par les allarmes que lui donnoient continuellement les pelotons de soldats & de paysans embusqués sur son passage, combien il lui seroit difficile de soumettre une Ville, qui avoit une Armée entiere pour la défendre.

Endroit de l'attaque.

La principale attaque des ennemis fut à la partie du rempart qui joignoit

An. 1509.
LEONARD LOREDAN, LXXV. Doge de Venise.

aux deux portes de Portello & de Codalunga. Leur canon ruina en peu de jours toute cette partie, & les breches se trouverent en plusieurs endroits assez larges pour donner l'assaut. Les assiégés faisoient un feu vif & continuel sur le camp; chaque jour ils exécutoient des sorties vigoureuses, & alloient massacrer les assiégeans dans leurs tentes : c'étoient à toute heure de nouveaux combats, dans lesquels les Vénitiens avoient presque toujours l'avantage. Le Comte de Pétigliano, les Provéditeurs & les Nobles Vénitiens qui étoient dans la Place, se donnoient des soins infatigables pour entretenir la bonne volonté de leurs soldats, & maintenir, parmi eux, l'ordre & la discipline. L'argent qu'ils recevoient de Venise pour les soudoyer, leur manqua; parce que les ennemis, qui occupoient les passages, forcerent d'en interrompre le transport. Le Sénat écrivit à ses Provéditeurs d'imaginer quelque moyen de le faire passer en sureté : on détacha trois cens cavaliers Albanois & deux cens Gendarmes, aux

An. 1509. Leonard Loredan, LXXV. Doge de Venise.

ordres de Louis Malvezzi, qui allerent de nuit ſur le bord des Lagunes, où on leur remit la caiſſe militaire. Malvezzi fit diſtribuer cet argent dans les valiſes des cavaliers Albanois, & fit mettre ſur des mulets, pluſieurs ſacs remplis de ſable. Les ennemis avoient eu vent de ſa marche, & de l'objet pour lequel il avoit été détaché : ils l'attaquerent à ſon retour; il leur fit face avec ſes deux cens Gendarmes. Pendant le combat, les cavaliers Albanois prirent la fuite à toute bride : l'ennemi apperçut les mulets chargés, & redoubla ſes efforts pour s'en rendre maître. Malvezzi, après les avoir défendus quelque temps, les lui abandonna, & s'enfuit lui-même vers Padoue : l'appas du pillage arrêta les Allemands; mais lorſqu'ils eurent délié & vuidé les ſacs, furieux de cette ſupercherie, ils coururent après Malvezzi; il n'étoit plus temps : ils le pourſuivirent pendant quelques milles, ſans pouvoir le joindre, & il rentra à Padoue ſans avoir perdu un ſeul homme : cette manœuvre lui fit beaucoup d'honneur, & fut très-utile aux aſſiégeans.

An. 1509.

LEONARD LOREDAN, LXXV. Doge de Venise.

Attaques des ennemis infructueuses.

Ils avoient élevé, en avant de la porte de Codalunga, une redoute, que les ennemis résolurent d'emporter. Pérugin s'étoit chargé de la défendre avec sa troupe : il apperçut le mouvement d'un gros corps d'Espagnols, qui se préparoit à lui donner l'assaut ; il fit garnir le parapet de la redoute de barils de poudre, & ordonna à ses soldats de mettre ventre à terre. Les Espagnols escaladerent au nombre de deux cens : alors Pérugin se leve, met le feu à la poudre, ordonne à ses soldats de charger. La flamme dévore une partie de ces Espagnols ; le reste est tué à coups de sabre, ou précipité dans le fossé. Les Allemands tenterent une escalade pareille à un Bastion de la Place, & furent repoussés avec le même déshonneur.

Project de Ligue des Vénitiens avec les Turcs.

Pendant qu'on essayoit ainsi, & qu'on repoussoit les attaques à Padoue, le Sénat songeoit à se procurer des secours, pour rompre l'effort de tant de Princes, acharnés à détruire l'Etat Vénitien. Un des fils du Doge avoit déja proposé de se liguer

avec le Turc, & ſon idée n'avoit pas été ſuivie : on remit l'affaire en délibération, & il fut conclu qu'on tenteroit cette reſſource. Louis Raimondi fut choiſi pour aller à Conſtantinople, en qualité d'Ambaſſadeur extraordinaire : ſes inſtructions portoient, d'expoſer à Bajazet l'état fâcheux où ſe trouvoit la République, attaquée par toutes les Puiſſances de la Chrétienté ; la néceſſité de prévenir ſa chute, qui ſeroit infailliblement ſuivie d'une Ligue générale de tous les Etats de l'Europe, contre la Puiſſance Ottomane : il devoit, en conſéquence, ſolliciter une alliance offenſive & défenſive avec le Sultan, & on le laiſſoit maître des conditions. La prompte levée du ſiege de Padoue empêcha les Vénitiens d'effectuer cette réſolution.

An. 1509. LEONARD LOREDAN, LXXV. Doge de Veniſe.

Il y avoit déja près de ſix ſemaines que ce ſiege duroit, ſans que les ennemis euſſent gagné un pouce de terrein. L'Empereur voulut donner un aſſaut général ; il le fit propoſer aux différens corps qui compoſoient ſon Armée : il étoit queſtion de décider leſquels

Le ſiege de Padoue eſt levé.

An. 1509.
LEONARD LOREDAN, LXXV. Doge de Venise.

monteroient à la breche les premiers. Les Gendarmes François voulurent bien tenter l'aventure, à condition que les Gendarmes Allemands se joindroient à eux ; mais ceux-ci refuserent de mettre pied à terre, disant que leur coutume étoit de ne combattre qu'à cheval ; & les premiers, qui étoient tous Gentilshommes, ne voulurent jamais *se mettre en péril & hasard avec de simples piétons*. L'Empereur n'ayant pu lever cette difficulté, & voyant que l'hiver approchoit, partit la nuit suivante pour retourner en Allemagne, & ordonna à ses Généraux de lever le siege : il se plaignoit du Pape, du Roi de France & du Roi d'Espagne, tandis qu'il ne devoit s'en prendre qu'à sa lenteur, à son inactivité & à ses irrésolutions. Il proposa aux Vénitiens une treve de quelques mois, qu'ils eurent la sagesse & le courage de rejetter : il laissa le Marquis de Brandebourg à Vérone, se rendit à Trente, & ramena presque toutes ses troupes au-delà des Alpes, promettant de revenir au printemps avec une Armée beaucoup plus nombreuse. Dès

qu'il se fut retiré, les confédérés se séparerent, & mirent leurs troupes en quartiers d'hiver.

An. 1509.
LEONARD LOREDAN, LXXV. Doge de Venise.

Avantages des Vénitiens.

Les Vénitiens, au comble de leurs vœux, par la levée du siege de Padoue, profiterent habilement de la séparation de l'Armée ennemie, pour étendre leurs conquêtes. Les Châteaux d'Est, de Mansélice, de Cittadella, de Montagnana, de Colonia, de Bassano, se rendirent à eux sans résistance : ils tenterent de reprendre Vicense, dont les Habitans s'offroient à faciliter la surprise, par haine du joug allemand. Le Comte de Pétigliano s'en approcha avec son Armée : la garnison fit sur lui une sortie; il l'attaqua, la poussa vivement; son infanterie entra dans la Ville avec les fuyards, en moins d'une heure il en fut maître. Le Prince d'Anhalt, qui y commandoit, se jetta dans le Château, où il ne tint que quatre jours. Pétigliano passa delà à Vérone, l'investit, la canonna, & voulut l'escalader; mais la garnison, qui avoit été renforcée de trois cens Gendarmes François, sortit sur lui, & après un

An. 1509.
LÉONARD LOREDAN, LXXV. Doge de Venise.

combat assez vif, le força d'abandonner la partie. Pendant ce temps-là, Louis Moçénigo, Gouverneur de Trévise, pénétra, avec des troupes, dans le Frioul, emporta divers Châteaux, occupés par les Allemands, & chassa leurs garnisons de Feltri & de Belluno.

Guerre contre le Duc de Ferrare.

Le Sénat en vouloit sur-tout à Alfonse, Duc de Ferrare, qui avoi profité des circonstances & de l'accablement des Vénitiens, pour leu enlever le Polésin, & pour ravager inhumainement leurs frontieres. Comme il étoit le moins à craindre, or résolut de le pousser à bout; & dè les premiers jours de Décembre, toutes les forces de Venise vinrent fondre sur lui. Angélo Trévisani entra dans le Pô avec seize Galeres & cinquante petits Navires. Avant que de s'embarquer, il avoit représenté au Sénat, qu'il ne pouvoit, sans de grands risques, s'engager avec sa flotte dans le Fleuve, parce que le Duc de Ferrare avoit fait construire sur ses bords une quantité de Forts & de redoutes garnies de canon, qui ne pouvoient

manquer de l'incommoder beaucoup ; qu'il lui ſeroit beaucoup plus facile d'aller attaquer des Places maritimes, comme Péſaro, Ancone, Fano & Sénégaglia, dans l'Etat de l'Egliſe, ou Trani, Brindes & Otrante, dans la Pouille. Mais ſa repréſentation fut vaine, & les Sénateurs n'écoutant que leur animoſité contre le Duc de Ferrare, lui ordonnerent d'entrer dans le Pô ſans différer ; il obéit, & ſaccagea, ſans pitié, toute la partie du Ferrarois, qui eſt ſur la rive droite du Pô.

An. 1509. LEONARD LOREDAN, LXXV. Doge de Veniſe.

Tandis qu'il brûloit les Villages & les Hameaux, Paul Gradénigo, l'un des Provéditeurs de l'Armée, avoit été détaché avec une forte diviſion, pour ſoumettre le Poléſin, où il ne trouva aucune réſiſtance. Le Comte de Pétigliano s'arrêta à Soave dans le Véronois, avec le reſte de l'Armée, pour empêcher l'ennemi de porter du ſecours dans le Ferrarois. Une diviſion de la Flotte, aux ordres de Paul Contarini, ſe porta à Commacchio, ſurprit cette Place, & la mit au pillage. Angélo Tréviſani s'étoit avancé

Succès de cette guerre.

An. 1509.
LEONARD LOREDAN, LXXV. Doge de Venise.

jusqu'à Pilosella, avoit jetté en cet endroit un pont sur le Pô, & en avoit fortifié la tête, par un bon retranchement. Ce pont servoit à faire passer la cavalerie de Paul Gradénigo, qui faisoit journellement des courses dans le plat pays, & qui porta plus d'une fois l'épouvante jusqu'aux portes de Ferrare. Les troupes du Duc essayerent plusieurs fois de forcer le retranchement qui couvroit le pont; mais elles furent toujours repoussées avec perte.

Flotte des Vénitiens détruite.

Les pluies continuelles avoient tellement fait grossir le Pô, qu'il monta presque à la hauteur des digues; en sorte que le pont & les Galeres de Trévisani, les surmontoient de beaucoup. Le Cardinal d'Est imagina de faire transporter, pendant la nuit, du gros canon sur une des digues voisines, de l'y mettre en batterie, & de foudroyer la Flotte Vénitienne dans les ténebres. Les gens du pays aiderent au transport du canon; & au moment qu'il étoit prêt à tirer, le Cardinal d'Est fit faire une fausse attaque à la redoute qui couvroit la tête

An. 1509. LEONARD LOREDAN, LXXV. Doge de Venise.

du pont, afin d'y attirer les ſoldats & les équipages de la Flotte. Alors le canon fit un feu terrible ſur les Galeres; & comme il tiroit de très-près, pas un coup ne portoit à faux : les premieres décharges en fracaſſerent quelques-unes, deux coulerent à fond, & tout le reſte fut mis en un ſi grand déſordre, que les Capitaines ne ſongerent qu'à ſe ſauver dans leurs Chaloupes. Tréviſani lui-même fut obligé de prendre ce parti, ayant eu ſa Galere criblée de coups, qui échoua à une lieue du combat. A la réſerve de deux ou trois Galeres & de quelques barques, qui eurent le temps de couper leurs cables, & de fuir vers l'embouchure, tous les autres bâtimens furent pris, ou brûlés. Les matelots & les ſoldats ſe jetterent la plupart à la nage, pour gagner l'autre bord; pluſieurs furent noyés, & les autres furent reçus par la cavalerie de Paul Gradénigo; il en périt plus de deux mille. Le Duc de Ferrare détacha ſix cens hommes pour aller brûler la diviſion qui étoit à Commacchio; mais ſur l'avis de ce qui venoit de ſe paſſer

An. 1509.
LEONARD LOREDAN, LXXV. Doge de Venise.

à Pilosella, elle étoit promptement rentrée dans les Lagunes.

Mort du Comte de Pétigliano.

Le Sénat apprit, avec beaucoup de chagrin, la déroute d'une si belle Flotte : il en fit armer en diligence une seconde, qu'il composa de quatorze Galeres de Venise, de huit de Candie, de deux de Corfou, & de six de Zara, & il en donna le commandement à Pierre Balbi ; cet armement ne pouvoit être prêt qu'au printemps. Ainsi les troupes du Duc de Ferrare, renforcées de plusieurs Gendarmes François, & de quelques escadrons du Pape, passerent le Pô sans opposition, surprirent la Ville de Lorédo, & auroient poussé leurs conquêtes, si la rigueur de la saison leur avoit permis de tenir la campagne plus longtemps. Les Vénitiens se disposoient à une nouvelle entreprise, lorsqu'ils perdirent le Comte de Pétigliano, leur Capitaine-Général : il mourut à Legnago, dans le Vicentin, dans la soixante-huitieme année de son âge. La veille de sa mort, il fit venir tous ses Capitaines, & les exhorta pathétiquement, à demeurer fideles à la

République,

République, en leur disant que le salut de l'Italie dépendoit du prompt & parfait rétablissement de l'Empire Vénitien. Son corps fut porté à Venise, & enterré dans l'Eglise des saints Jean & Paul, où on lui érigea une Statue équestre en bronze doré *. Sa place fut donnée à Jean Marie Frégose, l'un des nobles proscrits de Gênes.

An. 1509.
LEONARD LOREDAN, LXXV. Doge de Venise.

On employa le reste de l'hiver en négociations. Les Vénitiens virent avec beaucoup de joie, la division se mettre parmi les confédérés, & ils

La division se met parmi les Alliés.

* On lit au bas de cette Statue l'Inscription suivante :

Nicolao Ursino, Nolæ Pitilianique Principi longè clarissimo, Senensium, Florentini populi, Sixti, Innocentii, Alexandri Pontificum, Ferdinandi Alphonsique junioris Regum Neapolitanorum, Imperatori felicissimo, Venetæ demùm Reipublicæ per XV annos magnis clarissimisque rebus gestis, novissimè à gravissimâ omnium obsidione Patavio conservato, virtutis ac fidei singularis Senatus memor pp. Obiit æta. LXVIII. anno MD IX.

An. 1509.
LEONARD LOREDAN, LXXV. Doge de Venise.

travaillerent de tout leur pouvoir à entretenir cette mésintelligence. Louis XII faillit à se brouiller avec le Pape, qui, contre ses engagemens, avoit nommé à un Evêché de Provence : cette affaire s'accommoda ; mais Jules ne dissimula pas l'inquiétude que lui donnoit la trop grande puissance des François en Italie. On vit dès-lors qu'il ne seroit pas éloigné d'embrasser toutes sortes de moyens pour les en chasser. L'Empereur lui-même étoit en dispute avec le Roi d'Aragon, au sujet de l'administration de la Castille, pendant la minorité du Prince Charles leur petit-fils. Louis XII fut choisi pour arbitre, & eut beaucoup de peine à concilier leurs prétentions incompatibles ; il adjugea l'administration de la Castille à Ferdinand, à condition que celui-ci fourniroit à Maximilien des secours, pour achever d'enlever aux Vénitiens les Places qu'on les accusoit d'avoir usurpées. Mais le Roi d'Aragon, qui, dès le commencement de la guerre, avoit obtenu tout ce qu'il pouvoit prétendre, continua de ne

prendre qu'un intérêt apparent aux desseins de la France & de l'Empereur; en sorte que ces deux dernieres Puissances furent les seules que les Vénitiens eussent véritablement à craindre.

An. 1509. Leonard Loredan, LXXV. Doge de Venise.

An. 1510.

Animosité de l'Empereur contre les Vénitiens.

Au commencement de l'année suivante, le Sénat envoya deux nouveaux Ambassadeurs, Louis Mocénigo, & Jean Cornaro, à la Cour de Maximilien, pour tâcher de l'engager à la paix. Ils eurent le même sort que tous ceux qui les avoient précédés; Maximilien les renvoya, sans vouloir les entendre : il étoit alors occupé à obtenir de la diete de l'Empire, de l'argent & une armée. Mais le Pape vint à bout de persuader aux Electeurs de tout suspendre, jusqu'à ce qu'on eût examiné si les moyens de paix, proposés par les Vénitiens, étoient de nature à ne pouvoir être admis. L'Empereur désespéré de ces difficultés, pressoit le Roi de France, de repasser en Italie, en lui offrant de lui laisser Vicence, Trévise & Padoue, s'il parvenoit à les soumettre. Louis XII, qui voyoit

An. 1510.
LEONARD LOREDAN, LXXV. Doge de Venise.

l'embarras de Maximilien, & qui ne vouloit pas porter lui seul le fardeau de la guerre, opposoit à ce Prince les articles du traité de Cambrai, qui ne l'obligeoient à entrer en action que conjointement avec les autres confédérés. Maximilien se borna à lui demander de l'argent, & lui engagea la Ville de Vérone pour soixante mille ducats.

Intrigues du Pape contre la France; il absout les Vénitiens.

Cet engagement acheva d'indisposer le Pape contre la France: il agit vivement auprès des Suisses, pour rompre leur alliance avec cette Couronne; il intrigua à la Cour d'Angleterre, pour déterminer le jeune Henri VIII à déclarer la guerre aux François. Louis XII sentit la nécessité de regagner l'amitié de ce Pontife remuant. Il poussa la complaisance jusqu'à lui faire dire qu'il ne vouloit agir que de concert avec lui, & qu'il attendroit que sa volonté le décidât à suivre le dessein qu'il avoit de repasser en Italie, ou à y renoncer; il le prioit seulement de ne pas donner l'absolution aux Vénitiens, que la paix ne fût faite. Mais avant que ces propo-

An. 1510.
LEONARD LOREDAN, LXXV. Doge de Venise.

ſitions fuſſent parvenues à Jules II, il s'étoit déja engagé à abſoudre les Vénitiens. Elles ne purent lui faire changer de réſolution, & il leva ſolemnellement les cenſures portées contre la République. Les ſix Ambaſſadeurs furent obligés pour cela de ſe proſterner à ſes pieds, devant l'Egliſe de Saint-Pierre, de lui demander pardon, & de ſubir la pénitence qu'il leur impoſa, de faire la viſite des ſept Egliſes de Rome. Ils avoient ſigné la veille un Traité, par lequel le Sénat s'engageoit à rétablir dans ſes Etats la juriſdiction Eccléſiaſtique dans toute ſon étendue, & à accorder aux Marchands des Etats du Pape le libre commerce du Golfe. Les Vénitiens ſouſcrivirent ſans regret à ces conditions humiliantes : l'état de leurs affaires ne leur permettoit pas d'en faire moins; &, dans les circonſtances, le bonheur d'avoir l'amitié du Pape, les dédommageoit pleinement de tout ce qu'ils lui ſacrifioient.

Jules II n'en demeura pas là : il permit à tous les Feudataires du ſaint Siége d'entrer au ſervice des Véni-

An. 1510. LEONARD LOREDAN, LXXV. Doge de Venise.

tiens. Jean-Paul Baglioni, Louis Vitelli, & Rémo d'Acéni joignirent l'armée de la République avec leurs troupes, & le Sénat conféra au premier la charge de Capitaine-Général, que Jean-Marie Frégose fut obligé de lui céder. Le Pape mit tout en œuvre pour réconcilier les Vénitiens avec l'Empereur, son dessein étant de s'unir à eux & avec ce Prince, pour enlever le Milanois à la France. Maximilien, fatigué par les lenteurs de la diete d'Ausbourg, consentit à faire la paix avec la République, pourvu qu'on lui laissât la Ville de Vérone & ses dépendances ; mais le Sénat ne voulut jamais passer cette condition : il offrit une somme d'argent que l'Empereur refusa. Les Nonces de Jules continuoient de négocier avec les Suisses & l'Angleterre, & étoient secrétement appuyés par le Roi d'Aragon ; l'argent de Rome avoit séduit les Cantons ; ils recevoient les propositions de Louis XII avec une arrogance qui ne leur étoit pas ordinaire : on en fut irrité en France, leurs Députés y furent mal

reçus ; & dès-lors leurs ſoldats furent aſſurés au Pape. Le jeune Roi d'Angleterre brûloit d'envie de ſe ſignaler ; & quand on l'invita à profiter de la diverſion de la guerre d'Italie, pour attaquer la France & y faire des conquêtes, il manifeſta des diſpoſitions qui donnerent de grandes eſpérances.

An. 1510. LEONARD LOREDAN, LXXV. Doge de Veniſe.

Le Duc de Ferrare étoit intéreſſé à ne pas ſe détacher de la Ligue de Cambrai, qui devoit lui procurer le recouvrement du Poléſin. Le pape voulut le contraindre à ſe départir de cette confédération ; il lui fit une querelle à l'occaſion des ſalines de Commacchio ; il prétendit que le droit de faire du ſel lui ayant été interdit par les Vénitiens, pour ne pas préjudicier à leurs ſalines de Cervia, il étoit encore plus en droit de le lui défendre, depuis qu'il étoit rentré en poſſeſſion de cette Ville, attendu que Ferrare & Commacchio étoient du Domaine direct du ſaint Siége. Le Duc repréſenta que le droit dont on vouloit le dépouiller étoit une des prérogatives eſſentielles de la Souveraineté ; que les

Il veut forcer le Duc de Ferrare à ſe détacher de la France.

An. 1510.
LEONARD LOREDAN, LXXV. Doge de Venise.

Vénitiens en le lui ôtant, avoient commis une violence des plus injuſtes ; & qu'il eſpéroit que Sa Sainteté ne voudroit pas le traiter ſi durement. Le Pape lui commanda avec hauteur d'obéir, & le menaça de lancer contre lui l'excommunication & l'interdit ; mais comme il étoit aſſuré de la protection de la France & de l'Empereur, il mépriſa cette menace.

Sa conduite vis à-vis l'Empereur & la France.

D'un autre côté, Maximilien & Louis XII ſommerent le Pape de joindre ſes troupes aux leurs, comme il y étoit obligé par le traité de Cambrai. Jules II répondit que l'objet de ce traité étoit rempli ; que le ſaint Siége, la France & l'Eſpagne, étoient en poſſeſſion des Places pour le recouvrement deſquelles on s'étoit uni ; que les Vénitiens avoient offert de l'argent à l'Empereur, en équivalent de celles qu'il pouvoit prétendre ; qu'il devoit accepter ce dédommagement ; que, quelque parti que pût prendre ce Prince, il n'enverroit point ſes troupes contre les Vénitiens, & qu'on n'étoit point en droit de l'exiger. Il rabattit un peu de

ſa fierté, en apprenant que Louis XII venoit de conclure un traité avec le jeune Roi d'Angleterre; mais Henri VIII lui ayant fait dire qu'une des clauſes portoit que le traité ſeroit ſans effet, ſi la France attaquoit le ſaint Siége, il reprit ſes premiers deſſeins avec plus d'aſſurance; il trouva mauvais que le Duc de Ferrare eût, ſans ſon conſentement, mis de nouveaux impôts ſur les marchandiſes que l'on tranſportoit ſur le Pô. Il lui ordonna de les abolir, avec menace de lui déclarer la guerre, & fit avancer ſes troupes vers les frontieres du Ferrarois.

An. 1510.

LEONARD LOREDAN, LXXV. Doge de Veniſe.

Opération des Vénitiens.

Les Vénitiens l'excitoient à la vengeance contre le Duc de Ferrare, parce qu'ils eſpéroient tirer un grand avantage de cette diverſion. Les troupes Françoiſes du Milanois ſortirent enfin de leurs quartiers, ſe joignirent à celles de Ferrare, reprirent, ſans beaucoup de peine, le Poléſin, pénétrerent dans le Padouan, & y furent joints par le Prince d'Anhalt, à la tête de huit mille Allemands.

L'armée des Vénitiens acheva de

An. 1510.
LEONARD LOREDAN, LXXV. Doge de Venise.
Guerre dans le Frioul,

soumettre les Villes du Padouan & du Vicentin, ensuite elle se porta sur Vérone, & entreprit de l'assiéger. Son canon mis en batterie foudroya la Place pendant quelques jours, & abattit un grand pan de muraille : cette breche ne diminua point l'ardeur de la garnison pour se bien défendre; elle repoussa les assauts; elle fit des sorties & livra aux assiégeans des combats, dans lesquels ils perdirent grand nombre de leurs soldats & deux de leurs meilleurs Généraux, le Bergamasc & le Pérugin.

Alors l'armée de la République, de beaucoup inférieure à celle des Alliés, fut obligée de lever le siége de Vérone, & de se replier sous Trévise : à peine se fut-elle retirée, que Vicence offrit de se rendre aux ennemis, & se racheta du pillage en payant cinquante mille écus. Les Allemands prirent cet argent, & n'en pillerent pas moins la Ville : la garnison Vénitienne de Legnago se rendit prisonniere de guerre; Monselicé fut emporté d'assaut, & réduit en cendres.

Jules II amusoit la France par des négociations, & paroissoit n'en vouloir qu'au Duc de Ferrare, dont il taxoit la désobéissance du crime de félonie. Ses troupes aux ordres du Duc d'Urbin, son neveu, entrerent dans le Modénois, & s'emparerent de la Capitale; mais son véritable dessein étoit de chasser les François de l'Italie : il entretenoit des intelligences dans Gênes; douze mille Suisses devoient faire une irruption dans le Milanois, tandis que les Vénitiens se porteroient avec toutes leurs forces dans le Véronois & le Vicentin; il mit en mer une escadre de sept galeres, & engagea les Vénitiens à y joindre onze des leurs aux ordres de Jérôme Contarini : cette flotte fit voile vers Gênes, & Marc-Antoine Colonne s'avança avec cent hommes d'armes & six cens fantassins, jusqu'à la vallée de Bisagna, à un mille de la Place. Les galeres de Venise & du Pape arriverent à temps, se saisirent du Pont de Sestri & de Chiaveri, & mouillerent à peu de distance du Port de Gênes. L'o-

An. 1510.

LEONARD LOREDAN, LXXV. Doge de Venise.

Le Pape veut enlever Gênes à la France.

An. 1510.
LEONARD LOREDAN, LXXV. Doge de Venife.

pération avoit été conduite avec beaucoup de fecret, & elle auroit infailliblement réuffi, fans la vigilance & l'activité du Maréchal de Chaumont, Gouverneur de Milan.

Conduite vigilante du Maréchal de Chaumont.

Ce Maréchal, qui avoit pénétré l'objet de tous ces mouvemens, avoit jetté à la hâte dans Gênes un renfort de feize cens hommes, & faifoit filer des troupes vers cette Capitale, où aborderent en même-temps fix galeres de France. Le peuple n'ofa remuer : les Frégofe, les Doria & tous ceux qui étoient d'intelligence avec le Pape, furent contenus. Jérôme Contarini voyant l'entreprife manquée, fe retira à Civita-Vecchia. Dès que le Maréchal de Chaumont eut fait échouer le projet qu'on avoit formé de furprendre Gênes, il envoya du fecours au Duc de Ferrare, contre les troupes du Pape, qui, après avoir pris Luga & Modene, menaçoient Reggio : il eut befoin luimême de toute fon habileté, pour s'oppofer au paffage des Suiffes, qui, au nombre de douze mille hommes, s'étoient avancés vers Côme ; leur

An. 1510.
LEONARD LOREDAN, LXXV. Doge de Venise.

dessein étoit de pénétrer plus avant dans le Milanois ; mais il y fit naître tant de difficultés , qu'il les contraignit de retourner sur leurs pas.

Vains efforts des Vénitiens contre Vérone.

Les Vénitiens avoient profité de ces diversions pour se rapprocher de Vérone : les habitans de cette Ville étoient très-mécontens de leurs nouveaux Maîtres. Il en étoit venu quelques-uns au quartier général , qui avoient offert de livrer une des portes aux troupes de la République. Baglioné avoit fait marcher son armée de nuit , & l'avoit conduite fort secrétement jusques sous les murs de la Place. La porte de Saint-George lui avoit été ouverte , il avoit fait entrer un de ses bataillons , avec ordre de se porter bien vîte au haut de la montagne, & d'escalader le Fort Saint-Pierre ; mais les échelles se trouverent trop courtes. La garnison du Fort donna l'allarme , & tira quelques coups de canon ; aussi-tôt les Sentinelles du Fort Saint-Félix & du vieux Château , avertirent du danger : on cria aux armes de toutes parts ; les troupes de la République prirent

An. 1510.
LEONARD LOREDAN, LXXV. Doge de Venise.

l'épouvante, se retirerent précipitamment vers la porte Saint-George, & il ne fut plus possible de calmer leur effroi. Baglioné rentra dans son camp, près de Saint-Boniface, très-honteux d'avoir manqué son coup.

Nouvelle entreprise contre Gênes.

Malgré le mauvais succès de ces diverses entreprises, le Pape voulut que l'on tentât une seconde fois d'enlever Gênes aux François. Les Vénitiens, qui ne s'aveugloient point sur l'inutilité & les dangers de cette seconde tentative, ne purent lui faire changer d'idée, & furent obligés de céder à son obstination. Leur Flotte jointe à celle de l'Eglise, partit de Civita-Vecchia, & fut rencontrée par la Flotte Françoise, à la hauteur de Porto-Véneré. On se canonna quelque temps de part & d'autre; la Flotte de France prit le large en haute mer; celle de Venise se présenta devant le port de Gênes; Jean Frégose y entra avec un Brigantin, dans l'espérance que les amis qu'il avoit dans la Place, profiteroient du moment pour se soulever contre les François; mais sa présence n'excita aucun mouvement.

La Flotte ayant essuyé pendant quelques heures le canon du rempart, fit voile vers Porto-Véneré, l'attaqua inutilement, & rentra dans le port de Civita-Vecchia. Alors le Pape consentit que Jérôme Contarini ramenât ses Galeres à Venise, elles reprirent la route du Golfe; mais à la hauteur de Messine, elles furent assaillies d'une tempête qui en brisa quelques-unes, dispersa les autres; en sorte que Contarini eut beaucoup de peine à les rassembler, & les ramena à Venise en très-mauvais état.

An. 1510.
Leonard Loredan, LXXV. Doge de Venise.

Intrigues du Pape.

Le Pape continuoit ses intrigues en Allemagne, pour forcer l'Empereur à faire la paix avec les Vénitiens. Louis XII lui-même, las d'une guerre qui épuisoit ses trésors, désiroit vivement de la terminer, & étoit même résolu d'y sacrifier quelques-unes de ses conquêtes. Il crut qu'un des premiers pas, pour parvenir à ce but, étoit d'accommoder le différend de Jules II avec le Duc de Ferrare, & proposa au premier de mettre l'affaire en arbitrage. Jules, enhardi par cette proposition qui mani-

An. 1510.
LEONARD LOREDAN, LXXV. Doge de Venise.

festoit les intentions pacifiques du Roi, répondit qu'il le vouloit bien, pourvu qu'au préalable les François sortissent de Gênes, & que cette République fût rétablie dans son ancienne liberté. Il avoit prévu que la condition ne seroit pas acceptée, & il se prévalut du refus pour pousser à bout le Duc de Ferrare.

Il veut pousser à bout le Duc de Ferrare.

Résolu de le dépouiller de ses Etats, il le traita de vassal rebelle & contumace, il l'excommunia, mit ses terres en interdit, & exigea des Vénitiens qu'ils se joignissent à lui pour assiéger la Capitale. Le Sénat n'étoit pas de cet avis; mais comme il connoissoit le caractere violent de Jules, & qu'il craignoit, en lui résistant, de s'en faire un ennemi implacable, il s'abandonna à l'impétuosité de ses mouvemens. Le Marquis de Mantoue étoit dans les Prisons de Venise; Jules demanda qu'on lui rendît la liberté, & qu'on lui donnât le commandement des armées, répondant de sa foi & de son zele: il fallut encore avoir pour lui cette complaisance. Le Sénat fit sortir ce Prince de

ſa Priſon, lui donna le bâton de Capitaine-Général, & le fit conduire à Rimini, d'où il ſe rendit à la Cour du Pape pour le remercier du ſervice qu'il venoit de lui rendre, & pour concerter avec lui le Plan des opérations.

An. 1510. LEONARD LOREDAN, LXXV. Doge de Veniſe.

Progrès des Vénitiens.

Jules II ſe tranſporta bientôt après à Boulogne, & par ſes ordres, le Cardinal de Pavie entra dans le Ferrarois avec les troupes de l'Egliſe, s'empara de pluſieurs petites Places, & fit trembler la Capitale. Une Flotte Vénitienne, commandée par Jean Mauro, entra en même-temps dans le Pô, & augmenta la terreur. Les hoſtilités qui avoient d'abord été très-vives, ſe ralentirent, parce que le Pape tomba malade à Boulogne, & fut pluſieurs jours en danger. Paul Baglioné étoit encore à la tête des troupes de la République dans le Véronois, & ſes détachemens livroient chaque jour quelque combat aux troupes ennemies : il reprit ſur elles Vicence, Azolo & Manſrica ; il tenta une troiſieme fois de leur enlever Vérone ; mais ſon entrepriſe fut auſſi

An. 1510.
LEONARD LOREDAN, LXXV. Doge de Venise.

infructueuse que toutes les précédentes. Une de ses divisions eut ordre de se porter dans le Poléfin, & s'empara sans opposition des Villes de Rovigo, de Lenderana, de la Badia & d'Adria.

Opérations dans la Romagne.

Le Marquis de Mantoue, qui devoit remplacer Baglioné, n'étoit point encore arrivé au camp, & ce délai faisoit soupçonner au Sénat quelque trahison de la part de ce Prince, qui ne pouvoit se résoudre à faire la guerre à la France, craignant d'exposer son pays aux ravages des François. Le Pape n'étoit pas en sûreté à Boulogne, où la faction des Bentivoglio remuoit pour soustraire cette Ville à son obéissance. Jules conçut tant d'inquiétudes des intrigues de cette faction, qu'il fut sur le point de s'accommoder avec la France; mais le Sénat, dont cet accommodement auroit ruiné les affaires, lui envoya fort à propos un renfort de six cens hommes, que Chiappin Vitelli & Frédéric Contarini lui menerent à Boulogne, & avec lequel il fut en état de contenir les factieux. Jules témoigna

beaucoup de reconnoiſſance de cette attention du Sénat, en diſant que les Vénitiens étoient de bons & fideles Alliés. Il ordonna au Marquis de Mantoue de ſe rendre à Modene, & de prendre le commandement des troupes Vénitiennes, qui étoient dans cette partie où le Maréchal de Chaumont avoit porté une diviſion qui protégeoit Reggio & menaçoit Modene.

Le Marquis de Mantoue ſe rendit en effet dans le Modénois, empêcha les François d'aſſiéger Modene, & évita la bataille qu'ils vouloient lui livrer. Il n'avoit pris que malgré lui le commandement des troupes de Veniſe, & le bruit s'étant répandu qu'un détachement François avoit pénétré dans le Mantouan, il ne fut jamais poſſible de le retenir; il quitta l'armée, & vola à Mantoue, prétextant la néceſſité de veiller lui-même à la ſûreté de ſes Etats. Les troupes de la République, qu'il avoit abandonnées à ſes Lieutenans Généraux, ſe réunirent à celles de l'Egliſe, pour pouſſer le ſiége de Ferrare.

An. 1510.
LEONARD LOREDAN, LXXV. Doge de Veniſe.

Concile en France contre le Pape.

Il ſe paſſoit alors des choſes en France bien capables d'allarmer le Pape & le Sénat. Louis XII avoit convoqué un Concile national, où l'on décida que le Roi pouvoit juſtement faire la guerre au Pape, ſe ſouſtraire à ſon obéiſſance & mépriſer ſes cenſures, attendu que le Pape avoit voulu ſoulever contre lui d'autres Souverains pour envahir les pays de ſa domination, & faiſoit actuellement une guerre injuſte à un de ſes Alliés. L'on convint en même-temps que, ſi le Pape ne vouloit pas ſe rendre à un moyen de conciliation qu'on lui propoſeroit, on convoqueroit contre lui le Concile général. Le Roi fit plus encore; il renouvella avec l'Empereur le traité de Cambrai, lui fit promettre de paſſer en Italie au printemps avec dix mille hommes de pieds & trois mille chevaux, & l'engagea à l'aider de tout ſon pouvoir pour la convocation du Concile général, ſuppoſé que le Pape perſiſtât à rejetter les voies d'accommodement.

La guerre continuoit en Italie avec

An. 1510.

LEONARD LOREDAN, LXXV. Doge de Venise.

Activité du Maréchal de Chaumont.

fureur, & la ſeule activité du Maréchal de Chaumont, rendoit inutiles tous les efforts du Pape & des Vénitiens. Pour les contraindre à lever le ſiege de Ferrare, il reprit ſon premier deſſein d'aſſiéger Modene, & marcha vers le Modénois. Le Duc d'Urbin, neveu du Pape, ne fut pas plutôt informé de cette marche de l'ennemi, qu'il abandonna le Ferrarois pour aller couvrir Modene. Sa retraite laiſſa au Duc de Ferrare la facilité d'attaquer la flotte Vénitienne qui croiſoit ſur le Pô : il en détruiſit quelques bâtimens, & l'auroit ruinée entiérement, ſi l'aventure de l'année précédente, pour laquelle Angélo Tréviſani venoit d'être dégradé du ſervice, & exilé à perpétuité, n'avoit engagé Jean Mauro, ſon ſucceſſeur, à être plus circonſpect & plus précautionné.

Il projette de ſurprendre le Pape dans Boulogne.

Le Maréchal de Chaumont avoit pris Carpi, & n'avoit pu aſſiéger Modene. Les Bentivoglio, qui avoient dans l'armée Françoiſe un corps de quatre mille hommes à leur ſolde, lui firent naître la penſée d'aller ſurpren-

An. 1510.
LEONARD LOREDAN, LXXV. Doge de Venise.

dre le Pape dans Boulogne, où il avoit une foible garnison, & où ils avoient eux-mêmes grand nombre d'amis & de créatures. Chaumont ne balança pas, & en quatre jours de marche, il se trouva avec son armée à trois lieues de Boulogne. Le voisinage de cette armée jetta une si grande terreur parmi les Cardinaux & les Prélats de la Cour de Jules, qu'ils coururent à son audience pour le conjurer de prévenir, par un prompt accommodement avec la France, le danger qui les menaçoit tous. Jules étoit encore très foible des suites de sa derniere maladie : il montra seul de la fermeté. Il assembla les habitans de Boulogne, promit d'augmenter leurs privileges, abolit la moitié des impôts, à condition qu'ils prendroient les armes pour défendre leur Ville. Cette proposition ayant été reçue froidement, il s'emporta contre l'Ambassadeur de Venise, de ce que la lenteur de ses Maîtres lui avoit fait manquer l'entreprise de Ferrare, & l'exposoit à perdre Boulogne. Il le menaça d'abandonner les Vénitiens, & de s'accom-

moder avec les François, si les garnisons Vénitiennes les plus voisines n'arrivoient à Boulogne ce même jour.

An. 1510.

LEONARD LOREDAN, LXXV. Doge de Venise.

Le Pape se tire d'embarras.

Les Cardinaux voyoient un grand danger & de foibles ressources. Ils insisterent tant que le Pape consentit à traiter avec le Maréchal de Chaumont, & il lui envoya le Seigneur de la Mirandole. Chaumont proposa, entr'autres conditions, que le Duc de Ferrare & tous ceux qui avoient pris sa défense seroient absous des censures lancées contr'eux; qu'il y auroit entre ce Duc & le saint Siege une suspension d'armes de six mois, pendant lesquels on travailleroit à vuider tous les différends à l'amiable; que Modene, fief de l'Empire, seroit remis aux Officiers de l'Empereur, & que le Pape exécuteroit le traité de Cambrai contre les Vénitiens.

Tandis qu'on faisoit cette négociation, Chiappin Vitelli arriva à Boulogne avec 800 hommes, annonça que toute l'armée Vénitienne approchoit; qu'un secours de 800 lances, envoyé par le Roi d'Espagne, ne tarderoit pas d'arriver. Il n'en fai-

An. 1510.

LEONARD LOREDAN, LXXV. Doge de Venise.

loit pas tant pour rendre au Pape sa premiere fierté. Il fit dire au Maréchal de Chaumont, qu'il n'entendroit à aucun accommodement, à moins que les François ne s'obligeassent à abandonner le Duc de Ferrare. Chaumont, qui vit des troupes arriver de plusieurs endroits pour secourir Boulogne, eut grand regret de s'être ainsi laissé amuser, & reprit la route du Modénois.

Il continue la guerre au milieu de l'hiver.

Jules II, après avoir ainsi triomphé des manœuvres de ses ennemis & de la foiblesse de ses Cardinaux, se crut en état de tout entreprendre. On étoit au mois de Décembre; en vain les Vénitiens eux-mêmes, qui voyoient sa santé affoiblie, & qui craignoient de le perdre, l'exhorterent à terminer la campagne; il reprit avec plus d'ardeur qu'auparavant, le dessein d'assiéger Ferrare, & voulut que l'on commençât par s'emparer de la Mirandole pour assurer la communication de Modene avec l'armée. Les troupes de l'Eglise & de Venise marcherent conjointement pour cette expédition, prirent d'assaut Concordia,

dia, arriverent devant la Mirandole, & en formerent l'investissement. L'hiver étoit très-rude, & la difficulté très-grande pour les convois de vivres, parce que les François occupoient Guastalla, Correggio & Carpi, & que le Duc de Ferrare, campé entre les deux bras du Pô, faisoit continuellement battre la campagne par ses partis. Le Pape, qui s'étoit avancé à Saint-Félix, entre Concordia & la Mirandole, faillit à être enlevé comme il sortoit de son quartier pour se rendre au camp : sans une neige épouvantable qui survint, & qui l'obligea de retourner à Saint-Félix, il tomboit dans une embuscade que le Chevalier Bayard lui avoit dressée ; il eut à peine le temps de rentrer dans le Château. L'ennemi étoit sur lui, lorsqu'il en fit lever le pont levis.

An. 1510.

LEONARD LOREDAN, LXXV. Doge de Venise.

Les troupes du siege forcerent le poste de Carpi, ce qui leur donna un peu plus de facilité pour faire venir leur subsistance ; mais ils avoient affaire à une brave garnison qui se défendoit avec beaucoup de valeur.

An. 1511. Il assiege la Mirandole & la prend.

An. 1511. LEONARD LOREDAN, LXXV. Doge de Venise.

Le Pape, impatient de la lenteur de leurs attaques, se rendit au camp pour réformer & accélérer les travaux. Son âge & ses infirmités ne l'empêcherent pas de visiter tous les quartiers. Il voulut même se loger à la portée du canon qui perça deux fois son logement. Il montra une intrépidité & une intelligence qui auroient pu servir de leçon aux meilleurs Généraux. Il y avoit breche au corps de la Place. La gelée devint si forte, qu'on pouvoit monter à l'assaut à la faveur de la glace du fossé. Le Maréchal de Chaumont étoit présent, & faisoit mouvoir ses troupes autour du camp sans oser l'attaquer. La Mirandole capitula le 20 Janvier. Le Pape entra par la breche, & ordonna qu'on marchât droit à Ferrare. Comme il se disposoit à suivre l'armée, une rechute de la maladie dont il étoit à peine convalescent, l'obligea de se faire transporter à Ravenne.

Accord qu'il fait au sujet de Modene.

Les Généraux de Venise & du Pape ne purent rien entreprendre contre Ferrare, parce que le Maréchal de Chaumont faisoit des dispositions

pour assiéger Modene. Jules II eut encore l'habileté d'éviter cet embarras, en proposant de retirer ses troupes de cette Ville, à condition que les François n'y entreroient pas, & qu'elle resteroit en neutralité entre les mains des Officiers de l'Empereur, qui n'étoit point encore en guerre avec le Pape. Chaumont, après avoir signé cet accord, tomba malade & mourut à Correggio. Le Maréchal de Trivulce prit le commandement de l'armée Françoise après sa mort.

An. 1511.

LEONARD LOREDAN, LXXV. Doge de Venise.

Dès que le Pape eut assuré le sort de Modene, il prit les mesures nécessaires pour s'emparer de Ferrare. Les Vénitiens destinerent 13 galeres à garder les bouches du Pô pour que rien n'entrât de ce côté-là dans la Ville. Les troupes de terre occupoient sur ce fleuve divers postes qui bloquoient étroitement la Place. Ces postes joints aux garnisons de Concordia, de la Mirandole & de Boulogne, formerent tout autour un cordon impénétrable. Il restoit un seul passage par le plus petit bras du Pô vers la Romagne, & ce passage étoit proté-

Il ordonne le siege de Ferrare.

An. 1511.
LEONARD LOREDAN, LXXV. Doge de Venise.

gé par le Fort de Génivolo, qui appartenoit au Duc de Ferrare. Le Pape ordonna l'attaque de ce Fort, & les Généraux le firent investir par un corps de sept mille hommes. Le Duc de Ferrare se crut perdu lorsqu'il apprit que ce Fort étoit assiégé. Le Chevalier Bayard, témoin de son embarras & de ses allarmes, lui conseilla de faire un effort pour sauver un poste si important, & s'offrit à aller le délivrer. On lui donna trois mille hommes de la garnison. Il se mit en marche le jour même, & arriva le lendemain de bonne heure à une demi-lieue du camp. Son avant-garde chargea, en arrivant, un des quartiers avec une vivacité extraordinaire. Les Généraux du Pape & de Venise qui ne s'attendoient point à cette attaque imprévue, n'eurent pas le temps de rassembler leurs quartiers. L'ennemi chargea si vigoureusement, que le désordre & la confusion fut bientôt sans remede. En moins d'une heure leur armée fut mise en déroute, & se débanda, laissant sur le champ de bataille près de trois mille morts, six

pieces d'artillerie & tout le bagage. Cette victoire de l'ennemi ſauva le Fort de Génivolo, rompit le blocus de Ferrare, & donna le temps d'y faire entrer des vivres & des renforts, & affligea ſenſiblement Jules II.

An. 1511.

LEONARD LOREDAN, LXXV. Doge de Veniſe.

Il travailloit de tout ſon pouvoir à détacher l'Empereur de l'alliance de la France, & il étoit appuyé dans cette négociation par le Roi d'Eſpagne, qui ne ceſſoit de repréſenter à l'Empereur, combien la maiſon d'Autriche étoit intéreſſée à abaiſſer le pouvoir des François. Maximilien fut ébranlé par cette conſidération, & propoſa à Louis XII de conſentir que l'on ouvrît un congrès pour y traiter de la paix. Louis XII vit bien que, s'il s'oppoſoit à la négociation, il fourniroit à ſes ennemis un prétexte pour rendre ſa conduite odieuſe; que le Pape & le Roi d'Eſpagne s'en prévaudroient pour exciter contre lui la jalouſie de tous les autres Princes; & que peut-être l'Empereur lui-même, gagné par l'argent de Veniſe, s'accommoderoit avec le Pape, à ſes dépens. Il conſentit donc à l'ouverture

Il veut détacher l'Empereur de ſon alliance avec la France.

An. 1511.
LEONARD LOREDAN, LXXV. Doge de Venise.

des Conférences, & Mantoue fut choisi pour le lieu du congrès.

Congrès pour la paix.

Les Plénipotentiaires de l'Empereur, de France & d'Espagne s'y rendirent. Le Pape, avant que d'y envoyer ses Nonces, exigea que l'Evêque de Gurck, Ministre de l'Empereur, vînt le trouver à Boulogne pour concerter avec lui les conditions de l'accommodement. Cet Evêque fit d'abord quelque difficulté de donner au Pape cette satisfaction; mais enfin, du consentement des autres Plénipotentiaires, il se rendit à Boulogne, & donna en entrant dans cette Ville une preuve de la fierté de son caractere. Il apperçut l'Ambassadeur de Venise, & le regardant d'un œil courroucé, il lui dit qu'il s'étonnoit, que ses Maîtres ayant encouru l'indignation de l'Empereur, il osât se présenter devant lui. Cet Ambassadeur étoit Jérôme Donato. Il écouta froidement l'Evêque de Gurck, & ne lui fit aucune réponse.

La fermeté du Ministre de l'Empereur le rend inutile.

Le dessein de Jules II étoit de séduire ce Prélat par l'appas d'un chapeau de Cardinal, pour l'en-

gager à détacher son Maître de la France, par une paix particuliere avec les Vénitiens. Mais l'Evêque de Gurck avoit l'ame tout aussi fiere & tout aussi inflexible que Jules II. Dès la premiere audience, il déclara qu'il n'y avoit point de paix à espérer, à moins que les Vénitiens ne rendissent tout ce qu'ils avoient usurpé sur l'Empire & sur la maison d'Autriche. Il parut ensuite modérer cette rigueur, & consentit qu'on leur laissât Padoue & Trévise, qu'ils tiendroient en fief de l'Empereur qui leur en donneroit l'investiture moyennant la somme de deux cens mille écus, & à condition qu'ils lui en paieroient cinquante mille tous les ans.

An. 1511.
Leonard Loredan, LXXV. Doge de Venise.

Le Pape vouloit que la Seigneurie acceptât ce projet d'accommodement. Il employa les prieres & les menaces. Mais le Sénat tint ferme, & répondit invariablement qu'il aimoit mieux s'exposer à tous les événemens de la guerre, que d'acheter la paix à des conditions si dures & si humiliantes. Jules II fit de nouvelles instances

An. 1511.
LEONARD LOREDAN, LXXV. Doge de Venise.

auprès de l'Evêque de Gurck pour en obtenir de plus favorables, & le pressa de conclure le traité avec les Vénitiens, sans rien décider à l'égard de la France. L'Evêque répondit qu'il avoit ordre de son maître de ne point terminer une affaire sans l'autre. Jules lui représenta que l'Empereur n'auroit jamais une plus belle occasion de se venger des affronts qu'il avoit reçus de la France, qu'en se joignant au Saint-Siege, au Roi d'Espagne & aux Vénitiens, pour chasser d'Italie les François. Il lui offrit le Chapeau de Cardinal, le Patriarchat d'Aquilée & divers autres gros Bénéfices. Mais l'Evêque répondit fiérement, que rien ne l'engageroit à trahir son devoir. » Et moi, repliqua le Pape, rien ne » pourra me déterminer à m'accom-» moder avec la France, m'en dût-il » couter la Tiare & la vie. »

L'Empereur & le Roi de France font citer le Pape au Concile de Pise.

L'Evêque se retira, les conférences de Mantoue furent rompues, Maximilien & Louis XII firent citer Jules II au Concile général qu'ils avoient convoqué à Pise pour le premier Septembre, & les hostilités re-

commencerent. Le Maréchal de Trivulce emporta d'assaut Concordia, se présenta devant Boulogne qui lui ouvrit ses portes, attaqua l'armée du Pape & des Vénitiens dans le Ferrarois, la mit en déroute après un combat très-court & peu sanglant, & demeura maître du bagage, de l'artillerie & d'un grand nombre de prisonniers. Le Duc de Ferrare reprit la plupart des places qui lui avoient été enlevées. Le Pape ne se croyant pas en sûreté à Ravenne, partit pour Rome, & les Vénitiens craignant de nouveaux malheurs, mirent toute leur application à bien couvrir leurs frontieres.

An. 1511.

LEONARD LOREDAN, LXXV. Doge de Venise.

Le succès des armes Françoises allarma le Roi d'Espagne. Il craignit pour son Royaume de Naples : il y fit passer des troupes, & il se lia plus étroitement que jamais avec le Roi d'Angleterre, son gendre. Henri VIII étoit vivement sollicité par le Pape & par les Vénitiens de déclarer la guerre à la France, & rien n'étoit plus propre à l'y détermine, que de voir l'Italie sous le joug des François. Louis XII voulut ôter à l'Espagne & à

Fausse politique de Louis XII.

An. 1511.
LEONARD LOREDAN, LXXV. Doge de Venise.

l'Angleterre la jalousie que ses avantages leur donnoient. Il ordonna au Maréchal de Trivulce d'évacuer Boulogne, après y avoir rétabli les Bentivoglio, de congédier une partie de son Infanterie, & de se retirer dans le Milanois.

L'Espagne se joint au Pape & aux Vénitiens.

Il continua de négocier avec le Pape pour l'accommodement du Duc de Ferrare. Mais Jules II, dont la modération du Roi avoit relevé le courage & les espérances, proposa avec sa roideur ordinaire, les plus dures conditions. Louis XII en vint jusqu'à les accepter, pourvu que l'Empereur y consentît. Sur ces entrefaites, Jules II apprit que le Roi d'Espagne s'étoit enfin déterminé à donner tous ses soins aux affaires d'Italie, & que Pierre Navarre, un de ses meilleurs Généraux, étoit en route pour le Royaume de Naples, avec une armée nombreuse. Cette circonstance augmenta la hauteur du Pape. Il fit répondre au Roi qu'il ne feroit point la paix séparément des Vénitiens, & qu'il n'entendroit à aucun accommodement, à moins que le Duc de Fer-

rare ne le dédommageât de tous les frais de la guerre, & qu'on ne lui laiſſât reprendre Boulogne ſur les Bentivoglio. Cette réponſe décida Louis XII à continuer la guerre qui ſe fit aſſez foiblement de la part des François le reſte de la campagne.

An. 1511.
LEONARD LOREDAN, LXXV. Doge de Veniſe.

Guerre en Iſtrie.

L'Iſtrie ſouffrit beaucoup des ravages que le Comte de Frangipani fit dans cette Province où il pénétra avec une armée conſidérable. On lui oppoſa un corps de Cavalerie Albanoiſe, aux ordres d'André Suriano. Mais les ſervices de cet Officier n'ayant pas répondu à l'idée qu'on avoit de ſes talens, on lui ſubſtitua Sébaſtien Juſtiniani, qui uſa cruellement de repréſailles dans le territoire de Trieſte, & vint à bout d'éloigner le Comte de Frangipani des terres de la République.

Et en Lombardie.

Tout ſe bornoit dans le Padouan à des eſcarmouches journalieres entre les partis François & Vénitiens. Le Maréchal de Trivulce tenta une entrepriſe ſur la Ville de Tréviſe, qui fut ſans ſuccès. L'Empereur s'é-

An. 1511.

LEONARD LOREDAN, LXXV. Doge de Venise.

toit avancé jusqu'à Trente, & un gros détachement de son armée pénétra dans le Frioul, soumit les places de Castelnuovo, de Sacilé, de Spilimberg, de Gradisca & de Gorice. Cette petite armée parcourut toute la Province le fer & le feu à la main, & n'en sortit qu'après y avoir laissé par-tout d'horribles traces de sa fureur. Après sa retraite, Paul Baglioné, Capitaine général de la République, s'y transporta, & reprit la plupart des places qui avoient subi le joug de l'ennemi.

Ouverture du Concile de Pise. Censures du Pape contre ce Concile.

Le Concile convoqué à Pise y avoit été assemblé. Cinq Cardinaux mécontens du Pape y présidoient. Il n'étoit composé que d'un petit nombre de Prélats François ou dévoués à la France, les Evêques Allemands ayant refusé de s'y rendre. Jules II avoit d'abord publié une Bulle par laquelle il annulloit la convocation faite par les cinq Cardinaux, & convoquoit lui-même un autre Concile à Rome pour le mois de Mai de l'année suivante. Cette Bulle n'ayant

eu aucun effet, il avoit menacé les cinq Cardinaux de procéder contre eux, ſelon la rigueur des Canons. Enſuite il jetta l'interdit ſur les Villes de Piſe & de Florence, il excommunia les cinq Cardinaux & prononça la ſentence de leur dépoſition. On mépriſa ces foudres qu'il lançoit d'une main mourante; car quelques jours auparavant il avoit eu une grande foibleſſe qui l'avoit mis aux portes de la mort.

An. 1511.

LEONARD LOREDAN, LXXV. Doge de Veniſe.

Jules ſentit que ſes excommunications & ſes interdits avoient beſoin de l'appui des armes temporelles. Il fit marcher des troupes en Toſcane aux ordres du Cardinal de Médicis, qui ſaiſit avec joie cette occaſion de ſe venger des Florentins qui avoient chaſſé ſa famille de Florence. Il engagea les Suiſſes, par l'entremiſe du Cardinal de Sion, à faire une nouvelle irruption dans le Milanois. Il conclut un traité avec le Roi d'Eſpagne, par lequel ce Prince s'obligea à faire la guerre conjointement avec le Pape & les Vénitiens, juſqu'à ce que tout ce qui apparte-

Traité entre le Pape, l'Eſpagne & les Vénitiens.

An. 1511.
LEONARD LOREDAN, LXXV. Doge de Venise.

noit au Saint-Siege lui eût été restitué. Le Pape devoit fournir six cens hommes d'armes & dix mille Fantassins, le Roi d'Espagne & les Vénitiens devoient mettre chacun sur pied autant d'Infanterie, douze cens hommes d'armes & mille hommes de Cavalerie légere. Le Roi d'Espagne promit d'armer douze Galeres & les Vénitiens quatorze. Il fut résolu qu'on inviteroit l'Empereur & le Roi d'Angleterre à entrer dans cette ligue, & le Pape écrivit sur ce sujet des Brefs à tous les Princes de la Chrétienté, où il fit éclater sans déguisement toute son animosité contre la France.

Le Concile de Pise est transféré à Milan.

Cependant le Cardinal de Carvajal tint la premiere Session du Concile de Pise, déclara nul tout ce que le Pape avoit fait, donna aux Pisans l'absolution des censures, & parla avec beaucoup d'aigreur contre Jules II & ses adhérens. Le peuple de Pise étoit divisé en factions pour & contre le Pape. Les têtes s'échaufferent, on prit les armes, & il y eut du sang répandu; en sorte que dès la troisieme Session, qui ne fut pas

ſans tumulte, les Cardinaux transférerent le Concile à Milan.

An. 1511.

LEONARD LOREDAN, LXXV. Doge de Veniſe.

Les Suiſſes déclarent la guerre à la France.

Les Suiſſes, dont le principal grief contre la France étoit le refus qu'elle avoit fait d'augmenter leurs penſions, venoient de lui déclarer la guerre au nom des cantons de Fribourg & de Schuits, les plus intéreſſés à cette querelle. La ligue du Pape, du Roi d'Eſpagne & des Vénitiens augmentoit leur confiance. Vers les premiers jours de Décembre ils s'aſſemblerent au nombre de ſeize mille ſur les frontieres du Milanois. Gaſton de Foix, Duc de Nemours, étoit alors Gouverneur de Milan. Obligé de laiſſer une bonne partie de ſes troupes à la garde des places frontieres de l'Etat Eccléſiaſtique & de l'Etat de Veniſe, il ſe porta vers Lignago avec quelques corps de Cavalerie légere. Hors d'état d'attaquer & de combattre les Suiſſes, il les harcela dans leur marche juſqu'à Monza, où ils établirent leur premier camp. Ils avoient compté que le Pape & les Vénitiens s'ébranleroient en même-temps qu'eux; mais la rigueur de la ſaiſon & la crainte

An. 1511.
LEONARD LOREDAN, LXXV. Doge de Vénise.

de dégarnir leurs frontieres, retarderent les mouvemens que ces deux Puiſſances avoient promis de faire pour ſoutenir l'invaſion des Suiſſes. Ceux-ci reſterent quelques jours à Monza, attendant l'effet de cette promeſſe. Mais n'ayant reçu aucun avis, ni du Pape, ni des Vénitiens, ils prirent le parti de traiter avec le Duc de Nemours, & de lui offrir de ſe retirer, pourvu qu'il leur donnât un mois de paie. Le Duc propoſa une ſomme d'argent beaucoup moindre; on négocia deux jours de ſuite ſans s'accorder. Le troiſieme jour les Suiſſes déroberent une marche & rentrerent dans leurs montagnes.

Opérations de guerre.

Les Généraux du Pape & de Veniſe apprirent avec beaucoup de chagrin cette prompte retraite des Suiſſes. Ils attendoient eux-mêmes la jonction des troupes Eſpagnoles que Pierre Navarre leur amenoit, & qui n'arriverent qu'après le départ des Suiſſes. Pierre Navarre, en arrivant, reprit ſur le Duc de Ferrare pluſieurs petites places, emporta d'aſſaut le Fort de Génivolo, & en fit paſſer

la garnison au fil de l'épée; mais il ne le conserva pas long-temps: car le Duc de Ferrare, à qui ce Fort étoit de la plus grande importance, l'attaqua six semaines après, s'en rendit maître, & fit subir à la garnison Espagnole le même sort.

An. 1511.
LEONARD LOREDAN, LXXV. Doge de Venise.

Les troupes d'Espagne s'étoient réunies à celles de l'Eglise pour assiéger Boulogne, & marcherent vers cette place dès le mois de Janvier de l'année suivante. Le feu de leur canon & de leurs mines eut bientôt ruiné une partie du rempart. Les assiégeans se préparoient à donner l'assaut, lorsque l'arrivée du Duc de Nemours, qui entra dans Boulogne avec onze mille hommes de pied & treize cens lances, les força de lever le siege. La vaste étendue de la place les avoit empêchés de l'investir exactement, & une neige très-abondante avoit favorisé la marche du Duc de Nemours. Ils n'en furent informés que lorsqu'il étoit déja dans Boulogne, & dès le lendemain ils se retirerent à Imola.

An. 1512.

Les Vénitiens tirerent un grand

Les Vénitiens

An. 1512.
LEONARD LOREDAN, LXXV. Doge de Venise.

surprennent la Ville de Bresse.

avantage de cette diversion. Ils avoient des intelligences dans Bresse dont les Habitants portoient fort impatiemment la domination Françoise. Le Comte Jean-Marie Martinengue, d'une des meilleures maisons du pays, avoit déja voulu livrer la place aux Vénitiens; mais les François ayant découvert son complot, lui avoient fait trancher la tête, & avoient banni tous ses complices. Son malheur n'empêcha pas Louis d'Avogaro, de tramer une nouvelle intrigue en faveur des Vénitiens. Il se rendit secrétement à Venise, exposa au Sénat le plan qu'il avoit formé, fit offre de ses amis & de ses vassaux. Son projet fut agréé, & le Provéditeur André Gritti eut ordre de se porter vers le Bressan avec un corps de huit mille hommes. Avogaro retourna à Bresse, instruisit les principaux Habitants de ce qu'il venoit de faire, s'assura de leur secret, & les trouva tous déterminés à seconder son zele.

Le Duc de Nemours venoit de partir pour porter à Boulogne du secours. Gritti parut devant Bresse, & tandis

An. 1512.
LEONARD LOREDAN, LXXV. Doge de Venise.

que le Commandant François soutenoit avec sa garnison l'attaque faite à une des portes, les Bourgeois ouvrirent les grilles de plusieurs égouts & introduisirent par-là les Vénitiens dans la place. Ceux-ci entrerent en criant, *Vive Saint Marc;* Avogaro les joignit avec une partie de la bourgeoisie armée. La garnison entourée & sur le point d'être accablée par le nombre, se fit jour l'épée à la main, & se refugia dans le Château, où le Provéditeur André Gritti entreprit de l'assiéger. Le Duc de Nemours avoit délivré Boulogne, lorsqu'il reçut la nouvelle de cette surprise. Il avoit quarante lieues à faire & trois fleuves à passer pour se rendre à Bresse. Il n'hésita pas d'y marcher sur le champ. Le Sénat avoit prévu ce mouvement, & avoit ordonné à Paul Baglioné de se rapprocher de Bresse avec quatre mille hommes de pied & quatre cens hommes d'armes. On espéroit à Venise que ce renfort joint à la division d'André Gritti, procureroit la reddition du Château de Bresse avant l'arrivée du Duc de Ne-

An. 1512.
LEONARD LOREDAN, LXXV. Doge de Venise.

mours, ou du moins arrêteroit les François & feroit en état de les combattre avec avantage.

Elle eft reprife & faccagée par les François.

Mais l'extrême diligence du Duc de Nemours détruifit cette efpérance. Il paffa le Pô, traverfa le Mantouan, fit une marche forcée fur Vallaggio, où Paul Baglioné s'étoit pofté pour lui difputer le paffage du Mincio. Il le fit charger avec furie, & en moins d'un quart d'heure, il mit fon Infanterie en déroute, prit fes bagages & fon artillerie, paffa le Mincio, entra le furlendemain dans le Château de Breffe, fomma la Ville de fe rendre, & fur le mépris que l'on fit de la fommation, il fe difpofa à l'attaquer.

André Gritti avoit élevé à la hâte un fort retranchement entre la Ville & le Château. Il avoit huit mille hommes de bonnes troupes & douze mille Bourgeois fous les armes. Il garnit le retranchement de canons & d'arquebufiers. Il jetta quinze cens hommes dans une Abbaye qui étoit à côté du retranchement & qui le flanquoit. Il fit murer toutes les por-

An. 1512. LEONARD LOREDAN, LXXV. Doge de Venise.

tres de la Ville à la réserve d'une; il ne négligea en un mot aucune des dispositions nécessaires pour soutenir l'attaque & pour assurer sa retraite en cas de malheur. Le 19 Février, sur les huit heures du matin, l'ennemi parut en bataille sur le penchant de la montagne. Un corps de François attaqua le poste de l'Abbaye, le força & passa au fil de l'épée tout ce qu'il y avoit de Soldats. Un autre corps gagna le pied du retranchement, après avoir essuyé un très-grand feu, combla le fossé & escalada le retranchement. Les Vénitiens soutinrent cet assaut avec beaucoup de valeur, & le repousserent. Le Chevalier Bayard, qui étoit de l'attaque, fut blessé d'un coup de pique dans la cuisse. Les François qui l'aimoient beaucoup, voyant couler son sang à gros bouillons, furent saisis de fureur; ils se jetterent dans le retranchement ayant le Duc de Nemours à leur tête, & le forcerent en plus d'un endroit. Ils firent main basse sur les arquebusiers qui le défendoient, poursuivirent les fuyards si vivement, qu'ils péné-

An. 1512. LEONARD LOREDAN, LXXV. Doge de Venise.

trerent avec eux dans la Ville; mais le Duc de Nemours eut assez de sang-froid & d'autorité pour les remettre en bataille avant que de s'engager plus avant. Gritti étoit sur la place avec ses Gendarmes & toute son Infanterie en bon ordre, prêt à fondre sur les François, s'ils s'étoient avancés avec confusion. Là le combat recommença & fut des plus meurtriers. Les Habitants tiroient de leurs fenêtres sur l'ennemi, tandis qu'André Gritti le recevoit à coups de piques. L'impétuosité françoise triompha de tous ces obstacles; les Vénitiens furent enfoncés, & on en fit un très-grand carnage. Le canon du Château tiroit continuellement sur eux. Frédéric Contarini, Commandant de la Cavalerie Albanoise, fut tué. Sa troupe n'ayant plus de chef, se débanda & voulut s'enfuir par la Porte de Saint-Jean; mais elle rencontra en sortant un autre corps d'ennemis qui la tailla en pieces, & qui étant entré par la même porte, chargea en queue le peu de Vénitiens qui disputoient encore la victoire.

An. 1512.
Leonard Loredan, LXXV. Doge de Venise.

Il en périt plus de ſept mille, & tout le reſte fut fait priſonnier. La Ville fut abandonnée au pillage pendant pluſieurs jours; Louis d'Avogaro tomba entre les mains des François, & eut la tête tranchée; on transféra à Milan tous les Officiers priſonniers, à la réſerve d'André Gritti & d'Antoine Juſtiniani qui furent conduits en France.

Dans d'autres circonſtances, la perte de la Ville de Breſſe & le maſſacre de tant de braves gens auroient jetté le Sénat dans la plus grande conſternation; mais cette guerre l'avoit accoutumé aux plus malheureux événemens, & ce dernier n'affoiblit pas ſa conſtance; il donna ſes ordres pour renforcer les garniſons de Padoue, de Tréviſe & de Vicenſe, tandis que les François ſoumettoient Bergame, Pontévico & diverſes autres places qui s'étoient révoltées en faveur des Vénitiens.

Aventure du Chevalier Bayard chez une Dame de Breſſe.

Nous ne devons pas omettre de rapporter ici un trait de généroſité du Chevalier Bayard qui fit alors grand bruit. Ce brave Chevalier avoit

An. 1512. LEONARD LOREDAN, LXXV. Doge de Venise.

été transporté après sa blessure dans la maison d'une Dame de qualité qui avoit deux filles, & dont le mari venoit de se refugier dans un Monastere. Cette Dame, en le recevant, se jetta à ses pieds, & le pria de lui sauver à elle & à ses filles la vie & l'honneur. Il les consola, en les assurant qu'il ne souffriroit pas qu'on leur fît aucune insulte; il fit mettre à la porte de la maison deux de ses archers avec défense de laisser entrer personne, & leur promit de les dédommager de la part qu'ils n'avoient pas au pillage de la Ville; il envoya une escorte au mari pour le ramener en sûreté dans sa maison.

Au bout de six semaines le Chevalier fut en état de rejoindre l'armée. La Dame vint le saluer au moment de son départ, se jetta à ses genoux, & lui dit : » Monseigneur, » vous avez sauvé la vie à mon mari » & à moi, & l'honneur à mes deux » filles. Le droit de la guerre vous » a rendu le maître de tous nos » biens; mais nous espérons de vo» tre générosité que vous n'en userez » pas

An. 1512.

LEONARD LOREDAN, LXXV. Doge de Venise.

» pas à la rigueur : daignez, je vous
» ſupplie, vous contenter de ce que
» je vous préſente ; c'eſt maintenant
» tout ce que je puis vous offrir. « En
diſant ces paroles, elle mit ſur la
table une petite caſſette pleine de ducats. Bayard prit un air riant, & lui demanda combien il y en avoit. Elle répondit toute tremblante : » Mon-
» ſeigneur, il n'y en a que deux mille
» cinq cens ; mais s'ils ne ſuffiſent pas
» nous ferons nos efforts pour en trou-
» ver davantage. Par ma foi, Mada-
» me, reprit Bayard, le ſoin que
» vous avez pris de moi, & la bonne
» chere que vous m'avez faite, valent
» plus de cent mille écus. Gardez vo-
» tre argent, je vous en remercie, &
» comptez ſur tous mes ſervices, ſi
» j'ai occaſion de vous en rendre. «

La Dame, touchée juſqu'aux larmes, ſe jetta de nouveau à ſes pieds, proteſtant qu'elle ne ſe releveroit point qu'il n'eût accepté cette marque de ſa reconnoiſſance. » Eh ! bien, dit
» le Chevalier, je reçois votre pré-
» ſent ; mais faites venir vos deux
» filles, à qui je veux dire adieu : il

An. 1512.
LEONARD LOREDAN, LXXV. Doge de Venise.

» eſt bien juſte que je les remercie de » toutes les attentions qu'elles ont eues » pour moi pendant ma maladie. » Elles arriverent, il leur fit mille honnêtetés, & leur dit » : Meſdemoiſel- » les, vous ſavez que nous autres gens » de guerre ne ſommes pas bien four- » nis de bijoux & d'autres choſes qui » pourroient vous convenir ; mais Ma- » dame votre mere m'a donné deux » mille cinq cens ducats, je vous en » donne mille à chacune, pour aider à » votre mariage, & je vous charge de » diſtribuer les cinq cens autres aux » pauvres Religieuſes qui ont été pil- » lées. » Toute la famille répondit à cette généroſité, en verſant un torrent de larmes, & en lui embraſſant les genoux ; il les fit relever & aſſeoir à table avec lui. Après le dîner, les deux Demoiſelles lui préſenterent une bourſe & deux bracelets, qu'elles avoient faits pendant ſa maladie. » Pour cela, » dit le bon Chevalier, je le reçois ; » il me vient de trop bonne main » pour le refuſer. » Il ſe fit auſſi-tôt mettre les bracelets, en les aſſurant qu'il les garderoit pour l'amour d'elles. Il monta à cheval & partit.

Il eſt affligeant de penſer qu'il y ait parmi les hommes un droit de guerre qui mette ainſi de malheureuſes familles dans le cas de voir leur fortune, leur honneur & leur vie dépendans du caprice du ſoldat vainqueur. Les Nations ne reviendront-elles jamais de cette barbarie ? Et eſt-il bien honorable, pour l'Humanité, qu'on ſoit obligé de mettre au rang des actions les plus généreuſes, le procédé du Chevalier Bayard, qui n'uſa pas de ce droit cruel ?

An. 1512.
Leonard Loredan, LXXV. Doge de Veniſe.

Fin du Livre trente & unieme.



SOMMAIRE

DU LIVRE TRENTE-DEUXIEME.

Ligue du Pape, des Rois d'Eſpagne & d'Angleterre, contre la France. Les Suiſſes y accedent. Les François portent la guerre dans la Romagne. Bataille de Ravenne. Elle eſt preſque auſſi funeſte aux vainqueurs qu'aux vaincus. Déſeſpoir des Vénitiens. Embarras du Pape. Il reprend ſa premiere fermeté. Ouverture du Concile de Latran. Les Suiſſes rentrent dans le Milanois. Progrès des Alliés contre les François. Les François ſont forcés dans Pavie. Ils abandonnent le Milanois. Le Pape marque aux Suiſſes ſa reconnoiſſance, & ſa haine à la France. Les Alliés ſe diviſent au ſujet de leurs conquêtes. L'ennemi fomente cette diviſion. Les Vénitiens ſont maltraités, & s'en plaignent. Négociation à Rome pour la paix. Le

Pape se brouille de nouveau avec les Vénitiens. Ils recherchent l'alliance de la France. Mort de Jules II. Léon X lui succede. Il veut détacher les Vénitiens du parti de la France. Ils signent leur traité avec Louis XII. Opposition de sentimens parmi les Sénateurs. Conditions du traité. Les François rentrent en Italie. Opérations des troupes Vénitiennes. Un de leurs postes est surpris & forcé. Etat critique de Maximilien Sforce. Il se refugie à Novare. Animosité des Suisses contre la France. Les François assiegent Novare. Leur conduite est justement blâmée. Dispositions ordonnées par le Sénat. Les Suisses marchent à Novare. Bataille de Novare. Les François sont entiérement défaits par les Suisses. Ils abandonnent le Milanois. Suites de la bataille de Novare. Nouvelle entreprise des Vénitiens sur Vérone sans succès. Les Vénitiens refusent la paix qu'on leur propose. Les François sont attaqués chez eux. Les Vénitiens agissent pour retenir Louis XII dans

leur alliance. Ils veulent regagner l'amitié du Pape. Le Pape ſe déclare contre eux. Les Vénitiens ſont de grands préparatifs de défenſe. Progrès des Alliés. Ils projettent d'aſſiéger Padoue. Siege de Padoue. Il eſt levé après vingt jours d'attaque. Les Vénitiens n'oſent tenir la campagne. Projets des Alliés, & opinions diverſes de leurs Généraux. Ils rentrent dans le Padouan & le ſaccagent. Le Général des Vénitiens veut marcher contre eux. Le Sénat y conſent avec peine. Harangue de Lorédan aux Officiers de l'Armée. Les Eſpagnols repaſſent la Brenta. Alviano les pourſuit dans leur retraite. Bataille de la Motta. Les Vénitiens ſont défaits, malgré leur ſupériorité. Leur perte. Sage fermeté du Sénat dans cette rencontre. Il envoie des renforts à Tréviſe, qui étoit menacée. Les Alliés entrent en quartiers d'hiver. Révolution à Conſtantinople. Les Vénitiens traitent avec le nouveau Sultan. Guerre dans le Frioul. Les Vénitiens levent le ſiege de Marano.

Ils ſont contraints d'abandonner Udine. Le ſeul Château d'Oſoſo réſiſte aux ennemis. Belle conduite du Gouverneur de Crême. Généroſité de ce Gouverneur. Grand incendie à Veniſe. Vains déſirs pour le rétabliſſement de la paix. Les Vénitiens envoient des troupes dans le Frioul. Ordres du Sénat à ce ſujet. Exploits d'Alviano. Le blocus d'Oſoſo eſt levé. Frangipani eſt fait priſonnier. Le Pape propoſe de nouveau la paix. Motifs de ſa conduite. Ses inſinuations auprès des Vénitiens. Le Sénat entre dans ſes vues. Difficultés de l'accommodement. Oppoſition du Miniſtre de l'Empereur. Le Pape refuſe de s'allier avec les Vénitiens. Il réſiſte à leurs offres. Impôts établis à Veniſe pour continuer la guerre. Entrepriſe ſur Marano ſans ſuccès. Exploits du Gouverneur de Crême. Alviano ſe met en campagne. Opérations des Eſpagnols. Alviano ſurprend pluſieurs de leurs poſtes. Le Sénat lui écrit une Lettre d'éloges. Autres exploits du Gouverneur de Crême. Victoire du

Sultan Sélim. Le Pape reprend la négociation pour la paix. Réponſe des Vénitiens à ſon Envoyé. Raiſons qui les engagent à tenir ferme. Mort de Louis XII.





HISTOIRE
DE LA RÉPUBLIQUE
DE VENISE.

LIVRE TRENTE-DEUXIEME.



LA France, malgré ses succès, étoit menacée d'une défection générale de tous ses Alliés. Henri VIII, Roi d'Angleterre, venoit de se liguer contre elle avec le Pape, le Roi d'Espagne & les Vénitiens : il s'étoit obligé à mettre en mer une puissante Flotte, qui devoit croiser sur les côtes de Normandie & de Bretagne, & de joindre huit mille Anglois à autant d'Espagnols, pour reconquérir la Guienne ; il avoit fait nommer des Evêques d'Angleterre pour assister au

An. 1512.

LEONARD LOREDAN, LXXV. Doge de Venise.

Ligue du Pape, des Rois d'Espagne & d'Angleterre, contre la France.

An. 1512.
LEONARD LOREDAN, LXXV. Doge de Venise.

Concile que le Pape avoit convoqué à Rome ; & afin que Louis XII ne pût pas douter de ses intentions, il avoit ordonné à l'Ambassadeur de France de se retirer, prétendant qu'il ne lui convenoit pas de conserver à sa Cour le Ministre d'un Prince ennemi déclaré du saint Siege. Les Suisses, irrités contre le Roi du mépris qu'il leur avoit marqué, & animés, en faveur du Pape, par le Cardinal de Sion, projettoient de fournir six mille hommes à Jules II. Les Florentins, jusques-là assez portés pour la France, commençoient à se dégouter de son alliance; ils étoient en correspondance avec le Vice-Roi de Naples. Le Pape avoit révoqué les censures lancées contre eux, à l'occasion du Concile de Pise, & avoit chez eux un Nonce pour cimenter leur parfaite réconciliation avec le saint Siege. L'Empereur lui-même, en protestant toujours qu'il vouloit demeurer uni à la France, affectoit de rejetter sur elle le peu d'effet de ses hostilités contre les Vénitiens : il faisoit à Louis XII des plaintes si injustes, & des proposi-

tions si contraires à ses intérêts, qu'il étoit impossible de ne pas les attribuer à des intentions plus que suspectes.

An. 1512.

LEONARD LOREDAN, LXXV. Doge de Venise.

Les Suisses y accedent.

Jules II, constant dans le dessein de chasser d'Italie les François, & assuré de l'appui d'une Ligue puissante, rejettoit avec fierté toutes les propositions qu'on lui faisoit de la part du Roi, exigeant, pour premiere condition, que la Ville de Boulogne lui fût rendue, que le Duc de Ferrare reçût de lui la loi, & que le Concile, transféré à Milan, fût dissout : il obtint de l'Empereur une treve de dix mois en faveur des Vénitiens, qui payerent cinquante mille écus à ce Prince pour l'y déterminer ; & presque en même-temps les Suisses envoyerent à Venise dix Députés, qui adhérerent solemnellement, au nom des Cantons, à la Ligue du Pape, des Rois d'Espagne & d'Angleterre, & de la République, contre la France.

Les François portent la guerre dans la Romagne.

Pour prévenir les suites de cette confédération menaçante, Louis XII envoya ordre au Duc de Nemours de se transporter, sans délai, avec toutes

An. 1512.
LEONARD LOREDAN, LXXV. Doge de Venise.

ses forces, dans la Romagne, & de livrer bataille aux Confédérés, avant que toutes les troupes qu'ils devoient réunir, eussent effectué leur jonction. L'Armée du Pape & des Espagnols étoit de quatorze mille hommes de pied & de dix huit cens hommes d'armes. Raimond de Cardone, Vice-Roi de Naples, y étoit en personne, & avoit ordre du Roi son maître, d'éviter le combat, dans l'espérance que la Flotte Angloise obligeroit bien-tôt Louis XII à rappeller en France la meilleure partie de ses troupes.

Le Duc de Nemours, joint au Duc de Ferrare, avoit plus de vingt mille hommes & une belle artillerie. Il s'avança, le 28 Mars, à peu de distance du camp des Confédérés; ceux-ci se replierent sous le canon d'Imola : il les suivit, ils se retirerent encore, laissant entr'eux & lui, des défilés & des rivieres; cette manœuvre, de part & d'autre, dura plusieurs jours. Le Duc de Nemours, qui avoit reçu du Roi de nouveaux ordres de donner bataille, entreprit d'assiéger Ravenne, ne doutant pas que le Pape

An. 1512.

LEONARD LOREDAN, LXXV. Doge de Venise.

ne se décidât à tout hasarder pour sauver cette Place, qui ne pouvoit pas résister long-temps. Les Alliés, qui se douterent de son dessein, y jetterent promptement du secours, & se retirerent sous Faënza.

Bataille de Ravenne.

Le siege de Ravenne commença, l'artillerie fit breche, & on ordonna l'assaut : il fut soutenu, pendant trois heures, avec toute la valeur imaginable, par Marc-Antoine Colonne, qui commandoit dans la Place. Les François, repoussés jusqu'à six fois, se retirerent, avec perte de plus de trois cens hommes : on craignit un second assaut, & l'Armée alliée s'avança, le Samedi-Saint, à deux milles des ennemis, pour les contraindre de lever le siege. La riviere de Ronco séparoit les deux camps; & les Alliés éleverent, à la tête du leur, un bon retranchement, bordé d'artillerie. Le Duc de Nemours fit reconnoître le même jour leur position; & le lendemain, jour de Pâques, il marcha pour les attaquer.

Les Généraux des Alliés tinrent conseil de guerre. Fabrice Colonne, qui

An. 1512.
LEONARD LOREDAN, LXXV. Doge de Venise.

commandoit un corps de huit cens hommes d'armes, proposa de charger les François au passage du Ronco; mais Pierre Navarre fut d'avis que toute l'Armée demeurât derriere ses retranchemens, sur lesquels il avoit distribué de petits chariots, armés de coutelas & de pointes de fer, & son avis l'emporta. Les François passerent le Ronco, & la canonnade commença des deux côtés avec un fracas prodigieux : l'infanterie des Alliés mit ventre à terre, & ne souffrit point de ce terrible feu; celle des François, au contraire, qui étoit à découvert, fut extrêmement maltraitée, & perdit plus de deux mille hommes.

La gendarmerie de Fabrice Colonne étoit seule exposée au canon de l'ennemi, qui lui emporta plus de trois cens hommes : il demanda permission de charger; & n'ayant pu l'obtenir, il franchit, avec beaucoup de hardiesse, le retranchement, & fondit sur un petit corps de gendarmerie Françoise, qui plia & se rallia plusieurs fois. Le Duc de Nemours étoit à la tête de ce corps. Le Duc de Ferrare,

qui le vit en danger, vint à son secours avec ses gendarmes. Colonne fut repoussé, & rentra derriere le retranchement en désordre, après avoir perdu plus de la moitié de ses gens; ce mauvais succès fit perdre cœur au Vice-Roi de Naples: il prit la fuite avec ses gendarmes, & se sauva à Ancone; il fut suivi de presque toute la cavalerie. Le seul Pierre Navarre tint ferme dans ses retranchemens avec la cavalerie Espagnole.

An. 1512.
LEONARD LOREDAN, LXXV. Doge de Venise.

L'ennemi, presque assuré de la victoire, attaqua les retranchemens, & les força, après un combat des plus furieux. Les Espagnols, mêlés avec les François, se défendirent en braves gens, & ne céderent que lorsqu'ils se virent sur le point d'être enveloppés, & que Pierre Navarre, leur Chef, fut fait prisonnier: leur arriere-garde n'avoit pas été entamée, & se retiroit en bon ordre. Le Duc de Nemours courut à elle avec quelques escadrons de gendarmes: cette infanterie fit volte-face; le Duc se jetta au travers, & reçut consécutivement quatorze blessures, dont il mourut sur le champ:

An. 1512.
LEONARD LOREDAN, LXXV. Doge de Venise.

ainsi périt, par trop d'ardeur, à l'âge de 23 ans, ce Héros, que l'on nommoit déja le foudre de l'Italie.

Elle est presque aussi funeste aux vainqueurs qu'aux vaincus.

Cette terrible bataille dura huit heures. Dix mille morts resterent sur la place, & la perte d'une grande quantité d'Officiers de marque, la rendit presque aussi funeste aux vainqueurs, qu'elle l'avoit été aux vaincus. Le Cardinal de Médicis, Légat du Pape, Fabrice Colonne, Pierre Navarre, le Marquis de Pescaire, & Marin Giorgi, Provéditeur Vénitien, resterent au nombre des prisonniers; l'ennemi s'empara de l'artillerie & du bagage. Ravenne se rendit, & fut abandonnée au pillage. Le Cardinal de Saint-Severin en prit possession au nom du Concile de Milan, ainsi que de Rimini, Forli, Imola, Césene, qui ouvrirent leurs portes aux vainqueurs.

Désespoir des Vénitiens.

Les Vénitiens apprirent, avec le plus vif chagrin, ce déplorable événement; & dans la premiere impression de terreur qu'il fit sur leurs esprits, ils crurent que c'étoit pour eux une nécessité de faire la paix avec la

France, dont les armes, par-tout victorieuses, sembloient mettre ses ennemis dans l'impuissance de lui résister. Mais avant que de prendre aucun parti, ils voulurent sonder les dispositions de leurs Alliés.

An. 1512.

LEONARD LOREDAN, LXXV. Doge de Venise.

Embarras du Pape.

La consternation étoit bien plus grande à Rome, où l'on appréhendoit à tous momens de voir arriver les François. Les Cardinaux, incapables de se roidir contre la mauvaise fortune, & peut-être séduits par l'argent de France, conseillerent au Pape de ne pas différer son accommodement avec Louis XII. Jules II, ébranlé lui-même, ne donnoit que des réponses vagues aux Ambassadeurs d'Espagne & de Venise, qui l'assuroient que les François avoient trop perdu à la bataille de Ravenne, pour s'engager plus avant dans l'Etat Ecclésiastique, & qui le conjuroient de ne rien précipiter, de rassembler les troupes dispersées, de leur donner un bon Chef, & d'attendre au moins que l'on sût la détermination ultérieure des ennemis : il fut sur le point d'accepter l'offre que Louis XII lui avoit

An. 1512.
LEONARD LOREDAN, LXXV. Doge de Venise.

faite quelques jours avant la bataille de Ravenne, de lui rendre Boulogne, de dissoudre le Concile de Milan, & de lui passer certaines conditions, désavantageuses au Duc de Ferrare, pourvu que ce Prince fût conservé dans son état; mais les changemens qui survinrent, le firent persister, avec fermeté, dans ses premieres résolutions.

Il reprend sa premiere fermeté.

Le sieur de la Palice, qui avoit pris le commandement de l'Armée Françoise, après la mort du Duc de Nemours, informé, par le Maréchal de Trivulce, que les Suisses se disposoient à faire une irruption dans le Milanois, laissa dans la Romagne six mille hommes de pied & trois cens gendarmes, aux ordres du Cardinal de Saint-Severin, & reprit, avec le reste de l'Armée, la route de Milan. Le Cardinal d'Yorck arriva à Rome avec la ratification de la Ligue, signée par le Roi son maître. Le Roi d'Espagne écrivit au Pape, qu'il alloit envoyer en Italie le fameux Gonsalve, avec de nouvelles troupes, & qu'il espéroit fixer dans peu les irrésolutions de l'Empereur.

Jules II, rassuré par tous ces encouragemens, s'abandonna avec joie à toute sa haine contre la France : il fit l'ouverture du Concile de Latran au commencement du mois de Mai ; il fit lire en plein Consistoire un Monitoire contre Louis XII, par lequel il ordonnoit à ce Prince de rendre la liberté au Cardinal de Médicis, sous peine d'encourir les censures ecclésiastiques. Il ordonna de nouvelles levées de troupes, nomma Prosper Colonne Général des Armées du saint Siege, & déclara qu'il ne mettroit point les armes bas, que les François ne fussent chassés d'Italie ; il obtint aux Vénitiens, de la part de l'Empereur, une prolongation de treve de six mois. A son instigation, le Sénat envoya en Suisse deux Ambassadeurs, Léonard Mocénigo & Nicolas Bernardo, pour hâter la marche des troupes de cette Nation.

An. 1512.

LEONARD LOREDAN, LXXV. Doge de Venise.

Ouverture du Concile de Latran.

Les Suisses venoient de tenir une Diete générale, dans laquelle le Cardinal de Sion avoit fait les derniers efforts pour les animer contre la France ; il n'eut pas de peine à y réussir.

Les Suisses rentrent dans le Milanois.

An. 1512.
LEONARD LOREDAN, LXXV. Doge de Venise.

Les Cantons avoient sur le cœur la réponse méprisante que Louis XII avoit faite à leurs Députés, lorsqu'ils lui avoient demandé d'augmenter leurs pensions : ils s'emporterent avec fureur contre ce Prince ; ils ne voulurent jamais permettre que son Ambassadeur assistât à leur assemblée ; & au lieu de six mille hommes qu'ils avoient promis au Pape, ils résolurent d'en faire marcher dix-huit mille, pour chasser les François du Milanois. Cette Armée prit sa route par les Grisons & par le Trentin, où l'Empereur lui donna passage, pour aller joindre l'Armée Vénitienne dans le Véronois.

Louis XII, dont les frontieres étoient menacées par les Anglois & les Espagnols, avoit été obligé de retirer d'Italie la plus grande partie de ses gendarmes. La Palice, resté dans le Milanois avec des forces inférieures, n'étoit guères en état de s'opposer à la jonction des Suisses & des Vénitiens : il rappella de la Romagne toutes ses troupes, & se porta à Castglioné, près du lac de Garde. Paul Baglioné, Général des Vénitiens,

avoit joint les Suisses avec six mille hommes d'infanterie, quatre cens gendarmes, huit cens hommes de cavalerie légere & une grosse artillerie : il tint conseil de guerre avec eux ; & le résultat fut, qu'on entreroit dans le Milanois, & qu'on pousseroit l'Armée Françoise jusqu'à ce qu'on l'eût contrainte de repasser les Alpes.

An. 1512.

LEONARD LOREDAN, LXXV. Doge de Venise.

Progrès des Alliés contre les François.

La Palice avoit à peine six mille fantassins & mille gendarmes. Hors d'état de tenir la campagne, il distribua la plus grande partie de ses troupes dans les principales Villes, & se retrancha, avec le reste, à Ponté-Vico. L'Armée des Confédérés passa le Mincio à Vallégio, & se porta droit à Ponté-Vico. Les François n'oserent l'attendre, & se replierent, avec précipitation, sur Pizzighitoné : cette fuite de l'ennemi détermina la Ville de Crémone à députer aux Confédérés pour se rendre : l'offre des habitans fut acceptée, & la garnison Françoise se retira dans le Château. Les Vénitiens connurent, dans cette occasion, que les intentions du Pape ne leur étoient pas aussi favorables,

An. 1512.
LEONARD LOREDAN, LXXV. Doge de Venise.

qu'ils s'en étoient flattés : ils vouloient que Crémone fût rendue à la République, à qui les François l'avoient enlevée. Mais le Pape & les Suisses, à qui il avoit donné le mot, soutinrent que cette Place appartenoit à Maximilien, fils de Ludovic Sforce, & exigerent qu'elle lui fût remise. Les Provéditeurs de la République voulurent en vain faire valoir ses droits; ils furent obligés de céder.

La petite Armée Françoise, aux ordres de la Palice, abandonna son camp de Pizzighitoné, & se jetta dans Pavie. Le Maréchal de Trivulce ne se crut pas en sûreté dans Milan : il renforça la garnison du Château, & se retira en Piémont avec les Prélats du Concile, emmenant le Cardinal de Médicis prisonnier, qui lui fut enlevé en route.

Les François sont forcés dans Pavie.

Les Confédérés se présenterent devant Lodi, qui leur ouvrit ses portes; ils marcherent à Pavie, & dresserent leurs batteries contre la Place. La Palice, désespérant de s'y maintenir, fit jetter un pont sur le Tésin, pour se sauver par une retraite prompte. Le

Général des Vénitiens, qui s'apperçut de cette manœuvre, fit rompre les portes de la Ville. Les Suisses entrerent, & chargerent les François qui se retiroient. Le Chevalier Bayard, avec trente hommes d'armes, arrêta quelque temps leur impétuosité, jusqu'à ce que toute la garnison eût passé la riviere : il la passa lui-même, laissant derriere lui trois cens fantassins, pour faire feu sur les Suisses qui le suivoient; le pont rompit, & les trois cens hommes furent tous tués, ou faits prisonniers.

An. 1512.

LEONARD LOREDAN, LXXV. Doge de Venise.

Les François ayant achevé de détruire leur pont, continuerent leur retraite jusqu'à Alexandrie, où s'étant joints au Maréchal de Trivulce, ils abandonnerent le Milanois, pour se retirer au-delà des Alpes. Alors toutes les Villes se hâterent de faire leurs soumissions aux Confédérés; & à la réserve de Crême, de Bresse, de Legnago, de Peschiera, des Châteaux de Milan, de Crémone & de Novare, tout le reste subit la loi des vainqueurs. Les Génois, voyant les affaires des François dans un si grand

Ils abandonnent le Milanois.

An. 1512.
LEONARD LOREDAN, LXXV. Doge de Venise.

désordre, se souleverent contre eux; Janus Frégose, à la tête d'un corps de cavalerie & d'infanterie que les Vénitiens lui envoyerent, entra dans la Ville, inspira de la hardiesse à ce Peuple inconstant; il courut aux armes, & les François n'eurent point d'autre ressource que de se sauver dans les deux Forts. Une révolution toute pareille obligea les Bentivoglio d'abandonner Boulogne; ainsi en moins de trois mois, depuis la bataille de Ravenne, la France perdit en Italie presque tout le fruit de ses victoires.

Le Pape marque aux Suisses sa reconnoissance, & sa haine à la France.

Le Pape au comble de sa joie, & reconnoissant qu'il avoit aux Suisses la principale obligation d'un succès si inespéré, leur envoya une épée, un bouclier & un étendard, avec le titre de défenseurs de la liberté du saint Siege. Il lança de nouveaux anathêmes contre le Concile de Pise, continué à Milan, & transféré à Lyon; & tandis que le Roi d'Espagne dépouilloit Jean d'Albret, Roi de Navarre, de ses Etats, malgré les efforts de Louis XII pour l'y maintenir, Jules

Jules II mit la France en interdit, publia une Bulle contre la Pragmatique-Sanction, qui avoit été rétablie au Concile national de Tours, cita tous les fauteurs de cette Pragmatique, sans distinction de rang, à comparoître au Concile de Latran, pour y rendre compte de leur conduite, & se soumettre à son jugement; on méprisa en France l'interdit & la citation. Louis XII chercha par-tout des adhérans à son Concile; il comptoit sur l'Empereur: mais ce Prince voyant la fortune de la France changée, lui fit déclarer qu'il adhéroit au Concile de Latran, & qu'il condamnoit tout ce que l'Eglise Gallicane avoit résolu. Les Rois d'Ecosse & de Danemarck, que Louis XII sollicita à ce sujet, biaiserent dans leurs réponses, & ne manifesterent qu'un grand désir de voir la paix rétablie entre le Pape & le Roi.

An. 1512. LEONARD LOREDAN, LXXV. Doge de Venise.

Les Confédérés, en chassant d'Italie les troupes Françoises, avoient réussi dans leur principal dessein; mais ils n'étoient point d'accord sur leurs intérêts particuliers, & sur l'usage

Les Alliés se divisent, au sujet de leurs conquêtes.

An. 1512.
LEONARD LOREDAN, LXXV. Doge de Venise.

qu'ils devoient faire de leurs conquêtes. Le Roi d'Eſpagne, de concert avec l'Empereur, auroit bien voulu faire tomber le Duché de Milan au jeune Prince Charles, leur héritier; mais il ne convenoit, ni au Pape, ni aux Vénitiens, ni aux Suiſſes, de laiſſer regner à Milan un Prince qui devoit être un jour le plus puiſſant de l'Europe, par la réunion de tous les Etats des Maiſons d'Autriche & d'Aragon. Ils préférerent Maximilien, fils de Ludovic Sforce, que les Peuples déſiroient, par un reſte d'attachement pour leurs anciens Maîtres, & il fut réſolu qu'on le rétabliroit ſur le trône de Milan.

Le Pape vouloit réunir au ſaint Siege le Duché de Ferrare, & retenir Parme, Plaiſance & Reggio. L'Empereur vouloit, au contraire, ainſi que les Vénitiens & les Suiſſes, que ces trois derniers Etats qui avoient été démembrés du Duché de Milan, y fuſſent réunis. L'Empereur perſiſtoit à exiger que les Vénitiens lui reſtituaſſent toutes les Places qui avoient été du Domaine de l'Empire & de la

Maiſon d'Autriche, & notamment Vicence; mais le Sénat rejettoit avec hauteur ſes propoſitions, qu'il croyoit auſſi injuſtes que déshonorantes. Outre cela, Jules II avoit réſolu de rétablir les Médicis dans Florence, & ce dernier deſſein fut celui qui lui couta le moins à exécuter. Les Eſpagnols, qui avoient la même vue, ſurprirent Prato, Place forte de la République, & tout plia. Les Médicis rentrerent dans Florence, & y reprirent leur ancienne autorité.

An. 1512.

LEONARD LOREDAN, LXXV. Doge de Veniſe.

Pour fomenter la diviſion parmi les Confédérés, les Commandans des Places qui étoient reſtées aux François, eurent ordre, au cas qu'ils ne puſſent les conſerver, de les remettre contradictoirement aux prétentions des intéreſſés. Les Vénitiens avoient déja ſoumis Valeggio & Azolo; ils aſſiégerent, conjointement avec les autres Alliés, Legnago & Peſchiera: ces deux Places avoient été de leur Domaine; & par leur poſition, elles leur étoient d'une abſolue néceſſité pour aſſurer leurs frontieres. Les Commandans eurent l'adreſſe de les

L'ennemi fomente cette diviſion.

An. 1512.
LEONARD LOREDAN, LXXV. Doge de Venise.

rendre aux troupes de l'Empereur. Les Provéditeurs de la République se plaignirent vivement du peu de ménagement qu'on avoit pour elle ; mais on ne les écouta pas, & ils en furent si irrités, qu'ils firent attaquer les garnisons dans leur retraite, & leur enleverent leurs bagages : ils furent plus heureux à Crême ; ils corrompirent Benoît Crivelli, qui en étoit Gouverneur, & qui leur livra la Place ; l'Armée se porta sur Bresse : d'Aubigni qui y commandoit, la rendit au Vice-Roi de Naples.

Les Vénitiens sont maltraités & s'en plaignent.

Le Sénat, qui se vit ainsi déchu de ses plus belles espérances, implora la protection du Pape, en lui rappellant que dès les premieres conférences pour la conclusion de la Ligue, il avoit été convenu que toutes les Villes qui étoient du Domaine de Venise avant la guerre, seroient rendues à la République. Jules II écrivit aux Suisses & au Vice-Roi de Naples, pour leur recommander de rendre aux Vénitiens la justice qu'ils demandoient, & qui étoit dûe à leurs services ; mais on n'eut aucun égard à sa

An. 1512.
LEONARD LOREDAN, LXXV. Doge de Venise.

recommandation. Le Sénat, obligé de souffrir ce manque de foi, s'en consola, dans l'espérance que ce qu'on lui refusoit dans un temps, pourroit lui être accordé dans un autre. Le Pape, pour lui adoucir ce chagrin, lui écrivit, que l'Evêque de Gurck devoit venir incessamment à Rome de la part de l'Empereur, & qu'avec lui il arrangeroit les choses, de maniere à satisfaire tous les Alliés.

Négociation à Rome pour la paix.

Le Sénat nomma Pierre Lando pour aller conférer avec l'Evêque de Gurck, avant son départ pour Rome, & lui ordonna de l'y accompagner. Lando, conjointement avec François Foscarini, Ambassadeur ordinaire de la République à la Cour du Pape, entama la négociation : ces deux Plénipotentiaires proposerent à l'Evêque de Gurck, de donner à l'Empereur six cens mille écus, à condition qu'il restitueroit aux Vénitiens Vérone, & tout ce qu'ils avoient perdu pendant la guerre, à la réserve de Crémone & de la Ghiéra d'Adda. L'Evêque de Gurck rejetta cette offre, & exigea que les Vénitiens cédassent à l'Empe-

An. 1512.
LEONARD LOREDAN, LXXV. Doge de Venise.

reur tout leur Etat de terre ferme endeçà du Mincio, à l'exclusion de Padoue & de Trévise, pour lesquels la République paieroit annuellement à l'Empereur six cens mille écus de tribut.

Lando envoya un courier à Venise, pour communiquer au Sénat la proposition de l'Evêque de Gurck; elle fut déclarée offensante & inadmissible tout d'une voix : cette réponse, parvenue à Rome, irrita l'Evêque de Gurck; il eut plusieurs audiences secretes, dans lesquelles il s'efforça d'indisposer le Pape contre les Vénitiens; il l'exhorta à se joindre avec l'Empereur & le Roi d'Espagne, pour envahir tout le Domaine de la République; il lui fit entendre que s'il donnoit cette satisfaction à l'Empereur, ce Prince se déclareroit aussi-tôt contre le Concile de Pise, qu'il adhéreroit solemnellement au Concile de Latran, & seroit désormais disposé à tout entreprendre pour la défense du saint Siege; ces insinuations eurent leur effet sur l'esprit de Jules II : il fit appeller les Plénipotentiaires de

Venise, & leur signifia que s'ils persistoient à rejetter les propositions de l'Evêque de Gurck, il seroit forcé de les abandonner, & de se liguer contre eux avec l'Empereur. Lando & Foscari répondirent, que les propositions dont on leur parloit, avoient été jugées inadmissibles par le Sénat, qu'il n'étoit pas en leur pouvoir de les accepter, & qu'ils espéroient que Sa Sainteté garderoit la foi qu'elle avoit donnée à la République.

An. 1512.
LEONARD LOREDAN, LXXV. Doge de Venise.

Dans une derniere audience, l'Evêque de Gurck, pour achever d'entraîner Jules II, lui offrit, de la part de son Maître, de céder au saint Siege Parme, Plaisance & Reggio, sans préjudice des droits de l'Empire; cette offre avantageuse le détermina: il signa le traité avec l'Empereur, donna ordre aux Ambassadeurs de Venise de se retirer, & renouvella les sentences d'excommunication & d'interdit qu'il avoit lancées contre la République au commencement de la guerre; il fit remettre la Ville de Bresse aux Officiers de l'Empereur, & témoigna sa satisfaction à l'Evêque

Le Pape se brouille de nouveau avec les Vénitiens.

An. 1512.

LEONARD LOREDAN, LXXV. Doge de Venise.

de Gurck, en lui donnant un chapeau de Cardinal.

Ils recherchent l'alliance de la France.

Cette nouvelle brouillerie avec le Pape, rejettoit les Vénitiens dans leur premier embarras. Ils ne virent qu'une seule espérance ; ce fut de traiter avec le Roi de France, & ils envoyerent à sa Cour un Secrétaire du Conseil des Dix, pour tâcher de regagner son amitié, en le priant d'oublier le passé, & de vouloir bien reconnoître que leur intérêt commun exigeroit désormais qu'ils s'unissent ensemble contre un ennemi qui violoit, à leur égard, toutes les loix.

Mort de Jules II.

Pendant ce temps-là, Jules II intriguoit à la Cour d'Angleterre, afin d'engager Henri VIII à employer toutes ses forces contre la France : il lui offroit de faire prononcer, dans son Concile de Latran, une sentence de déposition contre Louis XII, & de transporter tous les droits de ce Prince à lui & à ses successeurs. Tandis que ce vieux Pontife osoit abuser ainsi de l'injuste préjugé qui attribue à son Siege le droit de disposer des Couronnes, il tomba malade, & mourut

le 21 Février de l'an 1513. Dans les rangs subordonnés, il fut rebelle & factieux : devenu maître, il forma des cabales en grand ; son ardeur pour dominer lui fit commettre bien des injustices ; sa passion pour la guerre déshonora son caractere : il n'eut des Héros que leurs vices, des Souverains que leur faste, des Politiques que leur fausseté. Son nom doit trouver place parmi les méchans, qui n'ont inspiré que de la haine, & à qui on ne doit que du mépris.

An. 1513.
LEONARD LOREDAN, LXXV. Doge de Venise.

Le 11 de Mai on lui donna pour successeur le Cardinal Jean de Médicis, âgé de 37 ans, qui prit le nom de Léon X ; ce choix fut généralement applaudi. Les Vénitiens, en particulier, en témoignerent beaucoup de joie, ne doutant pas qu'un Pape d'une maison qu'ils avoient protégée dans sa disgrace, ne se fît un principe de reconnoissance de leur paroître affectionné. Léon X avoit l'humeur douce, & un gout dominant pour les sciences & les beaux arts ; gout qui ne peut se satisfaire parmi les horreurs de la guerre, & qui porte naturellement à

Léon X lui succede.

An. 1513.
LEONARD LOREDAN, LXXV. Doge de Venise.

désirer la paix ; mais il parvint au Pontificat dans des circonstances qui ne lui permirent pas de suivre ses heureux penchans. Le concours des Puissances étrangeres, pour subjuguer l'Italie, lui fit craindre, que quel que fût le parti victorieux, il n'usât de sa supériorité pour écraser les plus foibles : il voyoit le Domaine de l'Eglise agrandi, & la considération de son Siege augmentée, par les inclinations guerrieres de son prédécesseur ; ces considérations le déterminerent à ne point faire de démarches précipitées pour avoir la paix.

Ne pouvant calmer si promptement l'agitation de l'Europe, & ne voyant aucune espérance de se dérober à l'animosité des partis, par une neutralité exacte, il sentit la nécessité d'adhérer à celle des Ligues, dont il pourroit se promettre plus d'avantages. Le souvenir des maux que la France avoit faits à son prédécesseur, & le schisme du Concile de Pise, qui continuoit à Lyon ses sessions, lui faisoient désirer avec ardeur de mettre obstacle à la rentrée des François en

Italie : il voyoit les Vénitiens prêts à faire alliance avec Louis XII ; l'Etat de Milan dévasté ; les Suisses, dont l'alliance pouvoit être d'un grand secours, habitués à vendre leurs services au plus offrant ; les Espagnols prompts à tout promettre, & toujours lents à effectuer ; & tous ces objets étoient pour lui matiere de perplexité & d'inquiétude.

An. 1513.

LEONARD LOREDAN, LXXV. Doge de Venise.

Il crut qu'il surmonteroit aisément les difficultés qui l'effrayoient, s'il détournoit les Vénitiens de s'allier avec la France : il leur proposa de se liguer avec lui & le Duc de Milan, en leur faisant espérer que les Florentins & les Suisses les aideroient, de tout leur pouvoir, à repousser les oppresseurs de la liberté de l'Italie ; mais le Sénat ne voulut point sacrifier, à cette espérance incertaine, les avantages beaucoup plus assurés de son union avec la France : il prévoyoit qu'en renonçant à cette union, il donnoit lieu à Louis XII de se jetter de nouveau dans les liens de l'Empereur & dans les pieges du Roi d'Espagne, & il exposoit la République à

Il veut détacher les Vénitiens du parti de la France.

An. 1513.
LEONARD LOREDAN, LXXV. Doge de Venise.

lutter une seconde fois contre les forces de ces trois puissans ennemis ; il représenta au Pape, que les Espagnols étoient tout au moins aussi à craindre pour l'Italie que les François ; que s'ils avoient consenti à placer Maximilien Sforce sur le trône de Milan, ce n'étoit que pour conserver ce Duché dans un état de foiblesse, qui leur laissât l'espérance de l'envahir, lorsque l'occasion s'en présenteroit ; que si les Espagnols montroient tant d'animosité contre les François, ils avoient moins en vue de délivrer l'Italie, que de l'assujettir eux-mêmes ; & que puisque les Italiens n'étoient plus en état de se défendre seuls contre les Nations étrangeres, il étoit de leur intérêt commun d'attirer à eux la seule Puissance qui pût contre-balancer celle des Espagnols.

Ils signent leur traité avec Louis XII.

Pendant ce temps-là, le traité des Vénitiens avec Louis XII fut signé à Blois. Le Secrétaire du Conseil des Dix, envoyé en France, avoit porté les instructions du Sénat au Provéditeur André Gritti, fait prisonnier à la journée de Bresse : ces instructions

l'autorisoient à renouveller le traité conclu, quelques années auparavant, à l'occasion de la guerre contre Ludovic Sforce. Louis XII l'agréa, à la réserve de la cession du Crémonois & de la Ghiéra d'Adda, stipulée alors en faveur des Vénitiens; cet article fut vivement pressé par les négociateurs : ils représenterent avec chaleur, que le seul moyen de prévenir les contestations & les disputes au sujet des limites des deux Etats, étoit que le Pô & l'Adda en fissent la séparation; mais le Roi tint ferme, & cette difficulté suspendit la négociation. Les Suisses & le Vice-Roi de Naples, informés que le Sénat étoit en traité avec la France, envoyerent des Ambassadeurs à Venise, pour tâcher de rompre cette alliance. Les Ambassadeurs Suisses firent aux Vénitiens un grand étalage de leurs forces, & voulurent leur persuader, que toute autre amitié auroit pour eux moins de sureté & d'avantage que la leur. L'Ambassadeur Espagnol leur déclara qu'il étoit au pouvoir du Vice-Roi de Naples, de prolonger la treve qu'ils

An. 1513.
LEONARD LOREDAN, LXXV. Doge de Venise.

An. 1513.
LEONARD LOREDAN, LXXV. Doge de Venise.

Opposition de sentimens parmi les Sénateurs.

avoient obtenue de l'Empereur, par l'entremise du Roi Ferdinand, & que s'ils prenoient des engagemens avec la France, la treve cesseroit à l'instant.

Plusieurs des Sénateurs furent ébranlés, & les grands préparatifs du Roi d'Angleterre contre la France, ne contribuerent pas peu à leur faire changer d'idée. Dans les délibérations tenues sur ce sujet, ils représenterent qu'il étoit à craindre que Louis XII, occupé à défendre ses propres Etats, ne pût envoyer aucun secours en Italie : ils rappellerent toutes les calamités des années dernieres, disant qu'il falloit céder au malheur des temps, & réserver, pour des circonstances plus favorables, le dessein de recouvrer ce qu'on avoit perdu ; que quand même la France pourroit faire passer une Armée en Italie, elle n'y serviroit qu'à mettre le comble à la misere des Peuples ; que l'usage de cette Nation étoit de faire la guerre avec cruauté, & de traiter de la paix avec hauteur : ce qui la rendoit aussi incommode à ses amis qu'à ses ennemis ; que le plus sûr étoit de faire la paix avec l'Empe-

An. 1513.

LEONARD LOREDAN, LXXV. Doge de Venise.

reur, parce que la légéreté de ſon caractere, & le déſordre habituel de ſes finances, fourniroient bientôt des occaſions de retirer de lui, à un prix médiocre, tout ce qu'on auroit été obligé de lui céder.

Les autres Sénateurs ſoutenoient, au contraire, qu'on devoit préférer une eſpérance magnanime, quoique incertaine, à des vues plus timides, quoique plus ſûres; que la conſtance Vénitienne n'avoit jamais cédé à aucune crainte; & que puiſque la République avoit ſoutenu juſques-là le poids d'une guerre accablante, il ne falloit point qu'elle ſe déshonorât par une paix honteuſe; qu'elle devoit plutôt faire un nouvel effort pour aſſurer ce qui lui reſtoit, & recouvrer une partie de ce qu'elle avoit perdu; que depuis la déroute de la Ghiéra d'Adda, les malheurs qui étoient ſurvenus n'avoient point eu d'autre cauſe que le découragement de la Nation; qu'auſſitôt qu'elle avoit repris courage, la fortune avoit commencé de lui être plus favorable; que le retour des François en Italie, bien loin de con-

An. 1513.
LEONARD LOREDAN, LXXV. Doge de Venise.

sommer l'esclavage des Italiens, deviendroit pour eux une source de liberté ; parce qu'étant en bute à l'ambition de plusieurs Princes, cette concurrence affoibliroit nécessairement leurs oppresseurs, & que l'un s'opposant avec émulation à la supériorité de l'autre, il pourroit arriver que la République trouvât dans cette rivalité l'occasion de secouer le joug de toutes les Nations étrangeres ; qu'assurément si les Vénitiens se soumettoient aux deux conditions qu'on osoit leur prescrire, ils seroient méprisés à jamais, & qu'une Nation n'avoit plus d'existence, lorsqu'elle avoit perdu sa considération.

On fut plusieurs jours à Venise dans cette incertitude de pensées. La paix avec Maximilien ne présentoit aucune sureté, ce Prince n'ayant, ni caractere, ni façon de penser décidée, ses actions démentant presque toujours ses paroles, & ayant, en sa qualité d'Empereur, plus de grandeur apparente, que de force réelle. Louis XII inspiroit plus de confiance, par l'étendue de son pouvoir, & par l'envie

An. 1513.
LEONARD LOREDAN, LXXV. Doge de Venise.

extrême qu'il avoit de recouvrer le Duché de Milan; mais son ambition faisoit douter de sa foi. Venise avoit éprouvé de sa part des variations fâcheuses; & si une Ligue avec lui étoit désirable à bien des égards, on n'avoit pas moins de motifs de la regarder comme un parti dangereux & critique : enfin, après bien des délibérations, le besoin qu'on avoit du secours de cet Allié puissant, l'emporta. On envoya ordre au Secrétaire des Dix qui étoit en France, 1°. de solliciter la liberté d'André Gritti; & aussi-tôt qu'il l'auroit obtenue, de remettre à ce Provéditeur des Lettres d'Ambassadeur Plénipotentiaire, pour la négociation du traité. 2°. Au cas qu'il trouvât de la difficulté à obtenir la liberté de Gritti, de remplir lui-même de son nom les pleins pouvoirs qu'on lui envoyoit en blanc. 3°. De mettre tout en œuvre pour engager le Roi à céder le Crémonois & la Ghiéra d'Adda à la République. 4°. Si le Roi le refusoit absolument, de passer outre, & de signer la Ligue, pourvu qu'il y eût certitude que l'Ar-

An. 1513.

LEONARD LOREDAN, LXXV. Doge de Venise

mée Françoise entreroit en Italie incessamment.

Conditions du traité.

Louis XII accorda sans peine la liberté à André Gritti, lequel signa le traité à Blois, le 25 Mars, aux conditions suivantes : que le Crémonois & la Ghiéra d'Adda seroient réunis au Duché de Milan; que Bresse, Bergame & Crême, seroient rendus aux Vénitiens, le Roi renonçant, en leur faveur, à tous les droits qu'il pouvoit prétendre sur ces trois Villes & leurs dépendances; que les deux Puissances alliées demeureroient unies, & feroient agir leurs forces conjointement, jusqu'à ce que la France fût rentrée en possession de tout le Duché de Milan, & que la République eût recouvré tout ce qu'elle possédoit en terre ferme avant la guerre; qu'on se rendroit mutuellement tous les prisonniers; qu'on restitueroit les biens aux Sujets de part & d'autre, & qu'il y auroit un libre commerce entre les deux Etats; qu'on donneroit du temps aux Princes d'Italie pour adhérer à cette Ligue, & notamment au Pape, s'il vouloit s'y faire comprendre.

Immédiatement après la ſignature du traité, Louis XII fit tirer de priſon Barthélemi Alviano, & tous les autres Officiers Vénitiens qui partirent avec André Gritti pour retourner à Veniſe. Le Sénat fit part de ce traité au Roi d'Angleterre, qui juſques-là avoit paru prendre fort à cœur les intérêts de la République : il chargea ſon Ambaſſadeur à la Cour de Henri VIII, de repréſenter à ce Prince, que les Vénitiens avoient voulu ſuivre le conſeil qu'il leur avoit donné, de s'accommoder avec l'Empereur ; mais que quand ils avoient parlé de paix, on leur avoit propoſé des conditions ſi dures & ſi ignominieuſes, qu'il n'avoit pas été en leur pouvoir de les accepter ; qu'ils s'étoient vus dans la néceſſité de faire leur accord avec la France, & qu'ils prenoient le ciel & la terre à témoin, que la ſeule injuſtice de leurs ennemis les avoit contraints à ce parti extrême.

An. 1513. LEONARD LOREDAN, LXXV. Doge de Veniſe.

Les troupes Françoiſes étoient en marche pour paſſer en Italie. Louis XII, afin que rien ne le détournât de ſuivre cette expédition, venoit de

Les François rentrent en Italie.

An. 1513.
LEONARD LOREDAN, LXXV. Doge de Venise.

conclure, avec le Roi d'Espagne, une suspension d'armes du côté de la Navarre, & avoit abandonné Jean d'Albret, son parent & allié, à son malheureux sort. Il espéroit que les préparatifs menaçans de Henri VIII l'occuperoient encore long-temps, & que la conquête du Milanois seroit achevée, avant que la Flotte Angloise fût en état de mettre en mer.

L'Armée de France arriva à Suze; elle étoit commandée par Louis de la Trémoille. Celle de Venise, forte de huit mille hommes d'infanterie, de deux cens hommes d'armes & de cinq cens hommes de cavalerie légere, étoit rassemblée sur les bords de l'Adige, avec une belle & nombreuse artillerie. Dominique Contarini & André Lorédan, en étoient les Provéditeurs. La charge de Capitaine-Général venoit d'être donnée à Barthelemi Alviano, avec deux cens cinquante mille ducats d'appointement, sur quoi il étoit obligé d'entretenir à sa solde trois cens hommes d'armes & cinq cens arbalêtriers. Il se rendit à l'Armée, & après en avoir fait la

revue, il écrivit au Sénat, que ce qu'il croyoit le plus convenable au bien du service, étoit de profiter de l'éloignement des Confédérés, pour pénétrer dans le Milanois; qu'on ne pouvoit trop tôt se joindre aux François, parce que leur succès décideroit du sort de la République.

An. 1513. LEONARD LOREDAN, LXXV. Doge de Venise.

Opérations des troupes Vénitiennes.

Le Sénat, qui n'avoit point encore eu d'avis certain de l'arrivée des François, ne voulut point que son Armée s'engageât trop avant, au risque de laisser ses frontieres à découvert, & il ordonna à son Général de ne point s'éloigner des rives du Pô & de l'Adda : il lui permit d'effectuer, en-deçà de ces deux Fleuves, tout ce qu'il croiroit avantageux; mais il lui défendit de les passer. Alviano ayant reçu ces ordres, marcha à Vérone avec toute son Armée. Pandolfe Malatesta, qui, dans la décadence des affaires de la République, avoit passé au service de ses ennemis, commandoit dans un des Forts de Vérone : il avoit conspiré, avec quelques-uns des Habitans les plus attachés à leurs anciens maîtres, pour livrer à Alviano

An. 1513.
LEONARD LOREDAN, LXXV. Doge de Venise.

la porte de Saint-Georges ; mais l'intrigue ayant été découverte par les Généraux Allemands, cette intelligence échoua. Alviano, voyant que le siege de la Ville & des Châteaux demandoit trop de temps, surprit Valeggio & le Château de Peschiéra, y mit garnison, & se porta sur Crémone.

L'approche de son Armée fit déserter tous ceux des Habitans qui étoient de la faction ennemie ; les autres lui ouvrirent leurs portes : il y fit prisonniers mille fantassins Espagnols & deux cens hommes d'armes ; il remit la Place à Théodore de Trivulce, chargé de la recevoir au nom du Roi ; la Citadelle étoit restée au pouvoir des François. Les Habitans apprirent avec chagrin qu'on leur destinoit un autre maître que la République. Alviano leur dit, que le Sénat y avoit été forcé par le malheur des circonstances : il les exhorta à demeurer fideles au Roi, dont la domination leur seroit beaucoup plus avantageuse que celle d'un petit Duc, & il les assura qu'ils devoient remercier les Vénitiens de leur

avoir procuré un si grand bien : ce prompt succès détermina les Villes de Lodi, de Soncino, & toutes celles de la Ghiéra d'Adda, à envoyer leurs clefs au Général de la Seigneurie.

An. 1513.

Leonard Loredan, LXXV. Doge de Venise.

Un de leurs postes est surpris & forcé.

Il avoit laissé sur les frontieres du Vicentin & du Véronois, un corps de Milice & quelque cavalerie légere, aux ordres du Provéditeur Sigismond da Cavalli, pour veiller à la sûreté des Places qui n'avoient que de foibles garnisons ; Cavalli avoit établi son camp à San-Bonifacio. Le Gouverneur de Vérone détacha de sa garnison deux mille hommes de pied & cinq cens chevaux, qui fondirent inopinément sur ce camp, mirent soldats & Généraux en fuite, les poursuivirent jusqu'à Cologna, où Cavalli s'étoit retiré, prirent cette Ville d'assaut & la saccagerent, se rendirent maîtres du Château, & emmenerent avec eux à Vérone le Provéditeur Cavalli, Victor Malipier, Podesta de Cologna, plusieurs Gentilshommes prisonniers, & un très-grand butin ; rien ne donne plus de hardiesse qu'un coup de main qui réussit. Les garnisons des

An. 1513. LEONARD LOREDAN, LXXV. Doge de Venise.

Places ennemies formerent, en se réunissant, un corps de quatre à cinq mille hommes, pillerent & brûlerent Arzignano, & porterent la terreur & la désolation dans une partie du Vicentin.

Etat critique de Maximilien Sforce.

L'Etat de Milan étoit dans une situation beaucoup plus critique. Les Peuples de ce Duché avoient d'abord souhaité avec ardeur le retour de Maximilien Sforce; mais sa domination n'ayant pas eu pour eux les douceurs qu'ils avoient espérées, parce que ce jeune Prince, loin de diminuer les impositions, avoit été obligé de les augmenter, pour soudoyer les troupes qui lui étoient nécessaires: ils désiroient presque tous de changer de maître, & favorisoient ouvertement les François; en sorte que le Maréchal de Trivulce ayant fait marcher un corps de troupes pour profiter de ces dispositions, plusieurs Villes & Châteaux s'empresserent de se rendre à lui. Sacramor Visconti, l'un des Généraux de Maximilien Sforce, céda lui-même à la mauvaise fortune de son maître. Il avoit été chargé d'assiéger

le

le Château de Milan, qui étoit resté aux François. Loin de presser les opérations de ce siege, il les ralentit, & laissa libre passage à tous les secours que le Maréchal de Trivulce voulut faire entrer dans la Place.

An. 1513. LEONARD LOREDAN, LXXV. Doge de Venise.

Il se refugie à Novare.

L'infortuné Duc de Milan, voyant cette défection générale, se retira, avec quelques compagnies de Gendarmes, à Novare, où les Suisses avoient déja fait entrer une partie de leur infanterie, en attendant l'arrivée d'un corps beaucoup plus nombreux qu'ils envoyoient à la défense de ce Prince. A peine se fut-il retiré, que la Ville de Milan traita avec le Maréchal de Trivulce. L'Armée Françoise, aux ordres du sire de la Trémoille, avoit soumis Asti & Alexandrie; tout le reste plia à ses approches, & les deux seules Villes de Novare & de Côme demeurerent fideles à Maximilien Sforce. Alviano, campé sur les bords de l'Adda, & ayant un pont sur cette riviere, voulut, avant que de pénétrer plus avant, s'assurer de la Ville de Bresse: il y envoya Renzo da Céri, un de ses meilleurs Officiers,

An. 1513.
LEONARD LOREDAN, LXXV. Doge de Venise.

avec un fort détachement. Bresse se rendit sans résistance ; & la garnison, que les Espagnols y avoient laissée, se refugia dans le Château.

Animosité des Suisses contre la France.

Tout réussissoit au gré des deux Puissances, & il ne leur restoit plus qu'un obstacle à surmonter ; c'étoit l'Armée des Suisses qui débouchoit par le Val d'Aost, pour entrer dans le Duché de Milan. Les Vénitiens, pour qui cette Nation avoit toujours marqué beaucoup d'estime, avoient voulu la détourner de se liguer avec leurs ennemis ; ils lui avoient envoyé Pierre Stella, l'un des Secrétaires du Sénat. Mais il trouva, en arrivant à Zurich, tout ce Peuple si animé contre la France, qu'il accusoit d'avoir méprisé & méconnu ses services, que lorsqu'il voulut parler en sa faveur, la multitude se jetta sur lui avec emportement, & les Magistrats eurent beaucoup de peine à le tirer des mains de ces enragés. Les Suisses étoient si possédés de la passion de se venger de la France, qu'ils s'offrirent tous à l'envi à servir contre elle, sans demander de solde ; ainsi ils eurent, en

peu de temps, une bonne Armée, où il n'y avoit pas un ſeul ſoldat qui ne fût réſolu de vaincre, ou de mourir.

An. 1513.

LEONARD LOREDAN, LXXV. Doge de Veniſe.

Les François aſſiegent Novare.

Lorſque les Généraux François apprirent qu'elle étoit en mouvement, l'expérience qu'ils avoient faite, en plus d'une occaſion, de la bravoure de cette Nation, leur donna quelque inquiétude; mais conſidérant enſuite que cette Armée n'avoit, ni cavalerie, ni artillerie, ni magaſins, ils en firent peu de cas, & entreprirent le ſiege de Novare: leur deſſein étoit de gagner par argent les Suiſſes qui étoient dans la Place, de les engager à leur livrer Maximilien Sforce, en leur propoſant l'exemple de ceux de leur Nation, qui, peu d'années auparavant, avoient livré dans la même Ville Ludovic, ſon pere, aux François; & en ſuppoſant que cet expédient ne leur réuſsît pas, ils jugerent qu'il leur ſeroit peu difficile de venir à bout d'une Place comme Novare, & que cette Ville rendue, la guerre étoit finie.

Leur conduite eſt juſtement blâmée.

On blâma beaucoup ce plan des Généraux François. En effet, ſi, ſans

An. 1513.
LEONARD LOREDAN, LXXV. Doge de Venise.

s'arrêter au siege de Novare, qui pouvoit leur prendre beaucoup de temps, ils avoient marché avec toutes leurs forces contre les Espagnols, qui s'étoient avancés entre Parme & Plaisance, ils auroient pu aisément les vaincre; & cette Armée une fois détruite, celle des Suisses, n'ayant plus d'espoir d'être soutenue, n'auroit pas été beaucoup à craindre. André Gritti, que le Sénat avoit envoyé à l'Armée Françoise, insistoit vivement auprès du sire de la Trémoille, pour lui faire prendre ce dernier parti; & le Sénat, qui comptoit qu'on ne suivroit pas d'autre plan, avoit ordonné à son Capitaine-Général de faire courir le bruit qu'il alloit passer l'Adda, pour se joindre aux François, ne doutant pas que la crainte de cette jonction n'empêchât les Espagnols d'envoyer du secours aux Suisses, & ne les déterminât à rétrograder.

Dispositions ordonnées par le Sénat.

Cardone, Vice-Roi de Naples, commandoit l'Armée Espagnole, & étoit campé sur la Trébia. Ses premiers mouvemens avoient jetté de l'incertitude sur ses desseins; mais

lorſqu'on vit qu'il avoit ceſſé de changer de poſition, on demeura perſuadé qu'il attendoit à ſe décider par les événemens, & qu'il feroit la paix ou la guerre, ſuivant le parti en faveur duquel la fortune ſe déclareroit. Le Sénat, attentif à la conduite du Vice-Roi, ordonna à Alviano, qu'au cas que les Eſpagnols vouluſſent paſſer le Pô pour ſe joindre aux Suiſſes qui marchoient ſur Novare, il allât à leur rencontre avec toute ſon Armée, & ſe mît en état de couvrir le camp des François, & de pouvoir ſe joindre à eux; que ſi au contraire les Eſpagnols entreprenoient de paſſer le Pô plus bas pour ſe joindre aux Allemands dans le Véronois, il eût à ſe porter dans les lieux d'où il pourroit envoyer aiſément du ſecours par-tout où il en feroit beſoin. Alviano, pour ſe conformer aux ordres qu'il avoit reçus, ſe tranſporta avec ſon Armée dans le Crémonois, où il devoit être à portée d'éclairer la marche des Eſpagnols, & de juger de leurs deſſeins, par les mouvemens qu'il leur verroit entreprendre.

An. 1513.
LEONARD LOREDAN, LXXV. Doge de Veniſe.

An. 1513.
LEONARD LOREDAN, LXXV. Doge de Venise.

Les Suisses marchent à Novare.

Les François continuoient le siege de Novare, & y trouvoient beaucoup plus de difficulté qu'ils n'avoient cru : ils apprirent que l'Armée des Suisses approchoit ; ils tinrent conseil de guerre, & plusieurs furent d'avis d'aller au devant de cette infanterie ennemie, & de l'attaquer dans sa marche ; c'étoit, sans contredit, tout ce qu'on pouvoit faire de mieux. L'artillerie & les Gendarmes François pouvoient aisément rompre cette multitude de gens de pied sans canon & sans munitions de guerre ; mais le Maréchal de Trivulce s'y opposa, en disant qu'on ne devoit point risquer les affaires du Roi au sort incertain d'une bataille. Le sire de la Trémoille n'osa prendre sur lui de décider contre l'avis du Maréchal ; & celui-ci ayant prévalu, l'Armée se retira à deux milles de Novare, sur le bord de la petite riviere de Mora, avec dessein de s'y retrancher, & d'empêcher qu'il n'entrât des vivres dans la Place ; ce moyen étant regardé comme infaillible pour la soumettre au Roi sans effusion de sang.

Au moment que l'Armée Françoise effectuoit sa retraite, celle des Suisses entra dans Novare sans opposition. Les Généraux qui la commandoient tinrent conseil de guerre sur le champ, & il fut résolu que la nuit suivante on attaqueroit le camp des François, avant qu'ils eussent eu le temps de se retrancher. En effet, un peu après minuit dix mille Suisses sortirent de Novare, & se séparerent en trois corps : le premier devoit attaquer la tête du camp, dont le front étoit bordé de vingt-deux pieces d'artillerie; les deux autres devoient se tenir en bataille sur les ailes, pour empêcher la cavalerie de se porter à l'endroit de l'attaque. La Trémoille ne s'attendoit point à avoir si-tôt les ennemis sur les bras. Ses soldats, qui avoient beaucoup fatigué la veille, dormoient du plus profond sommeil, & il étoit lui-même dans une sécurité parfaite. Tout-à-coup les gardes avancées du camp donnerent l'allarme, & avertirent que l'ennemi approchoit : il fit battre la générale, & tout le monde courut aux armes. Le

An. 1513.

LEONARD LOREDAN, LXXV. Doge de Venise.

Bataille de Novare.

An. 1513. LEONARD LOREDAN, LXXV. Doge de Venise.

Maréchal de Trivulce eut le commandement du centre ; la Trémoille prit celui de la droite, & celui de la gauche fut donné à Robert de la Marck, Seigneur de Sédan.

Les François sont entiérement défaits par les Suisses.

Les Suisses marchoient très-serrés ; & quoiqu'ils fussent foudroyés par vingt-deux pieces de canon qui leur emportoient des files entieres, leurs bataillons s'avançoient en bon ordre : ils franchirent, avec une intrépidité sans exemple, le fossé qui environnoit le camp, & chargerent avec fureur les Lansquenets, qui faisoient le fort de l'infanterie Françoise. Le combat fut terrible par la féroce animosité des uns, & la ferme résistance des autres. Les deux corps ennemis, qui s'étoient portés sur les ailes, voyant que les embarras du terrein suffisoient pour empêcher la cavalerie Françoise de manœuvrer, changerent leur disposition : l'un de ces corps se porta à l'endroit de la principale attaque, se saisit de l'artillerie, & la pointa contre les Lansquenets ; l'autre tourna le camp, & se jetta sur les bagages. La cavalerie y courut pour les dé-

fendre. Alors les Lansquenets, se voyant abandonnés, prirent la fuite, & la déroute devint générale. Les Historiens d'Italie font de grands reproches à la cavalerie Françoise, & prétendent qu'elle montra, à cette fameuse journée, une lâcheté qui devoit la déshonorer à jamais. La vérité est qu'on avoit fait la faute de la poster au bord d'un marais, qui lui ôta tous les moyens d'agir. Quoi qu'il en soit, les François laisserent cinq à six mille morts sur le champ de bataille, avec leur artillerie, leurs munitions & leurs bagages, & la perte des Suisses ne fut que de quinze cens hommes.

An. 1513. LEONARD LOREDAN, LXXV. Doge de Venise.

Les restes de l'Armée vaincue se sauverent à Alexandrie, & ne s'y croyant pas encore en sûreté, la Trémoille les ramena dans le Piémont, avec la résolution d'abandonner le Milanois & de rentrer en France. André Gritti, qui ne l'avoit point quitté, eut beau lui représenter l'injustice de son découragement pour une seule bataille perdue : il lui dit qu'une conduite si timide feroit croire

Ils abandonnent le Milanois.

An 1513.
LEONARD LOREDAN, LXXV. Doge de Venise.

à tout le monde, que le malheur de cet événement devoit être imputé, moins à la grande bravoure des Suisses, qu'à la lâche & honteuse étourderie des François ; que cette fuite précipitée ne pouvoit que faire perdre au Roi la grande considération dont il jouissoit, & affoiblir l'honneur d'une Nation signalée par tant de victoires. Le Maréchal de Trivulce & les autres Généraux eurent beau appuyer les représentations de Gritti ; la Trémoille, entraîné par une aveugle terreur, continua sa marche, & sortit d'Italie, après y avoir perdu sa réputation, & ruiné les affaires de son maître. Gritti le quitta pour retourner à Venise.

Suites de la bataille de Novare.

La bataille de Novare fut donnée le 13 Juin, & eut les suites les plus fâcheuses pour la France & pour les Vénitiens. Toutes les Villes du Duché de Milan, ainsi que la Capitale, envoyerent leurs Députés à Maximilien Sforce, empressées de réparer, par une soumission prompte, le mépris qu'ils avoient fait de lui, en se donnant aux François : il reçut leur

An. 1513. LEONARD LOREDAN, LXXV. Doge de Venise.

hommage, en les obligeant à payer une somme d'argent qu'il fit distribuer aux Suisses, à qui il avoit de si grandes obligations. Le Vice-Roi de Naples, qui s'étoit jusques-là tenu tranquille dans son camp, passa le Pô au-dessus de Crémone, & se disposa à livrer bataille aux Vénitiens. Le Sénat, aussi-tôt qu'il eut appris la déplorable déroute de Novare, manda à son Général Alviano & à ses Provéditeurs, de ramener l'Armée à Valégio, pour couvrir les frontieres de la République, & d'effectuer cette retraite, de maniere qu'elle n'eût point l'air d'une fuite. Alviano exécuta l'ordre du Sénat : sa retraite laissa Crémone à découvert; les Espagnols y entrerent, & la mirent à feu & à sang, en punition de ce qu'elle avoit ouvert ses portes aux Vénitiens. Le Vice-Roi Cardone, qui vit les François fugitifs au delà des Alpes, & les Vénitiens retirés chez eux, fit divers détachemens de son Armée : il envoya Prosper Colonne, avec trois mille hommes de pied & trois cens chevaux, au Duc de Milan

R vj

An. 1513.
LEONARD LOREDAN, LXXV. Doge de Venise.

à Novare; il commanda au Marquis de Pescaire de se porter, avec sa division, à Gênes, où les Adornes, Chefs de la faction Françoise, avoient repris le dessus, & d'y rétablir Octavien Frégose dans sa dignité de Doge. Pescaire exécuta cette entreprise avec autant de promptitude que de bonheur, & Gênes fut de nouveau perdue pour la France. Cardone, avec le reste de son Armée, passa l'Adda, soumit Bresse, Bergame, avec la plupart des autres Places de ces Provinces.

Nouvelle entreprise des Vénitiens sur Vérone sans succès.

Alviano étoit alors sur les frontieres du Véronois; il fit assiéger Legnago par Paul Baglioné, son premier Lieutenant-Général, qui emporta la Place d'assaut, & mérita, par sa bonne conduite dans cette occasion, que le Sénat fit l'éloge de ses services dans un décret solemnel. Après que la Ville & le Château eurent été pillés, on enleva tout ce qu'il y avoit d'artillerie & de munitions; on fit sauter les murs de l'un & de l'autre, & on les abandonna. Alviano assiégeoit Vérone en même-temps; son canon avoit

An. 1513.
LEONARD LOREDAN, LXXV. Doge de Venise.

ouvert une large breche ; il mit toute son Armée en bataille, en détacha trois mille hommes, qu'il chargea de donner l'assaut ; ceux-ci monterent fiérement à la breche, & s'y établirent. Quoique le mur fût ouvert, sa hauteur, du côté de la Ville, étoit encore si grande, que les assaillans ne purent passer au-delà. Exposés au feu du rempart, & voyant devant eux la garnison rassemblée, qui menaçoit de les recevoir sur la pointe des piques, s'ils avoient la témérité de sauter dans la Ville, ils se trouverent dans un si grand danger, qu'Alviano fit sonner la retraite. Il avoit espéré que les habitans feroient quelque mouvement en sa faveur. Déchu de cette espérance, il leva le siege, & alla établir son camp à la Tomba. Il fit fourrager tous les environs de Vérone, & distribua ses postes de maniere qu'aucun convoi de vivres ne pouvoit y passer.

Les Vénitiens refusent la paix qu'on leur propose.

Le Pape, qui avoit déja plusieurs fois agi auprès du Sénat pour le porter à s'accommoder avec l'Empereur, espéra que dans ces circonstances il le

An. 1513.
LEONARD LOREDAN LXXV. Doge de Venise.

trouveroit moins difficile & moins fier. Les Vénitiens n'avoient plus de secours à attendre de la France, occupée à défendre ses Provinces contre Maximilien, Henri VIII & les Suisses. L'Empereur lui même, engagé avec l'Angleterre à faire la guerre en Picardie, sembloit prendre moins d'intérêt aux affaires de l'Italie, en sorte que tout paroissoit favorable aux vues du Pape pour le rétablissement de la paix. Il envoya un Nonce à Venise, & engagea le Roi d'Espagne à y envoyer le Comte de Carréto. Le Sénat écouta leurs propositions; mais voyant qu'elles ne s'écartoient point du plan qui avoit été déja rejetté plusieurs fois, il déclara de nouveau que les malheurs de la guerre n'auroient jamais le pouvoir de lui faire accepter des conditions qu'il jugeroit contraires à l'honneur de la République.

Les François sont attaqués chez eux.

Les Vénitiens voyoient avec beaucoup d'inquiétude les embarras de la France. L'Armée Angloise avoit passé la mer, & étoit devant Calais. Les Suisses en Bourgogne étoient maîtres de Dijon. Le Sénat craignit que Louis

XII ne se laissât entraîner aux perfides insinuations du Roi d'Espagne, qui ne lui offroit ses bons offices auprès de l'Empereur & de l'Angleterre, que pour rompre son alliance avec les Vénitiens, & pour l'empêcher de mettre obstacle à ses pernicieux desseins contre l'Italie. L'Ambassadeur de Venise à la Cour de France eut ordre de représenter au Roi, qu'il étoit de son intérêt & de sa gloire, de ne point abandonner ses droits sur l'Etat de Milan; qu'une seule bataille perdue ne pouvoit affoiblir les forces d'un Royaume tel que la France; qu'il seroit humiliant pour elle qu'une poignée de Suisses eût dépouillé son Roi de la plus brillante des conquêtes; qu'il pouvoit compter sur le zele des Vénitiens, disposer de leur argent & de leurs troupes, & que tant qu'ils ne seroient pas anéantis, il les trouveroit prêts à tout entreprendre & à tout souffrir pour sa gloire & pour la défense de la cause commune.

An. 1513.
LEONARD LOREDAN, LXXV. Doge de Venise.

Les Vénitiens agissent pour retenir Louis XII dans leur alliance.

Louis XII parut très-sensible à cette preuve d'attachement: il répondit à l'Ambassadeur, que ses sentimens

An. 1513.
LEONARD LOREDAN, LXXV. Doge de Venise.

étoient toujours les mêmes; qu'il ne perdoit point l'Italie de vue; qu'il seroit l'ami & l'allié constant des Vénitiens, mais qu'il ne vouloit point leur être à charge; qu'au contraire ils devoient être assurés qu'il avoit tellement à cœur leurs intérêts, que dès que ses affaires le permettroient, il iroit, avec toutes ses forces, procurer le recouvrement de tout ce qu'ils avoient perdu.

Ils veulent regagner l'amitié du Pape.

Les Vénitiens n'espéroient pas qu'il pût cette année faire passer aucunes troupes en Italie. Cependant ils regardoient comme un grand bonheur, dans le délabrement de leurs affaires, de conserver l'amitié d'un Roi si puissant, & d'avoir l'espérance d'en être secourus, dès que la victoire l'auroit délivré de ses ennemis: ils lui firent insinuer par leur Ambassadeur, qu'en attendant que les circonstances lui permissent d'effectuer ses bons desseins, il seroit essentiel qu'il levât, en gagnant l'amitié du Pape, une des grandes difficultés qui s'opposoient à leur exécution. Louis XII, qui savoit d'ailleurs que ses

Sujets désiroient vivement sa réconciliation avec le saint Siege, envoya à Rome l'Evêque de Marseille, & le chargea de dire à Léon X, qu'il avoit dissous le Concile de Lyon, qu'il adhéroit à celui de Latran ; qu'à l'exemple de ses prédécesseurs, il auroit toujours les Papes en grande vénération, & qu'il emploieroit avec zele tout son pouvoir pour la défense de l'Eglise Romaine. Le Sénat, de son côté, qui avoit déja un Ambassadeur à Rome nommé François Foscari, résolut d'y envoyer une Ambassade extraordinaire de dix Sénateurs, pour gagner la bienveillance du Pape, par cette marque solemnelle d'attachement à sa personne.

An. 1513. LEONARD LOREDAN, LXXV. Doge de Venise.

Cette résolution ne fut pas effectuée, parce que Léon X, qui avoit dissimulé jusques-là, commença à manifester des sentimens peu favorables aux Vénitiens : il leur reprocha d'avoir rappellé les François en Italie, & qu'il n'auroit pas tenu à eux qu'elle n'eût été de nouveau assujettie au joug étranger. Il prétendit que leur dessein, en s'alliant avec la France, étoit d'at-

Le Pape se déclare contre eux.

An. 1513.
LEONARD LOREDAN, LXXV. Doge de Venise.

taquer l'Etat de l'Eglise, puisqu'un des articles de leur traité avec Louis XII étoit, que ce Prince les aideroit à recouvrer tout ce qu'ils possédoient avant la guerre, & par conséquent les Villes de la Romagne. Léon faisoit valoir ces griefs avec beaucoup de chaleur, & l'énormité qu'il affectoit de leur attribuer, étoit un des fruits malheureux de la déroute de Novare. Il avoit gardé jusques-là une neutralité apparente. Sous prétexte que l'Empereur le pressoit de remplir les engagemens de son prédécesseur, & qu'il ne lui étoit plus possible de reculer, il ordonna à Troilo Savelli & à Mutio Colonna, de partir de Boulogne avec leurs compagnies de Gendarmes, & d'aller joindre les Espagnols & les Impériaux en Lombardie.

Les Vénitiens font de grands préparatifs de défense.

Rien n'affligea tant les Vénitiens, que de voir au nombre de leurs ennemis un Pape à qui ils avoient rendu de si grands services pendant que sa maison étoit dans la disgrace, & qui avoit souvent témoigné qu'il désiroit d'avoir des occasions de reconnoître leurs bienfaits. Quoiqu'il eût cons-

An. 1513.

LEONARD LOREDAN, LXXV. Doge de Venise.

tamment refusé de se liguer avec eux, ils ne s'en étoient pas cru moins assurés de ses favorables dispositions à leur égard : ils avoient supposé qu'il ne s'abstenoit de faire la guerre pour eux, qu'afin de ne pas se rendre suspect, & de pouvoir employer plus efficacement son autorité à leur procurer d'honnêtes conditions de paix. Dès qu'ils le virent déclaré contr'eux, ils ne s'occuperent plus que de la nécessité de mettre en bon état leurs forces de terre & de mer : ils firent de nombreuses levées de soldats dans la Romagne ; ils tirerent de l'Albanie & de la Dalmatie, de fortes recrues de cavalerie légere ; ils équiperent promptement leurs Galeres de Venise & de Candie, & leur ordonnerent de se réunir sans délai dans le Port de Zara. Le Sénat avoit d'abord délibéré d'envoyer cette Flotte sur les côtes de la Pouille, pour tirer vengeance du procédé du Roi d'Espagne, qui faisoit la guerre à la République, sans qu'elle lui en eût donné sujet ; de nouvelles réflexions suspendirent cette démarche précipitée : on craignit d'irriter

An. 1513.
LEONARD LOREDAN, LXXV. Doge de Venise.

davantage un ennemi qui n'étoit déja que trop à craindre ; on ne voulut pas perdre toute eſpérance d'entrer en accommodement avec lui ; on étoit dans l'infortune, & dans cette ſituation, il eſt ordinaire que la prudence aille juſqu'à la timidité.

Progrès des Alliés.

Alviano, qui étoit reſté campé ſur la rive droite de l'Adige, apprit que le Vice-Roi, après avoir fait rentrer en ligne tous ſes détachemens, marchoit à lui, & que ſon deſſein étoit d'aſſiéger Padoue. Il ne jugea pas ſa poſition aſſez bonne pour attendre l'ennemi ; il paſſa l'Adige avec ſon Armée, & alla camper ſous Montagnana : il avoit laiſſé des garniſons en diverſes Places, qui ſe rendirent toutes, dès que les Eſpagnols parurent. Un ſeul Officier, nommé Renzo da Céri, qui étoit reſté à Crême avec quelques mille hommes de pied & quelques compagnies de Gendarmes & de cavalerie légere, montra de la fermeté : non-ſeulement il ſe maintint dans la Place, mais il ne ceſſa de faire des ſorties ſur l'ennemi, d'enlever ſes convois, de brûler ſes

magasins, de lui faire des prisonniers, & de mettre à contribution, sous ses yeux, toutes les contrées voisines.

An. 1513. LEONARD LOREDAN, LXXV. Doge de Venise.

Ils projettent d'assiéger Padoue.

L'Armée Espagnole avançoit vers Vérone. Un de ses détachemens prit la Ville & le Château de Peschiera, & fit la garnison prisonniere de guerre. Le Vice-Roi s'étant joint aux Impériaux près de Vérone, tint conseil de guerre avec eux; le siege de Padoue fut proposé. Le Cardinal de Gurck, Lieutenant de l'Empereur en Italie, décida, d'un ton absolu, pour cette entreprise, contre l'avis de beaucoup d'Officiers, qui jugerent qu'elle rencontreroit des difficultés insurmontables, à cause de la grande étendue de la Place, & parce que les Vénitiens qui l'avoient déja abondamment pourvue, auroient le temps d'y jetter du monde en quantité, avant qu'on pût l'investir; ces difficultés parurent légeres au Cardinal de Gurck. La prompte reddition de Bresse & de Bergame, & de toutes les Villes du Polésin & du Vicentin, qu'on n'avoit pas eu la peine d'assiéger, lui fit croire que Padoue

An. 1513.
LEONARD LOREDAN, LXXV. Doge de Venise.

feroit aussi peu de résistance ; & cette Ville une fois soumise, il ne restoit que Trévise à conquérir, qui ne pouvoit plus tenir bien long-temps.

Alviano comprit que l'ennemi en vouloit à l'une de ces deux Places : il avoit renvoyé à Padoue son artillerie & ses gros bagages, afin de régler avec moins d'embarras ses mouvemens sur ceux des Confédérés. Informé par ses espions que le siege de Padoue avoit été résolu, il donna ordre à Baglioné de se jetter dans Trévise avec deux mille cinq cens hommes de pied & quatre cens chevaux, & il entra dans Padoue lui-même avec le reste de son Armée. Le Sénat lui envoya pour renfort quelques compagnies levées à la hâte dans Venise, & quelques autres qu'il tira promptement de l'Istrie, avec un grand nombre de travailleurs, choisis parmi une foule de gens de la campagne qui s'étoient refugiés à Venise, pour se dérober à la cruauté des ennemis. Plusieurs jeunes nobles & citadins se rendirent à Padoue à la suite d'André Gritti, pour y servir en qualité de volontaires.

Alviano avoit eu la précaution de faire raser les Fauxbourgs, & de faire abattre les arbres & les maisons à une certaine distance, afin que l'ennemi ne pût approcher à couvert. Depuis le dernier siege vainement tenté par l'Empereur Maximilien, les fortifications de la Place avoient été considérablement augmentées : il y avoit des vivres & des munitions en abondance, & tout le rempart étoit bordé de gros canon.

An. 1513. LEONARD LOREDAN, LXXV. Doge de Venise.

Siege de Padoue.

L'Armée des Confédérés arriva à Esté ; & après y avoir séjourné quelques heures, elle vint camper sur la rive droite du Bachiglioné, à deux milles de Padoue ; elle étoit composée de huit mille hommes d'infanterie, & d'environ mille chevaux. La premiere difficulté qui se présenta aux Généraux qui la commandoient, fut de faire les approches sur un terrein tout à découvert : il fallut recourir à l'expédient des tranchées ; & comme presque tous les habitans des environs avoient pris la fuite, le défaut de travailleurs rendit l'opération très-longue ; ils ouvrirent d'abord, avec

An. 1513.
LEONARD LOREDAN, LXXV. Doge de Venise.

beaucoup de peine, une premiere parallele : mais ils ne purent continuer ce travail, par les fréquentes sorties de la garnison qui chargeoit les travailleurs & combloit la tranchée, après les avoir tués, ou dissipés. A cette premiere difficulté se joignit l'incommodité du terrein marécageux sur lequel l'Armée du siege étoit obligée de camper, & des maladies qui en furent la suite. Outre cela, la cavalerie légere des assiégés ne cessoit, dans des sorties journalieres, d'enlever les vivres aux ennemis, en interceptant leurs convois, ou en brûlant leurs magasins. Les soldats Allemands & Espagnols murmuroient contre leurs Capitaines, & principalement contre le Cardinal de Gurck, à qui ils reprochoient ouvertement de les sacrifier à l'ambitieux désir de faire sa cour à son maître : ils étoient accablés de fatigues & de maladies ; ils mouroient de faim & n'étoient pas payés. Des plaintes ils passerent aux menaces, & il fallut lever le siege, après avoir été vingt jours inutilement devant la Place.

Les

Les ennemis décamperent le 16 d'Août, & se porterent sur Vicence, qu'ils trouverent abandonnée : ils y commirent toutes sortes de brigandages, de cruautés & de profanations, en dédommagement de ce qu'ils avoient souffert de maux & perdu de gloire au siege de Padoue. Après qu'ils en eurent consumé tous les vivres, ils furent obligés de se séparer : le Cardinal de Gurck retourna à Vérone avec les Allemands; les Espagnols, sous la conduite du Vice-Roi, allerent camper à Albaredo sur l'Adige, afin d'être plus à portée de tirer leurs subsistances du Bressan & du Bergamasque, tout le pays en-deçà étant ruiné par le pillage des soldats, & par la désertion des habitans.

An. 1513.
LEONARD LOREDAN, LXXV. Doge de Venise.

Il est levé après vingt jours d'attaque.

Les Vénitiens continuoient de se tenir renfermés dans Padoue & dans Trévise; c'étoit contre l'avis de leur Général Alviano, qui auroit voulu qu'on tînt la campagne, & qu'on attaquât les Espagnols dans le temps qu'ils détachoient une partie de leur monde pour aller au fourrage. Le

Les Vénitiens n'osent tenir la campagne.

An. 1513.
LEONARD LOREDAN, LXXV. Doge de Venise.

Sénat, à qui il écrivit ses vues, ne jugeoit point à propos d'exposer au sort d'une bataille, une Armée qui étoit sa derniere ressource : il voyoit beaucoup de danger à dégarnir Padoue & Trévise, tandis que l'ennemi étoit à portée de les surprendre. Mais tenant cette intention secrete, il fit répandre le bruit que l'Armée Vénitienne se disposoit à marcher aux Espagnols, afin d'inspirer à ceux-ci une crainte capable de réprimer leurs brigandages, & de les obliger à s'éloigner.

Projets des Alliés, & opinions diverses de leurs Généraux.

Le Vice-Roi ne prit point le change ; & voyant que les Vénitiens ne faisoient aucun mouvement, il en conclut que la crainte les retenoit dans l'inaction, & qu'il pouvoit désormais tout entreprendre impunément. Il manda au Cardinal de Gurck de venir le joindre, & lui dit que son dessein étoit de rentrer dans le Padouan, & de n'en pas sortir qu'il n'eût ravagé toute cette Province. Le Cardinal de Gurck désapprouva ouvertement la pensée du Vice-Roi, & lui reprocha qu'il ne cherchoit qu'à pro-

longer la guerre, pour jouir plus long-temps des honneurs & des appointemens attachés au commandement de l'Armée, & que c'étoit la vraie raiſon pour laquelle il s'étoit comporté ſi mollement au ſiege de Padoue. Proſper Colonne lui repréſenta, avec beaucoup de liberté, que c'étoit trop riſquer, que d'engager l'Armée dans le pays ennemi, entre deux Places comme Padoue & Tréviſe, qui étoit pleines de gens de guerre; que la ſaiſon étoit avancée; qu'on trouveroit les plus grandes difficultés au retour dans un pays tout coupé de rivieres, dont les vivres étoient épuiſés, & où, pour peu que les Vénitiens vouluſſent profiter de leurs avantages, il leur ſeroit aiſé de les arrêter, de les envelopper & de les détruire; qu'il étoit beaucoup plus ſage de ſonger à choiſir de bons quartiers d'hiver, où leurs troupes puſſent ſe refaire, & de remettre à la campagne prochaine à continuer les opérations.

An. 1513.

LEONARD LOREDAN, LXXV. Doge de Veniſe.

Cet avis fut vivement combattu par le Marquis de Peſcaire, qui,

Ils rentrent dans le Padouan & le ſaccagent.

An. 1513.
LEONARD LOREDAN, LXXV. Doge de Venise.

faisant peu de cas des Italiens, & croyant les Espagnols invincibles, anima le Vice-Roi à poursuivre son entreprise, & fit prévaloir son sentiment. Il fut donc décidé que l'Armée marcheroit : elle laissa sur ses derrieres son bagage & sa grosse artillerie, & s'avança à Montagnana ; delà elle pénétra dans la partie du Padouan, qui s'étend vers Chiozza & les Lagunes, & qui est la plus fertile de la Province. Les habitans des contrées voisines s'y étoient refugiés avec leurs bestiaux, s'y croyant plus en sûreté, à cause d'une quantité de petites rivieres & de canaux dont ce pays est coupé : ils y étoient d'autant plus tranquilles, qu'ayant vu l'ennemi se retirer après la levée du siege de Padoue, ils croyoient que la saison des pluies, qui étoit déja commencée, l'empêcheroit de revenir.

Les Confédérés débuterent par le Sac de Bovolenta : delà ils se répandirent par pelotons dans la campagne, & ce ne fut par-tout que rapines, massacres, incendies. Pievé-di-Sacco eut le même sort que Bovolenta : on

voyoit les habitans fuir avec leurs enfans & leurs femmes, cherchant un asyle qui pût les dérober à l'insolence & à la férocité du soldat. Un gros de ces pauvres gens s'étoit refugié dans les marais qui sont à l'embouchure de la Brenta. Savelli, l'un des Généraux des troupes de l'Eglise, s'y porta avec cent cinquante chevaux, & eut la barbarie de fondre sur ces malheureux, qui ne sauverent leur vie qu'en perdant leur liberté & le peu de fortune qui leur restoit. Savelli se joignit ensuite à Mutio Colonna, pour piller Mestré, qu'ils trouverent sans défense, & qu'ils réduisirent en cendres: ils s'avancerent jusqu'à Merghara, sur le bord des Lagunes, d'où l'on découvre la Ville de Venise, qui n'en est qu'à cinq milles; ils firent pointer leur canon contre cette Capitale, & lui tirerent plusieurs volées sans effet.

An. 1513.

LEONARD LOREDAN, LXXV. Doge de Venise.

Ils continuerent encore quelque temps à brûler & à saccager le pays. Le Vice-Roi commençoit à sentir qu'il s'étoit engagé trop avant, & vouloit rassembler tous ses détachemens pour exécuter sa retraite, qu'il

Le Général des Vénitiens veut marcher contre eux.

An. 1513.
LEONARD LOREDAN, LXXV. Doge de Venise.

avoit déja trop différée. Mais le soldat, livré à une licence effrénée, méprisoit ses ordres ; & cette indiscipline faillit à lui couter cher. Alviano, que les ordres du Sénat retenoient à Padoue, voyoit, avec la plus grande douleur, que la témérité des ennemis alloit être impunie : il écrivit à Venise que son dessein étoit de sortir de Padoue avec ses troupes, d'aller à la rencontre du Vice-Roi, & de lui couper la retraite ; il représenta que les soldats ennemis, chargés de butin, se retiroient en désordre ; qu'il seroit facile de les arrêter & de les rompre, & qu'il n'y avoit qu'un coup hardi qui pût rétablir l'honneur des armes Vénitiennes, que l'inaction avoit jettées dans l'avilissement.

Le Sénat y consent avec peine.

Les Sénateurs ne jugerent pas à propos d'adhérer aux conseils de leur Général : ils permirent seulement qu'on lâchât la cavalerie pour harceler l'ennemi dans sa retraite ; mais l'ardent Alviano insista, & les Provéditeurs de l'Armée se joignirent à lui pour déterminer le Sénat à ne pas leur laisser manquer une si belle occasion

An. 1513.

LEONARD LOREDAN, LXXV. Doge de Venise.

de vaincre. Le Sénat céda enfin à leurs inſtances, & écrivit à ſon Capitaine-Général, que s'il croyoit qu'il fût du bien du ſervice de faire ſortir l'Armée de Padoue, on l'en laiſſoit le maître; qu'on n'exigeoit de lui qu'une ſeule précaution, c'étoit de choiſir une poſition où il ne pût être forcé à combattre, & de ſe contenter de couper le paſſage à l'ennemi, & de le tenir bloqué, ſans s'expoſer lui-même à l'événement d'une bataille. Les lettres aux Provéditeurs renfermoient les mêmes choſes, & leur ordonnoient de témoigner aux ſoldats & aux Officiers combien la République étoit ſatisfaite de leur bonne volonté.

Harangue de Lorédan aux Officiers de l'Armée.

Dès qu'on eut reçu le conſentement du Sénat, l'Armée ſortit de Padoue, & alla camper à Limina ſur la Brenta. Alviano préféra cette poſition, parce qu'il jugea que les ennemis ne pouvoient paſſer le Fleuve plus bas, à cauſe de ſa grande profondeur. Dès que le camp fut établi, André Lorédan, l'un des Provéditeurs, raſſembla tous les Officiers, & leur parla en ces termes: » Le compte que nous

S iv

An. 1513.
LEONARD LOREDAN, LXXV. Doge de Venise.

» avons rendu au Sénat de votre fidé-
» lité & de votre zele, a été pour lui
» un grand ſujet de conſolation dans
» ſes malheurs ; il nous charge de
» vous aſſurer qu'il en ſent vivement
» le prix, & qu'il n'en perdra jamais
» le ſouvenir. Vous avez pris la dé-
» fenſe d'une République qui a tou-
» jours récompenſé les ſervices ma-
» gnifiquement, & tant qu'il lui reſ-
» tera quelque dégré de pouvoir, vous
» aurez droit à ſes faveurs les plus
» diſtinguées. Depuis long temps les
» Nations ultramontaines ambition-
» nent de ſubjuguer l'Italie ; mais
» elles ſentent bien que cette ambi-
» tion ne peut être ſatisfaite, tant que
» notre République ſubſiſtera ; voilà
» pourquoi elles veulent l'anéantir :
» nous avons plus d'une fois rendu
» leurs efforts inutiles, & préſente-
» ment toutes leurs forces ſe trou-
» vent réduites à cette Armée qui eſt
» devant nous, & qui va ſe jetter
» dans nos pieges. Le ſecours des
» Princes étrangers que nous avons
» réclamé, nous a été moins utile
» qu'onéreux. Votre zele & votre va-

» leur doivent nous suffire ; vous avez » à combattre non des soldats, mais » des brigands, qui viennent de se » déshonorer par toutes sortes d'excès » monstrueux. Dieu n'accordera pas » à leurs crimes une plus longue im» punité ; nous avons occupé tous les » passages ; l'ennemi n'a plus de re» traite ; & après avoir tout consumé » par le pillage, il va lui même de» venir notre proie. Toute l'Italie a » les yeux sur vous ; elle espere que » vous la vengerez, en un seul jour, » des maux qu'elle souffre depuis tant » d'années ; remplissez son attente, » comblez les vœux du Sénat, & cou» vrez-vous d'une immortelle gloire ». Ils répondirent tous que leur vie étoit aux Vénitiens, & qu'ils la prodigueroient avec joie pour les convaincre de leur zele.

An. 1513. LEONARD LOREDAN, LXXV. Doge de Venise.

Le lendemain l'Armée campa à Fontanina, à deux milles de Cittadella, où étoit le premier gué du Fleuve. Alviano mit des troupes & du canon à portée de charger l'ennemi, s'il entreprenoit de passer, & envoya ordre à Baglioné, qui étoit à

Les Espagnols repassent la Brenta.

An. 1513.
LEONARD LOREDAN, LXXV. Doge de Venise.

Trévise, de venir le joindre avec le plus de troupes qu'il pourroit. Le Vice-Roi se trouvoit dans un grand embarras, & ne pouvoit espérer son salut, que de son extrême diligence : il força la marche pour arriver au gué de Cittadella ; & se voyant prévenu, il continua de remonter le long de la rive gauche du Fleuve, qu'il étoit obligé de passer pour se retirer sur Vérone, ou Vicence. Il laissa toute sa cavalerie vis-à-vis Cittadella, pour occuper l'attention des Vénitiens. Pendant ce temps-là son infanterie déroba une marche, & à trois milles plus haut elle trouva un gué qui n'étoit point gardé : il rappella sa cavalerie sur le champ, & moyennant cette belle manœuvre, toute son Armée passa la Brenta, avant que les Vénitiens eussent eu le temps de s'avancer pour lui en disputer le passage.

Alviano les poursuit dans leur retraite.

Alviano fut très-affligé de ce contre-temps ; & comme il vit que l'ennemi prenoit la route de Vicence, il espéra de l'atteindre dans sa marche, & résolut de l'attaquer. Il détacha promptement Nicolas Vendramino

An. 1513.

LEONARD LOREDAN, LXXV. Doge de Venise.

avec toute la cavalerie légere, pour harceler l'arriere-garde, & retarder la marche du Vice-Roi : il fit rompre tous les ponts qui étoient sur les petites rivieres que l'ennemi avoit encore à passer ; il fit embarrasser tous les chemins par des abattis, occuper les hauteurs par des paysans armés ; il envoya à Vicence Gritti & Baglioné, avec un tiers de l'Armée ; il fit occuper le passage de Montéchio par un corps de cinq mille paysans, avec quelques pieces de canon ; il s'avança lui-même, avec le reste de son Armée, jusqu'à une plaine qui est à moitié chemin de Vicence à Vérone, & s'y retrancha : toutes ces dispositions furent faites avec une célérité incroyable. Le dessein d'Alviano fut d'abord d'attendre là l'Armée du Vice-Roi, qui, trouvant tous les passages fermés, & ayant déja consumé tous ses vivres, devoit nécessairement se rendre, si on se contentoit de la retenir dans cette fâcheuse position.

Bataille de la Motta.

Le Vice-Roi étoit arrivé à la Motta, à quatre milles du camp Vénitien, très-inquiet & très-incertain du

An. 1513.
LEONARD LOREDAN, LXXV. Doge de Venise.

parti qu'il devoit prendre : il assembla ses Capitaines, & en délibéra avec eux. La circonstance étoit des plus embarrassantes : ils ne pouvoient, ni rester dans leur position sans périr, faute de vivres, ni pénétrer plus avant, sans courir le risque d'une défaite entiere. L'extrêmité du péril enflamma leur courage; & tout bien considéré, ils dirent que puisque leur perte étoit inévitable, il falloit périr en braves gens, & s'ouvrir un passage l'épée à la main. Le Vice-Roi sonda les dispositions des soldats, & les ayant trouvé tous également disposés à bien faire, il fit avancer son Armée en ordre de bataille : il détacha toute sa cavalerie, avec quelques compagnies d'infanterie Espagnole, qui chargerent les gardes avancées du camp Vénitien; mais ce détachement fut repoussé à coups de canon. La nuit survint au moment que les deux Armées se trouverent en présence : les ennemis passerent cette nuit au bivac; & à la pointe du jour, voyant la troupe de Baglioné qui s'étoit avancée pour leur barrer le chemin qu'ils

avoient en face, ils firent un mouvement par leur droite, pour chercher un passage à travers les montagnes de Schio : ils n'avoient, ni tentes, ni bagages, & ils abandonnerent une partie de leur butin, pour marcher plus légérement; ils se séparerent en trois corps, & un brouillard épais déroba leur retraite à Alviano, qui n'en fut averti que bien avant dans le jour. Il ne balança point à les poursuivre. Il fit marcher toute sa cavalerie légere, avec ordre de fondre sur les premiers bataillons, & d'entretenir l'escarmouche, jusqu'à ce que l'Armée pût joindre.

An. 1513. LEONARD LOREDAN, LXXV. Doge de Venise.

Il avoit avec lui quinze cens hommes d'armes & dix mille hommes de pied, dont la moitié étoient des recrues : il mêla les nouveaux soldats avec les vétérans; il prit le commandement du corps de bataille, donna l'aile gauche à Antoine Pio, & l'aile droite, où étoit tout le fort de sa gendarmerie, à Paul Baglioné; il ordonna à celui-ci de prendre les devans, & de dépasser la premiere ligne des ennemis, afin que lorsque le corps

Les Vénitiens sont défaits, malgré leur supériorité.

An. 1513.
LEONARD LOREDAN, LXXV. Doge de Venise.

de bataille auroit engagé le combat, il pût prendre l'ennemi en flanc, tandis que Pio, qui faisoit l'arriere-garde, le chargeroit en queue. L'Armée du Vice-Roi n'avoit fait que deux milles, & se retrouvoit à la Motta, d'où elle étoit partie la veille. Alviano marchoit à lui, ayant son front garni de vingt pieces d'artillerie. Le Vice-Roi, harcelé jusqu'à ce moment par la cavalerie légere des Vénitiens, & voyant toute leur Armée qui s'ébranloit pour le combattre, fit faire halte à ses troupes, & les mit en bataille: l'infanterie baissa les piques, pour arrêter l'impétuosité des cavaliers qui la chargeoient. Plusieurs escadrons de cavalerie ennemie se détacherent pour envelopper ces escarmoucheurs incommodes; & ceux-ci furent obligés de se battre en retraite.

Alviano, à qui on vint dire qu'ils étoient vivement pressés, hâta sa marche pour les soutenir: il rencontra l'avant-garde ennemie que Prosper Colonne commandoit; il la chargea vivement, & la mit en déroute. Les paysans des montagnes qui virent ce

désordre, croyant la bataille gagnée, accoururent pour piller les vaincus, & se mêlerent parmi les soldats vainqueurs. Alors le Vice-Roi fit avancer son corps de bataille, composé de la meilleure infanterie Espagnole. L'épouvante saisit ces paysans; ils prirent la fuite, en criant que tout étoit perdu : leurs clameurs troublerent l'imagination du soldat, qui combattit foiblement, plia & ne songea plus qu'à se sauver. Alviano, désespéré d'une lâcheté si étrange, fit tout au monde pour rallier ses troupes; représentations, prieres, menaces, rien n'y servit. La terreur, ce fléau des Armées, rompit toutes ses mesures : son infanterie se débanda; les uns voulant gagner Vicence, furent coupés par les ennemis, & presque tous assommés; les autres s'étant jettés vers la petite riviere de Rorone, se noyerent en voulant la passer à la nage. Baglioné, qui étoit en avant, se trouvant engagé avec ses Gendarmes dans des marais, fut enveloppé, & obligé de se rendre prisonnier. Le petit nombre se sauva, avec Alviano

An. 15 3.
LEONARD LOREDAN, LXXV. Doge de Venise.
Leur perte.

& Gritti, à Padoue & à Trévise.

Cette funeste déroute arriva le 9 Octobre. Parmi les Officiers Vénitiens, Sacramor Viscomti, Hermés Bentivoglio, Constance Pio, François Saccarello, Alfonse de Parme, Méléagre de Forli, furent du nombre des morts; Jean-Paul Malatesta, Oton Viscomti, Baptiste Savelli, Pamphile Bentivoglio & Alexandre Frégose, furent faits prisonniers. André Lorédan, l'un des Provéditeurs, ayant été pris par deux soldats Allemands, qui se disputoient à qui l'auroit; l'un d'eux termina le différend, en lui passant son épée au travers du corps.

C'est ici un de ces exemples que l'on trouve assez fréquemment dans l'Histoire, où l'on voit le désespoir aux prises avec la présomption, triompher contre toute espérance, & qui doit apprendre à tous les Généraux à ne jamais compter sur la facilité de vaincre un ennemi à qui sa situation ne présente que la nécessité de mourir, ou de vaincre. Dans ces sortes d'occasions, la crainte du déshonneur

double les forces pour la résistance, & une attaque mal ordonnée met le plus fort à la merci du plus foible : on blâma beaucoup Alviano d'avoir témérairement hasardé le combat, tandis qu'il pouvoit détruire son ennemi sans tirer l'épée ; on juge par l'événement, & ce jugement est souvent injuste. S'il avoit réussi, il étoit couvert de gloire ; il n'échoua que par une de ces fatalités contre lesquelles toute l'habileté d'un Général ne peut rien, & qui ne doivent point nuire à sa réputation.

An. 1513. LEONARD LOREDAN, LXXV. Doge de Venise.

Sage fermeté du Sénat dans cette rencontre.

Le Sénat montra, dans cette malheureuse rencontre, une fermeté qui mérite les plus grands éloges. Loin de faire des reproches à son Capitaine-Général, il délibéra, d'une voix unanime, de lui écrire une lettre pleine d'encouragement : il lui manda qu'on ne lui dissimuleroit point que l'étrange accident qu'on venoit d'apprendre avoit affligé les Sénateurs, mais sans les jetter dans l'abattement ; que loin de succomber sous ce nouvel assaut, ils étoient résolus de redoubler leurs efforts, pour réparer leur

An. 1513.
LEONARD LOREDAN, LXXV. Doge de Venise.

infortune ; qu'ils l'exhortoient & le prioient d'avoir bon courage, & de ne point se laisser abattre lui-même par cette adversité ; qu'ayant eu le bonheur de le conserver, lui dont la bravoure & les talens faisoient toute leur confiance, ils ne désespéroient pas de vaincre bientôt l'opiniâtreté de leur mauvaise fortune ; qu'il donnât tous ses soins à bien défendre Padoue & Trévise, & qu'on lui enverroit pour cela les soldats, les munitions & tout l'argent dont il auroit besoin.

En bonne politique le Sénat ne pouvoit rien faire de mieux que d'encourager ainsi Alviano, qui n'étoit pas médiocrement confus de son aventure. On doit toujours supposer qu'un Général qui a de l'honneur, est assez puni par la honte de sa défaite ; toujours craindre d'être injuste en lui donnant le blâme, toujours espérer que le malheur d'avoir été vaincu ne lui inspirera que plus d'ardeur pour vaincre ; & on n'est fondé à refuser ces ménagemens, qu'à l'incapacité reconnue & prouvée.

Il envoie des renforts à Trévise qui étoit menacée.

Après que le Sénat eut écrit cette

lettre consolante à Alviano, il s'occupa entiérement des moyens de remédier aux maux présens de l'Etat. Le Doge offrit d'envoyer ses deux fils, l'un à Padoue & l'autre à Trévise ; cet exemple fut suivi par la plupart des Sénateurs, qui s'estimerent heureux d'avoir des fils à donner à la Patrie : on leva parmi le peuple une milice nombreuse ; on y joignit une quantité de Matelots & de gens de l'arsenal, & on les fit partir pour Trévise, parce que le bruit courut que les ennemis projettoient d'en faire le siege.

An. 1513.
LEONARD LOREDAN, LXXV. Doge de Venise.

Le Vice-Roi vouloit, par cette opération, couronner sa victoire ; mais Prosper Colonne lui représenta que ce seroit en perdre le fruit, que de s'engager à une entreprise de cette conséquence, après ce qu'on avoit éprouvé devant Padoue. Ils eurent à ce sujet une contestation fort vive, & il fut résolu qu'on s'en rapporteroit à la décision du Cardinal de Gurck : ils se rendirent l'un & l'autre à Vérone, où le Cardinal & le Vice-Roi employerent plusieurs jours à concer-

Les Alliés entrent en quartiers d'hiver.

An. 1513.
LEONARD LOREDAN, LXXV. Doge de Venise.

ter les opérations du siege. Colonne, pendant ce temps-là, quitta le service du Roi d'Espagne, pour passer à celui du Duc de Milan, qui l'avoit choisi pour son Capitaine-Général. Le Vice-Roi parut persister dans le dessein d'assiéger Trévise, & il fit quelques dispositions en conséquence; mais la force de la Place & le froid qui commençoit à se faire sentir, l'obligerent à y renoncer, & il mit ses troupes en quartiers d'hiver. Louis XII, le seul Allié des Vénitiens, n'avoit pas été plus heureux contre l'Empereur & le Roi d'Angleterre, qui terminerent la campagne, après lui avoir enlevé Térouane & Tournai.

Révolutions à Constantinople.

Tandis que le feu de la guerre agitoit l'Europe, une révolution éclata dans l'Empire d'Orient. Sélim détrôna son pere Bajazet, & triompha de son frere Achmet, qui vouloit lui disputer la Couronne. Le Sénat, informé des victoires de Sélim, crut qu'il importoit à sa sureté de se concilier l'amitié de ce Prince. Il lui envoya Antoine Justiniani pour le complimenter sur son avénement au trône

An. 1513.
LEONARD LOREDAN, LXXV. Doge de Venise.

Impérial, & pour renouveller avec lui les capitulations anciennes; cet Ambassadeur fut très-bien reçu de Sélim, qui tenoit sa Cour à Andrinople : les circonstances favoriserent le succès de sa négociation. Achmet, retiré en Arménie, avoit imploré l'assistance des Princes voisins, & obtenu d'Ismaël, Sophi de Perse, une Armée, avec laquelle il se disposoit à faire valoir ses prétentions.

Les Vénitiens traitent avec le nouveau Sultan.

Sélim, obligé de courir à l'autre extrêmité de ses Etats, pour s'opposer aux entreprises d'Achmet, étoit intéressé à ménager les Puissances d'Europe, & satisfit avec joie à la demande de l'Ambassadeur Vénitien. Les capitulations furent renouvellées; le Bacha Alimbey accompagna Justiniani à son retour, & vint à Venise consommer cette négociation. Sélim passa en Asie avec une puissante Armée, battit son frere Achmet, le fit prisonnier, & lui fit trancher la tête. Les Historiens de Venise prétendent qu'après cette victoire, l'Empereur Maximilien envoya des Ambassadeurs à Constantinople, pour engager Sélim à

An. 1513.
LEONARD LOREDAN, LXXV. Doge de Venise.

attaquer la Dalmatie Vénitienne, tandis que les forces de la République étoient occupées à défendre ses autres Etats. Mais heureusement pour la Chrétienté, Amurat, fils d'Achmet, qui avoit échappé à la barbarie du Sultan, trouva, dans l'amitié du Sophi de Perse, de nouveaux secours pour relever son parti; & cette inquiétude détourna Sélim de porter la guerre en Dalmatie.

Guerre dans le Frioul.

Les Vénitiens n'auroient jamais pu soutenir l'effort de tant d'ennemis; car outre la guerre qu'on leur faisoit dans le Padouan, le Comte de Frangipani, qui s'étoit dévoué au service de l'Empereur, exerçoit contre eux une cruelle vengeance dans le Frioul: il avoit à ses ordres les milices de la Carinthie & de la Carniole, & saccageoit tout le Pays impunément; il s'empara de la forteresse de Marano, par la trahison d'un Prêtre, nommé Barthelemi. Ce perfide avoit la confiance d'Alexandre Marcello, Provéditeur du lieu, & lui demanda un jour de lui faire ouvrir de grand matin une des portes de la Ville, sous

prétexte qu'il vouloit aller à la chasse. Marcello lui en confia imprudemment les clefs, & ce scélérat, qui étoit en correspondance avec Frangipani, l'introduisit dans la Place. Il ne tarda pas à subir le châtiment de son crime; car ayant été pris quelques jours après par le Podesta de Porto-Gruaro, on le conduisit à Venise, où il fut condamné à être pendu par les pieds à une potence, & lapidé par le Peuple.

An. 1513.

LEONARD LOREDAN, LXXV. Doge de Venise.

Les Vénitiens levent le siege de Marano.

La perte de Marano, l'une des meilleures Places du Frioul, affligea sensiblement le Sénat; & malgré l'embarras de sa situation, il se détermina à faire un effort pour la reprendre : il chargea le Comte de Savorgnano d'assembler les milices de la Province; il lui envoya quelques compagnies de Gendarmes & divers corps de cavalerie légere; il arma à la hâte une petite Flotte, aux ordres de Barthelemi da Mosto, l'un des sages de terre ferme. Les Podestas de Murano, de Torcello, de Chiozza, de Caorlo, de Pirano & des Ports de l'Istrie, eurent ordre d'y joindre le plus de barques qu'ils pourroient armer. Cette Flotte

An. 1513.
LEONARD LOREDAN, LXXV. Doge de Venise.

entra dans les Lagunes de Marano, & après avoir vainement sommé la garnison de se rendre, les équipages se présenterent pour donner l'assaut; mais foudroyés par le canon de la Place, ils se retirerent, après avoir perdu beaucoup de monde.

L'Armée de Savorgnano arriva sur ces entrefaites, & la Flotte reçut un renfort de quatre Galeres. Alors les Généraux ordonnerent un assaut général par terre & par mer. Un violent orage qui survint, inonda les environs de la Place; les troupes de terre furent obligées d'abandonner l'attaque, & les équipages de la Flotte furent repoussés. Le Comte de Frangipani approchoit, résolu de livrer bataille à Savorgnano, lequel ayant été mal secondé par sa cavalerie, fut surpris dans son camp, battu, mis en déroute, & obligé de s'enfuir vers Udiné, abandonnant à l'ennemi son artillerie & ses bagages. Frangipani, en homme qui sait user de la victoire, marcha à la poursuite des vaincus : il prit & saccagea les Villes de Strasoldo & de Monfalconé, & continua sa

marche

marche ſur Udiné. Savorgnano étoit dans la Place, & tint conſeil de guerre avec les Recteurs. La Ville n'avoit qu'une mauvaiſe enceinte de murailles; il n'y avoit, ni canons, ni munitions, en ſorte qu'on reconnut d'abord l'impoſſibilité de la défendre, & qu'il fut délibéré de l'abandonner. Mais Savorgnano ſuſpendit cette réſolution, en repréſentant que l'Armée ennemie n'étoit composée que de milices peu aguerries, & que ſi l'on pouvoit déterminer les bourgeois à prendre les armes, on ſauveroit la Place infailliblement.

An. 1513.

LEONARD LOREDAN, LXXV. Doge de Veniſe.

Il ſe chargea de haranguer les bourgeois; & les ayant aſſemblés, il leur expoſa ce qu'ils avoient à craindre d'un ennemi qui mettroit leur Ville à feu & à ſang, s'il n'étoit pas arrêté: il leur fit ſentir qu'il ſeroit aiſé de le repouſſer, s'ils vouloient faire un effort pour le ſalut de la Patrie; il leur propoſa de prendre les armes. Quelques uns promirent de le faire; mais le plus grand nombre s'en excuſa, en diſant que n'ayant aucune habitude du ſervice, leur bonne volonté

Ils ſont contraints d'abandonner Udiné.

An. 1513. LEONARD LOREDAN, LXXV. Doge de Venise.

feroit d'un foible fecours; il fallut revenir au parti qui avoit été propofé d'abord. La Ville fut évacuée, toutes les troupes pafferent la Livenza, & Savorgnano fe retira à fon Château d'Ofopo. L'ennemi arriva l'inftant d'après, & les Habitans d'Udiné fe racheterent du pillage, en payant mille ducats de rançon. Cividalé & Porto-Gruaro, eurent le même fort.

Le feul Château d'Ofopo réfifte aux ennemis.

Il reftoit aux Vénitiens deux forts Châteaux à l'entrée des montagnes, qui rendoient aux ennemis la communication très-difficile avec les terres de l'Empire, d'où ils tiroient leurs munitions & leurs recrues. La Chiufa étoit un de ces Châteaux qui fe rendit après une courte réfiftance; Ofopo étoit l'autre. Situé fur un rocher efcarpé au bord du Tajamento, il n'étoit acceffible à aucune attaque, & ne pouvoit être réduit que par la famine. Le Comte de Savorgnano, à qui il appartenoit, s'y étoit renfermé avec deux cens foldats; il s'étoit pourvu de vivres, & n'avoit à craindre que de manquer d'eau, n'ayant que celle d'une cîterne qui pouvoit s'épui-

ſer. Frangipani inveſtit ce Château, & fit dreſſer, ſur une hauteur qui étoit vis-à-vis, une batterie, dont le feu fut toujours ſans effet, les coups portant contre des murs qui avoient été taillés ſur le roc même. Il s'aviſa d'un autre expédient; il fit élever une tour de charpente, dont la cime devoit être à niveau du rempart de la fortereſſe, & d'où, par un pont-levis, il auroit pu engager un aſſaut; mais Savorgnano fit pointer du canon contre cette tour à moitié faite, & elle fut briſée en morceaux : il y avoit le long du rocher un petit eſcalier fort étroit & fort roide, qu'on avoit taillé dans la pierre pour monter au Château & en deſcendre : l'ennemi grimpa par cet eſcalier avec des échelles, pour eſcalader le rempart; mais les aſſiégés rendirent encore cette attaque vaine, en faiſant rouler des roches qui écraſoient les aſſiegeans. Frangipani, voyant qu'il ne pouvoit avoir le Château de force, réſolut de le tenir bloqué, & ce blocus dura tout l'hiver.

An. 1513.

LEONARD LOREDAN, LXXV. Doge de Veniſe.

Belle conduite du Gouverneur de Crème.

Le ſeul Château d'Oſopo tint les

An. 1513.
LEONARD LOREDAN, LXXV. Doge de Venise.

ennemis en échec dans le Frioul, comme la seule Ville de Crême leur résista dans le Pays d'au-delà de l'Adda. Renzo da Céri qui y commandoit, non-seulement fit évanouir tous les projets formés pour la soumettre, mais il fit diverses entreprises sur les quartiers ennemis, & les incommoda prodigieusement. César Ferramosca étoit à Calcinato dans le Bergamasque, avec cinquante Gendarmes & cinquante Chevaux-légers. Céri fit sortir de nuit un détachement, qui arriva à Calcinato avant le jour, escalada la Place, enleva toute cette troupe, & l'emmena prisonniere à Crême : il enleva de même à Quinzano dans le Bressan, le Comte de Saint-Séverin, avec sa compagnie de Gendarmes. Il étoit merveilleusement secondé par les bourgeois de Crême, qui marquoient pour la République le plus grand attachement. L'argent lui ayant manqué pour payer ses troupes, & ne pouvant en recevoir de Venise, parce que les passages n'étoient pas libres, les bourgeois se cotiserent, & lui fournirent de quoi les payer.

An. 1513.

LEONARD LOREDAN, LXXV. Doge de Venise.

Générosité de ce Gouverneur.

Les services de ce brave Officier parurent au Sénat dignes d'être reconnus par une récompense particuliere. Jean-Paul Baglioné, fait prisonnier à la malheureuse journée de la Motta, demanda d'être échangé avec Carvajal, Capitaine Espagnol, qui étoit prisonnier des Vénitiens; on lui permit d'aller à Venise négocier cet échange. Le Sénat y consentit, & renvoya Carvajal. Mais le Cardinal de Gurck, à l'insçu duquel la chose avoit été faite, prétendit que le rang des deux Officiers n'étant point égal, l'échange ne devoit point avoir lieu. Alors Baglioné, se croyant dégagé de la parole qu'il avoit donnée, qu'au cas qu'on refusât la liberté à Carvajal, il reviendroit se constituer prisonnier de l'ennemi, demanda son congé au Sénat, pour obéir aux ordres du Pape, qui l'appelloient à Rome: sa retraite laissa vacante la place de premier Lieutenant-Général de l'Armée; on l'offrit à Renzo da Céri: mais il écrivit au Sénat, qu'il le prioit d'agréer qu'il n'acceptât point un honneur qui pouvoit flatter l'ambition de beaucoup

An. 1513. LEONARD LOREDAN, LXXV. Doge de Venise.

d'autres; qu'il croyoit important, pour sa propre réputation & pour l'avantage de la République, qu'on le laissât dans son commandement de Crême; qu'on devoit être persuadé qu'il n'avoit pas besoin d'être excité par des récompenses à bien servir les Vénitiens; qu'il voyoit sa gloire attachée à leur prospérité, & qu'il ne pouvoit rien faire pour eux de plus essentiel, que de leur conserver une Place de cette conséquence: il est arrivé rarement aux militaires de sacrifier ainsi leur avancement au bien de la chose; il est arrivé encore plus rarement que le Public n'ait pas supposé à ceux qui ont eu cette générosité, des motifs étrangers à leur grandeur d'ame. Bien des gens alors prétendirent, que Renzo da Céri n'avoit refusé l'emploi de premier Lieutenant-Général de l'Armée, que parce qu'il avoit une inimitié secrete contre Alviano, qu'il haïssoit la dureté de son caractere, & qu'il ne vouloit pas servir sous ses ordres.

An. 1514. Grand incendie à Venise.

Le commencement de l'année suivante produisit une nouvelle calamité

pour les Vénitiens. Le 10 de Janvier le feu prit à Rialte, qui eſt l'endroit de Veniſe le plus marchand. Le vent du Nord, qui ſouffloit avec violence, étendit les ravages de l'incendie : en peu de temps toutes les boutiques furent réduites en cendres ; le feu gagna les maiſons voiſines, & tout le quartier, entre la Poiſſonnerie & Saint-Apollinaire, fut embraſé. Le progrès de l'incendie mit toute la Ville en allarmes ; nobles, citadins, populaires, tous accoururent, & on n'empêcha les flammes de tout dévorer, qu'en démoliſſant les maiſons, & en étouffant le feu ſous un amas de ruines : la perte fut immenſe ; pluſieurs beaux Palais & une foule de riches magaſins, ayant été détruits & conſumés.

An. 1514. LEONARD LOREDAN, LXXV. Doge de Veniſe.

Vains déſirs pour le rétabliſſement de la paix.

Les Vénitiens, endurcis contre leur mauvaiſe fortune par une longue habitude de ſes rigueurs, ſoutinrent cette derniere adverſité, comme on ſouffre les petits maux, après avoir enduré les plus grands : il avoit été un moment queſtion de paix ; mais cette lueur de calme avoit été bientôt diſſipée. Tandis que les préparatifs

An. 1514.
LÉONARD LORÉDAN
LXXV. Doge de Venise.

guerriers du nouveau Sultan Sélim allarmoient toute l'Europe, le Pape Léon X crut qu'il étoit de son devoir & de sa dignité, de travailler à éteindre la discorde des Princes Chrétiens. Les Cardinaux, à qui il communiqua ses craintes sur le caractere inquiet & entreprenant de Sélim, lui représenterent avec force la nécessité de reprendre la négociation pour la paix : ils lui exposerent que tous les progrès de la puissance Ottomane n'avoient jamais été occasionnés que par les divisions des Chrétiens ; que cette cause malheureuse avoit déja asservi plusieurs Nations au joug des Infideles ; que le nouveau Sultan n'auroit pas plutôt fini la guerre de Perse, qu'enhardi par ses victoires, il tourneroit contre l'Europe ses efforts ; & que si dès-à-présent on ne remédioit aux folles inimitiés des Puissances de la chrétienté, & à leur acharnement à se détruire, il n'y auroit plus de sûreté contre cet ennemi commun.

Le Pape étoit dans les mêmes sentimens ; mais bien des considérations puissantes combattoient son inclina-

tion pour la paix : il avoit déja plusieurs fois tenté de la procurer, & toujours il avoit été arrêté par l'extrême difficulté de concilier les intérêts des parties. Il craignoit d'employer vainement encore ses bons offices & son autorité, vis-à-vis de gens dont les uns abusoient de leurs succès pour augmenter leurs prétentions, & les autres s'excitoient, par leurs disgraces, à une opiniâtreté désespérée : il avoit, outre cela, son propre intérêt à ménager, & ne pouvoit consentir à une paix qui ne mettroit pas le Domaine du saint Siege à couvert de toute entreprise : pour cela il ne devoit, ni trop affoiblir la France, ni la rendre trop puissante. S'il la laissoit accabler par ses ennemis, elle ne pouvoit plus balancer le pouvoir de l'Empereur & de l'Espagne, qui devenoient dès-lors les maîtres de l'Italie : si au contraire il rompoit la Ligue formée pour écraser la France, dès-lors Louis XII, libre de tout autre embarras, reprenoit avec ardeur la poursuite de ses justes droits sur le Duché de Milan ; ce qui étoit

An. 1514.

LEONARD LOREDAN, LXXV. Doge de Venise.

An. 1514.
LEONARD LOREDAN, LXXV. Doge de Venise.

d'autant plus à présumer, qu'ayant à se défendre contre l'Empereur, l'Espagne, l'Angleterre & les Suisses, il avoit constamment exclu des conditions de paix, tout article tendant à anéantir ses prétentions sur le Milanois.

Il en étoit de même des Vénitiens. Le Pape ne voyoit aucun moyen de procurer leur accommodement avec l'Empereur : il ne vouloit, ni qu'ils fussent tout-à-fait abattus, ni qu'ils pussent remonter au dégré de puissance où ils avoient été. Leur République étoit un contrepoids nécessaire pour tenir en Italie un juste équilibre ; il falloit donc la maintenir dans un état de force ; elle pouvoit avoir l'ambition que donne toujours la supériorité de pouvoir, & l'expérience du passé en étoit la preuve ; il falloit donc la réduire à un état de médiocrité. La difficulté de satisfaire à tous ces intérêts, arrêta le Pape, & le laissa dans l'indétermination : il auroit mieux valu qu'il vît les choses moins finement, l'habileté dans les affaires ne consistant point dans cette politi-

que timide, qui conduit à l'inaction par trop de prévoyance, mais dans cette activité sage, qui va au but avec le plus de célérité & le moins d'inconvéniens qu'il est possible.

An. 1514. LEONARD LOREDAN, LXXV. Doge de Venise.

Les Vénitiens envoient des troupes dans le Frioul.

L'irrésolution du Pape laissant toutes choses dans le désordre, le Sénat de Venise borna son attention aux moyens de soutenir la guerre. Le Comte de Frangipani continuoit de bloquer le Château d'Osopo dans le Frioul; cet objet parut intéresser beaucoup de Sénateurs, qui opinerent pour qu'on envoyât des troupes contre cet ennemi, & en assez grand nombre, pour le forcer de se retirer : les autres prétendirent qu'après tous les malheurs qu'on avoit éprouvés en hasardant imprudemment des batailles, il étoit dangereux de s'exposer encore au même péril; que le plus sûr étoit de tout sacrifier à la conservation de Padoue & de Trévise; que du sort de ces deux Places dépendoit le salut de l'Etat; qu'ainsi il ne falloit point les dégarnir; qu'on ne devoit pas espérer que des troupes rebutées, par une continuité de mauvais succès, & qui

An. 1514.
LEONARD LOREDAN, LXXV. Doge de Venise.

de plus étoient mal payées, fussent dans le cas de se signaler par de grands exploits; que c'étoit beaucoup qu'on pût assez compter sur elles pour leur confier la défense des Places où elles étoient renfermées; que si on les en faisoit sortir, infailliblement l'ennemi profiteroit de leur éloignement, pour tenter une entreprise sur Padoue, ou Trévise; & qu'alors il étoit à craindre que les garnisons affoiblies ne fissent que peu de résistance, ou même qu'elles ne se soulevassent pour céder à l'ennemi par découragement.

Antoine Grimani, l'un des Sages-Grands, & Luc Trono, l'un des six Conseillers de la Seigneurie, s'éleverent, de tout leur pouvoir, contre cette politique timide: ils représenterent qu'il étoit de la derniere conséquence de secourir Savorgnano, & de sauver le Château d'Osopo, non-seulement parce que le recouvrement du Frioul dépendoit de la conservation de ce Château, mais parce qu'elle étoit même un nouveau moyen de sûreté pour Padoue & Trévise; que la seule difficulté qui avoit empêché

le Comte de Frangipani de venir joindre l'Armée du Vice-Roi, étoit la crainte de laiſſer derriere lui une Place auſſi forte; que s'il parvenoit à s'en rendre maître, dès-lors il effectueroit, ſans inconvénient, cette jonction, & que l'ennemi, trop foible juſques-là pour aſſiéger Padoue, ou Tréviſe, ſe trouveroit en état d'en entreprendre le ſiege; qu'en ſuppoſant que les troupes que l'on enverroit dans le Frioul ne puſſent vaincre le Comte de Frangipani, du moins elles le mettroient dans l'impuiſſance de continuer le blocus d'Oſopo, & lui ôteroient la liberté de ravager tout le Pays; que l'expérience des années dernieres avoit dû apprendre combien il étoit eſſentiel à la guerre de diviſer les forces de l'ennemi, & de les attaquer avant qu'il les eût réunies; que ſi les François à Novare avoient pris le parti, ou de marcher aux Eſpagnols, qui venoient pour ſe joindre aux Suiſſes, ou d'aller au-devant des Suiſſes qui venoient ſecourir la Place, ils auroient certainement eu l'avantage; qu'il ſeroit honteux de laiſſer le

An. 1514.
LEONARD LOREDAN, LXXV Doge de Veniſe.

An. 1514.
LEONARD LOREDAN, LXXV. Doge de Venise.

Frioul en proie à un ennemi foible & cruel ; que cette lâcheté persuaderoit à tout le monde, que la République n'étoit plus en état de secourir & de protéger ses Sujets, même les plus fideles, & que si cette opinion étoit une fois établie, il ne seroit plus possible de retenir personne dans les bornes du devoir & de l'obéissance.

Ordres du Sénat à ce sujet.

Le Sénat ne put résister à des motifs si pressans : il fut résolu qu'on enverroit ordre à Alviano de se porter, avec une partie des troupes qui étoient dans Padoue & dans Trévise, sur la Livenza, avec défense de passer ce Fleuve, à moins qu'il n'eût pris toutes les précautions nécessaires pour assurer sa retraite, en observant soigneusement les mouvemens des ennemis ; parce qu'il étoit à craindre que le bruit de sa marche n'engageât le Vice-Roi à se concerter avec le Comte de Frangipani, pour le mettre entre deux feux.

Exploits d'Alviano.

Alviano, pour donner moins de défiance à l'ennemi, ne prit avec lui que quatre cens chevaux & sept cens fantassins, tous hommes d'élite. Il ar-

riva en deux marches à Sacilé, où la garnison d'Udiné s'étoit refugiée : là il apprit que Porto-Gruaro étoit occupé par cinq cens Gendarmes Allemands, qui tous les jours envoyoient des partis dans la plaine escarmoucher avec ceux de Sacilé. Il ordonna qu'on détachât à l'ordinaire des cavaliers de la garnison pour aller à l'escarmouche, & s'embusqua, avec tout son monde, à portée du lieu du combat. Dès qu'il fut engagé, il fit avancer un gros de ses Gendarmes, qui chargerent les ennemis, les rompirent & les pousserent jusqu'à Porto-Gruaro; Alviano suivoit avec le reste de sa division. Quoiqu'il fût déja nuit, & malgré la pluie qui tomboit, il fit escalader la Place, l'emporta d'assaut, tua, ou fit prisonnier tous les Gendarmes Allemands, & abandonna la Ville au pillage.

An. 1514. LEONARD LOREDAN, LXXV. Doge de Venise.

Il se disposoit à aller attaquer le camp de Frangipani près d'Osopo, lorsqu'il apprit que cet ennemi, informé de son approche, avoit levé le blocus & étoit en marche pour se retirer au-delà des monts. Il détacha

Le blocus d'Osopo est levé. Frangipani est fait prisonnier.

An. 1513.
LEONARD LOREDAN, LXXV. Doge de Venise.

après lui toute sa cavalerie légere, qui joignit son arriere garde à Venzoné, & la tailla en pieces. Savorgnano de son côté ramassa à la hâte deux cens chevaux, & un bon nombre de milices du Pays, gagna promptement les défilés des montagnes, fondit sur l'infanterie Allemande, la mit en déroute, & lui enleva tous ses bagages, avec sept pieces de gros canon. Le Comte de Frangipani, qui vit toute sa petite Armée en déroute, prit la fuite, & fut arrêté à peu de jours de là dans une embuscade, par Jean Vitturi; on l'envoya prisonnier à Venise. Cette victoire fut suivie de la reddition d'Udiné, de Belgrade, de Monfalconé, & de presque tous les Châteaux que les Allemands avoient envahis dans le Frioul; il leur restoit Gorice & Gradisca. Alviano envoya reconnoître l'état de ces deux Places; & sur le rapport qu'on lui fit, que pour les soumettre il falloit s'engager à un siege long & pénible, il retourna avec sa troupe à Padoue. Le Sénat, satisfait de la belle défense que Savorgnano avoit faite, le créa Comte

d'Osopo & de Belgrade, & lui donna une pension de quatre cens ducats, reversible à ses enfans.

An. 1514.

LEONARD LOREDAN, LXXV Doge de Venise.

Le Pape propose de nouveau la paix.

Le Pape, après bien des irrésolutions, s'étoit enfin sérieusement déterminé à reconcilier les Vénitiens avec l'Empereur : il leur envoya ses Nonces pour les exhorter à la paix ; il leur fit représenter qu'il y avoit assez long-temps qu'ils usoient leurs forces à se détruire, & que s'ils ne mettoient pas fin à leur opiniâtreté, leur épuisement mutuel alloit exposer leurs Etats à devenir la proie du Sultan Sélim, dont les vues ambitieuses sur l'Europe, n'étoient pas équivoques ; il fit observer en particulier aux Vénitiens, que les derniers malheurs de la France ne leur laissoient aucune ressource à espérer de leur alliance avec cette Couronne ; que la paix qui se traitoit actuellement entre Louis XII & Henri VIII, n'étoit pas prête à se conclure, & que s'ils différoient de s'accommoder avec l'Empereur, ils risquoient de ne pas obtenir des conditions de paix aussi avantageuses, que celles qu'il se proposoit de leur procurer.

An. 1514.

LEONARD LOR[illegible]N, LXXV. Doge de Venise.

Motifs de sa conduite.

Ce qui engageoit Léon X à presser les Vénitiens sur ce point, c'étoit l'envie qu'il avoit de rompre leur alliance avec la France. Louis XII étoit venu à bout de regagner l'Empereur & le Roi d'Espagne, en proposant de marier Madame Rénée de France, sa seconde fille, avec Charles, Prince d'Espagne, & de lui donner pour dot ses droits sur Gênes & sur Milan. Le traité, fait en conséquence, avoit inspiré au Roi d'Angleterre beaucoup de mécontentement contre ses Alliés, & particuliérement contre le Roi d'Espagne, qui lui avoit donné sa parole pour le mariage du Prince Charles, avec Marie d'Angleterre, sa sœur. Louis XII profita de ce mécontentement; & comme la Reine Anne de Bretagne venoit de mourir sans enfans, il proposa à Henri d'épouser en secondes noces la Princesse Marie d'Angleterre : cette négociation fut suivie d'une suspension d'armes, & bientôt après d'un traité de paix entre les deux Couronnes, par lequel la France & l'Angleterre promettoient de se secourir

mutuellement, & Louis XII conservoit la liberté de poursuivre tous les droits qu'il pouvoit prétendre sur les Etats de Lombardie. An. 1514. LEONARD LOREDAN, LXXV. Doge de Venise.

Léon X avoit intrigué en vain pour empêcher l'effet des négociations de Louis XII; & l'opiniâtreté de ce Prince à vouloir reprendre le Milanois, fut le motif principal qui le détermina à ne rien négliger pour terminer les différends des Vénitiens avec l'Empereur : il vouloit opposer aux entreprises de la France, une Ligue, dont il seroit le Chef, & y faire concourir l'Empereur, le Roi d'Espagne & la République; il étoit presque assuré des deux premiers, très-irrités du manege de Louis XII, qui n'avoit feint de s'accommoder avec eux, que pour les amuser, & pour faire sa paix avec l'Angleterre; le plus difficile étoit de faire entrer les Vénitiens dans ses vues.

Ses insinuations auprès des Vénitiens.

Il leur fit insinuer combien il leur seroit avantageux de faire décider, par un traité, les droits que l'Empereur leur contestoit, & de mettre ce différend en arbitrage, en choisissant

An 1514. LEONARD LOREDAN, LXXV. Doge de Venise.

un arbitre, auquel les deux parties puſſent donner leur foi ſans danger. Le Sénat, qui avoit beſoin de paix, prêta volontiers l'oreille à cette inſinuation; il comptoit que l'intention du Pape étoit de ſe porter lui-même pour arbitre, & il réſolut de le choiſir, afin que cette marque de confiance l'engageât à plus de zele pour ſes intérêts. Le point embarraſſant étoit la conteſtation ſur la propriété du Véronois: il n'y avoit qu'un moyen de ſortir d'embarras; c'étoit que l'Empereur cédât cette Province aux Vénitiens pour une ſomme d'argent que ceux-ci lui paieroient, en dédommagement des frais de la guerre, & comme une indemnité pour tous les droits qu'il pouvoit prétendre ſur le Véronois; il s'agiſſoit de fixer la ſomme, & de déterminer les délais pour le paiement.

Le Sénat entre dans ſes vûes.

Le Sénat envoya au Pape un compromis, relatif à ce plan de négociation; mais le Pape n'en fut pas content, & exigea qu'on lui envoyât un plein pouvoir, par lequel, ſans entrer dans aucun détail, on le laiſſât le

maître abſolu des conditions. Il engagea ſa foi qu'il ne décideroit rien ſans l'avoir communiqué à l'Ambaſſadeur de la République, & ſans le conſentement du Sénat : il promit qu'il donneroit tous ſes ſoins pour faire reſtituer aux Vénitiens, non-ſeulement l'Etat de Vérone, mais encore tout ce qui leur avoit appartenu avant la guerre; ces aſſurances calmerent les craintes du Sénat : il envoya à Léon X le plein pouvoir qu'il demandoit, & il chargea ſon Ambaſſadeur à Rome, de repréſenter de nouveau à Sa Sainteté, qu'il étoit de la derniere conſéquence qu'elle évitât toutes les propoſitions capables de faire naître de nouvelles difficultés & de nouveaux troubles; qu'il étoit à craindre que les ennemis de la République, qui juſques-là avoient manifeſté, à ſon égard, les diſpoſitions les plus injuſtes, ne ſe prévaluſſent du pouvoir qu'il avoit de conclure, pour lui arracher des conditions fâcheuſes & déshonorantes pour les Vénitiens, & qu'il étoit de ſon honneur d'être en garde contre leurs artifices.

An. 1514.
LEONARD LOREDAN, LXXV. Doge de Veniſe.

An. 1514.
LEONARD LOREDAN, LXXV. Doge de Venise.

Difficultés de l'accommodement.

Les conférences pour la paix commencerent à Rome, & le Pape reconnut bientôt qu'il auroit beaucoup de difficulté à rapprocher les parties. L'Empereur, maître de Vérone, exigea, pour premiere condition, que cette Place lui resteroit avec toutes ses dépendances. Les Vénitiens se réduisirent à conserver, dans le Véronois, Valeggio & Legnago, pour servir de communication avec leurs Etats d'au-delà de l'Adige, représentant que, sans cela, tout ce qu'ils possédoient au-delà de ce Fleuve, ne leur seroit d'aucune utilité. Le Ministre Impérial refusa opiniatrément de céder ces deux Places aux Vénitiens, & proposa d'échanger la Ville de Crême pour celle de Vicence. L'Ambassadeur de Venise soutint, avec raison, que ces deux Villes ne pouvoient pas être mises en parallele; que Crême étoit une Place forte & presque imprenable, comme il étoit aisé de le conclure de sa longue résistance à tous les efforts des ennemis; que Vicence, au contraire, étoit une Ville toute ouverte, qui avoit été prise & reprise plus d'une fois pendant la guerre.

An. 1514.
LEONARD LOREDAN, LXXV. Doge de Venise.

Opposition du Ministre de l'Empereur.

Tandis qu'on étoit à discuter ces articles contentieux, le Cardinal de Gurck arriva à Rome : il avoit toujours paru très-opposé à la paix, & il suscita toutes sortes de chicanes pour croiser la négociation, & la tirer en longueur ; on étoit convenu d'une suspension d'armes. Cependant le Vice-Roi Cardone, affectant d'ignorer cette convention, continuoit hardiment les hostilités dans le Padouan, & y nourrissoit son Armée de rapine & de pillage. Les Vénitiens, voyant cette mauvaise foi de leurs ennemis, conjurerent le Pape d'ouvrir les yeux sur les pernicieux desseins de l'Empereur & du Roi d'Espagne, qui se jouoient de la foi qu'ils lui avoient donnée, & qui marquoient trop ouvertement leur mépris pour sa dignité : ils lui représenterent que le vrai moyen de réprimer leur fierté, étoit de retirer ses troupes de l'Armée des Confédérés ; que s'ils se voyoient privés de son appui, ils agiroient avec plus de retenue, & mettroient plus de bonne foi & moins de hauteur dans leurs négociations ; qu'il avoit pleine-

An. 1514.
LEONARD LOREDAN, LXXV. Doge de Venise.

ment satisfait à ses engagemens avec l'Espagne & l'Empire; qu'il étoit temps qu'il songeât à assurer le repos & la liberté de l'Italie en bon patriote, & conformément à sa qualité de Pere commun; que si les Espagnols & les Allemands, avec des forces médiocres, montroient une arrogance si insupportable, il falloit s'attendre que toute l'Italie seroit traitée en esclave, si on laissoit accroître leur pouvoir; qu'enfin il ne restoit qu un remede à tant de maux; c'étoit que le Pape se liguât, avec la France & les Vénitiens, contre l'Empereur & l'Espagne.

Le Pape refuse de s'allier avec les Vénitiens.

Ces représentations n'eurent aucun effet sur l'esprit du Pape: il ménageoit extrêmement l'Empereur, parce que son dessein étoit de profiter de la faveur de ce Prince, pour l'agrandissement de sa maison; il vouloit donner en fief à son frere, Julien de Médicis, les Souverainetés de Parme, de Plaisance, de Modene & de Reggio, & avoit besoin, pour cela, du consentement & de l'appui de l'Empereur. Les Vénitiens, qui pénétrerent cette vue d'ambition, lui firent connoître, qu'en

qu'en ſe liguant avec eux & avec la France, il lui ſeroit bien plus aiſé de réuſſir dans ſes projets; qu'on pourroit même procurer à ſon frere la Couronne de Naples, en ſe réuniſſant pour l'ôter aux Eſpagnols; qu'il ne devoit pas douter que les Vénitiens ne s'y employaſſent avec ardeur, en reconnoiſſance du ſervice qu'il leur avoit rendu, & parce qu'ils trouveroient leur intérêt & leur ſûreté à placer cette belle Couronne ſur la tête d'un Prince Italien, ami de leur République, & qui lui ſeroit redevable de ſon élévation; que le Roi de France y conſentiroit ſans peine, pour s'aſſurer le Duché de Milan, dont le recouvrement lui tenoit plus au cœur que tout autre intérêt, & pour chaſſer d'Italie les Eſpagnols; que c'étoit là le vrai moyen d'illuſtrer la maiſon de Médicis, & de la rendre puiſſante; qu'au ſurplus, les malheurs de la guerre n'avoient pas tellement abattu les forces de la République, qu'elle ne fût en état de la continuer & de la pouſſer avec avantage, s'il ſuivoit des impreſſions différentes; qu'elle avoit

An. 1514.
Leonard Loredan, LXXV. Doge de Veniſe.

An. 1514. LEONARD LOREDAN, LXXV. Doge de Venise.

dans Padoue & dans Trévise six mille hommes de bonne infanterie & quinze cens chevaux ; qu'on enrôloit pour elle des soldats en divers endroits ; que ses Flottes étoient nombreuses & bien armées ; qu'au contraire ses ennemis s'affoiblissoient de jour en jour ; qu'ils manquoient de vivres & de toutes les choses nécessaires, & que tout concouroit à faire augurer désormais pour les Vénitiens les meilleurs succès.

Il résiste à leurs offres.

Il est ordinaire aux Princes qui veulent en attirer d'autres dans leur alliance, de leur promettre tous les avantages qui peuvent flatter leur ambition ; & il n'est pas toujours sûr de se laisser prendre à cette amorce. Léon X n'auroit pas résisté aux magnifiques espérances qu'on lui donnoit pour son frere, s'il avoit pu se convaincre de leur solidité ; mais il jugeoit, avec raison, que les Vénitiens ne lui proposoient de si grands avantages, que pour le détacher plus sûrement de ses liaisons avec l'Empereur & le Roi d'Espagne. Il n'étoit guères probable, que lorsqu'ils se-

roient une fois délivrés de la guerre qui les accabloit, ils voulussent faire de grands efforts pour procurer aux Médicis une Couronne; il étoit encore moins à espérer que la France, maîtresse du Milanois, donnât les mains à l'établissement d'un Médicis sur le trône de Naples, auquel elle avoit elle-même de si grands droits. Il étoit plus à présumer que l'Empereur se prêteroit, en faveur de Julien de Médicis, au démembrement de quelques Fiefs, sur lesquels l'Eglise & l'Empire avoient un droit de mouvance litigieux, & qu'une complaisance de cette nature lui couteroit peu, pourvu que ses droits sur les Etats de Lombardie, qu'il prétendoit lui appartenir, fussent assurés.

An. 1514.
LEONARD LOREDAN, LXXV. Doge de Venise.

Ces considérations tenoient Léon X fortement attaché à son alliance avec l'Empereur; & quoi que pussent lui dire les Vénitiens, il ne leur fut jamais possible de l'en détacher: il ne rompit point la négociation, mais il tint les parties en suspens, en différant de jour en jour de prononcer la sentence arbitrale.

An. 1514.
LEONARD LOREDAN, LXXV. Doge de Venise.

Impôts établis à Venise pour continuer la guerre.

Les Vénitiens, ne voyant point d'espérance que la paix pût se conclure si-tôt, & n'ayant plus d'argent pour continuer la guerre, nommerent trois Magistrats, à qui ils donnerent une pleine autorité d'imposer tous les particuliers de Venise, relativement à leurs facultés : ils accorderent la liberté à tous les criminels qui avoient été bannis pour des délits peu graves, à condition qu'ils paieroient au fisc une somme d'argent proportionnée à leur fortune ; & il fut réglé que tous ceux qui refuseroient de payer, seroient punis par la confiscation de tous leurs biens ; ces expédiens fournirent des fonds pour payer l'Armée.

Entreprise sur Marano sans succès.

Le Comte de Savorgnano demandoit avec instance qu'on lui permît de venger l'affront qu'il avoit reçu l'année précédente devant Marano ; on acquiesça à ses désirs : il prit à Udiné un bataillon d'infanterie, qu'il joignit à deux mille hommes des milices du Pays, & s'approcha de la Place avec cette petite Armée. Le Sénat envoya ordre à Jean Virturi, Commandant de la cavalerie légere, & à Jean-Paul

An. 1514.
Leonard Loredan, LXXV. Doge de Venise.

Manfroné, Chef d'une compagnie de Gendarmes, de se porter au-delà du Tajamento, & d'arrêter les secours de l'ennemi. Il fit partir en même-temps une Flotte pour investir Marano du côté de la Mer. Savorgnano, arrivé devant la Place, établit ses quartiers, fit ouvrir la tranchée, & surmonta toutes les difficultés du terrein marécageux qui est tout autour. Il se disposoit à donner l'assaut, lorsqu'il reçut des lettres du Sénat qui lui enjoignoit de suspendre les attaques, & de se contenter de tenir la Place bloquée, afin de ne pas s'exposer aux mêmes inconvéniens que la derniere fois; cet ordre tendoit à prolonger dangereusement l'expédition. Les milices du Pays avoient compté que ce seroit une affaire de peu de jours, & qu'on les licencieroit bien vîte, pour aller travailler à la récolte qui étoit prochaine: on avoit à craindre leur désertion, si on entreprenoit de les retenir plus long-temps; il y avoit encore un autre danger, celui des maladies occasionnées par le mauvais air.

An. 1514.
LEONARD LOREDAN, LXXV Doge de Venise.

C'étoit Alviano qui avoit conseillé de convertir le siege en blocus ; & on prétend qu'il ne l'avoit fait que pour ravir la gloire de ce nouveau succès à Savorgnano, dont les exploits excitoient sa jalousie. Quoi qu'il en soit, Savorgnano obéit aux volontés du Sénat, & distribua ses quartiers autour de la Place, dans les endroits les moins incommodes.

Les ennemis s'assembloient sous Gradisca, & ils eurent bientôt une Armée assez forte pour entreprendre de délivrer Marano. Savorgnano ne jugea pas à propos de les attendre ; il leva le siege, & se replia sur Udiné & sur Cividal. Vitturi & Manfroné voulurent s'opposer au passage des Allemands : mais ceux-ci, supérieurs en nombre, les forcerent ; Vitturi fut enveloppé, contraint de se rendre, & mené prisonnier à Gradisca.

Exploits du Gouverneur de Crême.

Renzo da Céri continuoit dans Crême de se signaler par une sage activité & par des entreprises toujours heureuses : il sut que Silvio Savelli étoit sorti de Milan à la tête de quatre cens fantassins, de cinquante hommes

d'armes & d'un escadron de cavalerie légere; il fit sortir un détachement de sa garnison, qui surprit Savelli dans sa marche, le mit en fuite, le poursuivit jusqu'à Pandino, & tailla en pieces son arriere-garde. Savelli, après cet échec, joignit la division des troupes Milanoises, qui étoit aux ordres de Prosper Colonne, près d'Ombriano, & les deux corps camperent séparément à un mille de distance. Céri, informé de cette disposition, sortit de Crême avec tous ses Gendarmes & mille hommes de pied: il se fit précéder par quelques pelotons de cavalerie légere, qui avoient ordre de donner l'allarme aux deux camps, & d'escarmoucher jusqu'à ce que la nuit survînt. Lorsque cet objet fut rempli, il attendit encore quelques heures, comptant que les ennemis, délivrés de crainte, ne songeroient plus qu'à se délasser, dans le sommeil, des fatigues du jour. Sur le minuit, il marcha & arriva au camp de Colonne, sans avoir été découvert: il entre dans le camp, met le feu aux poudres, charge avec impétuosité l'in-

An. 1514.
LEONARD LOREDAN, LXXV. Doge de Venise.

An. 1514.
LEONARD LOREDAN, LXXV. Doge de Venise.

fanterie qui couroit aux armes, & la diſſipe. Il ne donna pas le temps aux Gendarmes de reprendre leur armure & de ſe rallier; tout cede, tout fuit: les ſoldats font un maſſacre affreux de ces troupes, qui ſe débandoient en déſordre. De dix huit cens hommes de pied & de cinq cens chevaux qui étoient dans le camp, à peine s'en ſauva-t-il deux cens, qui ſe noyerent preſque tous en voulant paſſer l'Adda.

Le bruit de cette camiſade donna l'allarme au camp de Savelli, qui, au lieu de venir au ſecours, ne ſongea qu'à ſe mettre en ſûreté par une retraite prompte. Céri, reſté maître du camp de Colonne, fit fourrager tout le pays, & rentra dans Crême avec un butin immenſe.

Alviano ſe met en campagne.

Le ſeul Alviano étoit reſté juſques-là dans l'inaction. Retenu dans Padoue par les ordres du Sénat, il ſollicitoit vivement la liberté de ſe mettre en campagne; & il l'obtint enfin, avec toutes les reſtrictions que ſon ardeur & l'état des choſes rendoient néceſſaires. Il ſortit de Padoue avec huit mille hommes de pied, ſix cens

hommes d'armes, six cens arbalêtriers & quatre cens cavaliers Albanois, & alla établir son camp près de Brésegnana. Il y étoit à peine arrivé, qu'il reçut la fâcheuse nouvelle que Cittadella venoit d'être emportée d'assaut par le Marquis de Pescaire, que le Commandant de la Place & le Podesta avoient péri les armes à la main, & que la garnison avoit été faite prisonniere de guerre.

An. 1514.
LEONARD LOREDAN, LXXV. Doge de Venise.

Cet événement, peu considérable en lui-même, réveilla les craintes du Sénat; il écrivit à Alviano, pour lui ordonner de ramener sur le champ son Armée en-deçà du Bachiglioné: mais Alviano, considérant que ce mouvement rétrograde n'étoit, ni nécessaire, ni honorable, représenta au Sénat que sa position étoit bonne, & que n'ayant rien à craindre de l'ennemi, ce seroit marquer une timidité nuisible à sa réputation & au bien du service, que de l'abandonner. Les Sénateurs ne furent pas encore tranquilles; ils envoyerent au camp Dominique Trévisani & Léonard Mocénigo, deux des Sages-Grands, pour exami-

An. 1514.
LEONARD LOREDAN, LXXV. Doge de Venise.

ner la ſituation des lieux, & prendre l'avis des principaux Capitaines. Le rapport de ces deux Commiſſaires fut, qu'Alviano avoit eu raiſon d'écrire ce qu'il avoit écrit; que ſon camp, couvert de deux côtés par la Brenta & par le Bachiglioné, étoit retranché entre les deux rivieres, de façon qu'il n'y avoit pas la plus petite choſe à craindre; ainſi on n'inſiſta plus ſur le décampement.

Opérations des Eſpagnols.

La préſence de l'Armée Vénitienne n'empêchoit pas les Eſpagnols de faire courir leurs détachemens dans tout le Padouan: ils tenterent une entrepriſe ſur Cavarzeré, où une quantité de payſans s'étoient refugiés, comme dans une retraite ſure, à cauſe des marais & des navilles dont cette Ville eſt environnée. Mais un prompt ſecours que le Podeſta de Chiozza y envoya, & un corps de cavalerie légere qui ſortit de Padoue pour ſe jetter dans la Place, leur firent changer de deſſein: ils pillerent pendant pluſieurs ſemaines tout le Pays qui eſt à la droite du Bachiglioné. La petite Ville d'Eſt étoit l'endroit où ils raſſem-

bloient leur butin, qui étoit gardé par un détachement de trois cens fantassins & de cent chevaux-légers.

An. 1514.

LEONARD LOREDAN, LXXV. Doge de Venise.

Alviano surprend plusieurs de leurs postes.

Alviano, sans sortir de son camp, observoit avec soin tous les mouvemens de l'ennemi. Voyant que le poste d'Est étoit assez foible, il résolut de l'enlever : il donna un bon détachement à Antoine Castello, l'un de ses meilleurs Officiers, & le chargea de cette entreprise. Castello arrive à Est, escalade la Place, force la garnison de mettre les armes bas, brûle une partie du butin & emporte le reste. Ce coup de main lui fit d'autant plus d'honneur, qu'il l'exécuta presque sous les yeux du Vice-Roi, qui campoit, avec son Armée, à deux milles delà. Un second détachement de l'Armée Vénitienne surprit dans Camisano deux compagnies d'infanterie Espagnole, & les tailla en pieces ; ces deux succès consécutifs changerent l'état des choses à un point extraordinaire : les ennemis devinrent timides & circonspects ; les Vénitiens se montrerent hardis & entreprenans. Alviano fit avancer une de ses divisions

An. 1514.
LEONARD LOREDAN, LXXV. Doge de Venise.

vers le camp du Vice-Roi à Montagnana, & non-ſeulement perſonne ne ſortit du camp ennemi pour eſcarmoucher ; mais trois jours après, toute l'Armée Eſpagnole ſe retira dans le Poléſin.

Sa retraite détermina Alviano à pouſſer divers détachemens dans le Véronois, qui enleverent pluſieurs poſtes que l'ennemi y avoit laiſſés. Le Vice-Roi craignit pour Vérone ; & ayant cantonné une partie de ſon Armée à Rovigo & à Lendenara, il marcha avec le reſte en grande hâte, pour ſe mettre à portée de jetter du ſecours dans cette Ville, dont les habitans manifeſtoient un dégout extrême du joug Allemand, & formoient à toute heure des complots pour livrer Vérone aux Vénitiens. Dès qu'Alviano ſut que l'ennemi avoit ſéparé ſes forces, il réunit les ſiennes, & ſe porta, avec une extrême diligence, dans le Poléſin. Il arriva à la portée du canon de Rovigo, avant que la garniſon eût le moindre vent de ſa marche, ſes troupes trouverent les portes ouvertes, & s'en ſaiſirent ;

c'étoit un jour de marché, & les Espagnols ne se défiant de rien, se promenoient tranquillement sur la Place. Surpris & enveloppés tout-à-coup par les Vénitiens, ils furent tous faits prisonniers avec leur Commandant: il y avoit parmi eux deux cens hommes d'armes, tous Gentilshommes, plusieurs escadrons de cavalerie légere, & quelques compagnies d'infanterie. Alviano les fit transporter à Venise. Ceux de Landenara, apprenant ce qui se passoit à Rovigo, jetterent leurs magasins dans la riviere, abandonnerent leurs bagages, & se retirerent vers le Véronois, sous la conduite du Marquis de Pescaire.

An. 1514. LEONARD LOREDAN, LXXV. Doge de Venise.

Le Sénat, très-satisfait de la conduite de son Capitaine-Général, lui écrivit une lettre pleine d'éloges & d'encouragemens, & le félicita en particulier de la sagesse avec laquelle il avoit conduit ces différentes entreprises. Il sembloit, en effet, que l'expérience des malheurs passés lui avoit ôté l'excès d'ardeur qui lui étoit naturel, & qui nuit toujours aux opérations militaires. Après qu'il eut chassé

Le Sénat lui écrit une lettre d'éloges.

An. 1514.

LEONARD LOREDAN, LXXV. Doge de Venise.

les Espagnols du Poléfin, il se rapprocha de Vérone, choisit une position d'où il pût observer les mouvemens de l'ennemi, sans craindre d'en être attaqué.

Autres exploits du Gouverneur de Crême.

Renzo da Céri, Commandant de Crême, tentoit de son côté, par émulation, les choses les plus hardies : il surprit Bergame, & s'y enferma avec douze cens hommes, pour la mettre en état de défense ; il poussa un détachement sur Bresse, pour exciter les bourgeois de cette Ville à se soulever contre la garnison Espagnole : ces mouvemens inquiéterent le Vice-Roi : il réunit promptement son infanterie avec celle de Milan, & investit Bergame. La Place étoit si mauvaise, qu'après avoir essuyé quelques volées de canon, Céri fut obligé de capituler : il promit de se rendre, à condition qu'on ne feroit aucun tort aux habitans, & que la garnison auroit la liberté de se rendre à Crême, si dans huit jours elle n'étoit pas secourue. Le secours ne vint point ; il évacua Bergame & rentra dans Crême, pour laquelle il obtint une treve de six mois.

Dès qu'il eut assuré l'état de cette derniere Place, il en laissa le commandement à Jean-Antoine des Ursins, avec mille hommes de garnison, & prit la route de Padoue avec le reste de ses troupes : delà il passa à Venise, où on l'accueillit avec tous les honneurs qu'il méritoit ; on augmenta ses appointemens, & on lui donna en Fief le Château de Martinengo dans le Bressan. Le Vice-Roi, après avoir soumis Bergame, voulut terminer la campagne en livrant bataille à Alviano. Mais celui-ci, résolu de l'éviter, ramena son Armée sous Padoue ; ensorte que l'ennemi, déchu de cette espérance, distribua ses troupes en quartiers dans le Véronois & dans le Polésin. A peine avoit-il pris cette derniere résolution, que Vicence ouvrit ses portes aux Vénitiens, qui y introduisirent une grande quantité de travailleurs, pour la fortifier pendant l'hiver.

An. 1514. LEONARD LOREDAN, LXXV. Doge de Venise.

Le Sultan Sélim venoit de remporter en Asie une grande victoire contre son neveu Ismaël, appuyé de toutes les forces du Roi de Perse ; & dans

Victoire du Sultan Sélim.

An. 1514.
LEONARD LOREDAN, LXXV. Doge de Venise.

le même temps, son fils Soliman menaçoit les frontieres de la Hongrie. Léon X, pour sauver à la Chrétienté de plus grands dangers, reprit la négociation de paix qu'il avoit tant de fois entamée & rompue, & résolut d'envoyer à Venise Pierre Bembo, noble Vénitien, qui étoit au nombre de ses Secrétaires : ce Pape affectoit, à l'extérieur, un grand zele pour la réunion des Princes Chrétiens; mais dans le fond, il ne songeoit qu'à profiter de leurs divisions, pour l'agrandissement de sa maison. Quoiqu'il parût très-attaché à l'Empereur, il n'avoit pas laissé de traiter avec Louis XII, & de l'engager à passer en Italie, dans la vue de se servir de lui pour établir avantageusement son frere Julien de Médicis. Bientôt après il avoit changé de pensée, & avoit fait tous ses efforts pour retenir le Roi au-delà des monts. Ces variations étoient occasionnées par le caractere irrésolu de l'Empereur, qui varioit lui-même incessamment dans ses promesses, & n'annonçoient pas des désirs bien sinceres pour la paix.

An. 1514.
LEONARD LOREDAN, LXXV. Doge de Venise.

Le Pape reprend la négociation.

Pierre Bembo arriva à Venise ; & dans la premiere audience qu'il eut au College, il déclara que le Pape avoit toujours pris beaucoup de part aux intérêts de la République, & qu'il n'avoit rien oublié pour l'engager à s'accommoder aux temps, & à accepter les conditions de paix qu'on lui offroit, conformément au fâcheux état de ses affaires ; que ses exhortations ayant toujours été sans succès, il avoit résolu de ne plus faire aucune proposition aux Vénitiens ; mais que de nouveaux événemens lui avoient fait changer de pensée ; qu'il venoit de sa part leur représenter qu'il étoit temps enfin qu'ils prissent le seul parti qui pouvoit les sauver, & délivrer l'Italie d'une guerre qui la consumoit ; que leur alliance avec la France étoit la source de tous leurs maux ; que si la nécessité les avoit contraints de rechercher l'appui de cette Couronne, ils avoient pu se convaincre de son peu d'ardeur à servir ses amis ; que s'ils persistoient à favoriser les vues de la France, infailliblement la conquête du Milanois, par cette nation, entraî-

An. 1514.
LEONARD LOREDAN, LXXV. Doge de Venise.

neroit la ruine de leur Etat ; qu'elle les facrifieroit à fes intérêts, comme elle avoit facrifié le Roi de Navarre ; qu'il étoit donc de leur prudence de borner les fruits de cette alliance, à obtenir de l'Empereur de meilleures conditions de paix ; que fur toutes chofes ils devoient s'oppofer à l'entrée des François en Italie ; qu'il n'y avoit aucune paix à efpérer, s'ils ne mettoient pas obftacle aux vues ambitieufes de Louis XII fur le Milanois ; qu'il en réfulteroit une fatale prolongation de guerre, capable d'épuifer le peu de forces qui reftoit aux Etats d'Italie ; qu'ainfi il étoit de leur intérêt de s'accommoder avec les Allemands & les Efpagnols, & de faire une Ligue commune contre la France ; qu'au furplus, s'ils fermoient l'oreille à ce dernier confeil, le Pape prendroit le ciel & la terre à témoin, qu'il n'avoit pas tenu à lui de prévenir les maux qui menaçoient la Chrétienté en général, & la République en particulier.

Réponfe des Vénitiens à fon Envoyé.

Les Sages-Grands porterent au Sénat cette propofition du Pape : elle y fut mal reçue ; & le Doge eut ordre

An. 1514.
LEONARD LOREDAN, LXXV. Doge de Venise.

de répondre à l'Envoyé du Saint-Pere, que les Vénitiens, toujours respectueusement dévoués au saint Siege, & particuliérement affectionnés à la personne de Sa Sainteté, avoient appris, avec reconnoissance, qu'elle s'occupoit du dessein de leur procurer la paix; qu'ils faisoient le plus grand cas de son amitié & de ses conseils, & que s'ils n'avoient pu obtenir jusques-là de s'unir avec elle par les liens les plus étroits, c'étoit l'effet de leur mauvaise fortune; que si d'une part ils devoient être sensibles à l'envie que le Pape leur témoignoit de les réconcilier avec leurs ennemis, de l'autre ils ne pouvoient que s'affliger de ce que l'usage de leur République ne leur permettoit pas de rompre avec un Allié qui ne leur avoit donné aucun sujet de mécontentement; qu'ils avoient appris de leurs peres que les choses n'étoient utiles, qu'autant qu'elles étoient honnêtes; que par conséquent aucun motif ne pouvoit les détacher de l'alliance de la France; & que si Sa Sainteté vouloit bien se rappeller le souvenir des services im-

An. 1514.
LEONARD LOREDAN, LXXV. Doge de Venise.

portans rendus par la nation Françoise, non seulement à la République, mais au saint Siege même, elle les loueroit de persévérer dans la foi qu'ils lui avoient jurée, & regarderoit elle-même son union avec une Couronne si puissante, comme le moyen le plus propre à maintenir les prérogatives de son Siege, & à établir solidement la fortune de sa maison.

Raisons qui les engagent à tenir ferme.

Les Sénateurs insinuerent en particulier à Pierre Bembo, qu'ils soupçonnoient que les intentions du Pape n'étoient pas sinceres; qu'il ne suivoit en cela que les impressions de l'Empereur & de l'Espagne; que ces deux Puissances, en nouant cette négociation, ne cherchoient qu'à rendre les Vénitiens suspects à la France, afin de leur faire perdre l'appui de cette Couronne.

Bembo retourna à Rome sans avoir pu détruire les justes soupçons du Sénat. La fermeté des Vénitiens, dans cette rencontre, venoit principalement de ce que Louis XII ayant fait sa paix avec Henri VIII, ils avoient lieu d'espérer que le Roi exécuteroit

l'année ſuivante en leur faveur, ce que la guerre avec l'Angleterre l'avoit empêché d'effectuer cette année. Pour rendre cette eſpérance plus certaine, ils lui envoyerent deux Ambaſſadeurs, Sébaſtien Juſtiniani & Pierre Paſqualigo : ils les chargerent de le complimenter ſur la paix qu'il venoit de conclure, & ſur ſon mariage avec Marie d'Angleterre, ſœur de Henri VIII ; de l'aſſurer de l'attachement des Vénitiens & de la diſpoſition ſincere où ils étoient de préférer ſon amitié à toute autre, & de le preſſer enfin d'envoyer au plutôt une Armée en Italie, en l'aſſurant que toutes les forces de la République ſeroient employées contre leurs ennemis communs.

An. 1514. LEONARD LOREDAN, LXXV. Doge de Veniſe.

Les deux Ambaſſadeurs étoient encore en chemin, lorſqu'on reçut la nouvelle de la mort du Roi : on leur dépêcha un courier, avec ordre de continuer leur route, & d'attendre à Paris les nouvelles inſtructions du Sénat. Louis XII montra, à l'égard des Vénitiens, les ſentimens les plus oppoſés : il voulut les avoir pour amis,

Mort de Louis XII.

An. 1514. LEONARD LOREDAN, LXXV. Doge de Venise.

lorſqu'il entreprit la conquête du Milanois, & n'obtint leur alliance, qu'en leur cédant Crémone. Les ennemis de la France parvinrent à troubler cette union, qui pouvoit ſeule lui aſſurer la conſervation du Milanois. Louis XII fit la faute de céder à de vains reſſentimens contre les Vénitiens, & il s'y livra avec tant de violence, qu'il devint le principal moteur de la Ligue de Cambrai, qui mit la République à deux doigts de ſa perte. Trompé enſuite par ſes propres Alliés, & ſe voyant expoſé à devenir la victime de leur ambition & de leurs artifices, il rechercha de nouveau l'amitié des Vénitiens, déſira en vain de réparer les maux qu'il leur avoit faits, & mourut au moment que ſes bonnes diſpoſitions à leur égard, ne devoient plus rencontrer d'obſtacles. La Ligue de Cambrai eſt une des plus grandes fautes que la France ait jamais commiſe en politique. Que pouvoit-elle eſpérer d'un Empereur comme Maximilien, d'un Roi d'Eſpagne comme Ferdinand, d'un Pape comme Jules II, tous également jaloux & ennemis de ſa

puissance, tous également déterminés à lui manquer de foi ? Il eût été beaucoup plus sage à elle de se tenir unie aux Vénitiens, de profiter du besoin qu'ils avoient de son appui, pour s'assurer, par leur moyen, la possession du Milanois, & de sacrifier, à cet intérêt essentiel, tous les autres mécontentemens. Louis XII seroit resté maître de Milan, s'il avoit cultivé & conservé l'amitié des Vénitiens : il voulut les détruire, & il ne fit par-là que donner des forces & de l'encouragement à ses vrais ennemis ; il revint aux Vénitiens lorsqu'il n'étoit plus temps. Les grandes entreprises ne réussissent qu'à la faveur d'un systême de politique bien combiné & bien soutenu, & la force succombe toujours par le seul défaut de vues.

An. 1514.
LEONARD LOREDAN, LXXV. Doge de Venise.

Fin du Livre XXXIIe & du Tome VIII.

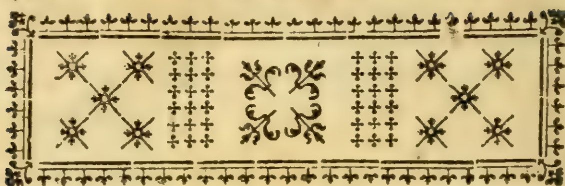


TABLE
DES MATIERES
DU TOME HUITIEME.

A.

B.

C.

E.

F.

X iv

G.

I.

J.

L.

N.

O.

P.

R.

S.

T.

U.

V.

Fin de la Table des Matieres du Tome 8e.

Fautes à corriger dans le huitieme Volume.

PAge 54, *ligne* 11, du phar, *liſez*, du phare.
Page 71, *ligne* 15, au ſecours des troupes, *liſez*, de troupes.
Page 174, *ligne* 13, de leur République. Ces ennemis, *liſez*, ſi ces ennemis.
Page 215, *ligne* 21, de ſe hâter, *liſez*, de hâter.
Page 294, *ligne* 1, Baglioni, *liſez*, Baglioné ; *ligne* 2, Rémo d'Acéri, *liſez*, Renzo da Céri.
Page 306, *ligne* 5, Lenderara, *liſez*, Lendenara.
Page 457, *ligne* 10, avoit rendu, *liſez*, auroit rendu.
Page 471, *ligne* 27, Iſmaël, *liſez*, Amurat.

